LES VIVEURS DE PARIS.

XAVIER DE MONTEPIN.

LES

VIVEURS DE PARIS

TROISIÈME ÉDITION.

TROISIÈME SÉRIE.

UN FILS DE FAMILLE

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1857

LES VIVEURS DE PARIS.

TROISIÈME SÉRIE.

UN FILS DE FAMILLE.

PREMIÈRE PARTIE.

BERTHE ET RÉNÉ.

I

Correspondance.

— Mon ami — reprit Berthe après un silence qui suivit la réconciliation à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs dans les dernières pages du précédent volume, — vous m'avez offert de partir demain si je le souhaitais, aujourd'hui même si cela était possible.

— Oui, je vous l'ai offert, et je vous l'offre encore.

— Je veux vous prouver que je ne suis point une enfant capricieuse et fantasque... Je veux vous prou-

ver que je ne doute plus de vous, maintenant que j'ai votre parole, maintenant que votre cœur m'est rendu.

Berthe s'interrompit.

— Où voulez-vous en venir? — demanda curieusement Henry.

— J'en veux venir à ceci : — Vous devez avoir à régler quelques affaires à Paris, au moment où va commencer une absence dont nous ignorons le terme ; — vous en avez, n'est-ce pas?

— J'en ai, sans doute, — mais cela n'intéresse que notre fortune, et qu'importe ?

— Il importe beaucoup au contraire, et je veux, — entendez-vous bien, — je veux que vous mettiez ordre aux affaires dont il s'agit... — Aurez-vous assez de trois jours?

— J'aurai trop.

— Eh bien! je vous donne ces trois jours. — C'est aujourd'hui mercredi, nous partirons samedi prochain.

— C'est bien tard, — dans vingt-quatre heures, je puis avoir réglé tous mes intérêts pécuniaires.

— Oui, — répondit Berthe en souriant, — mais moi, de mon côté, j'aurai à terminer des préparatifs de départ qui ne manquent point d'importance; — il faut que je m'entende avec toutes sortes de couturières et de faiseuses de colifichets... je prétends, dans notre solitude, me faire, pour vous séduire, très-belle et très-coquette.

— Avez-vous besoin de cela? — s'écria Henry en attirant de nouveau sa femme sur son cœur, — ne suis-je pas séduit d'avance et séduit pour toujours?... — Que pouvez-vous ajouter à ce que Dieu vous a

donné déjà de jeunesse, de beauté, de grâce et de fraîcheur.

— Oh! — répliqua madame de Croï, — oubliez-vous donc ce vieux proverbe : *Aide-toi, le Ciel t'aidera!..* Si je suis belle, ainsi que vous le dites et que je veux croire que vous le pensez en le disant, j'aiderai ma beauté et tout en ira mieux!.. — Un prudent général, quand il entre en campagne, doit toujours avoir une petite artillerie de réserve pour les hasards de la bataille... — les dentelles et les rubans, voilà notre arsenal et nos machines de guerre, à nous autres pauvres femmes!

La conversation se continua sur ce ton léger et joyeux, et le départ fut arrêté d'une façon irrévocable pour le samedi de la même semaine.

§

Lorsque M. de Croï avait affirmé à sa femme qu'en lui demandant de quitter Paris, elle ne faisait qu'aller au-devant du plus cher de ses vœux, il disait la vérité.

En effet, la position déplorable dans laquelle Henry se trouvait placé par les suites fatales de sa faiblesse et de son entraînement n'avait qu'une seule issue. — Cette issue, c'était un départ. — Il importait, pour le comte, de rompre à tout jamais sa liaison funeste avec Réné de Savenay. — Il importait surtout de ne plus se retrouver en face de la bacchante aux cheveux noirs, qui pouvait, par un scandale devant lequel elle ne reculerait peut-être pas, remettre en question l'avenir et le repos de Henry et de Berthe.

M. de Croï comprenait clairement tout cela; aussi il avait accepté avec une joie sans mélange l'idée d'un départ qui pouvait passer pour une fuite, mais qui, dans tous les cas, assurait sa tranquillité. — Henry aurait même préféré s'éloigner de Paris le jour même ou, au plus tard, le lendemain, — mais Berthe avait exprimé un désir contraire, et, pour lui faire partager cette subite hâte, il aurait été obligé d'entrer avec elle dans une voie de révélations impossibles. — D'ailleurs, les trois jours fixés par la jeune femme devaient être bientôt écoulés, et M. de Croï ne pensait point que rien de funeste lui pût arriver pendant un espace de temps si restreint.

La première action de Henry, en quittant la comtesse, fut de donner à son valet de chambre l'ordre formel de ne laisser arriver M. de Savenay ni auprès de lui ni auprès de Berthe, et de ne s'écarter, sous aucun prétexte, de cette consigne sévère. — Ceci fait, Henry se mit au lit et se reposa pendant quelques heures des fatigues de sa nuit d'orgie. — Puis, après avoir déjeuné, il sortit et se rendit chez son banquier. — Les comptes d'intérêt qu'il avait à régler avec ce dernier étaient des plus simples. En moins d'une demi-heure ils furent terminés. — M. de Croï se fit remettre une somme de vingt mille francs, en billets de banque, et il regagna la rue Tronchet. — Berthe était sortie en voiture, laissant un petit mot par lequel elle prévenait son mari qu'elle courait pour des emplettes et qu'elle serait rentrée à cinq heures.

Henry s'enferma dans sa chambre.

Quelle que fût son inexpérience à l'endroit des

mœurs scandaleuses de la jeunesse de notre époque et des coûteux désordres qu'il n'avait partagés qu'une fois, il savait cependant de quelle façon un gentilhomme de bonne race doit en agir avec une courtisane dont il a obtenu ou dont il a subi les douteuses faveurs.

Il s'assit devant son bureau. — Il prit une feuille de papier à lettre et, après avoir longtemps réfléchi, il écrivit les lignes suivantes, qu'il ne croyait point compromettantes :

« Vous êtes trop belle, Madame, pour ne pas être bonne. — Je viens donc avec sécurité faire un appel aux sentiments nobles et généreux de votre cœur.

» Vous connaissez ma position et les ménagements qu'elle m'impose — vous savez que je ne m'appartiens point, et vous n'abuserez pas d'un instant de faiblesse dont vous avez été la complice involontaire.

» Je vous supplie d'oublier la rencontre fortuite qui nous a mis en présence l'un de l'autre pour la première et la dernière fois. — Je vous supplie de ne plus vous souvenir de mon nom, de ne le prononcer jamais, et, enfin, de vouloir bien accepter la très-minime bagatelle que je joins à ces quelques mots. »

Après avoir achevé les lignes précédentes qu'il ne signa point, pour des raisons faciles à comprendre, Henry glissa la lettre sous une large enveloppe, avec cinq billets de banque de mille francs chacun. — Ensuite il alluma une bougie, — il enflamma un bâton de cire rouge et il appuya sur la cire brûlante le chaton armorié de la bague qu'il portait au doigt et qui lui servait habituellement de cachet, — sans réfléchir

que le blason dont il scellait cette lettre équivalait à une signature. — Ceci fait, il traça sur l'enveloppe le nom d'ESTHER, puis il s'interrompit, arrêté par une difficulté momentanément insurmontable.

Il ignorait l'adresse de la courtisane. — Sans doute rien n'était plus facile que de demander cette adresse à Réné, mais nous savons déjà que Henry ne voulait pas revoir M de Savenay avant son départ. — Cependant il y avait un moyen d'arriver à son but. — Ce moyen, le comte l'employa — Il se souvenait du numéro de la maison de Camélia. — Il modifia la suscription de sa lettre, de manière à la faire passer par les mains de la maîtresse de Réné. — Puis il sortit, et ayant déposé lui-même son billet entre les mains du concierge de la rue de Provence, avec prière de la remettre sur-le-champ, il se dit :

— N'y pensons plus, — tout est fini !

§

Au moment précis où M. de Croï se félicitait, ainsi que nous venons de le voir, d'avoir conduit sa barque à bon port, à travers les écueils de sa situation, Réné venait d'arriver chez Camélia.

— Eh bien ! mon cher, — lui demanda cette dernière, — y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Rien que je sache, — répondit M. de Savenay ; — je n'ai pas vu le comte. — Je vais aller chez lui en sortant d'ici.

— Le premier acte est joué, — reprit la pécheresse, — et franchement, le succès a dépassé nos espérances.

— Sans doute le prologue a merveilleusement réussi, — répliqua René, — mais nous ne sommes pas encore au dénoûment.

— Sois tranquille, — tout ira bien.

— Tu en es sûre?

— Dame! à peu près, — une scène terrible a dû avoir lieu ce matin entre ton ami et sa femme — je parierais qu'à l'heure qu'il est ils sont l'un contre l'autre dans un état d'exaspération qui doit, selon toute apparence, nous ramener le comte Henry pieds et poings liés...

— Crois-tu qu'il m'en veuille de ce qui s'est passé cette nuit?..

— Ce serait de bien mauvais goût de sa part. — Esther était d'une beauté miraculeuse...

— C'est vrai. — J'en étais presque troublé, sais-tu bien?

— Mauvais sujet!.. — dit Camélia en riant — vous êtes libertin jusqu'au bout des ongles, mon cher ami!..

— Que veux-tu?.. cette juive vous a des raffinements de coquinisme et des allures de volupté à damner un saint!..

— Le fait est qu'elle a joué son rôle avec une perfection inouïe!.. — pauvre fille, si elle faisait preuve, au théâtre, de la centième partie du talent qu'elle a déployé cette nuit, elle serait une *étoile*, comme disent nos amis les Anglais!..

— Quant à Henry, il a tenu son emploi dans notre comédie d'une façon très-satisfaisante et digne des plus grands éloges.

— Certes!.. — il n'y a rien de tel que ces gens vertueux pour succomber à la première occasion, avec remords, mais avec délices!..

— Le drôle était vraiment trop heureux!..

— Pas plus que tu ne le seras avec sa femme...

Ici la conversation fut interrompue.

Un domestique entra et remit à Camélia une lettre que le concierge venait de monter.

Camélia prit l'enveloppe, — en regarda la suscription, — la tourna et la retourna, puis finit par la tendre à Réné en lui disant :

— Sais-tu de qui vient cela?

— Parbleu! — répondit le jeune homme après une demi-minute d'examen, — cela vient du comte Henry.

— Tu es certain de ne pas te tromper?

— Parfaitement. — L'adresse est de son écriture, et les armes du cachet sont les siennes.

— Alors, il doit y avoir là-dedans des choses intéressantes au plus haut point...

— L'enveloppe est bien lourde, — que peut-elle contenir?..

— Impossible de deviner... — à moins cependant que ce ne soient des billets de banque ou quatre pages de madrigaux!..

— Si tu décachetais?..

— Un abus de confiance!.. fi donc!..

— Ainsi tu vas envoyer cette lettre à Esther?..

— Non pas. — Je vais faire dire à notre juive de venir ici, et elle lira devant nous cette mystérieuse épître dont il nous importe, au moins autant qu'à elle, de connaître la teneur...

— Tu as parfaitement raison, envoie-la chercher et qu'elle se hâte...

Camélia donne des ordres.

La belle Esther demeurait rue de la Victoire et ne se fit guère attendre. — Elle arriva, haletante de curiosité et follement désireuse de savoir ce que Camélia avait à lui dire. — Sa toilette du matin, beaucoup plus que simple, démontrait clairement qu'elle venait de se jeter en bas de son lit, et que, pour arriver plus vite, elle n'avait pris que le temps de passer un peignoir, de s'envelopper dans un châle et d'attacher un chapeau sur ses cheveux mal renoués. — Du reste, hâtons-nous de le dire, elle paraissait aussi belle dans ce désordre pittoresque, que dans sa splendide toilette de la nuit précédente.

— Bonjour, mon petit... — dit-elle à Réné qui la dévorait du regard.

Puis elle ajouta, en s'adressant à Camélia :

— Qu'est-ce que tu me veux ma chère belle ?..

— Une lettre pour toi, — répondit la pécheresse.

— Pour moi ?.. — et, de qui ?

— De ton amant.

— Mon amant !.. — tu sais bien que je n'en ai pas dans ce moment-ci...

— Tu manques de mémoire, ma pauvre amie, — fit Camélia en riant, — tu oublies donc monsieur de Croï ?..

— Oh ! — répliqua la juive, — il l'a été si peu, si peu, que, vraiment, ce n'est pas la peine d'en parler, — et puis, en me rappelant la froideur assez désobligeante qu'il m'a témoignée ce matin en me quittant

j'étais fort loin de supposer que je recevrais une lettre de lui deux ou trois heures après...

— Tu vois cependant qu'il t'écrit...

— Oui, mais, quoi?

— C'est ce que nous allons savoir.

— Où est la lettre?

— La voici.

Esther prit des mains de Camélia la missive de Henry, et elle rompit vivement le cachet. — Ses doigts blancs et fins froissèrent les soyeux chiffons de papier portant les très-illustrissimes signatures de messieurs de *Crousas-Cretet, Duchêne et Ville.* — A ce contact elle ne put retenir une exclamation de surprise et de joie. — Elle retira un à un les billets de l'enveloppe, elle les compta avec précipitation, puis, se levant comme si elle eût été piquée de la tarentule, elle se mit à danser éperdument tout autour de la chambre, en chantant sur un air de polka :

— Cinq!.. cinq!.. cinq!.. — il y en a cinq!.. — cinq!.. cinq!.. cinq!.. cinq!.. cinq!.. cinq!..

Et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'elle retombât, étouffée et haletante, sur le siége d'où elle s'était levée un instant auparavant dans ses transports de jubilation.

Et, là, elle continuait à agiter triomphalament les billets de banque, en répétant encore, mais d'une voix indistincte :

— Cinq!.. cinq!.. cinq!.. — il y en a cinq!..

II

La marionnette.

Camélia et René avaient assisté avec des sentiments bien différents à la dernière partie de cette scène. — Monsieur de Savenay riait aux éclats.

Camélia frappait du pied et ne parvenait point à dissimuler son impatience manifeste.

— Ma chère amie, — dit-elle enfin, quand il lui sembla qu'Esther était en état de l'entendre, — tu es là à te réjouir d'une façon extravagante et tu ne lis seulement pas cette lettre qui doit être bien autrement importante que ces quatre ou cinq mauvais billets de banque!..

— Mauvais billets de banque!.. — répéta la juive avec une expression de subit effroi, — crois-tu donc qu'ils soient faux?..

— Pas le moins du monde, — répondit Camélia en haussant les épaules, — je veux dire seulement qu'une aussi misérable somme ne vaut pas la peine qu'on manifeste de tels transports!..

— Ce n'est pas mon avis...

— Voyons, la lettre!.. la lettre!..

— M'y voici...

Et Esther parcourut des yeux, avec une complète indifférence, les lignes tracées par monsieur de Croï.

— Ma foi, — dit-elle ensuite, — bon voyage!.. les procédés de ce beau gentilhomme sont plus aimables que son style!..

Puis, avec l'épître de Henry, elle fit une petite boule qu'elle jeta en l'air et qui retomba aux pieds de Camélia. — Cette dernière la ramassa vivement, la défrippa et la lut à son tour. — Réné suivait, par-dessus son épaule.

— Diable!.. diable!.. — fit-il, quand ils eurent achevé.

— Qu'en dis-tu? — demanda la pécheresse.

— Rien de bon.

— Tu trouves que notre partie se gâte?

— Ma foi, oui. — N'est-ce pas aussi ton avis?

— Non.

— Comment?

— J'avais prévu la possibilité de ce qui se passe.

— Et tu as un expédient?..

— Sans doute.

— Lequel?

— Tu verras.

Camélia revint à Esther qui, un peu remise de son essoufflement momentané, avait repris sa chanson monotone et sa polka fougueuse. — Elle l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

— Hein? — demanda la juive.

— Assez de folie comme cela, ma chère; donne-moi ceci, je te prie...

— Quoi?

— Ce que tu tiens.

— Les billets de banque?

— Mon Dieu, oui.

— Tu me les reprends!.. — s'écria Esther.

— Parfaitement.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas?..

— En aucune façon.

— Quoi!.. tu veux me dépouiller de ce pauvre argent que j'ai si bien et si légitimement gagné!..

— Il le faut.

— Mais, grand Dieu! qu'en veux-tu donc faire!..

— Le renvoyer au comte de Croï.

— C'est répondre par une insolence à la politesse de ce charmant jeune homme!..

— Pas le moins du monde, — c'est te réhabiliter à ses yeux...

— Me réhabiliter!.. mais je n'y tiens en aucune façon à être réhabilitée!..

— Tu as tort et j'y tiens pour toi, ma chère.

— Eh bien, soit! — fais ce que tu voudras, mais laisse-moi mes cinq mille francs. .

— C'est impossible, il faut que tu me les donnes...

— Je refuse.

— Tu n'en as pas le droit.

— Par exemple!..

— Oublies-tu donc qu'aux termes des conventions intervenues entre toi, Sydonie, et moi, vous me de-

vez l'une et l'autre la plus complète et la plus passive obéissance?..

Esther baissa la tête.

— Enfant!.. — reprit Camélia, — ne comprends-tu pas que j'agis pour ton bien et que je n'ai en vue que ton véritable intérêt?..

— Mon intérêt?.. — répéta la juive.

— Oui, certes!.. aie confiance en moi! laisse-moi la maîtresse de conduire les choses à ma guise, et, cette somme que tu regrettes tant aujourd'hui, je la décuplerai rapidement...

Esther se gratta le front du bout de son ongle rose, et elle dit :

— Cinq mille francs, décuplés, cela en fait, si je ne me trompe, cinquante mille

— Tout autant. — Tu comptes aussi bien que les banquiers de ta religion.

— Et tu me les promets, ces cinquante mille francs?..

— Oui.

— Et je les aurai bientôt?..

— Plus tôt que tu n'oserais l'espérer.

— Eh bien, — dit alors Esther après un instant de silence, — puisqu'il faut toujours te céder, prends donc, mais tu m'arraches le cœur!..

Elle présenta les billets de banque à Camélia, — puis elle ajouta en poussant un gros soupir :

Si tu savais pourtant dans quel énorme embarras je me trouve, et comme cet argent m'aurait tirée d'affaire!..

Camélia prit son air le plus compatissant et sa voix la plus sympathique :

— Tu es dans l'embarras, ma pauvre petite !.. — dit-elle.

— Ah! je crois bien!..

— Comment donc cela?..

— Figures-toi que les huissiers sont venus chez moi avant-hier.

— Et, ils ont saisi?..

— Hélas!..

— Pour quelle somme?

— Quinze cents francs.

— Ainsi, on va vendre tes meubles?..

— Certainement... si je ne paie pas...

— Tu paieras.

— Avec quoi?

— Avec quinze cents francs que Réné se fera un véritable plaisir de te porter, ce soir...

— Bien sûr?.. — s'écria Esther.

— Interroge-le plutôt lui-même.

La juive se tourna vers monsieur de Savenay.

— Est-ce que réellement vous ferez cela, mon petit Réné?.. — lui demanda-t-elle avec une grâce mignarde et en le câlinant du regard.

— Oui, pardieu!.. — répondit le jeune homme, — et de tout mon cœur, ainsi que vient de vous le dire Camélia...

Esther lui sauta au cou.

— Ça ne vous contrarie pas que je vous embrasse?.. — lui demanda-t-elle naïvement après cette chaude accolade.

— En aucune façon, ma chère enfant. — Ainsi, allez toujours, — allez, ne vous gênez pas !..

Esther recommença. — Camélia la regardait faire en riant. — Réné se disait, à part lui, qu'il ne regretterait point son argent. — La juive reprit :

— Ça sera une bien belle action, je vous assure, et *ma reconnaissance n'aura pas de bornes*...

Et l'expression de ses yeux souligna en quelque sorte les derniers mots que nous venons d'écrire.

— J'y compte ma foi bien... — répondit le jeune homme de la même manière.

Et il ajouta à part lui, en ricanant :

— Pauvre Henry !.. sa maîtresse, d'abord... sa femme, ensuite !.. Il a certes raison de me regarder comme le plus dévoué de ses amis !..

— Et maintenant, — reprit Esther, remise en gaieté depuis qu'elle avait la certitude que ses meubles ne seraient point vendus, — maintenant que vous n'avez plus besoin de moi, je m'en vais...

— Tu te trompes, ma chère petite, — répliqua Camélia — nous avons besoin de toi, au contraire, plus que jamais, et tu vas rester avec nous...

— Ça m'est égal... pourvu que tu me donnes à dîner... — Je commence à mourir de faim... attendu que je me lève et que je n'ai pas déjeuné !..

— Nous dînerons tous les trois dans cinq minutes.

— Fort bien, et ensuite ?..

— Ensuite, tu écriras une lettre.

— Moi ?

— Toi-même.

— A qui ?

— Il me semble que cela se devine! . à qui serait-ce, si ce n'était au comte de Croï?..

Esther fit la moue.

— Ce sera bien ennuyeux!.. — murmura-t-elle, — et je ne sais en vérité que lui dire, à ce monsieur de Croï...

— Aussi n'auras-tu d'autre peine que de copier de ta plus belle écriture le brouillon que Réné et moi nous allons préparer...

Esther se mit à rire.

— Sais-tu, ma chère amie, — dit-elle, — que je suis entre tes mains ni plus ni moins qu'une marionnette dont tu tiens les ficelles et que tu fais agir et mouvoir à ta fantaisie...

— Que t'importe... — répliqua la pécheresse, — pourvu que le jeu soit amusant et qu'il te rapporte beaucoup?..

— C'est juste; aussi, tu le vois bien, je m'abandonne à toi et j'écrirai de confiance...

L'annonce que le dîner était servi vint couper court à l'entretien de nos trois personnages.

Nous ne tarderons guère à connaître les conséquences de ce qui se passa entre eux après le repas.

III

Un coup de tonnerre.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, au moment où Henry se préparait à quitter son appartement pour aller déjeuner avec Berthe, son valet de chambre vint le prévenir que le concierge de la maison sollicitait l'honneur d'être reçu par lui en audience particulière. — Monsieur de Croï, un peu étonné de cette demande, que rien ne semblait motiver, donna l'ordre d'introduire le concierge.

Au bout d'un instant, Stanislas Badouillard (tel était le nom de ce fonctionnaire privé) faisait son entrée, la casquette à la main, et il était facile de lire sur sa plate figure une expression tout à la fois humble et mystérieuse.

Monsieur de Croï n'avait parlé qu'une seule fois à Stanislas Badouillard — lorsqu'il s'était adressé à lui pour visiter les appartements de la maison de la rue Tronchet. — Dans cette circonstance et, depuis lors, chaque fois que l'occasion s'en était présentée, Ba-

douillard avait fait preuve vis-à-vis du comte de l'obséquiosité empressée et servile que les portiers de Paris ont toujours en réserve au service des gens riches qui sont leurs locataires ou qui vont le devenir. — Badouillard, âgé de quarante-cinq ans environ, — marié et père de famille, — était petit, — malingre, — un peu contrefait et fort peu soigneux de sa personne. — Voilà pour le physique.

Quant au moral, il réunissait toutes les qualités négatives et tous les vices incommodes qui font de ses compères une des plaies du genre humain. — Il était surtout, et superlativement, curieux, bavard, médisant, désireux de s'immiscer dans tous les secrets et de profiter de tous les petits scandales qu'il s'efforçait de faire naître parmi ses *administrés*, afin de les exploiter à son profit. — Badouillard se serait estimé le plus heureux des hommes si la maison dont il était le concierge n'avait été peuplée que de femmes trompant leurs maris et de maris trompant leurs femmes. — Gonflé de joie par l'espoir assez bien fondé de pêcher ainsi en eau trouble et de récolter des deux mains, il aurait caressé cette conviction que sa fortune était faite et qu'il se réveillerait, un beau matin, millionnaire.

Tel que nous venons de le dépeindre, Badouillard entra dans la chambre à coucher de monsieur de Croï, roulant entre ses doigts sa casquette graisseuse. — Henry le regarda avec plus d'attention qu'il ne lui en avait accordé jusque-là, et il ressentit à son aspect une involontaire répulsion, dont, cependant, il ne laissa rien paraître.

— Vous avez désiré me parler, mon ami, — lui dit-il, — que puis-je faire pour votre service?..

A cette question, la physionomie de Badouillard prit une teinte de plus en plus mystérieuse. — Il regarda tout autour de lui, comme un conspirateur émérite qui redoute une surprise, et il demanda, d'une voix qu'il assourdissait à dessein :

— Monsieur le comte, sommes-nous bien seuls?...

— Sans doute — répondit Henry, dont l'étonnement grandissait.

— En êtes-vous certain?

— On ne peut pas plus.

— Personne ne peut nous entendre?..

— Personne!.. — s'écria Henry avec impatience, — mais pourquoi tout ce préambule et qu'avez-vous donc à me dire?..

— C'est que, voyez-vous, — reprit le portier — il s'agit ici de choses de conséquence, et, quand je me mêle d'une affaire, je vous prie de croire, monsieur le comte, que je connais la prudence et la discrétion.

— Au fait!.. au fait! . — murmura monsieur de Croï; — que m'importent, je vous prie, votre discrétion et votre prudence?..

Badouillard cligna de l'œil, d'un air à moitié malicieux.

— Oh! oh!. — dit-il, — cela importe plus que monsieur le comte ne le suppose en ce moment...

Puis, s'apercevant à un geste brusque de Henry que la patience échappait décidément à ce dernier, il se hâta d'ajouter :

— Quant au fait, m'y voici : — il faut vous dire,

monsieur le comte, qu'il y a une demi-heure j'étais tranquillement dans ma loge, en train de... mais ce n'est point la peine d'expliquer à monsieur le comte ce que j'étais en train de faire... donc, tout à coup, on ouvre ma porte, et je vois un domestique en petite livrée, — joli garçon, ma foi, — qui me dit :

« — Monsieur le comte Henry de Croï ?..

» — C'est ici, — que je lui réponds.

» — C'est vous qui en êtes le concierge ?..

» — J'ai cet honneur.

» — Est-il chez lui ?

» — Je le suppose, ne l'ayant point vu sortir... d'ailleurs, si vous voulez monter, on vous répondra.

» — Je ne veux pas monter.

» — Alors, qu'est-ce que vous désirez ?

» — Voici une lettre pour monsieur le comte.

» — De quelle part ?..

» — Ça ne vous regarde pas.

» — C'est juste.

» — Il faut qu'il ait cette lettre le plus tôt possible.

» — Il l'aura, — je vais la remettre au valet de chambre.

» — Gardez-vous-en bien !..

» — Tiens !.. pourquoi donc ça ?

» — Parce qu'il est indispensable qu'elle parvienne entre les mains de monsieur de Croï directement et avec le plus grand secret. — Il est essentiel aussi qu'aucun de ses gens n'ait connaissance de ceci, et surtout que madame la comtesse l'ignore absolument.

» — Ça suffit.

» — Tenez, voici pour votre peine,

» Et le domestique me mit un napoléon dans la main gauche et s'en alla après m'avoir recommandé de nouveau la prudence et le mystère.

» Voilà pourquoi, — ajouta Badouillard en manière de péroraison, — voilà pourquoi j'ai cru devoir prendre la liberté de déranger monsieur le comte...

— Eh bien! — demanda vivement Henry qui avait des éblouissements et qu'une sorte de frisson nerveux faisait tressaillir, — cette lettre, vous l'avez?..

— La voici, — répondit le concierge qui la tira, non sans peine, des profondeurs de la poche de sa veste grise.

— Donnez...

Badouillard la lui présenta respectueusement sur sa manche.

L'écriture de la suscription était inconnue de Henry.

— Cette écriture, menue, fine, irrégulière, accusait une main féminine un peu novice. — Une forte odeur de patchouli s'exhalait de l'enveloppe. — Le cachet, de cire blanche, avait reçu l'empreinte d'une pierre gravée antique qui représentait la déesse de la folie agitant ses grelots. — Monsieur de Croï ne pouvait point en douter, — cette lettre venait d'Esther et était une réponse à la sienne.

Ainsi, c'est vainement qu'il avait espéré que tout était fini!.. — Tout recommençait, au contraire!.. — Cette enveloppe satinée qu'il tenait à la main lui semblait renfermer la foudre!.. — Il s'efforça cependant de paraître calme.

— C'est bien, — dit-il à Badouillard avec une indifférence affectée, — je sais ce que cela signifie.., —

je vous remercie de votre complaisance, — ne parlez à personne de cette circonstance qui pourrait être mal interprétée, et prenez ceci...

Et il mit un louis dans la main avide du portier.

Ce dernier courba son échine jusqu'à terre en murmurant intérieurement :

— Un louis et un louis ça fait deux louis, et deux louis c'est un joli denier pour la peine que j'ai eue de monter au second étage...

Puis il ajouta tout haut :

— J'aurai l'honneur de demander à monsieur le comte ce qu'il faudrait faire à l'avenir s'il arrivait encore d'autres lettres?

— Il faudrait faire ce que vous avez fait aujourd'hui, — répondit Henry, — mais vous n'aurez plus cette peine, — cette lettre sera la seule...

Badouillard salua de nouveau, — sortit de la chambre à reculons et descendit l'escalier en se frottant les mains et se disant :

— Mon locataire a des intrigues !.. l'argent va rouler! . vive l'amour !..

§

Henry, resté seul, se laissa tomber sur une chaise, éperdu, anéanti par la prévision du malheur qu'il sentait prêt à fondre sur lui. — Quelques minutes se passèrent ainsi. — Il tenait dans sa main la lettre fatale et il attachait sur elle un regard sombre et désespéré. — Mais le courage et la résolution lui manquaient pour l'ouvrir. — Il lui semblait que de cette lettre,

comme jadis de la mythologique boîte de Pandore, tous les maux allaient s'échapper. — Enfin il prit son parti. — Déjà sa main tremblante s'approchait du cachet qu'elle allait briser, quand un pas léger retentit dans la pièce voisine et quand une voix douce demanda à travers la porte :

— Puis-je entrer ?..

Henry reconnut la voix de sa femme.

Il n'eut que le temps de cacher entre sa chemise et son gilet la lettre funeste dont il ignorait encore le contenu. — Il se leva vivement, — s'élança près de la porte qu'il ouvrit lui-même, et il introduisit Berthe. Cette dernière, — en le regardant, — ne put retenir un mouvement de surprise et presque d'effroi.

— Comme vous êtes pâle, mon ami, — s'écria-t-elle, — est-ce que vous souffrez ?..

— Ce n'est rien, — répondit Henry, saisissant avec empressement le premier prétexte qui se présenta à lui pour expliquer son émotion, — je viens d'avoir un léger étourdissement qui s'est dissipé presque aussitôt ..

Berthe courut à la toilette, y prit un flacon d'eau de cologne et mouilla les tempes de son mari.

— Est-ce tout à fait fini, maintenant ?.. — lui demanda-t-elle au bout d'une minute avec la plus tendre inquiétude.

— Tout à fait... — répondit monsieur de Croï, dont en effet les couleurs reparaissaient peu à peu.

— Que Dieu en soit béni ! — murmura la jeune femme.

Puis, ainsi rassurée, elle continua :

— Georges m'a dit que le concierge était monté chez vous... — Que voulait donc cet homme?..

Henry, pris au dépourvu, faillit se déconcerter. — Heureusement sa présence d'esprit ne lui fit point défaut et il répondit sans hésiter :

— Il venait de la part du propriétaire me prévenir que, si j'avais quelques réparations à demander, l'architecte passerait ici dans trois ou quatre jours et s'entendrait avec moi à ce sujet...

La réponse d'Henry était tellement vraisemblable que Berthe n'eut pas l'ombre d'un soupçon, et n'ajouta pas un seul mot à ce sujet.

— Je crois, mon ami, — reprit-elle, que le déjeuner est servi, — si vous voulez, nous irons nous mettre à table, sans attendre que Georges vienne nous avertir.

— Venez, — répondit Henry.

Et il présenta son bras à Berthe, qui s'y appuya tendrement.

— Comme votre bras tremble ! — s'écria-t-elle presque aussitôt, — est-ce que votre étourdissement revient?..

— La vérité est que je me trouve encore un peu souffrant, — répliqua monsieur de Croï, — mais ne vous en inquiétez point, car le déjeuner, je l'espère, chassera ce léger malaise...

Puis il ajouta pour la seconde fois.

— Venez, ma chère Berthe !..

IV

Une lettre.

Avons-nous besoin de dire que le déjeuner fut triste et ne se prolongea guère.

Henry, accablé sous le poids d'une invincible préoccupation, ne parvenait qu'à grand peine à prêter un peu d'attention aux paroles de Berthe et à lui donner tant bien que mal la réplique. — Deux ou trois fois même, la bizarre incohérence de ses réponses, ne s'accordant pas le moins du monde avec les questions qui venaient de lui être adressées, aurait provoqué l'étonnement et l'hilarité de la jeune femme, si elle n'eût attribué ces passagères aberrations d'esprit à l'état de malaise dont son mari lui avait parlé. — Une seule chose eut le pouvoir d'agir sur Henry et de le tirer pour un instant de l'espèce d'atonie morale dans laquelle il était plongé. — Ce fut quand Berthe lui demanda :

— Vos affaires, où en sont-elles, mon ami?

— Elles sont terminées, — répondit-il.

— Eh bien ! — reprit la jeune femme, — moi aussi je suis allée en besogne plus vite que je ne le pensais. — Mes courses d'hier ont presque suffi pour tout ce que je me proposais de faire. — Aujourd'hui j'achèverai mes emplettes et mes commandes. — Rien ne nous empêche donc d'avancer d'un jour notre départ, et, si cela vous convient, demain nous nous mettrons en route.

— J'y consens de tout mon cœur ! — s'écria vivement le comte, auquel le départ semblait une véritable planche de salut, et qui voyait avec joie en avancer l'instant.

— Ainsi, c'est convenu ?

— Parfaitement convenu. — Quelle heure choisissez-vous, ma chère Berthe ?

— Midi, si vous voulez.

— Fort bien. — A midi précis, les chevaux de poste entreront dans la cour.

— Occupez-vous aujourd'hui de vos paquets, — les miens seront prêts ce soir, — ma femme de chambre va se mettre à l'œuvre.

— Oh ! soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vous retarderai.

Puis, ce sujet de conversation étant épuisé, Henry retomba dans sa préoccupation sombre et douloureuse dont Berthe ne put le distraire. — Le déjeuner s'acheva. — M. de Croï n'avait mangé qu'à peine, et encore avec une répugnance manifeste.

— Comment vous trouvez-vous, maintenant, mon ami ? — lui demanda la jeune femme, au moment où il quittait la table.

— Moins bien que je ne l'espérais... — Il me semble que mon malaise augmente.

— Si nous envoyions chercher un médecin?.. — dit Berthe avec inquiétude.

— A quoi bon! — Ce que j'éprouve est un commencement de migraine... Je n'ai besoin que d'un peu de repos.

— Voulez-vous que je reste auprès de vous?..

— Gardez-vous en bien!.. — Je vais m'enfermer dans ma chambre et tâcher de dormir quelques heures.

— Vous avez raison; — moi, pendant ce temps, je cours achever mes emplettes, afin que rien ne vienne entraver notre départ. — Je suis bien sûre, voyez-vous, que dans le bon air du vieux château de Croï vous n'aurez plus de ces migraines-là.

— Je le crois aussi.. — répondit Henry en étouffant un soupir.

Berthe embrassa son mari, puis, comme on vint la prévenir que sa voiture était attelée et l'attendait, elle se disposa à courir Paris. — Henry regagna son appartement. — Il fit jouer toutes les serrures, il poussa tous les verroux, et, bien certain qu'il était impossible de le surprendre, il se prépara à briser le cachet de la lettre d'Esther, après avoir allumé une bougie qui devait lui servir à la réduire en cendres aussitôt qu'il en connaîtrait le contenu.

Ces précautions prises, la main tremblante et le cœur ému, comme s'il se disposait à lire sa condamnation, — il déchira l'enveloppe. — La première chose qu'il vit, ce fut le paquet de billets de banque qu'il avait envoyé la veille, et qu'il jeta avec impatience sur

le tapis. — Ensuite il déploya les feuillets de la lettre.

Cette lettre était longue. — Nous en connaissons déjà les auteurs, — ou plutôt l'auteur, — car la collaboration de Réné n'avait pas été d'un grand secours à Camélia pour sa rédaction. — Nous allons la reproduire en entier. — La voici :

« Je viens de recevoir votre lettre, mon ami, et, quoiqu'elle m'ait causé le seul chagrin véritable et profond que j'aie ressenti dans toute ma vie de vingt-cinq ans, je sens bien que je n'ai le droit ni de m'en étonner ni surtout de m'en irriter.

» Hélas!... depuis deux jours, tout est bien changé en moi, et je comprends aujourd'hui ce qu'auparavant je n'aurais pas compris, c'est-à-dire que l'humilité est le premier de mes devoirs.

» En lisant les lignes que vous m'avez écrites, ces lignes froides, dédaigneuses, dans lesquelles, en homme du monde que vous êtes, vous vous efforcez de rester poli et de ne point blesser une femme, si peu de chose que soit cette femme, — en voyant cet envoi d'argent que vous avez cru devoir joindre à votre billet, j'ai fait sur moi-même un retour cruel, un retour déchirant!

» Pour la première fois, depuis que j'ai l'âge de raison, j'ai vu clair dans mon âme, — j'ai rougi de moi-même, — j'ai eu honte et horreur de mon passé. — Et cette honte dont je vous parle, croyez-le bien, mon ami, je ne me la suis pas marchandée!.. — Vous me regardez comme une créature perdue, Henry, et vous avez raison, car, jusqu'à ce jour, mon Dieu, qu'ai-je été? — Vous m'écrivez comme à une *fille*, qui, spécu-

lant sur votre générosité de gentilhomme, s'est donnée à vous dans une nuit d'orgie en s'abstenant de stipuler son prix d'avance, ainsi que le font ses pareilles.

» Je vous le répète, Henry, cette supposition vous étiez en droit de la faire, et je ne m'en étonne, ni ne m'en irrite, quoique, cette fois, vous vous soyez trompé. — Je me suis donnée, — c'est vrai, — mais je ne me suis pas vendue. — Ce n'est point le hasard qui nous a mis en présence l'un de l'autre, — c'est cette volonté puissante, dont j'ignore le nom, et qui préside aux destinées humaines.

» Cette volonté avait résolu que vous viendriez à moi, à votre insu et presque malgré vous, pour tendre la main à la pauvre créature tombée dans la fange et qui sent bien qu'elle va se relever par l'amour; — car elle vous aime — elle ose vous aimer...

» Oui, je vous aime, et je ne l'écris qu'en tremblant et la rougeur au front, car cet aveu vous allez le lire avec une colère dédaigneuse et méprisante; mais cette colère et ce mépris je les subirai sans me plaindre. — Une certitude me soutient, — c'est l'espoir audacieux que vous partagerez un jour cet amour infini que vous m'avez inspiré. — J'ai foi dans l'avenir, Henry, — j'ai foi dans la force et dans la puissance de ma tendresse qui, pour arriver à vous, renversera tous les obstacles. — Quand vous m'avez quittée, hier matin, — quand vous vous êtes enfui de mes bras, vous vous disiez que mon corps seul vous avait appartenu — vous vous trompiez, mon ami, vous aviez pris possession de mon âme et vous l'emportiez avec vous... —

Mon âme et ma beauté, désormais, sont à vous, et ne seront plus qu'à vous seul, — je le jure ici par le souvenir de ma mère, de ma pauvre mère, morte assez tôt pour n'avoir point à rougir de sa fille !..

» *Vous ne vous appartenez point*, — me dites-vous. — *Je connais votre position, les ménagements qu'elle vous impose, et je n'abuserai pas d'un instant de faiblesse dont j'ai été la complice involontaire* .. — *Vous me suppliez d'oublier la rencontre fortuite qui nous a mis en présence l'un de l'autre, pour la première et la dernière fois, et de ne plus me souvenir de votre nom.*

» N'espérez pas cela, Henry !.. — Je vous aime. — c'est tout dire — Vous êtes marié... — Que m'importe ? — Vous avez des ménagements à garder... — Que m'importe encore ?.. — Si vous vouliez que je pense à tout cela, il fallait, avant toute chose, m'empêcher de vous aimer... — Est-ce ma faute, à moi, si dans un moment d'ivresse et de désir vous avez murmuré à mon oreille des paroles brûlantes que j'ai prises pour des mots d'amour et qui sont allées droit à mon cœur ?.. — Est-ce ma faute, à moi, si vous m'avez appartenu ?..

» Maintenant, il est trop tard pour me repousser... — le seul bonheur de ma vie est en vous, et je poursuivrai mon bonheur partout, et par tous les moyens. — Qu'on me propose de mourir après vous avoir revu, et j'accepterai de tout mon cœur, mais il faut que je vous revoie... — Que votre amour me tue, peu m'importe, — mais il faut que j'aie votre amour. . — Vous avez joué avec le feu et vous avez allumé un

incendie, dont rien n'a le pouvoir d'empêcher maintenant que vous subissiez les ravages.

» Il se peut que cette passion que je vous peins vous fasse peur... — Tant mieux !.. — En me craignant, vous penserez à moi. — J'aimerais mieux votre haine que votre indifférence, car la haine, d'un homme à une femme, c'est souvent un acheminement à l'amour.

» Je suis une fille presque sauvage, dans mon caractère et dans mes instincts comme dans ma naissance. — Il y a dans mes veines, m'a-t-on dit, du sang des rois maures, — je descends de Boabdil, l'un d'eux, par la juive Rebecca, mon aïeule, qui fut sa maîtresse et dont parlent les romanceros espagnols. —Mes passions sont indomptables et personne ne m'a jamais enseigné l'art de les soumettre et de les faire plier sous le joug de la raison et des convenances. — Il faudra que ce que je veux s'accomplisse, ou que je périsse à la tâche. Il faudra que vous redeveniez mon amant, quand ce devrait être malgré vous-même et malgré le monde entier...

» Revenez à moi, Henry, et, par égard pour vous, je garderai ces ménagements auxquels vous tenez tant... Je ne froisserai point les préjugés du monde, — je vous donnerai les moyens d'entourer notre liaison d'un mystère impénétrable.

» Mais, si vous êtes sans pitié, — si, vous vous obstinez à me fuir, — oh ! alors, prenez garde !..

» Je vous le dis, il y a entre nous un indissoluble lien et mon amour ressemblera à la plus violente de toutes les haines... — Je troublerai votre vie, — je

briserai le repos de votre ménage, — je vous rendrai si malheureux, qu'il vous faudra bien me demander la paix, et venir chercher auprès de moi les consolations que vous réservera mon amour...

» Ne caressez point cette illusion que vous pourriez, en vous éloignant de Paris, vous éloigner en même temps de moi. — Partout où vous iriez, j'irais !..—J'irais vous demander à votre femme jusque sous les ombrages du vieux château dont vous portez le nom. Je ne m'effraie pas plus du scandale que le goëland ne s'épouvante de la tempête... — Je vous veux, — je vous aurai, — cela est aussi vrai et aussi certain qu'il est vrai et certain que je vous aime !.. — Je vous le répète, Henry, venez, je vous attends.

» Ou sinon, prenez garde — (et c'est la dernière fois que je vous le dis !..) — prenez garde à celle qui vous aime !..

« ESTHER. »

V

Un ami.

L'effet que produisit sur Henry cette lettre étrange fut rapide et foudroyant. — Camélia avait visé juste.

Dans son infernale connaissance des détours du cœur humain, la pécheresse n'avait pas craint de pousser à l'exagération, afin de frapper un coup plus fort et plus décisif.

Elle se croyait certaine que la perturbation momentanée jetée dans toutes les facultés morales de monsieur de Croï, ne lui permettrait point de s'apercevoir des incohérences et des divagations de cet épître monstrueuse. — Elle ne se trompait pas. — Henry ne s'étonna nullement que la femme humble et résignée, la *Madeleine repentante* des premiers feuillets, fut devenue à la dernière page un *Messaline* menaçante et fougueuse. — Il ne remarqua ni l'enflure du style, ni la boursouflure creuse et ampoulée des sentiments, empruntée au pathos des plus vulgaires mélodrames.

Il ne vit et ne comprit qu'une seule chose, c'est qu'Esther l'aimait ou prétendait l'aimer, — qu'elle ne reculerait (ainsi qu'elle le disait elle-même) devant aucun éclat, devant aucun scandale, — qu'elle le poursuivrait partout et toujours, sans trêve et sans relâche, que son repos était perdu, et qu'une catastrophe inévitable et terrible planerait désormais au-dessus de sa tête, suspendue à un cheveu, comme l'épée de Damoclès.

Tel autre, mieux habitué aux hasards de la vie que ne l'était le comte de Croï, et se trouvant dans une situation semblable, aurait mis dans son portefeuille la lettre de la prétendue fille des rois maures et l'aurait tout simplement portée à cette providence en habit noir qu'on appelle un commissaire de police. — Le magistrat municipal aurait mandé séance tenante l'audacieuse courtisane, et la menace de l'envoyer à Saint-Lazare n'eût point manqué d'opérer sur elle l'effet d'un calmant subit. — Henry ne songea même pas à prendre ce parti.

Dans le premier moment le papier fatal s'était échappé de ses mains et il gisait à ses pieds sur le tapis.

Il le ramassa, — il l'alluma à la flamme de la bougie, puis, quand il n'en resta plus qu'un peu de cendre noire, il se laissa retomber sur son siége, complétement anéanti et brisé, de corps aussi bien que d'esprit. — Il essaya de réfléchir, — mais il ne put en venir à bout. — Le cahos se faisait dans son âme.

Sa position, en effet, — du point de vue auquel il l'envisageait, — était impossible. — Aucune issue,

— aucun moyen terme, — rien, — rien!.. — Partir! — Mais Esther le poursuivrait comme une bête fauve poursuit sa proie et s'acharnerait sur ses traces. — Rester! — Mais que répondre à Berthe qui n'avait pardonné qu'à la condition d'un départ et qui comptait que ce départ aurait lieu le lendemain!..

Des éblouissements pareils à ceux qui précèdent les apoplexies foudroyantes passaient devant les yeux de Henry. — Des bruissements sinistres bourdonnaient à ses oreilles. — Il comprit qu'il allait se trouver mal. — Il voulut appeler à l'aide, et, chancelant comme un homme ivre, il marcha jusqu'à la porte qu'il àvait si soigneusement fermée un instant auparavant et qu'il ouvrit, — non sans peine. — La force lui manqua pour aller plus loin. — Il lui sembla que les meubles et les tentures dansaient autour de lui une ronde effrénée.

Il étendit les bras pour se soutenir, — mais ses mains ne rencontrèrent que le vide. — Le sol lui parut se dérober sous ses pieds. — Il tomba à la renverse et perdit connaissance.

§

Quand Henry revint à lui-même, il s'aperçut qu'il était dans son lit. — Des bandeaux imbibés d'eau glacée serraient étroitement son front.

Berthe, assise auprès de son chevet, très pâle et les cheveux en désordre, pleurait silencieusement. — Monsieur de Croï essaya de se soulever. — Mais sa

faiblesse était si grande qu'il ne put parvenir à faire un mouvement.

— Berthe, — dit-il d'une voix éteinte.

La jeune femme releva la tête et poussa un cri de joie.

— Il parle!.. — murmura-t-elle ensuite, — il parle!.. il me reconnaît!

Puis elle se jeta à genoux devant le lit, — elle saisit une des mains de son mari et elle la couvrit longuement de baisers et de larmes.

Un sorte de brume obscurcissait encore l'intelligence et voilait les souvenirs du comte de Croï. — Aussi ne comprenait-il rien à ce qui se passait. — Nous allons mettre nos lecteurs au courant de quelques faits qu'Henry ignorait comme eux.

§

Depuis neuf jours le malheureux jeune homme était entre la vie et la mort.

Berthe, en rentrant des courses pour lesquelles elle était sortie, l'avait trouvé évanoui sur le tapis de sa chambre à coucher. — Aux cris de la jeune femme épouvantée et désespérée on était accouru. — Un médecin, appelé immédiatement, s'était empressé de pratiquer une saignée abondante dont le résultat ne s'était point fait attendre. — Henry avait rouvert les yeux, mais, en reprenant ses sens, il n'avait point repris l'usage de sa raison. — Une fièvre cérébrale se déclarait et le plus violent délire s'emparait du cerveau troublé du malade.

Pendant neuf jours, nous le répétons, les crises se succédèrent sans interruption. — Les premiers médecins de Paris ne répondaient de rien. — Aucun éclair ne brillait au milieu des ténèbres profondes qui pesaient sur l'intelligence de Henry. — Dans les crises de son délire, il murmurait des paroles confuses, des phrases incohérentes, parmi lesquelles il était impossible de découvrir aucun sens. — Au moment où nous venons de retrouver M. de Croï, le mal atteignait cette période où il devait céder ou vaincre.

La robuste organisation du comte triomphait. — Il était sauvé.

§

Aussitôt que Henry eut appris tout cela, — aussitôt que les souvenirs lui revinrent en foule, — il interrogea avec une profonde inquiétude.

Les réponses de Berthe furent satisfaisantes.

Rien ne s'était passé pendant ces neuf jours qui justifiât en apparence les appréhensions du comte. — Seulement, deux fois par jour, et souvent trois, Réné de Savenay était venu s'informer des nouvelles du malade. — Berthe ne l'avait pas reçu.

— Ce n'est qu'une trêve !.. — pensa Henry ; — la juive, me sachant à la mort, n'a point voulu troubler mon agonie... Mais maintenant !.. maintenant !..

Et, afin de ne point rester sous le coup des prévisions funestes qui revenaient l'obséder, il donna l'ordre d'introduire auprès de lui monsieur de Savenay, quand il se présenterait le lendemain. — Cet ordre

fut exécuté. — Berthe était chez son mari au moment où Réné arriva, elle se retira presque aussitôt afin de laisser plus de liberté à la conversation des deux hommes. — Aussitôt que monsieur de Savenay se trouva seul avec Henry, l'expression de sa physionomie changea. — Il se rapprocha vivement du malade, il lui prit la main qu'il serra avec effusion, et lui dit d'une voix émue :

— Oh! mon ami, me pardonnerez-vous jamais tout le mal que je vous ai fait, sans le vouloir et sans le prévoir?..

— Quoi, vous savez?.. — murmura Henry.

— Je sais, — poursuivit Réné, — je sais que le coup terrible qui vous a frappé est une des conséquences de ce souper funeste, auquel je me reprocherai toute ma vie de vous avoir fait assister.

— Esther a donc parlé?..

— Oui, — elle a montré à Camélia le billet que vous lui avez écrit; — elle lui a dit quelle vous avait répondu, — et c'est à cette lettre insensée que j'attribue la catastrophe qui a mis dans mon âme tant de douleur et tant de remords... — Est-ce que je me trompe, mon ami?..

— Non, — murmura monsieur de Croï, — malheureusement vous ne vous trompez pas!..

Il y eut un instant de silence, — puis Henry reprit :

— Et cette femme?.. cette femme?..

— Hélas! — répondit Réné, — la malheureuse créature vous a dit vrai; — elle vous aime, — elle

vous aime d'un amour sans nom, qui va jusqu'au délire et tient de la folie...

Monsieur de Croï tressaillit convulsivement.

Réné poursuivit :

— Lorsqu'elle a su ce qui vous était arrivé, elle a voulu mourir; elle a cherché à s'empoisonner en avalant le contenu d'un flacon d'éther. — Elle a souffert des douleurs atroces, et les convulsions de l'agonie raidissaient déjà ses membres quand on est parvenu à la sauver...

— Oh! mon Dieu! — pensa Henry avec un égoïsme farouche que sa position justifiait peut-être ; — oh! mon Dieu! pourquoi n'est-elle pas morte!

M. de Savenay reprit :

— Il a fallu toute l'influence de Camélia sur Esther; — bien plus, vous le dirai-je, il a fallu mon intervention presque menaçante pour l'empêcher de causer un scandale inouï en cherchant à arriver auprès de vous... — Elle prétendait qu'on lui cachait votre état véritable; — elle voulait vous voir, — s'enfoncer un couteau dans le cœur, auprès de votre lit, si vous mouriez... — enfin, d'incroyables folies... — Quand je venais ici chercher de vos nouvelles, elle m'attendait dans la rue, cachée au fond d'une voiture, et j'étais obligé de l'y faire garder à vue par mon vieux valet de chambre, afin d'être bien certain qu'elle ne tenterait pas de me suivre.

Tandis que Réné parlait ainsi, un tremblement nerveux s'était emparé de Henry.

— Ainsi, — murmura-t-il d'une voix faible, — ainsi cette femme ne renonce à aucun des projets dont

elle me parlait dans cette lettre qui m'a presque tué?

M. de Savenay baissa la tête et ne répondit point à cette question du comte. — Son silence était tristement significatif. — Henry le comprit bien, car il cacha sa tête brûlante entre ses deux mains amaigries, et il s'écria avec l'accent d'un désespoir infini.

— Mon Dieu!.. mon Dieu!.. que vais-je devenir!..

— Mon ami... mon ami...— dit vivement Réné,— au nom du ciel!.. au nom de votre vie chancelante encore et que vous compromettez! . au nom de tous ceux qui vous aiment, calmez-vous!.. je vous le demande à genoux!.. C'est moi seul qui ai fait tout le mal, c'est à moi qu'il appartient de le réparer.

Henry leva sur son perfide ami des yeux où se lisait une sorte d'égarement.

— Le réparer... — répéta-t-il, — est-ce possible?

— Oui, — répondit M de Savenay, — Oui, c'est possible, et je m'en charge.

Un éclair de joie, rapide et passager, vint illuminer le front du malade.

VI

La Part du feu.

Cet éclair fut pareil à ceux qui brillent dans les nuits orageuses ; — les ténèbres qui lui succédèrent en parurent plus profondes.

— Le réparer, — demanda Henry pour la seconde fois et avec l'expression d'un découragement complet ; — c'est possible, dites-vous, mais comment?

— Mon ami, — répondit Réné, — vous êtes aujourd'hui beaucoup trop faible et trop souffrant encore pour m'écouter avec le sang-froid nécessaire. — Reposez-vous, — calmez-vous, — guérissez-vous, — rendez enfin la tranquillité à votre esprit, et que toute inquiétude se dissipe... — Vous savez que je ne voudrais pas vous tromper, et je vous réponds de l'avenir.

Henry tendit à M. de Savenay sa main pâle et amaigrie.

— Réné, — murmura-t-il, — faites cela... — faites cela, mon ami, — et vous le devez, car je vous

pardonne du fond de mon âme tout le mal dont vous avez été l'auteur involontaire.

M. de Savenay fit le geste d'essuyer furtivement une larme qui ne coulait pas. — Puis il serra avec une effusion hypocrite et menteuse la main que Henry lui tendait.

— Adieu, mon pauvre ami, — dit-il ensuite, — à bientôt.

— Vous partez?

— Oui.

— Déjà?

— Je vais travailler pour vous.

— Quand vous reverrai-je?

— Tous les jours.

— Ainsi donc, à demain?

— Oui, à demain.

Et Réné sortit.

A partir de cette visite, M. de Croï sembla revivre, et ses forces lui revinrent avec une promptitude en quelque sorte miraculeuse. — C'est que Réné venait de décharger l'âme de son ami du lourd fardeau qui l'écrasait. — Réné venait d'approcher des lèvres du malade ce breuvage bienfaisant qu'on nomme l'espérance. — Cet espoir, à la vérité, était vague et incertain, et Henry ne savait ni ce qu'il devait attendre d'heureux, ni sur quelles bases sérieuses reposaient les assurances que M. de Savenay lui donnait; mais l'esprit de l'homme est ainsi fait, et Henry ressemblait au nageur novice qui, dès qu'on lui a jeté un bout de corde pour le ramener au rivage, se croit hors de tout

péril et ne prévoit pas même que la corde peut lui manquer entre les mains.

Réné revint le lendemain.

Il revint ainsi tous les jours. — Henry le pressait de s'expliquer, — mais sans résultat. — M. de Savenay s'obstinait à répondre qu'il ne parlerait point avant le rétablissement complet et absolu de son ami. — Berthe, en présence des soins constants et en apparence si affectueux que Réné prodiguait à Henry, sentait se dissiper peu à peu les graves préventions qui étaient revenues l'assaillir au sujet du jeune viveur. — Il lui semblait que la tendresse qu'il ressentait, ou, tout au moins, qu'il témoignait à son mari, établissait entre elle et lui un lien de commune sympathie.

Aussi ses manières à son égard se modifiaient insensiblement et devenaient peu à peu bienveillantes et presque familières. — Une semaine se passa ainsi. — Au bout de ce temps, Henry, pour la première fois, put quitter son lit et se promener dans sa chambre.— Ses membres, quoique toujours amaigris, avaient repris en partie leur vigueur et leur souplesse; — son visage redevenait frais et vermeil.

— Eh bien! mon ami, — dit-il ce jour-là à Réné, quand ce dernier arriva à l'heure habituelle et quand Berthe les eut laissés seuls, — il me semble que me voici fort et que vous n'avez plus de raison maintenant pour ne point parler.

— Aussi n'en chercherai-je aucune, — répondit Réné, — causons.

— Causons... — répéta le comte.

Et tous les deux s'assirent en face l'un de l'autre.

— D'abord, et avant tout, mon cher ami, — reprit M. de Savenay, — écoutez-moi tranquillement et sans vous gendarmer à chacune de mes paroles, qui vont de prime-saut, j'en ai bien peur, effaroucher vos scrupules et alarmer votre conscience... — Quand il n'y a qu'un seul chemin qui conduise à un but nécessaire, et que, cependant, on tient à arriver, il faut suivre ce chemin, n'est-ce pas?

— Sans doute, — répliqua Henry.

— Me promettez-vous de m'écouter avec calme et patience?

— Je vous le promets.

— A merveille! — Je commence par un petit apologue en manière de parabole : — Je suppose, mon cher ami, que le feu ait été mis dans une grande ville qu'il menace de dévaster entièrement, n'en épargnant ni les palais, ni les temples, ni les musées, — quel parti faudra-t-il prendre, selon vous, pour sauver du désastre ces monuments sacrés de la royauté, de la religion ou de l'art?

Réné s'interrompit et parut attendre une réponse.

— Il faudra, — dit Henry, qui ne savait pas où son interlocuteur en voulait venir; — il faudra, si toutefois la chose est possible, isoler l'incendie, afin de s'en rendre maître en le concentrant sur un seul point.

— Et comment vous y prendrez-vous pour cela?

— Je ferai démolir tout ce qui pourrait offrir un aliment aux flammes dans les environs du foyer de l'incendie.

— Ainsi vous sacrifieriez plusieurs maisons?

— Sans doute.

— Un quartier tout entier, s'il le faut?

— Oui, et sans hésiter.

— Ce sera cruel!..

— Peut-être; mais, sans cette utile cruauté, les flammes gagneront de proche en proche et toute la cité périra.

— Et savez-vous quel nom on donne à l'action salutaire et préservatrice dont vous venez de parler?..

— Tout le monde sait que cela s'appelle : *Faire la part du feu.*

Réné ne put retenir un geste de triomphe.

— Eh bien! mon ami, — dit-il, — ce que vous ordonneriez sans hésiter dans un jour d'incendie, il faut l'essayer aujourd'hui pour vous-même.

— Que voulez-vous dire? — demanda Henry.

Réné poursuivit.

— Il faut, à tout prix, sauver votre vie du désastre qui la menace; — il faut, en un mot, faire *la part du feu...*

— Comment?..

— En revoyant Esther, — répondit carrément monsieur de Savenay.

Henry tressaillit et une expression d'involontaire effroi se peignit sur son visage.

— Jamais! . — s'écria-t-il, — jamais!..

— Vous m'avez promis de ne pas m'interrompre, — reprit l'amant de Camélia; — laissez-moi donc parler jusqu'au bout et vous verrez si j'ai raison...

Puis, comme Henry lui fit signe qu'il écoutait, le jeune homme continua :

— Après le souper funeste dont je voudrais effacer jusqu'au souvenir, j'ai revu chaque jour Esther. Malheureusement, ce que je vous ai dit il y a une semaine est aussi vrai aujourd'hui que cela l'était alors. Cette créature vous aime d'une passion fougueuse qui ressemble à la rage histérique de la lionne du désert. Seulement, je connais Esther, — sa passion est un feu de paille, — quand ce feu aura consumé le peu d'aliments qu'il trouve en lui-même, il s'éteindra, et il ne restera pas même une étincelle sous la cendre.

» Il ne s'agit ici, à proprement parler, que d'une question de patience.

» En ce moment, la juive diabolique dont vous avez tourné la tête est capable des plus terribles folies pour arriver à se rapprocher de vous .. Dans huit jours, peut-être, elle ne se souviendra même plus de votre nom. Vous voyez que la grande affaire, — la seule véritablement importante, — est de temporiser, afin de ne point donner prétexte à ces redoutables extravagances qui menacent votre repos. — Or, dans une circonstance comme celle-ci, connaissez-vous un autre moyen de gagner du temps que de paraître céder quelque chose? — Je vous le répète, c'est ici le cas, ou jamais, de sacrifier la *part du feu*. — Si vous vous obstinez à désespérer Esther, vous pousserez jusqu'au délire cet amour exalté qui réside dans sa tête et dans ses sens bien plus que dans son cœur. — Si, au contraire, vous consentez à retourner chez elle, tout péril disparaîtra, et cette flamme aura plus d'un

point de ressemblance avec l'eau contenue dans une chaudière et qui s'évapore par l'ébullition.

» Voilà ce que j'avais à vous dire, — voilà le seul remède qu'il me soit possible de mettre à votre disposition. — Réfléchissez, mon cher ami, réfléchissez, et décidez-vous... »

Monsieur de Croï avait écouté avec une profonde attention les adroits sophismes de Réné. — Quand ce dernier eut achevé le *speach* dont Camélia lui avait fourni le canevas, Henry appuya son front sur l'une de ses mains et il réfléchit longuement. — Lorsqu'il releva la tête, il semblait s'être en partie rangé à l'opinion de monsieur de Savenay, car il dit d'une voix lente et un peu embarrassée :

— Mais, en supposant que ce que vous me proposez, mon ami, soit en effet la seule voie de salut dans laquelle je puisse m'engager, nous nous heurtons, dès le premier pas, contre une impossibilité matérielle...

— Laquelle ? — demanda vivement monsieur de venay.

— Celle-ci :

Et Henry raconta à Réné la scène qui avait eu lieu entre sa femme et lui à la suite du souper chez Camélia, et la promesse de départ dont l'exécution n'avait été retardée, comme on le sait, que par suite de la maladie imprévue et foudroyante à laquelle il avait failli succomber.

Il semblait impossible à monsieur de Croï de fixer à ce départ une époque plus reculée que le moment où sa convalescence serait complétement achevée. — Refuser

de partir, c'était tout compromettre, aussi bien et aussi sûrement que par un scandale.

— N'est-ce que cela? — s'écria Réné.

— Eh! mon cher ami, — murmura le comte, — il me semble que c'est bien assez!..

— Vous vous mettez martel en tête pour bien peu de chose, — répliqua le jeune homme; — laissez-moi faire, et dans trois jours c'est votre femme elle-même qui viendra vous demander de rester à Paris.

Henry regardait Réné avec une stupéfaction presque comique.

— Quel est votre projet? — demanda-t-il.

— Il est inutile de vous mettre au fait quant à présent, — répondit M. de Savenay; — seulement n'oubliez point, et cela dès aujourd'hui, de dire à madame de Croï que vous vous sentez le mieux du monde et que vous tenez beaucoup à quitter Paris sur-le-champ...

L'ébahissement de monsieur de Croï redoublait. — Il se demandait très-sérieusement si Réné était devenu fou. — Ce dernier ne put s'empêcher de sourire en devinant ce qui se passait dans l'esprit du comte.

— A bientôt, — dit-il en lui serrant la main; — faites ce que je viens de vous dire, mettez-vous l'esprit en repos, et, croyez-moi, tout ira bien.

Puis il prit congé de Henry et il alla rendra compte à Camélia du résultat de cette visite.

VII

Feuillets détachés.

Trois jours ne s'étaient point encore écoulés, quand, au grand étonnement de Henry, les prévisions de monsieur de Savenay se réalisèrent.

Le lendemain du second jour, au moment où il parlait à Berthe de son désir et de son espoir de quitter bientôt Paris, elle l'interrompit en lui disant avec un sourire, dont un œil, même plus expérimenté que celui de Henry, aurait eu peine à discerner la tristesse :

— N'y songeons plus, mon ami, — cette soif de départ qui me toumentait il y a quelques jours, était un enfantillage véritable... — Heureusement la réflexion est venue me montrer toute l'absurdité d'un aussi puéril caprice. — J'étais réellement un peu folle et me voici redevenue raisonnable... — Nous ne changerons donc rien, je vous en prie, à nos anciens projets, et nous ne retournenons à Croï qu'à l'époque que nous avions fixée autrefois...

Henry insista — pour la forme. — Berthe ne céda pas un pouce du nouveau terrain sur lequel elle venait de se placer. — Monsieur de Croï ne la pressa que juste assez pour avoir l'air de lui faire un léger sacrifice en ne la pressant pas davantage. — Puis, après un acquiescement complet donné aux désirs que lui manifestait la comtesse d'une manière si peu attendue, il s'efforça de lui faire avouer les motifs de son brusque changement de résolution.

Berthe fut impénétrable.

Un nouveau fragment, emprunté aux souvenirs intimes de la jeune femme, va donner à nos lecteurs la clef de cette énigme.

« *Mardi. — Dix heures du soir.* »

. . . .

« Je ne sais de quel nom appeler l'étrange fatalité qui pèse sur moi et qui me poursuit depuis quelque temps avec une si implacable persévérance. — A peine s'il se fait une éclaircie dans mon ciel, que l'orage y revient gronder. — A peine un malheur vient-il de s'éloigner de moi qu'un malheur nouveau et plus terrible que le premier accourt prendre place. — Ce fut d'abord la jalousie qui tortura mon âme. — A cette jalousie instinctive succéda une certitude désespérante. — Puis, pendant une éternité de huit jours, il me sembla d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde, que je n'avais retrouvé mon mari que pour le perdre mieux, et qu'il allait expirer entre mes bras.

» Et enfin voici que maintenant, — maintenant que ce péril est passé, — maintenant que mon cœur se livrait à la joie et à l'espérance, — voici que l'espérance et la joie sont remplacées dans mon âme par l'effroi, par la douleur.

. . . .

» Ce matin le docteur L. A..., l'un des plus habiles et des plus célèbres médecins de Paris, rendit à mon mari en ma présence sa visite quotidienne et lui renouvela l'assurance qu'il était complétement hors d'affaire et qu'il pouvait, dès aujourd'hui, reprendre son train de vie accoutumé. — Mais, tout en parlant ainsi, le docteur me fit un signe, de la signification duquel je ne me rendis pas bien compte dans le premier moment. — Pour m'en éclaircir, je quittai la chambre de mon mari en même temps que le docteur.

» — Madame, — me dit-il aussitôt que la porte se fut refermée derrière nous, — il est indispensable que j'aie avec vous un entretien de quelques minutes...

» — Relativement à mon mari? — demandai-je avec un battement de cœur.

» — Oui, madame.

» — Y a-t-il urgence?

» — Je le crois.

» — Alors, venez, Monsieur, je vais vous écouter sur-le-champ.

» Et je conduisis le docteur dans mon boudoir.

» — Eh bien! Monsieur, — m'écriai-je, — mon Dieu, qu'y a-t-il donc?.. qu'y a-t-il encore?..

» — Madame la comtesse, — me répondit-il avec une solennité qui m'épouvanta, — certaines circons-

tances peuvent se présenter, dans lesquelles un médecin consciencieux doit à ses malades, ou tout au moins à ceux qui les aiment, la vérité entière et sans déguisement ni restrictions...

» Cette réponse sententieuse augmenta mes appréhensions.

» Je n'eus que la force de murmurer :

» — Est-ce que Henry est encore malade?.. — plus malade que vous ne le disiez et que je ne le croyais?..

» Le docteur hocha la tête d'une façon mystérieuse et qui ne disait ni *oui* ni *non*. — Puis il reprit :

» — Je ne vous ai pas trompée, Madame, en affirmant ce matin à M. de Croï qu'il était hors de danger et qu'il pouvait ne rien modifier à ses occupations et à ses habitudes ; mais je vous tromperais en vous confirmant l'assurance que cet état durera longtemps.

» — Ainsi donc, — m'écriai-je, — ainsi, docteur, vous craignez une rechute?..

» — Oui, Madame.

» — Et, serait-elle grave?..

» — Selon toute apparence, si elle avait lieu, elle serait mortelle.

» Puis, comme le docteur me vit chanceler et qu'il comprit que je ne pourrais point soutenir le choc de cette révélation inattendue, il se hâta de répondre :

» Je dois ajouter, madame la comtesse, que cette rechute dont je redoute les effets, j'ai la certitude qu'il est possible de la prévenir.

» Je me sentis revivre et je m'écriai :

» — Oh! docteur, soyez béni pour cette parole, — mais que faut-il faire?.. — parlez! parlez!..

» Au lieu de répondre à ma demande, le docteur m'adressa lui-même une question.

» — Votre intention, — me demanda-t-il, — n'était-elle pas de quitter bientôt Paris?..

» — Oui, sans doute.

» — Quand deviez-vous partir?

» — Le lendemain du jour où mon mari est tombé malade.

» — Et permettez-moi de vous demander, madame la comtesse, si aucune modification n'est survenue depuis lors dans vos projets de départ?.

» — Aucune autre que celles qui nous ont été imposées par de fatales circonstances.

» Le docteur secoua la tête.

» — Ne songez plus à partir, — me dit-il.

» — Pourquoi donc cela?.. — m'écriai-je, — il me semblait au contraire que la vie active, l'air si pur et les longues promenades de la campagne ne pouvaient être que favorables au complet rétablissement de mon mari.

» — Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, je serais de votre avis, — me répondit le docteur, — celui-ci fait exception.

» — Mais, enfin, pourquoi?.. pourquoi?..

» — Pour une foule de raisons dont je vais vous détailler quelques-unes... — D'abord, en ce moment, un changement d'air, quel qu'il soit, serait funeste à notre convalescent. — Pendant plus de trois mois encore ses poumons affaiblis ne lui permettraient point

de vivre dans une autre atmosphère que cette atmosphère parisienne, impure peut-être, mais à laquelle il est accoutumé; — et enfin, toujours durant ce laps de trois mois, il est indispensable que moi, son médecin, je le voie chaque jour, afin d'être à même de modifier, en quelque sorte d'heure en heure, le traitement hygiénique que je vais lui faire commencer demain, et de prévenir ainsi le retour des accidents que je prévois et que nous ne pourrions plus combattre si nous les avions laissés se développer.

» — Du reste, — ajouta le docteur, — je ne vous demande point, madame la comtesse, de vous en rapporter à moi. — Appelez à vous d'autres avis, — provoquez une consultation des plus habiles praticiens de Paris. — Il m'est impossible de douter que leur opinion soit de tout point conforme à la mienne.

» Puis, après avoir ainsi parlé, le docteur me laissa seule, l'esprit inquiet et le cœur désolé. — Je ne dois ni hésiter ni reculer. — Il importe peu que la jalousie vienne me torturer de nouveau. — Il importe peu que Henry me trouve folle et capricieuse, — désirant ce qu'on me refuse, pour ne plus me soucier de ce qu'on m'accorde. — La vie de Henry est en jeu, — toute autre considération s'efface devant celle-là ! — Demain je lui demanderai de rester à Paris, et cela avec autant d'instance, s'il le faut, que j'en mettais à le supplier de partir.

. . . .

» *Mercredi soir.*

» Ce matin j'ai parlé à Henry. — Il a paru d'abord surpris et contrarié de ma demande. — Ainsi que je le pensais hier, il a dû me trouver folle et capricieuse, mais enfin il a consenti. — Nous resterons ici tout le temps que le docteur jugera convenable de nous y garder, et Henry ne se doutera point du péril qui plane encore au-dessus de sa tête.

. . . .

§

Entrer dans de trop longs détails, relativement à l'étrange consultation du docteur L. A..., ce serait faire une mortelle injure à l'intelligence et à la perspicacité de nos lecteurs.

Il n'est pas un seul d'entre eux qui n'ait compris à merveille que le médecin de M. de Croï avait été mis, par les soins de Réné, dans les intérêts du complot qui s'ourdissait, et que, dans sa conversation avec Berthe, il avait, en jouant un rôle convenu à l'avance, prononcé des paroles et formulé une ordonnance que désavouaient à la fois sa conscience et sa science. — Quant au résultat de cette ordonnance, nous le connaissons déjà.

§

Pour quiconque a étudié les hasards de la vie, — pour quiconque s'est rendu compte de la faiblesse des résolutions les plus solides et de la lâcheté du cœur humain, — ce qu'il était facile et logique de prévoir ne tarda point à arriver.

Aussitôt qu'il lui fut possible de quitter sa chambre, Henry, obéissant aux instantes suggestions de Réné, se rendit chez Esther. — Son intention parfaitement arrêtée était de temporiser avec la courtisane, et par sa présence chez elle, qu'il regardait comme une concession immense, il croyoit faire *la part du feu.* — Mais Henry comptait sans son hôte, ou plutôt sans son *hôtesse*, — et, ici, la locution proverbiale dont nous venons de nous servir reçoit une application frappante. — Camélia avait donné l'ordre à Esther de n'accorder au comte ni trêve ni merci, avant de l'avoir remis sous le joug impérieux et dominateur de sa beauté sensuelle. — Ces instructions diaboliques furent suivies au pied de la lettre. — La juive aspirait avec trop d'ardeur après le moment où se réaliseraient les brillantes promesses de Camélia pour ne point être entre ses mains un instrument docile. — Vainement Henry résista. — Vainement il se cuirassa de ses principes, — il évoqua le souvenir de ses remords passés et des tristes résultats de sa première faute. — Tout cela fut inutile. — Après quelques jours d'héroïque défense, il dut céder aux séductions sans cesse renaissantes de la courtisane et il se retrouva de nou-

veau sous le charme de cette ivresse fatale de laquelle il devait se croire à tout jamais sauvegardé.

Alors les deux complices, Réné et Camélia, s'applaudirent dans leur œuvre triomphale, — ils échangèrent un sourire pareil à celui qui doit contracter les lèvres pâles des mauvais anges, quand l'âme d'un juste vient de succomber à leurs embûches, et la pécheresse dit au viveur :

— Le moment d'agir est venu !..

VIII

Aline.

Tandis que se nouaient et s'enchevêtraient les fils de ces ténébreuses intrigues, Armand Cabirol et la charmante Aline Girard continuaient à filer chastement le parfait amour dans l'humble logis de la rue Saint-Nicolas.

Les mœurs et les habitudes de l'ouvrier imprimeur avaient subi une modification absolue depuis qu'une affection profonde et dont le but était honnête et légitime dominait sa vie et redressait son jugement faussé par ces paradoxes ingénieux que la jeunesse et les passions se donnent si complaisamment pour excuse.

Excepté le dimanche, — jour de repos qu'il consacrait entièrement à sa fiancée, — Armand Cabirol travaillait toute la semaine, y compris même le lundi.

Cette assiduité miraculeuse faisait à la fois l'étonnement et l'admiration de l'atelier. — On avait bien essayé d'abord d'en plaisanter le jeune ouvrier, mais

nous savons que son esprit était vif et sa langue prompte à la riposte, si bien, qu'en définitive il finissait toujours par mettre les rieurs de son côté. — Cabirol ne faisait plus la *noce*. — Il refusait toutes les parties de plaisir qu'on lui proposait. — L'économie la plus stricte présidait à ses dépenses, — il soldait ses dettes, — et enfin il mettait de côté la presque totalité de sa paye de chaque samedi.

C'est que Cabirol s'efforçait d'amasser par son labeur une petite somme qui suppléerait à l'absence de dot d'Aline et servirait d'entrée de ménage aux jeunes époux. — L'époque du mariage était à peu près fixée. La semaine suivante, on devait afficher le premier ban. — La grand'mère d'Aline voyait approcher le jour du mariage de sa petite-fille avec une joie d'autant plus vive qu'elle comprenait bien qu'elle n'avait guère de temps à vivre, et qu'elle s'estimait heureuse de laisser son enfant bien-aimée sous la protection tendre et dévoué d'un honnête mari. — L'excellente femme s'affaiblissait de plus en plus. — Depuis deux semaines elle n'avait presque pas quitté son lit.

Le jour où nous retrouvons Aline et Armand Cabirol était un dimanche — Deux heures de l'après-midi sonnaient à toutes les horloges et à toutes les pendules du voisinage. — Depuis le matin, Armand tenait compagnie aux deux femmes avec lesquelles il avait déjeuné.

Aline et l'imprimeur étaient assis l'un auprès de l'autre, à côté du lit de madame Girard. — La jeune fille quitta sa place. — Elle alla prendre sur une chaise, au fond de la chambre, un grand châle auquel

elle avait travaillé pendant une partie de la nuit précédente.

Les doigts habiles de l'ouvrière avaient su dissimuler avec une adresse infinie un large accroc qui en déshonorait le fond, du plus beau vert émir.

— Armand, — dit-elle, — aidez-moi.

— Présent ! — s'écria Cabirol en s'élançant auprès d'elle. — A quoi puis-je vous être bon, ma future petite femme chérie?..

— A plier ceci.

— Fort bien, — ça sera fait en deux temps et trois mouvements; mais d'abord, ô mon Aline, laissez-moi me passer une fantaisie...

— Laquelle?.. — demanda la jeune fille.

— Celle de vous revêtir un instant de ce *bibelot*, histoire de voir à quel point vous l'embellirez...

Et, tout en parlant ainsi, il prit le châle des mains de sa fiancée et le lui drapa tant bien que mal sur les épaules.

Aline se laissait faire complaisamment, et peut-être même mettait-elle à son insu un peu d'innocente coquetterie à s'envelopper dans les longs plis du tissu.

— Ma foi, — dit Cabirol en la regardant, — savez-vous que c'est bien gentil tout de même!

— Si c'est gentil!.. — répondit Aline, — en vérité, je le crois bien!..

— Puisque ça vous plaît, ma petite future femme, savez-vous ce que je vais faire?..

— Non.

— Je vais vous acheter un *bibelot* pareil à celui-là,

— ça fera l'ornement de votre corbeille de noce...

Aline se mit à rire

— Devenez-vous fou, mon pauvre Armand?.. — demanda-t-elle ensuite.

— Fou!.. pourquoi?..

— Vous ne savez donc pas ce que je porte sur mes épaules en ce moment?..

— Je le sais parfaitement bien au contraire. — Ce que vous portez, c'est un châle pure laine, on en vènd tout le long des boulevards, de magnifiques, qui coûtent trente-sept francs cinquante centimes.

— Ils ne ressemblent pas à celui-ci...

— Bah! en cherchant bien, on finirait par trouver son pareil...

— Je ne le crois pas, — répondit Aline en riant toujours, — à moins, cependant, que vous ne fassiez tout exprès le voyage des Grandes-Indes pour le rapporter...

— Il arrive donc de ce lointain climat?

— Mon Dieu, oui.

— Et il coûte plus de trente-sept francs cinquante centimes?

— Oh! une bagatelle en sus!

— Combien?

— Trois ou quatre mille francs tout au plus.

Cabirol fit un bond.

— Trois ou quatre mille francs! — répéta-t-il.

— Tout autant.

— Vous moquez-vous de moi?..

— Non, je vous le jure.

— Ah ! grand Dieu !.. Mais pour mille écus on aurait un mobilier tout entier, et un soigné !.. Ça devrait être défendu par la loi de mettre tant de pièces de cent sous que ça sur son dos !.. — Aline, Aline, cachez ce *bibelot*, il me donne des éblouissements...

— Eh bien ! faites ce que je vous demandais tout à l'heure, aidez-moi à le plier.

Cabirol se hâta d'obéir à sa fiancée et le châle vert émir disparut dans un coffret plat, en bois de cèdre, destiné à le recevoir.

— Bonne maman, — dit alors la jeune fille à sa grand'mère, — il me vient une idée que je crois bonne... — Si je profitais de ce que monsieur Armand est là pour me donner le bras, et si je portais ce châle chez la dame à qui il appartient ? Vous savez qu'il ne nous reste pas beaucoup d'argent, et qu'il y a là vingt francs à toucher.

— Mon enfant, — répliqua madame Girard,—c'est aujourd'hui dimanche, et peut-être ne trouveras-tu personne...

— Nous en serions quittes pour revenir tout de suite...

— C'est vrai, et dans tous les cas cela te promènera un peu, et tu dois avoir bon besoin de marcher, ma pauvre petite...

— Ainsi, vous permettez que je sorte ?

— Oui, mon enfant, mais ne restez pas longtemps dehors.

Soyez tranquille, bonne maman, la rue de Provence n'est pas loin... — Avant une heure nous serons de retour.

Puis Aline se hâta de poser un petit bonnet sur ses beaux cheveux, — elle prit sous son bras le coffret en bois de cèdre, elle embrassa madame Girard et elle sortit avec Cabirol, qui se trouvait tout heureux d'être en public le cavalier de sa charmante fiancée.

Deux amants bien épris, qui marchent l'un à côté de l'autre et les bras enlacés, s'isolent volontiers de tout le reste du monde, — même au milieu de la foule. — Ils trouvent toujours que le temps passe trop vite et que le chemin est trop court.

Or, Armand et Aline arrivèrent rue de Provence avant même de s'être aperçus qu'ils avaient quitté la rue Saint-Nicolas.

— C'est là, — dit la jeune fille à l'ouvrier, en lui montrant une maison de belle apparence.

— Vous entrez ?

— Oui.

— Serez-vous longtemps ?

— Cinq minutes.

— C'est bien chez une dame que vous allez, n'est-ce pas ?..

Aline haussa les épaules.

Puis elle répondit en riant :

— Décidément, vous devenez fou, mon pauvre Armand !.. — Est-ce que les hommes ont l'habitude de porter des châles ?

Cabirol se donna une énorme chiquenaude sur le nez.

— Je ne suis pas fou, — dit-il ensuite, — mais évidemment je deviens bête, et cela tient, ma petite

femme chérie, à ce que vous me faites perdre le peu d'esprit que j'avais !..

— Je monte, — fit Aline.

— Allez, — répéta Armand, — et moi, en vous attendant, je vais exécuter une faction sur le trottoir, ni plus ni moins qu'un *âne* en peine.

Aline entra sous la porte cochère.

— Madame de Lucenay ? — demanda-t-elle au concierge.

— Elle y est, — répondit ce dernier.

La jeune fille monta.

Or, il est bon d'expliquer à nos lecteurs ce qu'ils ne savent pas encore, à savoir, que madame de Lucenay et Camélia étaient une seule et même personne. — Libre de choisir entre toutes les combinaisons des lettres de l'alphabet pour s'octroyer un nom sonore et aristocratique, la pécheresse avait choisi celui-là. — Elle était dans sa chambre à coucher avec Réné, au moment où on vint lui annoncer que la racommodeuse de cachemires lui rapportait un de ses châles.

— Amenez-la ici, dit-elle.

On introduisit Aline.

Camélia, tout occupée de son châle, ne la regarda qu'à peine, mais Réné, fin connaisseur en fait de beauté, l'enveloppa d'un regard ébloui.

La pécheresse, pendant un instant, déploya le tissu des Indes et l'examina dans tous les sens, cherchant en vain quelque trace de la déchirure. — La reprise était faite d'une façon si merveilleuse, et, tranchons le mot, si artistique, qu'il était à peu près impossible de s'apercevoir qu'elle existait.

— Mademoiselle, — dit Camélia à Aline, — ce travail est admirable, — De quelle somme, je vous prie, ma femme de chambre est-elle convenue avec vous?

— Une somme de vingt francs, Madame... — balbutia timidement la jeune fille.

— Les voici, — reprit la pécheresse en mettant un louis dans la main blanche et mignonne de la grisette. — S'il m'arrive à l'avenir quelque accident du même genre, je me souviendrai de vous...

— Madame est bien bonne... — murmura Aline, et elle sortit de la chambre à reculons, poursuivie jusqu'au dernier moment par le regard fixe et brûlant de monsieur de Savenay.

Ce dernier ne tarda pas à prendre congé de son ex-maîtresse, devenue sa redoutable complice.

Dans l'antichambre il rencontra Mariette, cette soubrette leste et fringante que nous connaissons depuis longtemps.

— Mon enfant, — lui dit-il en lui prenant le menton avec un geste digne de la régence, et en faisant couler deux pièces d'or dans la poche de son tablier, — c'est toi, n'est-ce pas, qui as procuré à madame l'ouvrière qui sort d'ici?

— Oui, monsieur le baron, — répondit la caméiste.

— Alors, tu sais son adresse?

— Naturellement.

— Tu m'obligeras beaucoup en me la donnant, ma chère Mariette.

— Monsieur le baron a donc des cachemires à raccommoder?.. — demanda la soubrette en clignant d

l'œil avec une petite grimace malicieuse qu'elle avait empruntée aux us et coutumes des Martons et des Dorines du Théâtre-Français.

— Comme tu le dis, — répliqua Réné, — j'ai des cachemires à raccommoder.

— Eh bien! cette adresse, la voici :

Réné avait tiré son portefeuille et il écrivit sous la dictée de Mariette :

« *Madame Girard, — rue Neuve-Saint-Nicolas, numéro 47.* »

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?—demanda-t-il ensuite.

— La mère et la fille.

— Elles vivent seules?

— Oui, monsieur le baron.

— Pauvres, sans doute?

— Ce n'est pas douteux.

— Et honnêtes?..

— Je le crois. — Chez elles ça n'est pas *cossu!*

— Penses-tu que la petite ait quelque amoureux?..

— Je n'en sais rien, mais je le parierais volontiers, car elle est gentille comme un amour et mignonne à croquer...

— Merci, Mariette, — fit alors Réné, — merci de tes renseignements, mon enfant...

Et il descendit l'escalier en se disant :

— Quand j'en aurai fini avec Berthe, je songerai à cette petite.

IX

Feuillets détachés.

Nous empruntons de nouveau quelques pages au journal manuscrit de madame de Croï. — Au moment où nous faisons cet emprunt, un mois s'est écoulé depuis le jour funeste où Henry est retombé dans les filets d'Esther, de Camélia et de Réné.

. . . .

« *Dimanche. — Onze heures du soir.*

» Non, je n'étais pas née pour le bonheur !.. — Non, Dieu n'a pas béni mon union avec Henry !.. — Ces souffrances inouïes, ces poignantes tortures du doute et de la jalousie, voici que je les ressens de nouveau !.. — Mon pauvre cœur saigne par toutes ses blessures rouvertes, et je mouille de mes larmes les tristes pages de ces souvenirs où je m'étais figurée, jadis, que je n'aurais à enregistrer que des jours heureux !..

» Henry me trompe!.. Henry aime une autre femme! . — Qui m'aurait dit que j'écrirais ces mots sans être morte de douleur avant de les avoir tracés?.. — Cette trahison de mon mari, je la devine, je la sens, elle est pour moi lumineuse et incontestable ; mais la preuve me manque encore et j'en suis réduite à appeler de tous mes vœux une certitude, afin de retrouver dans mon âme le courage d'une éternelle rupture et d'un adieu sans retour...

» Oh! lâche cœur que le mien!..

» Par instant je cherche à douter encore!.. — Je cherche à nier l'évidence!.. — Je me dis, je me répète que puisqu'il y a un mois Henry consentait à s'éloigner de Paris, c'est que nul attachement réel et sérieux ne l'y retenait... — Je me dis qu'il m'aime encore. — Je cherche à me le persuader... — Et, cependant...

. . . .

» Durant les premiers jours qui suivirent sa convalescence. Henry était redevenu pour moi ce qu'il avait été jadis dans les plus douces heures de notre passé... — Il ne semblait se trouver complétement heureux que lorsque j'étais auprès de lui! .

» J'espérais!..

» Mais, hélas!.. cet éclair de bonheur n'a duré que ce que dure un éclair!.. — Revoici les ténèbres!..

» Peu à peu les absences de Henry sont devenues de plus en plus longues. — Ses manières, vis-à-vis de moi, affectueuses cependant en apparence, ont pris je ne sais quoi de contraint et de préoccupé qui m'indique clairement que lorsque sa voix me parle, sa pen-

sée est absente. — Henry m'abandonne, mais, comme il est homme du monde avant tout, il met des formes dans son abandon. — Il cherche et il trouve des prétextes, chaque matin pour me quitter plus tôt, chaque soir pour me revenir plus tard — Où va-t-il?.. — Que fait-il pendant ces longues heures d'absence? — Quand je le questionne à ce sujet, ses réponses sont vagues et embarrassées, — il se hâte de parler d'autre chose, croyant ainsi me donner le change. . — Sans doute il s'applaudit tout bas de me tromper avec une habileté pleine de délicatesse et de ménagements...

» Je souffre et je me tais.

. . . .

» Hier au soir, j'ai reçu en plein cœur un coup terrible.

» C'était mon jour de loge à l'Opéra. — Henry, en me quittant immédiatement après le dîner, m'avait prévenue qu'il viendrait me rejoindre de très-bonne heure dans ma loge et qu'il passerait la soirée avec moi.

» J'avais fait, exprès pour lui, une charmante toilette, et, sauf cette pâleur qui maintenant ne me quitte jamais, il me semble que j'étais assez jolie pour plaire encore à mon mari. — A la fin du second acte de la *Reine de Chypre*, Henry n'avait pas encore paru. — La vicomtesse de Fontanes vint me faire une visite.

» — Où donc est monsieur de Croï? — me demanda-t-elle après avoir échangé avec moi quelques lieux-communs.

» — Il va venir — répondis-je, sans entrer dans aucune explication au sujet de son absence.

» La vicomtesse n'insista pas, seulement elle se pencha sur le devant de la loge et elle se mit à passer en revue avec une grande attention toutes les baignoires du rez-de-chaussée.

» — Ah! — dit-elle enfin, après quelques secondes d'examen — m'y voici...

» Puis, se tournant vers moi, et désignant l'une de ces baignoires du bout de son évantail, elle demanda :

» — Quelle est donc cette dame, je vous prie?..

» Je regardai dans la direction indiquée, et comme je ne vis personne de ma connaissance, je dis :

» — De quelle dame me parlez-vous et où donc est-elle?

» — Là, — me répondit la vicomtesse — toute seule dans la troisième baignoire — à côté de la loge où se trouve cette femme maigre qui porte dans ses cheveux roux des rubans cerise et argent...

» Cette indication était positive.

» Je regardai de nouveau et j'aperçus une femme de la plus grande beauté, — vêtue d'une robe de velours noir, — portant des bracelets de corail et des grappes, également de corail, entrelacées aux nattes de sa chevelure noire. — Elle tenait de la main gauche une jumelle et de la main droite un énorme bouquet. — Cette femme m'était inconnue. — Je le dis à la vicomtesse.

» — Ah! — fit-elle — c'est singulier...

» — Pourquoi donc?..

» — Pour rien...

» Et elle se mit à parler d'autre chose. — Mais ma

curiosité s'éveillait et, je dirai plus, ma défiance était excitée. — J'interrogeai à mon tour.

» — A quel propos, — dis-je à la vicomtesse — me demandiez-vous, tout à l'heure, si je connaissais cette dame?..

» — En vérité, je ne le sais pas moi-même...

» — A quel propos, quand je vous ai répondu que je ne la connaissais pas, vous êtes-vous écriée : — *Ah! c'est singulier!..*

» — Ai-je dit cela?..

» — Vous l'avez dit.

» — C'est pur hasard!.. — je parlais sans réflexion... — Je regardai fixement la vicomtesse. Elle ne parvenait point à me dissimuler complétement son embarras.

» — Chère madame — m'écriai-je — vous me cachez quelque chose!..

» — Rien absolument! — il m'avait semblé tout à l'heure... j'avais cru... mais il est évident pour moi maintenant que je m'étais trompée...

» — Que vous avait-il semblé?.. qu'aviez-vous cru?..

» — Rien qui vaille la peine de vous être répété...

» — Parlez, je vons en supplie, parlez!..

» — Mon Dieu, ma chère petite, ne vous tourmentez pas comme cela!.. je vais vous dire ce que vous me demandez, quoique, je vous l'affirme, cela n'ait pas la moindre importance... — Enfin, figurez-vous que tout à l'heure, pendant l'entr'acte, au moment où je suis arrivée, j'ai passé devant cette baignoire dont la porte était entr'ouverte et où j'ai vu un

monsieur, qui s'effaçait dans l'ombre, présenter à cette jolie brune le bouquet qu'elle tient à la main... — Or, je m'étais figuré follement que dans ce monsieur je reconnaissais votre mari... — Voilà pourquoi je vous ai demandé bien innocemment quelle était cette dame .. — Vous voyez que cela n'a pas le sens commun et ne mérite point qu'on s'en occupe un seul instant...

» — Oh ! — murmurais-je intérieurement avec une conviction déchirante — c'était lui !.. c'était bien lui !..

» Malgré moi, mes yeux se reportèrent vers la baignoire. — Soit hasard, soit intention, la femme aux grappes de corail me lorgnait avec une persistance insolente. — Je sentis que mon cœur débordait et que des larmes allaient jaillir de mes yeux. — Je me levai pour sortir de ma loge et pour quitter le théâtre. — Mais je n'eus pas le temps de mettre mon projet à exécution.

» La porte s'ouvrit et Henry entra.

» Je me laissai retomber, tremblante, sur mon fauteuil. — La toile allait se lever pour le commencement du troisième acte. — La vicomtesse de Fontanes saisit ce prétexte pour me laisser seule avec mon mari. — Ce dernier ne s'était point encore aperçu de l'émotion qui me dominait. — Il prit ma main et il la porta à ses lèvres ; — mais cette caresse fut distraite et n'eut que la portée d'une galanterie banale. — Puis il m'adressa quelques paroles insignifiantes que j'entendis à peine. — Je n'essayai même pas de lui répondre, car, si j'avais voulu dans ce moment prononcer un seul mot, mes sanglots auraient éclaté.

» Henry s'étonna de mon silence et, sans doute, me regarda mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là.

» — Mon Dieu!.. — s'écria-t-il d'une voix qui se perdit dans le fracas harmonieux de l'orchestre déchaîné; — mon Dieu, Berthe, qu'avez-vous?..

» Je lui désignai, ainsi que l'avait fait pour moi madame de Fontanes, la baignoire du rez-de-chaussée, et je lui demandai brusquement :

» — Henry, quelle est donc cette femme et comment la connaissez-vous?..

» Les yeux de mon mari suivirent la direction indiquée par mon éventail. — Il devint soudainement très-pâle et il répondit, ou plutôt il balbutia :

» — Je ne sais ce que vous voulez me dire et je ne connais pas cette femme...

» — Vous la connaissez si bien, — répliquais-je, — que vous étiez dans sa loge il y a cinq minutes et que le bouquet qu'elle tient à la main, c'est vous qui le lui avez donné!..

X

Une lettre anonyme.

« Henri me parut atterré. — Il me sembla qu'il chancelait en me voyant si bien instruite, — toujours est-il que la livide pâleur de son visage augmenta.

» Cependant, au bout de quelques secondes, il se remit de son trouble et il me répondit d'un ton sévère :

» — Je ne sais ce que vous voulez dire et, pour admettre des suppositions aussi ridicules et pour les exprimer hautement, il faut à coup sûr que vous soyez folle !

» Je courbai la tête et je sentis que mes yeux se remplissaient de larmes. — Henry s'en aperçut sans doute, car il se pencha vivement vers moi et il murmura à mon oreille :

» — Contenez-vous, on nous regarde...

» — Je souffre beaucoup... — balbutiai-je ; — je suis souffrante, très-souffrante...

» — Voulez-vous partir ?..

» — Oui, — je vous supplie de m'emmener.

» Henry, sans répondre un seul mot, me jeta mon châle sur les épaules et sortit avec moi de la loge. — Le rideau était levé, par conséquent nous ne rencontrâmes personne dans les couloirs. — Notre voiture, qui ne devait venir nous chercher qu'à onze heures, n'était pas à la porte. — Henry me fit monter dans un coupé de louage et il y monta après moi.

» Durant le trajet, pas un seul mot ne fut échangé entre nous. — Aussitôt arrivés, Henry me conduisit dans ma chambre, et là eut lieu une explication qui fut calme de part et d'autre, mais qui n'amena aucun résultat. — Mon mari s'efforça de me persuader que ma jalousie était insensée et que la personne qui croyait l'avoir vu dans la baignoire du rez-de-chaussée (car je lui dis le fait, sans nommer madame de Fontanes) avait été complétement dupe d'une ressemblance fortuite et accidentelle. — Au bout d'une grande heure, il crut m'avoir convaincue, et il me quitta, n'ayant pas apporté le moindre changement dans mes certitudes.

» Le coup était porté!.. — Peu à peu le voile se déchire. — Je sais déjà beaucoup, — bientôt je saurai davantage. — Mais, hélas!.. — Dès aujourd'hui je n'en puis douter, — la femme brune de l'Opéra est la maîtresse de Henry!..

. . . .

» Ce matin, mon mari semblait avoir complétement oublié le triste incident d'hier au soir.

» Il était avec moi le même que de coutume, — il est sorti après le déjeuner, à cheval, — il a passé

toute la journée hors de la maison, — il est revenu dîner, — après dîner il est ressorti de nouveau et maintenant j'attends son retour. — Minuit va bientôt sonner, — il ne rentre pas !.. — Mon Dieu !.. s'il devait, ainsi que cela lui est arrivé une fois, ne revenir qu'au matin, — en ouvrant cette chambre il me trouverait morte.

. . . .

« *Minuit et demi.* »

» Une voiture entre dans la cour.

» On monte l'escalier.

» C'est lui !.. le voici !..

. . . .

« *Mardi. — Neuf heures du soir.*

» Je ne sais si je dors ou si je veille... — Je ne sais si j'ai tout mon bon sens ou si ma raison vacille dans ma tête ébranlée. — Voici la lettre que j'ai reçue il y a une heure et que je relis depuis ce moment avec un trouble et avec une épouvante qui grandissent d'instant en instant :

« Madame,

» Dans ce monde au milieu duquel vous vivez, et » où vous portez le triple diadème de la vertu, de la » jeunesse et de la beauté, vous n'avez donc pas un » ami ?

» Personne n'a donc le courage, dans l'intérêt de » votre bonheur, de vous révéler les honteux secrets

» de l'existence de l'homme auquel vous appartenez...
» — le comte Henry de Croï?

» Eh bien! moi, — moi qui ne suis pour vous
» qu'un ami inconnu, — moi dont le nom ne vous
» apprendrait rien, car ce serait la première fois que
» vous l'entendriez prononcer, — moi, j'aurai ce cou-
» rage.

» Vous souffrirez sans doute, mais au moins, con-
» naissant le mal, vous pourrez chercher le remède.
» Vous pourrez prendre un parti et invoquer la pro-
» tection des lois pour rompre les liens qui vous unis-
» sent à un homme indigne de vous.

» Votre mari vous trompe. — Il vous trompe sans
» dignité, — sans pudeur, — il ne conserve pas même
» pour vous cet apparent respect que tout gentil-
» homme, si bas qu'il soit tombé, doit à la femme qui
» porte son nom. Il aime d'une passion ardente la
» plus vile, la plus méprisable des créatures, une
» juive d'une grande beauté, ramassée dans la boue
» et qui se vante tout haut d'avoir pris sur lui un tel
» ascendant que, le jour où elle le voudra, elle viendra
» s'emparer de votre place sous le toit conjugal, d'où
» il vous aura chassée pour l'y recevoir.

» C'est horrible et c'est incroyable, n'est-ce pas,
» Madame? et cependant je vous en donnerai la
» preuve. — Ce n'est pas encore tout. — Au milieu
» des orgies crapuleuses dans lesquelles il passe la
» plus grande partie de ses journées, y compromet-
» tant sa santé chancelante encore et son honneur
» auquel il ne tient plus, le comte de Croï, entouré de

» filles perdues dont sa maîtresse se fait une cour,
» parle de vous, et en quels termes!..

» Il détaille votre beauté en face de ses convives
» ivres de vin et de luxure, il vous met en quelque
» sorte toute nue devant ce cénacle libertin, — il ne
» respecte pas même, dans son cynisme sans frein,
» les mystères sacrés de l'alcôve nuptiale!..

» Parmi les amis vrais ou faux de votre mari, tous
» ont applaudi à ce dévergondage éhonté. Un seul
» s'est levé pour lui dire ce qu'il pensait de sa con-
» duite, — pour le souffleter de son mépris.

» Monsieur de Croï a subi cette injure en riant et
» sans même en exiger la réparation. - Je ne vous
» nommerai point ici votre jeune et courageux défen-
» seur, mais, si vous voulez interroger vos souvenirs
» et regarder autour de vous, vous le devinerez sans
» peine. — Maintenant il ne me reste plus qu'à vous
» donner des preuves de tout ce que je viens d'avan-
» cer. — Ces preuves sont claires, — lumineuses,
» irrécusables. — C'est l'évidence qui parlera pour
» moi.

» Je vous l'avais écrit il y a bientôt deux mois : —
» VOTRE MARI NE RENTRERA PAS CETTE NUIT.

» Je vous le répète aujourd'hui.

» Il célèbrera, jusqu'au matin, l'une de ces baccha-
» nales inouïes, dans lesquelles sa maîtresse, la cour-
» tisane juive Esther, aime à l'entraîner chaque jour,
» afin de le dominer par le vice. — Cette orgie, il ne
» tiendra qu'à vous d'y assister, si vous en avez le
» courage. — Il ne tiendra qu'à vous de vous assurer
» par vos propres yeux de toute l'infamie de cet

» homme dont vous portez le nom, et de puiser dans
» cette vue la force et l'énergie nécessaires pour
» rompre des liens odieux et profanés.

» Voici ce que vous aurez à faire, si vous souhaitez,
» comme je n'en doute pas, acquérir une certitude.—
» Le lieu des rendez-vous est une petite maison de
» l'allée des Veuves. — Elle porte le n° 17. — Votre
» mari l'a louée pour trois ans et l'a fait meubler par
» un autre tapissier que celui duquel vous avez l'habi-
» tude de vous servir. — Cette petite maison est
» située au fond d'un jardin assez étendu, bordé par
» un grand mur.

» Une grille en ferme l'entrée. — De chaque côté
» de cette grille, deux petites portes sont percées
» dans la muraille. — Aujourd'hui, à dix heures du
» soir, c'est-à-dire une heure après le moment où
» cette lettre vous aura été remise, sortez de chez
» vous et prenez une voiture de louage, — si toutefois
» vous ne voulez pas révéler à vos gens le but de
» votre démarche. — Faites-vous conduire à l'allée
» des Veuves, et donnez l'ordre de vous arrêter un peu
» avant de vous trouver en face du n° 17. Cette pré-
» caution est indispensable. — Le bruit de la voiture
» pourrait trahir votre arrivée. — Vous verrez des
» rayons lumineux filtrer à travers les persiennes
» closes. — Le bruit des chants joyeux arrivera jus-
» qu'à vous. — Ne sonnez pas à la grille. — Appro-
» chez-vous de la petite porte de droite. — Cherchez
» un bouton de cuivre, placé vers le milieu du pan-
» neau. — Appuyez sur ce bouton et la porte s'ou-
» vrira.

» Aussitôt dans le jardin, suivez l'allée latérale qui
» longe le mur d'enceinte et qui vous conduira jusqu'à
» la maison. — Entrez hardiment dans le vestibule,
» ouvrez la première porte qui se présentera sur
» votre gauche et vous pénétrerez dans un cabinet
» vitré d'où vous pourrez tout voir et d'où vous pour-
» rez tout entendre. — Une fois parfaitement édifiée
» sur le compte de monsieur de Croï, il ne tiendra
» qu'à vous, soit de lui apparaître au milieu de ses
» honteux plaisirs, comme l'ombre de Banquoau festin
» de lady Macbeth, — soit de vous retirer sans bruit,
» si vous redoutez un scandale.

» Auquel de ces deux partis devrez-vous vous arrê-
» ter?.. il ne m'appartient pas, je le sens, de vous
» donner un conseil à ce sujet. — J'ai tout dit. — Un
» mot encore, cependant. — Quelle que soit votre
» décision, réfléchissez profondément avant de la
» prendre. — Mettez de côté les vaines terreurs mau-
» vaises conseillères, et l'irrésolution toujours fatale,
» et songez que du parti auquel vous allez vous arrê-
» ter dépend peut-être votre avenir tout entier...

» Croyez que si je ne signe pas cette lettre, c'est
» uniquement parce que mon nom n'ajouterait rien à
» la créance que vous lui devez accorder ; — il se
» peut d'ailleurs que ce nom je ne tarde gùère à vous
» le révéler moi-même. — Croyez aussi que per-
» sonne au monde ne vous est aussi sincèrement et
» aussi absolument dévoué que celui qui ose se dire,

» Avec le plus profond respect et la plus complète
» soumission,

» VOTRE AMI INCONNU. »

§

Après avoir lu et relu à vingt reprises cette lettre terrible. Berthe, à demi folle, ainsi que nous le lui avons vu écrire à elle-même quelques pages plus haut, cacha son front dans ses mains, et, en proie à une angoisse indicible et profonde, elle se mit à réfléchir.

Il nous faudrait un volume entier pour redire ici les pensées confuses, amères et désespérées qui, pendant le court espace de dix minutes, s'entre-choquèrent dans cette jeune tête.

Puis, tout à coup, Berthe disjoignit ses mains, releva son front, et se dressa avec la raideur étrange d'un automate ou d'une somnambule.

Son front plissé, son regard fixe et son sourire amer, attestaient la violence surhumaine qu'elle venait de se faire à elle-même. — Sa résolution était prise.

XI

L'Allée des Veuves.

Berthe se leva, avons-nous dit, et elle regarda la pendule. — L'aiguille indiquait neuf heures et demie.

— Bien!.. — se dit la jeune femme à elle-même, mais tout haut et d'une voix véritablement méconnaissable, — bien!.. il est temps...

Puis, avec cette précision de mouvements automatiques que madame Laurent reproduisait si bien à l'Odéon dans le drame Les *Contes d'Hoffmann,* elle jeta sur ses épaules un grand châle, — elle attacha sur sa tête un chapeau dont l'épais voile de dentelle noire pouvait masquer absolument son visage, elle quitta sa chambre, — elle gagna l'escalier de service et elle se trouva hors de la maison, sans avoir été remarquée par personne.

Disons en passant qu'elle avait pris machinalement la précaution de pousser les verrous intérieurs de son appartement et d'emporter la clef de la porte par laquelle elle venait de sortir, de telle sorte qu'à moins

de recourir à une effraction, il était impossible de constater son absence. — Tout ceci devait servir à dérouter la curiosité et les malveillantes suppositions des domestiques. — Aussitôt dans la rue, Berthe se dirigea vers une place de fiacres qu'elle avait souvent remarquée auprès de l'église de la Madeleine.

Il n'y avait qu'une seule voiture sur cette place, — une citadine.

— Voilà, ma bourgeoise, — voilà!.. — s'écria le cocher avec empressement, en voyant la jeune femme s'avancer de son côté.

Et il se hâta d'ouvrir la portière et d'abattre le marchepied. — Berthe monta.

— C'est-il à l'heure ou à la course, ma bourgeoise?.. — demanda l'automédon.

— Comme vous voudrez, — répondit madame de Croï qui ne comprenait pas ce que lui demandait le cocher.

— Alors, ça sera à l'heure... j'aime mieux ça... — fit ce dernier.

Et, tirant de sa poche une montre d'argent, il dit :

— Dix heures, — quart moins. — Je va-t-il comme vous?..

— Je ne sais... — murmura Berthe — d'ailleurs, peu importe.

— Suffit!.. — si ça vous va, ma bourgeoise, ça me va... — où allons-nous, sans vous commander?..

— Allée des Veuves.

— Quel numéro?

— Numéro dix-sept.

— Bon! — je vas taper sur mes poulets d'inde et vous serez contente.

Le cocher remonta sur son siége et enveloppa ses deux rosses d'un gigantesque coup de fouet, en manière d'avertissement et d'encouragement, tout en leur disant d'une voix amicale :

— Hue! la Biche!.. — hue! Cocotte!.. faut du cœur aux jambes!.. gagnez votre picotin, mes enfants!..

La Biche et Cocotte obéirent passivement; — le véhicule s'ébranla et se mit en marche avec une allure assez vive. — Berthe, adossée aux parois de cuir, s'absorbait dans de profondes et douloureuses réflexions. — Elle ne s'apercevait ni de la rudesse, ni des cahots de cette voiture, si différente de son coupé bien suspendu et doublé de reps gris-perle. — Sa pensée était ailleurs. — Déjà la citadine avait franchi la rue Royale, — traversé la place de la Concorde, — elle venait de s'engager dans les Champs-Élysées, et elle roulait sans bruit dans l'une des contre-allées latérales.

Berthe se souvint tout à coup que le donneur d'avis de la lettre anonyme lui recommandait d'une façon expresse de ne point se faire arrêter en face du n° 17 de l'allée des Veuves.

La jeune femme se pencha en dehors de la portière, et, à deux ou trois reprises, elle appela le cocher. — Ce dernier l'entendit enfin, et arrêta ses chevaux.

— Qu'est-ce que vous voulez, ma pratique?.. — demanda-t-il; — est-ce que nous changeons l'ordre et la marche?..

— Je veux descendre, répondit Berthe, — non point vis-à-vis de la maison dont je vous ai dit le numéro, mais un peu auparavant, — en face de la maison qui la précède, par exemple...

— Compris ! — s'écria le cocher.

Et il fouetta de nouveau son attelage en disant à part lui :

— V'là une petite dame qu'est en train tout bonnement de courir le guilledou incognito !. — Pas un mari n'en réchappe !.. Ces mâtines de femmes en font porter à tout le monde ! Décidément je resterai garçon !

De l'entrée des Champs-Élysées à l'allée des Veuves, il n'y a pas loin. — En quelques minutes, la citadine fut arrivée et elle s'arrêta à la hauteur du numéro *quinze*. — On sait combien l'extrémité de l'allée des Veuves est mal éclairée, quoique nous soyons en plein 1852, année de *lumières*, s'il en fut (avec ou sans calembour).

Des ténèbres à peu près compactes enveloppaient l'endroit où la voiture resta stationnaire. — Le cocher vint ouvrir la portière. — Berthe, tremblante, descendit et fit quelques pas pour s'éloigner.

— Pardon, excuse, not' bourgeoise, lui dit l'automédon avec une politesse un peu goguenarde, — serez-vous long-temps ?..

— Je ne sais. — répondit la jeune femme.

— C'est que, voyez-vous, je n'ai pas l'avantage de vous connaître, et comme les maisons des Champs-Élysées ont presque toujours deux portes, l'une par devant pour entrer, l'autre par derrière pour sortir,

voici mon numéro, c'est-à-dire celui de la voiture, c'est le 799, et je vous prie de me consigner quelque monnaie, à cette seule fin de me tranquilliser pendant que vous serez en train de faire vos petites affaires...

Berthe ne comprit pas un seul mot à ce discours amphygourique que le cocher de fiacre s'était efforcé de rendre poli,

— Que me demandez-vous?.. — fit-elle.

— Une pièce de cinq francs qui me garantisse que vous reviendrez me payer. — Soyez paisible, on ne vous fera pas tort d'un décime. — D'ailleurs, je vous offre mon numéro, — le numéro 799.

Berthe devina l'injurieuse méfiance dont elle était l'objet, — elle se sentit pâlir, et, sans répondre un seul mot, elle fouilla dans sa poche afin d'en retirer sa bourse. — Elle ne la trouva pas. — Cette bourse était restée sur la cheminée de sa chambre à coucher. — Berthe fit un geste d'impatience et de désappointement qui fut aperçu par le cocher. — Il comprit l'embarras de la jeune femme et, de goguenarde qu'elle était, sa façon de parler devint sur-le-champ grossière et triviale.

— Eh! eh! ma petite mère, — s'écria-t-il, — cherchez, cherchez, ne vous gênez pas! — Vous m'avez pris à l'heure, nous avons du temps devant nous!.. — Est-ce que, par le plus grand des z'hasards, nous aurions oublié not' *quibus* dans not' bazar?.. — C'est donc ça que nous ne le trouvons pas!.. — connu!.. — Vous vouliez me faire voir le tour, mais, par malheur, ça ne prend pas!.. on ne me met pas

dedans, moi qui vous parle, moi, Jean-Baptiste Gargablou, né natif d'Annecy (Savoie), connu par la grâce de mon coup de fouet et surnommé le *cocher fidèle*.

A tout prix, Berthe voulut sortir de cette situation insoutenable. — Une inspiration lui vint. — Elle détacha de son bras gauche un bracelet magnifique orné de saphirs d'une grande beauté, et elle le tendit à Jean-Baptiste Gargablou.

— Qu'est-ce que c'est que ça?.. — demanda ce dernier.

— Vous le voyez, c'est un bijou.

— En quoi ?

— En or.

— En vrai ?

— Oui.

— Comme ça, ça vaut de l'argent ?

— Quinze cents francs.

— Quinze cents francs!.. — s'écria le cocher stupéfait.

— Oui, au moins. — Trouvez-vous cette caution suffisante et pouvez-vous me laisser aller?

Gargablou ne répondit pas d'abord.

Un soupçon venait de lui traverser l'esprit.

— Si c'était du faux?.. — pensa-t-il.

Et il hésita.

Mais, presque aussitôt, il se répondit à lui-même :

— Quand même ça serait en faux, ça vaudrait toujours bien deux heures de citadine.

Puis il ajouta tout haut :

— Allez ma petite dame, — allez, — je vous sou-

haite bien du plaisir. — Je laisse ma boîte et mes bourriquets là, contre ces deux arbres, et je m'en vas me *réchauffer le fanal* en lichant un canon de petit bleu, là-bas, à ce cabaret qui est tout contre le jardin de monsieu Mabile... — Si j'y suis encore quand vous aurez besoin de moi, faudra m'appeler... je viendrai tout de suite...

Puis Gargablou s'éloigna.

La comtesse de Croï, pâle, muette, chancelante, resta pendant un instant immobile et comme annéantie à cette même place où elle se trouvait. — Mais, au bout d'une minute, elle rassembla toute son énergie, elle fit appel à tout son courage et ellé se dirigea vers cette maison où la conduisait la jalousie et où elle croyait trouver l'irrécusable preuve de la flagrante trahison de son mari. — Elle n'eut point de peine à la reconnaître, quoique les ténèbres fussent trop épaisses pour lui permettre d'en distinguer le numéro. — Mais la porte grillée pratiquée dans la muraille et flanquée, à droite et à gauche, de deux issues plus petites, ne permettait point le doute. — On entrevoyait la maison tout au fond du jardin. — Une faible lueur filtrait à travers les persiennes soigneusement fermées.

On n'entendait ni cris joyeux ni chocs de verres, — mais les sons animés d'un piano jouant un joyeux air de polka arrivèrent jusqu'à Berthe. — Ce bruit harmonieux venait de la petite maison. — Sans doute, pour un instant, la danse interrompait l'orgie.

Berthe n'hésita point.

XII

René.

La comtesse de Croï repassa dans son esprit les indications de la lettre anonyme. — Elle s'approcha de la porte de droite. — Elle chercha le bouton de cuivre. — Elle poussa ce bouton. — La porte s'ouvrit. — Elle entra. — Il s'agissait, pour arriver à la maison sans pouvoir être vue, de suivre l'allée qui côtoyait le mur d'enceinte. — C'est ce que fit Berthe.

Au bout d'un instant, elle se trouva en face des quatre marches de pierre qui formaient le perron et conduisaient au vestibule. —Le correspondant mystérieux conseillait à la jeune femme d'entrer sans hésiter sous ce vestibule. — A gauche elle devait trouver, et elle trouva en effet une porte qui céda sans résistance sous une pression légère. — Berthe pénétra dans un cabinet de moyenne grandeur, très-faiblement éclairé, et elle referma derrière elle la porte par laquelle elle venait de s'introduire. — L'un des côtés de ce cabinet était formé par un vitrage. — Devant ce vitrage s'a-

baissait un vaste rideau de soie verte, et c'est à travers ce rideau que se tamisaient, comme une lueur incertaine, les vives clartés de la pièce voisine. — Grâce à ce demi-crépuscule, il était possible de se rendre compte de l'ameublement du cabinet.

Cet ameublement consistait en un large divan, en quelques causeuses, le tout recouvert en toile perse à grands ramages. — Le tapis était rouge et noir. — Rien ne se pouvait voir de plus simple et de plus médiocre. — Berthe ne prêta à ces détails qu'une attention extrêmement superficielle, et elle s'approcha du rideau du vitrage dont elle souleva un coin avec une curiosité remplie d'angoisse et d'épouvante.

Elle ne vit rien qui pût justifier d'une manière absolue et immédiate ces deux sentiments.

La pièce contiguë au cabinet était une salle à manger assez vaste, brillamment éclairée et au milieu de laquelle se trouvait une table toute servie et entourée de huit à dix couverts. — Les convives étaient absents, mais les chaises en désordre, — les mets entamés, — les verres à moitié remplis, — tout enfin semblait annoncer qu'ils venaient de quitter la place, et que sans doute ils ne tarderaient pas beaucoup à revenir. — Çà et là, sur le tapis, on voyait des chapeaux de femmes, des châles et des écharpes. — Sur la table même, deux ou trois bouquets rafraîchissaient dans des carafes de cristal. — Le cœur de Berthe se serra et la pauvre enfant ressentit une angoisse atroce.

— Oh ! mon Dieu ! — se dit-elle, — c'est là qu'il était il y a un instant !. c'est là que je vais le revoir

aux côtés d'une autre femme!.. oh! mon Dieu!.. oh! mon Dieu!..

Toute la force factice qui soutenait Berthe depuis quelques heures, sembla s'évanouir en ce moment et à cette pensée.

Elle se laissa tomber sur un divan et elle éclata en sanglots, qui pour être muets et comprimés n'en étaient pas moins amers. — Cette crise durait encore quand il sembla à Berthe qu'elle entendait marcher dans la pièce voisine. — Elle se releva aussitôt, — elle essuya ses yeux et elle écouta. — Mais, selon toute apparence, ce bruit qu'elle avait cru entendre n'était qu'une illusion, car non-seulement il ne se renouvela pas, mais encore il sembla à Berthe que le plus profond silence régnait à côté et autour d'elle.

Les accords du piano s'étaient éteints. — Les battements impétueux du cœur de Berthe retentissaient seuls.

— Que se passait-il donc et que signifiait ce calme étrange et inattendu?

Nous l'avons déjà dit, la force factice et en quelque sorte fiévreuse de notre héroïne était tombée tout à coup.

Pour la première fois elle se mit à réfléchir à toute l'imprudence de sa démarche. — Pour la première fois elle se dit qu'elle était seule, au milieu de la nuit, dans un quartier perdu et dans une maison inconnue.

Elle eut peur.

Qui sait si la lettre anonyme à laquelle elle s'était si follement confiée ne cachait point un piége?.. — un piége qui s'était servi d'une jalousie légitime comme

d'une amorce certaine? — Berthe se prit à trembler de tous ses membres. — La réflexion vint cependant la rassurer un peu. — Elle se dit qu'elle n'avait pas d'ennemis, et, — comme jamais un mot d'amour n'avait été prononcé à son oreille par une autre bouche que par celle de son mari, — l'idée qu'un amant inconnu avait médité et tendu ce traquenard ne se présenta même pas à son esprit.

A demi calmée, elle attendit. — Un quart d'heure, à peu près, s'écoula — Le même silence absolu continuait à régner autour d'elle. — Les frayeurs de la jeune femme revinrent alors l'assaillir en foule, — sa raison, cette fois, fut impuissante pour les combattre et elle se leva pour s'éloigner, renonçant à la solution qu'elle était venue chercher.

Mais, à peine avait elle fait quelques pas, qu'un incident nouveau modifia sa résolution.

La porte du cabinet par laquelle Berthe était entrée un instant auparavant s'ouvrit tout à coup. — Madame de Croï poussa un cri étouffé et l'épouvante se peignit sur son visage. — Mais cette expression se modifia à l'instant même.

La jeune femme venait de reconnaître le nouveau venu.

— C'était Réné de Savenay qui s'inclinait devant elle, dans l'attitude la plus humble du respect le plus absolu.

— Vous!.. monsieur de Savenay!.. — murmura-t-elle, — vous!.. ici!..

Réné mit un doigt sur ses lèvres, comme pour l'inviter au silence.

Puis il fit deux ou trois pas en avant et il dit tout bas :

— Voulez-vous, madame la comtesse, me faire l'honneur d'accepter mon bras ?..

— Où donc allez-vous me conduire ?.. — demanda Berthe du même ton.

— Tout près d'ici, — mais, je vous en supplie, ne m'interrogez pas davantage en ce moment... on pourrait nous entendre, et il est de la plus haute importance que votre présence ici ne puisse être soupçonnée...

— Le verrai-je ? — murmura la jeune femme d'une voix presque éteinte.

— Oui, vous le verrez. . venez...

Berthe s'appuya sur le bras que lui présentait M. de Savenay, elle sortit avec lui du cabinet, et tous les deux se trouvèrent dans le vestibule.

Malgré son émotion, elle remarqua en passant que la porte qui donnait sur le jardin avait été fermée sans bruit. — A l'extrémité du vestibule se trouvait un escalier dont un assez beau tapis recouvrait les marches et qui conduisait au premier étage. — Réné et sa compagne s'engagèrent dans cet escalier, puis ils suivirent un corridor assez long, et M. de Savenay introduisit la comtesse dans une pièce toute tendue d'une étoffe de soie de couleur feuille morte, qui formait le plus ravissant boudoir qu'il fût possible d'imaginer.

Un divan circulaire très-bas entourait ce boudoir, faiblement éclairé par une lampe d'albâtre suspendue au plafond.

Réné prit Berthe par la main et la fit asseoir.

— Madame la comtesse — lui dit-il ensuite — veuillez-vous débarrasser de votre châle et de votre chapeau .. — Ici nulle oreille indiscrète ne peut nous épier, et je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous jugerez convenable de m'adresser...

Machinalement, et aussi pour donner un peu d'air à sa tête brulante et à sa poitrine oppressée, Berthe fit ce que lui suggérait Réné, c'est-à-dire qu'elle laissa tomber son châle et qu'elle dénoua les rubans de son chapeau.

— Mon Dieu, — murmura-t-elle ensuite — j'ai tant de choses à vous demander et il y a dans mon esprit une confusion si grande, que je ne sais par où commencer...

Réné s'inclina de nouveau, en disant :

— Madame la comtesse, j'attendrai ..

Berthe reprit, après un instant de silence :

— Vous n'ignorez pas, sans doute, le motif qui m'a conduite ici?..

— Je le sais en effet... — répliqua le jeune homme.

— Peut-être savez-vous aussi quel est l'auteur de la lettre que voici... — ajouta madame de Croï, en présentant à Réné le billet anonyme que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs.

— C'est moi, — répondit de l'air le plus calme, M. de Savenay.

Berthe le regarda avec une stupeur manifeste.

Vous !.. — s'écria-t-elle d'un ton qui disait clairement qu'elle ne pouvait ajouter foi qu'à grand'peine aux paroles qu'elle entendait prononcer,

— Moi-même, — appuya Réné en s'inclinant pour la troisième fois.

— Vous!.. l'ami de mon mari!..

— Je suis encore plus le vôtre.

— Et, tout ce que contient cette lettre est l'expression de la vérité?..

— De la vérité la plus littérale.

— Ainsi, cette maison?

— Est le théâtre habituel des orgies de monsieur de Croï.

— Et, il y est dans ce moment?

— Non. — Il en est parti quelques minutes avant votre arrivée, mais, soyez-en sûre, il y reviendra tout à l'heure et vous serez convaincue.

— Monsieur, — dit Berthe en levant les yeux sur Réné, — je ne sais si je dois vous remercier de ce que vous avez fait. . — Vous vous dites mon ami et vous me montrez l'abîme dans lequel est tombé mon mari, — mais, cet abîme, n'est-ce pas un peu vous qui l'avez creusé sous ses pieds?.. — Je crois fermement que si Henry ne vous avait pas connu, bien des hontes et bien des douleurs auraient été épargnées, à lui comme à moi...

Ceci fut dit avec une dignité si simple et si touchante, que Réné ressentit une sorte d'émotion, et qu'un sentiment qui ressemblait au repentir sembla prêt à germer parmi les bourbiers de son âme et de son cœur.

Mais ce bon mouvement dura peu.

— Madame la comtesse, murmura-t-il, — vous êtes injuste envers moi. — Vous m'accusez d'avoir perdu monsieur de Croï, et je vous jure qu'au con-

traire, en toute occasion et de tout mon pouvoir, j'ai lutté contre le dangereux courant qui l'entraînait... — Mes efforts furent inutiles, — j'ai été vaincu dans la lutte.

— Je veux le croire. — Mais pourquoi donc, puisque vous me parliez tout à l'heure de l'intérêt que je vous inspire, ne pas m'avoir prévenu plus tôt?..

— Hélas! madame, — répondit Réné, — c'est un triste rôle à jouer que le rôle de délateur...

— Ce rôle, cependant aujourd'hui vous l'avez accepté...

Réné rougit jusqu'au blanc des yeux.

—J'ai longtemps hésité,—dit-il;—mais un moment est arrivé où j'ai cessé d'être le maître de mes actions et en quelque sorte de ma volonté... —Je ne m'appartenais plus, et le motif qui me poussait à agir était si puissant que je lui aurais tout sacrifié...

— Que voulez-vous dire?.. — demanda madame de Croï, — je ne vous comprends pas...

Réné hésita.

— Vous ne me comprenez pas, — balbutia-t-il ensuite, — parce que vous ne savez point ce qui se passe en moi... — vous ne me comprenez pas, parce que vous ignorez...

Réné s'interrompit.

— Quoi donc? — dit la comtesse, — parlez...

Le visage du jeune homme passa successivement d'une nuance pourpre à une pâleur excessive.

Ses lèvres s'agitaient comme celles d'un muet qui s'efforce, mais vainement, d'articuler un mot qui ne peut jaillir de sa gorge contractée.

Berthe, dans l'ingénuité candide de sa pureté angélique, ne prévoyait pas le péril et ne s'en effrayait point.

— Quoi donc ?.. — répéta-t-elle.

Mais cette interrogation s'éteignit dans un cri de terreur.

L'audace un instant paralysée de René lui était revenue à la fin.

Il venait de tomber aux pieds de la comtesse, et il avait prononcé ces mots terribles et menaçants :

— Je vous aime !..

XIII

Le boudoir.

— Je vous aime! — répéta René en tombant aux pieds de la comtesse Berthe.

Pendant une minute, la jeune femme resta comme foudroyée. — L'audace incroyable de M. de Savenay la paralysait en quelque sorte. — La stupeur et l'épouvante se partageaient son âme et lui laissaient à peine la liberté de penser et la force de réfléchir.

Cet état d'anéantissement absolu ne dura guère. — Une lueur subite se fit dans l'esprit de la comtesse et lui révéla sa position tout entière. — Cette position était terrible et presque sans issue.

Berthe avait été attirée dans un piége, — elle le comprenait, — elle n'en pouvait douter. — Ce piége était tendu avec une infernale habileté. — La malheureuse femme se trouvait, — à cette heure de la nuit, — dans ce quartier perdu, — dans cette maison isolée, — seule avec un jeune homme dont le regard, tout à l'heure encore respectueux et soumis, brûlait

maintenant d'une flamme insultante en se fixant sur elle.

Ce jeune homme, — ce roué, — ce viveur, — n'avait pas combiné avec autant d'art et de patience son infâme entreprise pour ne point aller jusqu'au bout.— Il avait réussi. — Sa proie était entre ses mains. — A coup sûr, il ne laisserait pas échapper cette proie, — il ne reculerait devant rien pour assouvir cette passion dont les ardents reflets éclairaient son visage.

En quelques secondes, madame de Croï se dit tout ce que nous venons d'écrire. — Elle se vit à demi perdue... — Et cependant elle se jura à elle-même de combattre tant que Dieu lui laisserait des forces pour la lutte et de ne pas céder vivante.

Une prière courte et fervente monta de son cœur vers le ciel. — A peine avait-elle achevé les derniers mots de cette prière, qu'il lui sembla que son bon ange la touchait au front du bout de son aile. — Elle se sentit consolée, — ranimée, — soutenue. — Elle se dit qu'il n'est piége si bien tendu auquel on ne puisse échapper quand on a pour appui son innocence et Dieu. — Aussi elle se prépara à la lutte et ne désespéra point de la victoire.

L'expression du visage de madame de Croï changea tout aussitôt. — L'éclair d'indignation allumé dans son regard s'éteignit. — Un sourire doux et mélancolique remplaça l'amère et méprisante contraction de ses lèvres.—Le rayon de ses grands yeux se fixa sur René, qui n'était plus agenouillé, mais debout devant elle, et qui semblait attendre qu'elle fît une réponse à ces trois mots que ses lèvres murmuraient encore :

— Je vous aime !...

— Monsieur de Savenay... — dit-elle d'une voix mélodieuse et suave, depuis longtemps déjà j'ai pris l'habitude de voir en vous un ami dévoué et sincère...

Berthe appuya sur ces derniers mots, après lesquels elle fit une courte pause. — Puis elle reprit :

— Cette habitude, je vous le jure, il m'en coûterait beaucoup de la perdre... je veux donc ne point considérer comme une insulte les paroles insensées que vous venez de me faire entendre...

Berthe fit une nouvelle pause.— Réné était pâle.— Il se tut. — Berthe continua.

— Ces paroles, — dit-elle, — vous regrettez, je n'en doute pas, de les avoir prononcées, comme moi de les avoir entendues... elles m'affligent sans m'irriter, car je crois que je ne les méritais point.—Vous avez suivi l'impulsion, tout à l'heure, d'un mouvement d'incompréhensible folie ; mais la folie, après tout, est un malheur et n'est pas un crime... je ne vous en veux plus...je pardonne et j'oublie...oublions tous deux,— le voulez-vous ?

En achevant ces quelques paroles, empreintes tout à la fois d'une dignité souveraine et d'une délicatesse infinie, la jeune femme adoucit encore l'expression de son regard si doux.

En même temps, elle tendit sa main à Réné, comme pour ajouter dans un muet langage :

— Voici ma main en gage du pardon et de l'oubli que je vous offre.

La pâleur de M. de Savenay avait disparu. — Elle avait été remplacée par une nuance d'un pourpre ar-

dent. — Le jeune homme ne prit point la main que Berthe lui tendait. — Il se sentait indigné de toucher de cette façon cette main si fraternellement et si saintement offerte.

— Oublier... — murmura-t-il d'une voix sourde et en reculant malgré lui — oublier...

— Ne le voulez-vous pas, mon ami? — demanda avidement Berthe qui comprit que ce moment était décisif.

— Il faudrait donc, — poursuivit Réné, — oublier aussi mon amour!

— Encore!.. — s'écria Berthe, — encore!

— Oui, toujours!.. car toujours je vous aimerai..

— Quoi, Monsieur!.. — dit la jeune femme dont l'épouvante renaissait, — ce n'était donc point assez d'une première insulte?

— Insulte-t-on ce que l'on adore?... Dieu ne permet-il pas qu'on l'aime?... Regarde-t-il comme des offenses les hommages de ses fidèles?

— Assez, Monsieur! assez!..— interrompit impérieusement la jeune femme, — ne joignez pas le blasphème à l'outrage!.. — J'avais cru qu'en faisant un appel aux sentiments généreux de votre cœur je serais entendue... Je m'étais trompée... Je pars...

Et la comtesse, — espérant encore se sauver à force d'audace, puisque la persuasion échouait, — prit sur le divan son châle qu'elle y avait laissé tomber au début de cette scène et s'en enveloppa rapidement.

Elle remit ensuite son chapeau dont elle noua les cordons à la hâte, puis elle se dirigea vers la porte.

Elle semblait calme et résolue. — Mais cette fer-

meté n'était qu'apparente. — Le cœur de la jeune femme battait à briser sa poitrine, et, en présence du danger imminent qui la menaçait, elle se sentait près de défaillir. — Réné, immobile et muet, avait regardé madame de Croï faire ces préparatifs de départ. — Evidemment, pendant les quelques secondes que Berthe employa à attacher les brides de son chapeau et à jeter son châle sur ses épaules, un terrible combat se livra dans l'âme de M. de Savenay.

Un éclair de générosité lui fit entrevoir toute l'infamie de sa conduite. — Mais le mauvais génie acharné à sa perte éteignit cette lueur généreuse et lui substitua les brandons incendiaires d'une passion désordonnée. — Tour à tour les alternatives de cette bataille acharnée se peignirent sur le visage mobile du jeune homme.

L'esprit du mal, — nous le répétons, — l'emporta. — La physionomie de M. de Savenay prit l'empreinte d'une énergie farouche et presque sauvage. — Au moment où Berthe tremblante fit deux pas pour se diriger vers la porte, il fit, lui, deux pas en arrière, et se plaça devant cette porte. — Madame de Croï s'arrêta.

— Monsieur, — dit-elle en faisant tomber sur Réné un regard d'écrasant mépris, — Monsieur, laissez-moi passer !..

— Non, — répondit-il, — non ! vous ne sortirez pas...

— Ainsi... je suis prisonnière ?.. — balbutia la jeune femme, qui, de nouveau, se crut perdue.

— Oui.

— Ainsi... vous me retiendrez ici par la force ?...

— Par la force, s'il le faut...

Berthe était déjà bien pâle. — Cette pâleur devint livide. — Son cœur trop gonflé déborda. — De grosses larmes, qu'il ne lui fut plus possible de contenir, jaillirent de ses paupières et coulèrent, une à une, sur ses joues décolorées.

Elle joignit ses deux mains, et, les étendant vers Réné, elle lui dit d'une voix suppliante :

— Au nom du ciel, Monsieur, que vous ai-je donc fait, et que voulez-vous de moi ?

Réné ne répondit pas tout d'abord.

Si déterminé qu'il fût à accomplir l'action détestable qu'il avait rêvée, il reculait encore cependant devant l'expression brutale de sa volonté tout entière.

La fièvre des désirs allumés produisait sur lui en ce moment un phénomène moral pareil à l'action physique sur le cerveau d'un buveur, d'une boisson alcoolique d'une violence extrême prise à fortes doses. — L'ivresse, fille de l'alcool, grandit de seconde en seconde et ne tarde guère à éclater, furieuse et irrésistible. — Il en était ainsi pour Réné. — La fièvre de ses sens allait croissant. — Les flots de son sang surexcité montaient impétueusement de son cœur à son cerveau qu'ils troublaient en l'envahissant. La raison de Réné s'égarait peu à peu. — Il éprouvait les premiers accès de cette folie, — folie furieuse et terrible, — qu'allument les souffles ardents de la luxure, qui dicte le viol et l'inceste, et tous ces crimes honteux qui rabaissent la créature humaine au-dessous du niveau de la brute et qui conduisent tant de misérables au bagne, en passant par la cour d'assises.

XIV

Berthe et Réné.

— Ce que vous m'avez fait?..— murmura-t-il enfin, en répondant aux dernières paroles de madame de Croï ; — ce que je veux de vous?.. — Vous m'avez fait, que je vous aime... — je veux de vous... je veux que vous m'aimiez aussi...

— Vous savez bien que c'est impossible !

— Impossible !.. pourquoi?.. puisque mon cœur est à vous tout entier, qui vous empêche de me donner le vôtre en échange?..

— Vous devenez fou, Monsieur!.. Vous oubliez que j'appartiens à un autre, non-seulement par des liens sacrés que Dieu lui-même a bénis, mais encore par les doux liens d'un amour profond, infini, éternel...

— Un autre !.. — s'écria Réné, — croyez-vous donc me toucher en me parlant de cet autre auquel vous appartenez, et que je hais autant que vous l'aimez vous-même !.. Vous dites que je deviens fou !..— c'est vrai... ma raison s'égare... je suis ivre, je suis

fou... — Depuis le jour où je vous aime, et ce jour est celui où je vous ai vue pour la première fois, il n'y a pas eu une pensée de mon esprit, un rêve de mon âme qui ne fussent à vous... — vous êtes devenue l'espoir, le désir et le but de ma vie... — pendant bien longtemps je vous ai adorée de loin et en silence... — pendant bien longtemps j'ai eu le courage de cacher, à vous comme aux autres, l'obsession de ce muet amour... mais mes forces se sont usées à la fin dans cette lutte contre moi-même... — il fallait parler ou mourir... — C'est pour cela que je suis à vos pieds... c'est pour cela que vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir entendu, sans avoir partagé mon délire, sans m'avoir rendu amour pour amour.

Réné prononça ces mots d'une voix haletante et en se rapprochant peu à peu de Berthe, qui recula devant lui jusqu'à l'un des angles du boudoir où elle s'adossa palpitante.

— Eh bien! — balbutia-t-elle en essayant une rouerie innocente, — cet amour.. Monsieur... j'y crois... et, plus tard... bientôt... demain... chez moi .. je vous permettrai de m'en parler.

Réné interrompit la jeune femme.

— Non pas plus tard!.. — s'écria-t-il violemment, — non pas bientôt!.. — non pas demain!.. — non pas chez vous!.. — mais ici!.. ici et à l'instant même!.. — Si je vous écoutais, Madame, si j'étais faible, — si je cédais à votre prière, — si je remettais à demain, savez-vous ce qui arriverait?.. — Il arriverait que je ne pourrais même point franchir le seuil de votre porte... — ou que, si vous me laissiez arriver jusqu'à

votre antichambre, ce serait pour me faire jeter dehors par votre mari ou par vos valets... — Non, Madame, non!.. ce plaisir, je vous le refuse!.. — Je vous ai, — je vous tiens!.. — vous ne sortirez pas!..

Et Réné s'avançait toujours. — Le feu dont ses regards étincelaient devenait de plus en plus sombre et ardent. — Déjà ses deux mains s'étendaient comme pour enlacer la taille de la tremblante Berthe. — La jeune femme se laissa tomber à deux genoux devant Réné. — Ses yeux, suppliants et baignés de larmes, eussent attendri le cœur le plus farouche. — Mais le cœur de monsieur de Savenay était un cœur de bronze. — Qui sait même si les larmes de la comtesse ne lui semblèrent pas devoir être un raffinement de volupté.

Il se pencha vers elle et lui prit les deux mains pour la relever.

— Ayez pitié de moi!.. — cria Berthe, — ayez pitié de moi!..

Un sourire d'une expression effrayante vint aux lèvres de monsieur de Savenay.

— Laissez-moi!.. — laissez-moi!.. reprit la jeune femme, en s'efforçant de dégager ses mains.

Réné secoua la tête.

— Au nom du ciel!..

— Non, — fit Réné.

— Au nom de votre mère!..

— Non!.. cent fois non!..

Et Réné, entourant madame de Croï de ses bras, fit un effort pour la soulever et l'appuyer contre sa poitrine.

Le contact de cet homme, qui osait porter sur elle

une main hardie et insolente, blessa Berthe d'une manière horriblement douloureuse, et dans sa pudeur d'honnête femme, et dans sa dignité de grande dame. — Toute défaillance disparut aussitôt, et son énergie lui revint centuplée. — Avec une incompréhensible vigueur, elle se dégagea de l'étreinte dans laquelle monsieur de Savenay cherchait à l'enlacer.

Nous savons qu'elle était agenouillée.

Elle se releva, fière, dédaigneuse, menaçante et, repoussant Réné d'un geste impérieux, elle lui dit d'une voix brève, et de ce ton dont on parle à un laquais qu'on chasse :

— Vous êtes bien hardi, Monsieur, de me toucher!.. — L'homme qui porte la main sur une femme est un lâche!.. — si vous l'ignorez, je vous l'apprends...

Les teintes éclatantes du visage de Réné firent place à une pâleur livide.

— Un lâche... — répéta-t-il, — un lâche! .

— Oui, — reprit Berthe, — trois fois lâche!..

— Ah! s'écria Réné, — Madame prenez garde!.,

— Oh! — répondit Berthe, maintenant, je vous connais bien!.. maintenant je sais qui vous êtes et ce que vous êtes... je vous juge à votre valeur, et vous voyez, Monsieur, que je ne tremble plus!..

Berthe atteignait en ce moment le but qu'elle s'était proposé. — Elle avait trouvé l'unique moyen de conjurer le danger qui la menaçait. — Déjà l'ivresse amoureuse de Réné se dissipait en partie, et la fièvre de la colère remplaçait dans ses veines la fièvre des désirs. — L'homme que la fureur domine peut oublier le respect de soi-même et perdre toute dignité, jus-

qu'à ce point de menacer une femme, de la frapper, de la tuer peut être. — Mais au moins, cet homme ne la déshonorera pas.

Or, — nous l'avons déjà dit, — Berthe aurait préféré cent fois la mort au déshonneur. — Il lui importait peu que le péril existât toujours, pourvu que ce péril changeât de nature.

Heureuse du succès qu'elle entrevoyait déjà et qu'elle espérait compléter, la jeune femme reprit aussitôt :

— Ah! vous avez cru, Monsieur, qu'il suffisait, pour perdre une femme, d'être le plus fort et le plus adroit? — Vous avez cru que le mensonge, la fourberie, la lâcheté vous donnaient des droits sur un cœur?.. Vous vous êtes trompé, Monsieur!.. — Tenez, puisque, par votre volonté, nous sommes là tous deux, en face l'un de l'autre, il faut que je vous dise ce que je pense de vous et de vos actes! — Il faut que je vous jette au visage la vérité!.. — Cela seulement peut, à mes yeux, laver la honte de vous avoir ouvert ma maison!..

Berthe s'arrêta pour reprendre haleine.

Réné l'écoutait avec une muette stupeur. — Ses poings étaient crispés convulsivement. — Ses dents se serraient à se briser. — Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front. — Mais il n'osait pas interrompre.

Madame de Croï poursuivit :

— Vous avez joué, Monsieur, — dit-elle, — vous avez joué, et avec quel cynisme!.. la plus honteuse de toutes les comédies, celle de l'amitié!... — Plus

lâche qu'un voleur, car un voleur, au moins, ne serre pas la main de celui qu'il veut dépouiller, vous avez capté la sainte affection de mon mari !.. — Cette fraternelle tendresse, cette confiance qu'il avait en vous, comment les avez-vous payées? — Par une trahison monstrueuse !.. — Par la délation !.. — Par la calomnie !.. Oui, par la calomnie, car je vois clair maintenant dans vos ignobles accusations ! — Vos paroles, mensonges !.. — vos avis mystérieux, mensonges !.. — vos lettres anonymes, mensonges ! — le mensonge est votre élément !.. — vous mentez comme on respire !.. vous mentez toujours ! vous mentez sans cesse !.. — Voilà pour l'amitié, Monsieur, — arrivons à l'amour.

« Vous dites que vous m'aimez !.. — Vous !.. — Allons donc !.. — Dieu m'a préservée, — et qu'il en soit béni ! — de cette suprême honte d'être aimée par vous !.. — Pour aimer, il faut un cœur — et les lâches n'en ont pas !.. — Entre vous et moi, grâce au ciel, il y a un abîme, — un abîme infranchissable, et vous le savez si bien que pour vous donner le courage de prononcer le mot *amour*, il a fallu que vous m'ayiez attirée dans un piége !.. il a fallu que vous me croyiez à votre discrétion, pieds et poings liés, — sans appui, — sans défenseurs... — Ah ! vous aviez compté sur la violence !.. — Ah ! vous vous étiez dit : — *une femme c'est si faible !..* — Eh bien ! vous vous étiez trompé, Monsieur !.. — Ma faiblesse brave votre force !.. elle vous défie !.. elle vous méprise !.. — Monsieur le baron de Savenay, vous avez dû voler quelque part le nom et le titre que vous portez !.. —

Vous êtes un lâche et un menteur!.. — Vous n'êtes pas un gentilhomme!.. — Vous êtes un misérable!.. — Et, maintenant, Monsieur, je veux sortir, rangez-vous!..

— Madame!.. — cria Réné, en voulant se jeter au-devant de la jeune femme.

— Rangez-vous, Monsieur!.. — reprit Berthe du ton d'une reine qui veut être obéie.

Réné, foudroyé, recula. — Madama de Croï passa devant lui, la tête haute et l'œil plein d'éclairs. — D'une main calme et ferme elle ouvrit la porte et sortit du boudoir. — Mais, à peine en avait-elle franchi le seuil, que son cœur et ses lèvres murmurèrent à la fois, avec une effusion ineffable :

— Sauvée!.. sauvée!.. — Merci, mon Dieu!..

XV

Le cocher de fiacre.

Suivons, s'il vous plaît, madame de Croï. — Nous ne tarderons guère à retrouver Réné.

A peine venait-elle de quitter cette maison, d'où, par un miracle, elle sortait aussi pure qu'au moment où elle y était entrée, — à peine avait-elle repoussé la grille du jardin, qui se referma avec bruit, que Berthe sentit s'évanouir soudainement cette force nerveuse et cette énergie factice qui l'avaient soutenue jusque-là.

Il arrive quelquefois aux hommes les plus braves et les plus forts de pâlir et de frissonner au souvenir d'un péril qu'ils ont bravé avec autant de sang-froid que d'audace quand ce péril était en face d'eux. — On a vu de vieux soldats s'évanouir à la seule pensée d'une opération atrocement douloureuse que, cependant, ils avaient supportée avec un courage héroïque. — Toute proportion gardée, il en fut de même pour madame de Croï. — Maintenant que le danger avait dis-

paru, elle ressentit un immense effroi. — Une sorte de vertige s'empara de son cerveau. — Une terreur panique, — accès de passagère folie, — lui fit perdre à demi l'usage de sa raison, — ne lui laissant qu'une seule pensée, un unique désir, celui de se dérober par la fuite à une poursuite imaginaire.

Berthe ne se dit point à elle-même que cette poursuite était impossible, et que les rares passants qui glissaient comme des ombres le long de l'allée des Veuves suffisaient pour la préserver de toute agression de la part de Réné. — Elle ne se souvint pas qu'il y avait là, à deux pas, une voiture à elle, dans laquelle elle n'avait qu'à s'élancer pour être aussi en sûreté qu'au milieu de son salon. — Elle oublia tout... — Tout, excepté ceci : — que Réné restait derrière et qu'il fallait, sans perdre une seconde, mettre entre elle et lui un immense espace.

Aussi la jeune femme, — à demi folle, nous le répétons, — se mit à courir de toute sa vitesse du côté de Paris.

Jean-Baptiste Gargablou, — le cocher de la citadine qui avait amené Berthe au rendez-vous de Réné, — était en train d'allumer sa pipe à côté de ses chevaux.

Après une station assez longue employée par lui à se *réchauffer le fanal* (c'étaient ses expressions) au cabaret voisin du jardin Mabile, l'automédon défiant était venu reprendre sa place auprès de son maigre attelage.

Cocotte et *Bichette*, la tête basse et le cou tendu, cherchaient, au fond du sac de toile noué autour de

leur cou, les derniers grains d'avoine échappés à leur picotin du soir.

Jean-Baptiste Gargablou (né natif d'Annecy, — Savoie), allumait sa pipe, nous le répétons.

La petite porte du numéro 17 se ferma avec bruit. — Le cocher tourna la tête. — Il entrevit Berthe et la reconnut au premier coup d'œil.

— Bon, se dit-il, — v'là ma pratique!.. -- la p'tite dame a fini d'avoir de l'agrément et j'vas la r'conduire au mari qui n'y verra que du feu, cet homme!.. — allons, décidément, les garçons ont la chance!.. — j'vas brider mes bourriquets...

Et Jean-Baptiste Gargablou se mit en devoir de débarrasser ses chevaux de leurs sacs vides. — Mais, à sa grande surprise, madame de Croï passa rapidement à côté de lui sans s'arrêter. — Il crut d'abord que ce n'était point là sa *pratique* et il regarda mieux. — Une seconde d'examen le convainquit qu'il ne se trompait point. — Même visage, — même démarche, — même toilette. — C'était bien la jeune femme au bracelet.

— Elle ne me voit point!.. — pensa-t-il. — C'est si distrait ces jeunesses, quand ça quitte un galant...

Et il cria :

— Ohé! ma p'tite dame!.. Ohé! ma pratique!.. pas si vite!.. pas si vite!.. me v'là...

Berthe ne saisit point distinctement le sens de ces paroles. — Seulement, le son d'une voix frappa ses oreilles. — Elle comprit qu'on s'adressait à elle. — Elle s'imagina tout aussitôt que cette voix devait être

celle de Réné qui l'appelait. — Cette croyance lui donna des ailes.

— Diable!.. diable!.. — fit Gargablou.

Et il se mit à courir après sa pratique.

Berthe entendit qu'on la poursuivait. — Son cœur cessa de battre. — Des bruissements étranges retentirent à ses oreilles. — Mais elle ne s'arrêta point et elle redoubla de vitesse dans sa fuite impétueuse. — La lourde chaussure du cocher entravait sa course. — Au bout d'un instant il fut complétement distancé et il perdit de vue madame de Croï dont le costume sombre disparut dans les ténèbres opaques.

Jean-Baptiste Gargablou s'arrêta tout essoufflé.

— Allons! — murmura-t-il en enfonçant d'un coup de poing sur sa tête son chapeau de toile cirée. — Cré nom! . de nom!.. d'un nom!.. décidément je suis volé!.. C'est vexant tout de même!

Il revint en grommelant auprès de ses chevaux.

A la lueur des lanternes de sa voiture, il regarda sa montre.

— Deux heures!.. — dit-il. — Cinquante-cinq sous et le pour-boire!... Je suis volé de trois francs!.. Ah! cré nom!.. d'un nom!.. de nom! c'est vexant!..

Et le cocher frappa du pied une demi-douzaine de fois, en articulant une ribambelle de jurons tous plus pittoresques les uns que les autres.

— Ah ça! mais, — fit-il ensuite en s'interrogeant pendant un instant, — j'ai un *bibelot!*..

Et il tira de sa poche le bracelet magnifique que

Berthe, on s'en souvient, avait laissé entre ses mains. — Jean-Baptiste Gargablou le tourna et le retourna.

Puis il dit :

— C'est joli, ce *bibelot*-là, mais ça ne vaut pas trois francs, puisqu'elle me le laisse, la farceuse!.. Et faudra encore trotter demain pendant deux heures pour vendre ça, peut-être dix sous!.. Merci de la chance!.. Allons, *je bois le bouillon!..* — N'en parlons plus!.. mais, cré nom!.. de nom!.. d'un nom!.. C'est vexant tout de même.

Tandis que Gargablou se livrait aux lamentations et aux interjections que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, la petite porte du jardin de la maison n° 17 s'ouvrit et se ferma de nouveau.

Le cocher se retourna tout d'une pièce.

— Ah! — pensa-t-il, — si je m'étais trompé tout à l'heure, et si c'était ma pratique *pour de vrai*, cette fois!.. quelle chance!

Mais Gargablou secoua la tête d'un air désappointé. — Ce n'était point sa *pratique*. — C'était un jeune homme. — Ce jeune homme s'arrêta sur le seuil pendant le quart d'une minute. — Ensuite il se mit à marcher, mais comme en chancelant et en hésitant. — Au moment où il passa à côté de Gargablou, ce dernier l'arrêta en lui touchant légèrement le bras.

Le jeune homme tressaillit.

— Que me voulez-vous? — demanda-t-il.

Gargablou ôta son chapeau.

— Pardon, excuse, mon bourgeois, — répondit-il,

— mais, si c'est un effet de la vôtre, je prendrais la liberté de vous demander quelque chose.

— Quoi?.. — fit Réné que nos lecteurs ont deviné sans doute.

— Vous venez du nº 17, n'est-ce pas?..

— Oui. — Après?

— C'est que, voyez-vous, c'est au sujet d'une petite dame qui est sortie, il n'y a pas encore trois minutes.

Réné tressaillit de nouveau, mais plus fort que la première fois.

— Eh bien! — fit-il vivement, — cette dame?..

— Est-ce que vous la connaissez?

— Peut-être...

— Dame! je vous dirai, mon bourgeois, que c'est moi qui l'ai amenée

— Ah!..

— Même qu'elle m'a pris à l'heure... il y a juste de ça deux heures cinq minutes.—Trois francs vingt-cinq, — et qu'elle ne m'a pas payé.

— Où donc est-elle? — fit Réné.

— Où elle est?

— Oui.

— Ah! elle est loin, si elle court encore. — Elle a passé à côté de moi comme une fusée. — J'ai eu beau l'appeler... bernique... — J'ai couru après, mais autant aurait valu courir après le diable. — J'y ai renoncé, et me voilà...

— Où vous avait-elle pris? — demanda Réné.

— Place de la Madeleine.

— Et vous dites qu'elle ne vous a pas payé?

— Non, mon bourgeois, pas un monneron !

— Combien vous est-il dû !

— Trois francs vingt-cinq, et le pour-boire à la générosité de la pratique.

Réné mit la main dans sa poche.

— Est-ce que vous allez payer, mon bourgeois ? — demanda Gargablou.

— Oui.

Gargablou ôta son chapeau.

Réné lui tendit cent sous.

— Combien faut-il vous rendre ? — demanda le cocher.

— Gardez tout, — fit Réné.

Gargablou salua jusqu'à terre et s'écria :

— Merci, mon prince !

XVI

Le bracelet.

Réné laissa Jean-Baptiste Gargablou se confondre en remerciements ampoulés.

Puis il demanda :

— Quand cette dame est montée dans votre voiture, l'avez-vous regardée?

— Dame, oui, mon prince... Simple histoire de la dévisager un instant... Oh! elle était bien jolie tout de même, quoiqu'un peu pâlotte.

— Ainsi, vous la reconnaîtriez facilement, si on vous mettait en face d'elle?

— Pardieu, mon prince!... certainement que je la reconnaîtrais... D'abord, moi, j'ai de la mémoire comme un professeur.

— Quel est le numéro de votre voiture?

— Le 799.

Réné tira son portefeuille de sa poche et écrivit ce numéro.

Le cocher reprit :

— Bonne voiture, mon prince. — douce comme une cariole de bourgeois, — bons chevaux, Cocotte et Bichette, — de vrais anglais pour la vitesse, — bon cocher, je m'en pique : Jean-Baptiste Gargablou, né natif d'Annecy (Savoie), connu par la grâce de mon coup de fouet, et surnommé le *cocher fidèle.*

— C'est bien, — dit Réné.

Et il fit quelques pas pour s'éloigner. — Gargablou le retint.

— Que voulez-vous encore? — demanda le jeune homme.

— Pardon, excuse, mon prince, mais c'est que, voyez-vous, puisque vous avez payé pour cette petite dame, on ne m'ôtera pas de la tête une idée...

— Laquelle?

— C'est qu'elle est...

— Quoi donc?

— Votre bonne amie, pardine!... elle est assez gentille pour ça.

— Eh bien ! quand cela serait, que vous importe?

— Ah! voilà... c'est que, si vous la connaissiez, vous pourriez me donner son adresse.

— Son adresse?

— Oui.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Aller chez elle dès demain matin.

— Dans quel but?

— Dans le but de lui reporter quelque chose qui lui appartient.

— Quelque chose, dites-vous?

— Un objet d'ornement... *un bibelot*...

— Qu'elle a laissé dans votre voiture, peut-être?..

— Non pas.

— Alors, comment l'objet dont vous parlez se trouve-t-il entre vos mains?

Gargablou raconta à Réné ce que nous savons déjà; seulement, désirant conserver, du moins dans son récit, le beau rôle, il affirma que sa *pratique* avait exigé qu'il gardât par devers lui le bracelet, ce à quoi il n'avait consenti qu'à grand'peine.

— Montrez-moi ce bijou... — dit M. de Savenay quand le cocher eut achevé.

— Voilà, mon prince... — répliqua Gargablou en présentant à Réné l'objet demandé.

Du premier coup d'œil, le jeune homme reconnut un bracelet que madame de Croï portait habituellement.

— Bien, — dit-il en le rendant au cocher.

— Qu'est-ce que ça vaut? — fit ce dernier.

— Cinq ou six francs.

— Bah!

— Tout au plus.

— C'est donc pas de l'or et des pierres fines?

— Êtes-vous fou? — C'est du cuivre et des cailloux bleus.

— Alors, la petite dame m'avait *blagué* joliment.

— Que vous avait-elle dit?

— Que ça valait quinze cents francs.

Réné se mit à rire.

— Elle se moquait de vous... — fit-il. — Je vous crois très-honnête homme, mais enfin, convenez-en

vous-même, on ne confie point de cette façon quinze cents francs à un inconnu.

— C'est aussi ce que je m'étais dit, moi, pas bête.
— Mais enfin, or ou cuivre, il faut reporter ce *bibelot* demain matin. — Ayez donc la complaisance, mon prince, si c'était un effet de la vôtre, de me donner l'adresse de la petite dame.

— Ah! quant à cela, — fit Réné, — n'y comptez pas.

— Pourquoi ça?

— Ne comprenez-vous pas que cette dame est mariée?

— Je m'en doutais!.. Oh! les maris!

— Et qu'il lui serait fort désagréable de vous voir rapporter ce bijou devant son mari, qui ne manquerait pas de vous questionner.

— Ah! sapristi!.. cré nom, d'un nom, de nom, de nom!... moi qui n'avais pas pensé à celle-là!.. Triple animal que je suis!... fichu idiot!.. plus bête que mes poulets d'Inde!

— On ne peut pas penser à tout, — repondit Réné.

— Mais comment donc que je vas faire?

— Ceci vous regarde.

— Ah! mon prince, vous devriez bien me rendre un service.

— Moi?

— Si c'était un effet de la vôtre.

— Et lequel?

— Celui de prendre ce *bibelot* et de le remettre à la petite dame, puisque vous la connaissez.

— Oh! si ça vous oblige, je le ferai volontiers.

— Merci, mon prince!.. — Par exemple, vous me tirez-là une fameuse épine!..

— Donnez, — fit Réné.

— Voici.

M. de Savenay reçut le bracelet.

— Tenez, — dit-il ensuite, — cette dame n'aurait pas manqué de vous donner cent sous pour la peine que vous auriez prise de vous déranger, — les voilà...

Garbablou salua de nouveau, — et plus bas encore que la première fois.

Quand il redressa son échine, M. de Savenay s'était éloigné.

— Allons!.. — pensa Gargablou en faisant sauter dans le creux de sa main droite les deux pièces de cinq francs qu'il venait de recevoir, — allons!.. pour un homme qui se croyait volé de trois livres dix sous, voilà une soirée qui n'est pas mauvaise... — Vive l'amour et les pommes de terre!.. Je vas me *flanquer une culotte* un peu soignée!..

Et aussitôt après avoir achevé ce monologue, Gargablou remonta sur son siége, fouetta Cocotte et Bichette, et reprit de toute la vitesse de son maigre attelage le chemin de Paris.

Au coin de l'allée des Veuves, M. de Savenay était monté dans son coupé qui l'attendait.

Et, au cocher qui lui demandait ses ordres, il avait répondu en donnant l'adressse de Camélia.

§

De l'allée des Veuves à la rue Tronchet la distance n'est pas énorme.

Aussi madame de Croï, qui n'avait ralenti son allure qu'en arrivant à l'entrée de la rue Royale, — c'est-à-dire en plein Paris, — arriva-t-elle en moins d'une demi-heure à la porte de l'hôtel qu'elle habitait.

Berthe passa comme une folle devant la loge du concierge et se précipita dans le grand escalier.

La pauvre jeune femme, nous l'avons dit plus haut, avait complétement perdu la tête et ne se souvenait plus de rien, si ce n'est de l'imminence du péril auquel il lui fallait échapper. — Cette absence momentanée de mémoire et de présence d'esprit fut cause du plus fâcheux résultat. — Toutes les précautions prises par Berthe avant son départ tournèrent contre elle à ce moment. — Elle était descendue, on s'en souvient, par l'escalier de service, de façon à ce que les domestiques ignorassent son absence. — Elle vint sonner à la porte principale, et cette porte lui fut ouverte par un valet de pied qui, deux minutes auparavant, aurait volontiers juré que Madame n'était point sortie.—Elle avait poussé les verrous intérieurs de sa chambre à coucher et elle oubliait cette circonstance, si bien que lorsqu'elle voulut rentrer dans son appartement, elle ne put en ouvrir la porte.

On crut d'abord qu'un voleur s'était introduit dans la maison, et ce fut, pendant quelques minutes, un grand émoi et un grand mouvement de curiosité et d'inquiétude. — Enfin, un domestique passa par l'escalier de service, ouvrit la porte qui avait été fermée en dedans, et Berthe put rentrer chez elle.

Mais on devine à combien de bavardages et de commentaires épigrammatiques la valetaille se livra pen-

dant tout le reste de la soirée, à propos de cette absence que *Madame* avait si mal réussi à cacher, et au sujet de ce trouble bizarre auquel elle était en proie d'une façon si étrange et si évidente.

Monsieur de Croï ignorait tout, car, à l'heure où se passaient les faits que nous racontons, à peu près vers minuit, il n'était pas encore rentré.

Berthe, brisée de corps et d'âme, s'assit, ou plutôt se laissa tomber dans un fauteuil.

Elle ne souffrait pas, mais, — suite inévitable des crises qu'elle avait traversées, — son anéantissement était absolu.

Elle s'abandonna passivement aux mains de sa femme de chambre qui la déshabilla et la coiffa pour la nuit. — Cette toilette du soir achevée, il ne restait à madame de Croï qu'à se mettre au lit. — C'est ce qu'elle fit aussitôt, après avoir recommandé cependant qu'on la vînt éveiller dès que son mari rentrerait, et qu'on ne manquât pas de prier celui-ci de passer auprès d'elle. — La consigne fut transmise fidèlement au valet de chambre de Henri. — Mais il fut impossible de la mettre à exécution, car monsieur de Croï ne rentra pas cette nuit-là.

A peine la tête de Berthe avait-elle touché l'oreiller que la jeune femme s'endormit d'un sommeil lourd et profond.

XVII

Les complices.

Monsieur de Savenay, nous l'avons dit, avait donné l'ordre à son cocher de toucher chez Camélia.

Réné éprouvait l'impérieux besoin de dégonfler son cœur en racontant à sa complice les événements de cette soirée. — Il voulait aussi lui demander de nouveaux conseils et savoir d'elle s'il était possible encore de ramener cette partie qu'il regardait maintenant comme désespérée. — La pécheresse était au bal. — On ne savait à quelle heure elle rentrerait. — Réné n'était point d'humeur à l'aller rejoindre au milieu d'une fête. — Il se fit donc reconduire chez lui, et là, il passa la nuit tout entière sans dormir, sans même se coucher, et repassant dans son esprit avec une profonde amertume tous les détails de sa défaite et ces épithètes flétrissantes avec lesquelles l'avait écrasé celle dont il voulait faire sa victime.

Le lendemain, vers dix heures du matin, il retourna

chez Camélia. — La pécheresse dormait encore, — du moins à ce que soutenait la femme de chambre.

— Eveillez-la, — répondit Réné, d'un ton si péremptoire que la soubrette ne put se dispenser d'obéir à celui qu'elle regardait un peu comme son maître.

Au bout de trois minutes, le viveur était introduit dans la chambre de son ex-maîtresse, et cette dernière, se soulevant sur son coude et fixant sur Réné ses yeux encore gros de sommeil, lui disait :

— Eh bien! mon cher, il se passe donc des choses inouïes, que tu viens ainsi m'éveiller à des heures impossibles... surtout quand tu sais que j'ai dansé toute la nuit...

— Oui, — fit Réné, — tu as dit le mot... il se passe des choses inouïes...

— Ah!.. — s'écria la pécheresse, — alors tu as bien fait de venir...

— M'écoutes-tu?..

— De toutes mes oreilles... — Mais, mon pauvre ami, comme te voilà pâle et défait!..

— On le serait à moins, murmura Réné.

— Il s'agit de la comtesse, n'est-ce pas?..

— Oui.

— Tes affaires vont mal?..

— Tout est perdu!..

— Tu crois?..

— Jen suis sûr.

— Il faudra voir.

— Je te répète que tout est perdu!

— Oh! d'abord, toi, tu jettes toujours le manche après la cognée!..

— Et toi, tu ne désespères jamais de rien.

— Dans tous les cas, l'un vaut mieux que l'autre.

— Non — quand les résultats sont les mêmes...

— Enfin, raconte, je jugerai.

— Eh bien! comme je savais que monsieur de Croï soupait la nuit dernière avec quelques-uns de nos amis du club qui m'avaient promis de le griser, j'ai envoyé hier à la comtesse la fameuse lettre anonyme que nous avons composée ensemble...

— Et qui lui promettait de lui faire toucher du doigt l'indigne conduite de son mari, dans la petite maison de l'allée des Veuves?..

— Précisément.

— Eh bien! est-ce que par hasard la comtesse aurait soupçonné le piége et ne serait pas venue?..

— Elle n'a rien soupçonné... elle est arrivée sans défiance...

— Alors je ne vois pas trop de quoi tu te plains... Et, à moins qu'elle ne se soit fait accompagner de quelque chevalier...

— Elle était seule...

— Je n'y comprends plus rien... — Continue. .

Réné continua en effet. — Il raconta dans tous ses détails la scène à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs. — Il n'oublia rien, ni un mot, ni un geste, ni même l'accent de madame de Croï, qui donnait aux paroles qu'elle prononçait une âpreté nouvelle. — Camélia écoutait.

A grand'peine parvenait-elle à dissimuler le sourire dédaigneux et railleur qui soulevait les coins de sa bouche, à mesure que Réné avançait dans son récit.

— Ah! — murmurait-elle en elle-même, — quel triste champion j'ai choisi là pour défendre les intérêts de ma vengeance!..

Quand monsieur de Savenay eut raconté le départ de Berthe, il se tut. — Camélia jouait silencieusement avec une des longues tresses de ses cheveux noirs et faisait la moue. — Il y eut un instant de silence.

Ce silence pesait sans doute à Réné, car il se hâta de le rompre.

Eh bien! — demanda-t-il, — maintenant que tu sais tout, qu'en dis-tu?..

— Faut-il être franche?

— Oui, certes!..

— Je vais te blesser...

— Qu'importe!

— Eh bien! mon cher, tu t'es conduit comme un sot.

— Moi!.. — s'écria le jeune homme.

— Oui! toi.

— Et, en quoi?..

— En tout!..

— Que fallait-il donc faire?..

— Précisément le contraire de ce que tu as fait. — Dans tout le commencement de ton tête-à-tête avec la comtesse, tu n'as point agi et tu as beaucoup parlé. — Il fallait ne point parler et beaucoup agir. — Tu comprends, mon cher, que rien n'est plus absurde, quand on désire une femme et quand les circonstances nous ont rendu pour deux heures ou pour une nuit le maître absolu de cette femme, que de passer son temps à lui

parler d'un amour qu'on peut lui prouver d'une façon bien autrement énergique!..

Réné voulut interrompre la pécheresse.

Mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Quant à la seconde partie de la scène, — reprit-elle vivement, — il fallait y couper court aussitôt. — La petite personne est plus rouée que toi, mon cher, — elle savait bien ce qu'elle faisait quand elle a cherché à provoquer ta colère par ses mépris simulés que tu prenais pour argent comptant!.. — Que deviendrait le grand art de la guerre, si, quand on attaque une ville, on se laissait intimider par une canonnade inoffensive au lieu de monter bravement et lestement à l'assaut... — Les femmes ressemblent aux villes, souviens-toi de cela, mon bon ami : — quand elles ne capitulent point librement et de bonne volonté, on n'en vient à bout que de deux façons, — par surprise ou par escalade. . — il fallait escalader, mon pauvre Réné. — Cette chère comtesse en aurait été enchantée après!.. — Au lieu de cela, elle doit, à l'heure qu'il est, se moquer de toi de la façon la plus déplorable!

Réné baissait la tête et mordait sa moustache. — Camélia, trompée dans ses espérances, riait — d'un rire un peu contraint. — Cette fois, le silence des deux interlocuteurs dura tout au moins trois minutes.

— Eh bien! — dit enfin M. de Savenay, — prétends-tu toujours que rien n'est perdu?

— Dieu m'en garde!.. tu m'as convertie à ton opinion. — Tout est fini — bien fini — complétement fini!.. — il ne te reste qu'à commander un convoi de

première classe pour tes espérances amoureuses à l'endroit de madame de Croï et à envoyer des lettres de faire part à tous tes amis...

— Ah! — fit Réné — ce n'est pas généreux!.. au lieu de me remonter, tu me railles.

— C'est qu'il y a de quoi, mon cher!.. — il m'est impossible de te le cacher, tu es ridicule.

Réné se leva et mit son chapeau sur sa tête.

— C'est bien, — dit-il, — je vais renvoyer son bracelet à la comtesse et partir pour l'Italie.

— Hein? — s'écria Camélia — tu dis?

Réné répéta sa phrase.

— Son bracelet? — demanda vivement la pécheresse. — Quel bracelet?

— Celui-ci.

— Il appartient à madame de Croï?

— Oui.

— D'où te vient-il?

— C'est une autre histoire.

— Ah ça! je ne sais donc pas tout?

— Tout, excepté cela qui n'a pas d'importance.

— Plus que tu ne le crois, peut-être.

— Alors, écoute; ce n'est pas long.

— Parle vite.

Réné compléta son récit en initiant Camélia aux détails de son entretien avec le cocher de citadine.

— Et tu prétends que cela n'a pas d'importance?.. s'écria la jeune femme quand il eut terminé.

— Mais... il me semble...

— Il te semble mal... — Tu n'as pas le sens commun... ce qui d'ailleurs est ton habitude.

— Enfin, explique-moi.

— Ce bracelet, mon cher, et la façon dont il est arrivé entre tes mains, changent ta situation du tout au tout. — Si tu veux maintenant, abdiquer pour quelques jours ton libre arbitre et ne te conduire que d'après mes conseils, je ne regarde plus comme désespérée cette partie que, tout à l'heure encore, je croyais si bien perdue.

— Soit, — fit Réné, — je t'obéirai aveuglément.

— Me le promets-tu?

— Je te le jure.

— Quoi que je demande?

— Oui.

— Quoi que je t'ordonne?

— Toujours oui.

— Eh bien! mon cher, à mon tour, je te fais une promesse — c'est celle d'une revanche — d'une revanche prochaine et digne de ta défaite de cette nuit — d'une revanche complète, absolue, éclatante!

XVIII

Encore le bracelet.

Madame de Croï, nous le savons, s'était endormie d'un sommeil lourd et profond.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs s'étonnent-ils qu'après ce qui venait de se passer, la jeune femme ait pu dormir.

Rien ne s'explique mieux, cependant.

Le corps et l'âme de la pauvre Berthe étaient brisés, on le comprend. — Un repos réparateur, et surtout immédiat, leur devenait indispensable pour les ranimer et les retremper. — N'a-t-on pas vu, dans certains cas, des sentinelles s'endormir en face de la gueule béante d'un canon prêt à faire feu? — Le repos de Berthe fut d'ailleurs loin d'être complet. — Des visions de fâcheux augure — un sinistre cauchemar vinrent s'asseoir au chevet de sa couche, et ne disparurent qu'aux premières clartés de l'aube.

Quand Berthe s'éveilla, le souvenir des événements

de la veille au soir lui apparut d'abord comme un mauvais rêve, à travers une sorte de brume. — Peu à peu, cette brume se dissipa. — Ses souvenirs devinrent plus distincts. — Elle se rappela tout, et elle comprit qu'elle n'avait point fait un songe. — Berthe frissonna de tout son corps en se remettant par la pensée face à face avec cette situation de laquelle elle était sortie saine et sauve par un miracle de la protection du ciel.

— Oh ! — pensa-t-elle avec épouvante, — si cet homme avait accompli ses projets infâmes, à l'heure qu'il est je serais morte !

Et elle remercia Dieu de nouveau. — Ensuite elle sonna. — La femme de chambre accourut prendre ses ordres. — Berthe s'informa de M. de Croï. — Il était rentré vers les quatre heures du matin.

Berthe demanda pourquoi l'on n'avait point obéi à ses ordres en venant l'éveiller sur-le-champ.

La camériste répondit que, si l'on avait désobéi aux ordres de Madame, c'était afin de se conformer à ceux de Monsieur, la première parole du comte ayant été pour défendre, d'une façon absolue, qu'on troublât le repos de sa femme.

Berthe n'insista point. — Elle demanda seulement si le comte était réveillé. — Il lui fut répondu qu'il n'avait point encore sonné, et que, selon toute probabilité, il dormait. — Madame de Croï se leva et se fit habiller. — Elle ressentait un malaise extrême, et elle comptait sur le grand air pour le dissiper.

La femme de chambre, après avoir mis la dernière main à la toilette du matin de sa maîtresse, se mit à

fureter à droite et à gauche dans l'appartement, rangeant et dérangeant. Cette camériste avait l'habitude de serrer, chaque matin, les bijoux que Berthe ne portait point dans la journée. Elle s'approcha de la comtesse, tenant dans sa main deux ou trois écrins entr'ouverts.

— Madame mettra-t-elle aujourd'hui son bracelet de saphir? — demanda-t-elle.

— Non, — répondit Berthe.

— Alors, Madame veut-elle me le donner afin que je le resserre?

— Prenez-le, — dit la jeune femme.

La soubrette chercha. — Elle ne trouva point. — Elle revint auprès de la comtesse.

— J'ai beau chercher, Madame, — fit-elle, — le bracelet n'est nulle part.

Machinalement, Berthe regarda son bras. — Le bracelet ne s'y trouvait pas davantage. — La comtesse fit un geste de surprise.

— Est-ce que Madame aurait perdu son bracelet? — s'écria la femme de chambre. — Ah! quel malheur! — Il faudra le faire afficher, et bien vite. — On rapporte quelquefois les objets perdus, quand ce sont des gens honnêtes qui les ont trouvés... et quand on promet une bonne récompense.

Berthe ne répondit pas. — La camériste reprit :

— Ah! quel malheur!.. quel malheur!.. un si beau bracelet perdu!

— Perdu!.. — répéta Berthe machinalement.

La soubrette se hâta d'ajouter :

— Mais j'y songe... je puis donner à Madame un

renseignement qui l'aidera peut-être à retrouver ce superbe bijou.

— Un renseignement?

— Oui, Madame.

— Lequel?

— Je sais à quelle heure le bracelet a été perdu.

— Comment cela?

— Ce ne peut être que cette nuit, quand Madame est sortie toute seule, car hier au soir, à huit heures, j'ai parfaitement remarqué que Madame avait encore son bracelet à son bras.

Berthe poussa un faible cri.

En ce moment, pour la première fois, elle venait de se souvenir que le bijou dont on remarquait la disparition se trouvait entre les mains du cocher de citadine qui l'avait conduite à l'allée des Veuves.

Or, ce bijou, il fallait le ravoir à tout prix, car, si innocente que fût Berthe, il pouvait la compromettre d'une horrible manière s'il tombait en des mains disposées à en faire un mauvais usage. — Il fallait le ravoir, disons-nous, — mais comment? — Elle avait complétement oublié le numéro de la citadine. — Et d'ailleurs, il lui semblait qu'elle allait mourir de honte à la seule pensée de se retrouver en présence de ce cocher brutal et dont toutes les suppositions étaient des outrages. — Encore une fois, comment donc faire? — Berthe ne le savait pas.

Tandis que la jeune femme se posait, avec une anxiété profonde, cette question insoluble, la camériste, — mise en éveil par le petit cri qui venait d'échapper à la comtesse, — l'examinait avec une avide curiosité,

et cherchait à lire le mot d'un secret dans les sensations fugitives qui, tour à tour, se peignaient sur son visage.

Madame de Croï, au bout de quelques instants, s'aperçut de cet examen dont elle était l'objet et se sentit blessée.

— Eh bien! Mademoiselle, qu'attendez-vous?.. — demanda-t-elle assez sèchement à sa camériste.

— Mille pardons, Madame... — balbutia cette dernière, — mille pardons, — j'attendais...

— Quoi?..

— Les ordres de Madame.

— A quel sujet?..

— Au sujet de ce bracelet perdu...

Berthe ne put réprimer un moment d'impatience qui n'échappa point à la soubrette.

— C'est bien — fit-elle — le bracelet dont il s'agit se retrouvera ou ne se retrouvera point... peu importe... ce n'est qu'une perte d'argent... ne vous en occupez pas davantage...

— Madame la comtesse n'a plus besoin de moi?.. — demanda la camériste en faisant deux pas pour se retirer.

— Non, — allez.

— A quelle heure Madame déjeunera-t-elle?

— Je ne sais encore... je ferai prévenir... allez...

Après cette injonction deux fois répété, il n'y avait pas moyen de rester plus longtemps.

La femme de chambre sortit donc, — mais fort à contre cœur. — Elle devinait qu'il se passait dans la maison quelque chose d'étrange et d'anormal. — Elle

flairait un mystère. — Elle cherchait les causes de la sortie mystérieuse de Berthe, la veille au soir. — Elle commentait le trouble inaccoutumé et l'agitation bizarre de la jeune femme au moment de son retour. — Elle cherchait à rattacher à tout cela l'histoire du bracelet perdu, — égaré peut-être quelque part. — Bref, elle bâtissait sur la pointe d'une aiguille une foule de petits romans, tous plus absurdes les uns que les autres, et, — disons-le en passant, — fort malveillants pour la pauvre Berthe.

Cette dernière, aussitôt qu'elle se trouva seule, s'enferma dans sa chambre et se mit à réfléchir profondément. — Voici quel fut le résultat de ses réflexions. — La première pensée, le premier mouvement de Berthe, avait été de tout dire à son mari.

Elle ne tarda guère à renoncer à ce projet.

Il avait, en effet, les inconvénients les plus graves, et d'abord celui de rendre inévitable une rencontre à main armée entre monsieur de Croï et monsieur de Savenay. — Or, quelque confiance qu'on puisse et qu'on doive avoir en la sainteté d'une cause et en la justice de Dieu, et il est incontestable que rien n'est plus aveugle que la pointe d'une épée, ou la balle d'un pistolet, et que bien souvent l'une et l'autre méconnaissent absolument le bon droit. — Il fallait donc que monsieur de Croï ignorât tout.

C'était l'unique moyen d'empêcher qu'il ne cherchât à venger dans un duel, la plus déloyale de toutes les trahisons, la plus mortelle de toutes les injures.

Seulement, comme Berthe sentait bien que désor-

mais, et tant qu'elle serait à Paris, il n'y aurait plus dans sa vie une minute de tranquillité absolue, — forcée de craindre sans cesse, soit quelque nouvelle tentative de monsieur de Savenay, soit quelque inopportune révélation faite à Henry, elle décida qu'en dépit des alarmantes prédictions du médecin, elle allait emmener son mari dans un lointain pays, — peu importait lequel où ils voyageraient pendant deux ou trois ans, et où ils retrouveraient sans aucun doute leur bonheur menacé.

Disons en passant que l'abominable machination dont la comtesse avait failli se trouver victime, avait au moins produit un heureux résultat. — Berthe n'était plus jalouse. — Elle comprenait que monsieur de Savenay n'avait dû reculer devant aucune fourberie pour donner au mensonge les apparences de la vérité. — Elle révoquait en doute toutes les accusations formulées par lui contre son mari, — même celles qui étaient fondées.

— Moi aussi, — se disait-elle, — moi aussi, je pourrais paraître coupable, et pourtant je suis innocente... — Henry l'est autant que moi... je dois et je veux le croire...

XIX

Le Paquet.

Plus madame de Croï réfléchissait, plus elle se trouvait confirmée dans sa résolution de ne rien révéler à son mari des événements de la soirée précédente.

En outre, elle se jurait à elle-même, nous le répétons, de ne plus douter de l'amour et de la fidélité de Henry, et de rapprocher en outre, autant que cela dépendrait d'elle, le moment du départ de Paris.

Aussitôt qu'elle eut pris une détermination irrévocable, elle se sentit un peu raffermie et rassurée, et elle put envisager l'avenir sous de moins sombres couleurs. — En ce moment on frappa à sa porte.

— Entrez, — dit-elle.

C'était M. de Croï. — Il savait que la comtesse n'ignorait pas qu'il avait passé dehors la nuit presque entière. — Il s'attendait donc à des récriminations, à des reproches, et, — ce qu'il redoutait plus que tout le reste, — à des larmes. — Son attente fut trompée

agréablement. — Berthe l'accueillit avec un doux sourire, — un doux regard et de tendres paroles.

Henry, reconnaissant de cette indulgence innattendue et inespérée, comprit aux battements de son cœur qu'il aimait plus que jamais cette femme à qui Dieu avait uni sa destinée et qui réunissait le visage et l'âme d'un ange.

Nous savons de quelle façon M. de Croï avait été jeté dans les bras d'Esther. — Nous savons par quels moyens odieux on le forçait à rester sous le joug de la courtisane juive. — La fièvre des sens, excitée par la beauté souveraine d'Esther, n'avait duré que bien peu de temps chez Henry. — Une nature d'élite comme la sienne s'était sentie bien vite humiliée du contact dégradant de la sirène vénale à qui manquaient l'intelligence et le cœur. — La satiété arrivait et avec elle le dégoût. — Les chaînes impures dont le liait la pécheresse semblaient lourdes à Henry. Ces chaînes, il les aurait brisées depuis longtemps déjà, sans la crainte du scandale dont on le menaçait toujours.

Il souhaitait ardemment qu'une occasion se présentât de fuir Paris avec Berthe, sans risquer que quelque scène désolante et odieuse de la jalouse et vindicative Esther vînt troubler le repos et détruire la confiance de Berthe. — Qu'on juge donc de la joie avec laquelle il entendit cette dernière lui témoigner le désir de se mettre en route le plus tôt possible, pour quelque lointain voyage, qui les retiendrait hors de France pendant deux ou trois années, au moins.

— Ah! — pensa M. de Croï, — le hasard me sauve!.. quand il y aura entre Esther et moi des es-

paces énormes, elle n'aura ni la volonté ni la possibilité de me suivre !.. — que Berthe soit bénie de cette bonne pensée!..

La joie de la comtesse ne fut pas moins vive que celle de son mari, lorsqu'elle le vit adopter avec un empressement enthousiaste la proposition qu'elle ne lui faisait qu'en hésitant, et avec la crainte de la voir rejetée bien loin.

Pendant un instant, ce fut plus que de la joie, — ce fut du bonheur.

Et se jeta dans les bras de Henry, et, durant quelques secondes, les cœurs des deux époux battirent à l'unisson dans une muette et ardente étreinte. — Certes tout était oublié! — Le passé et le présent n'existaient plus! — L'étoile de l'avenir se levait pour eux, étincelante et radieuse!

. . . .

Hélas!.. une fois déjà nous avons vu Berthe et Henry dans une situation identique. — Une fois déjà, après une tempête, le ciel était redevenu brillant et pur... — Tout souriait au couple amoureux et confiant...

Hélas!..

Et cependant, malgré ces présages heureux, le reptile venimeux des antiques symboles se cachait sous les fleurs de l'espérance!.. — Cette fois encore, un coup de foudre inattendu allait retentir dans le ciel éclairci!

§

Nos lecteurs se souviennent peut-être de la façon

discrète et mystérieuse dont le concierge de la maison qu'habitait M. de Croï apporta à ce dernier la fatale lettre d'Esther. — Cette scène, peut trouver son pendant dans celle que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Dans l'après-midi de même jour, Henry était sorti pour mettre ordre à ses affaires d'argent et se munir des sommes importantes que son prochain départ lui rendait indispensables, — Berthe se trouvait seule à la maison.

Assise au coin de la cheminée de sa chambre à coucher, et la tête appuyée au dossier de sa chauffeuse, elle s'abandonnait à une rêverie somnolente qui n'était pas sans charme. — Soudain elle tressaillit et tourna vivement la tête. — Elle venait d'entendre tout auprès d'elle un bruit léger. — Ce bruit était produit par la femme de chambre qui, marchant sur la pointe du pied, s'avançait de son côté. — La physionomie de cette camériste avait en ce moment une expression qui ne lui était pas habituelle et qui déplut souverainement à Berthe.

— Je n'ai pas sonné, — dit-elle d'un ton presque dur, bien éloigné de sa douceur accoutumée. — Je n'ai pas sonné et n'ai besoin de rien...

La camériste, au lieu de se retirer, fit un pas de plus en avant.

— Eh bien! — demanda madame de Croï, — ne m'entendez-vous point?..

— Pardon, Madame, mais...

— Mais, quoi?

— C'est que j'ai quelque chose à remettre à Madame...

— Quelque chose, dites-vous ?

— Oui, Madame

— De quelle part ?

— Je l'ignore.

— Voyons, de quoi s'agit-il ? — Montrez-moi ce que vous apportez et expliquez-vous...

La soubrette tira de sa poche un très-petit paquet qu'elle présenta à sa maîtresse. — Ce petit paquet était enveloppé de gros papier, ficelé avec soin et scellé en trois endroits par de larges cachets de cire rouge, que ne paraient ni armoiries, — ni couronne, — ni emblème, — ni devise d'aucune torte.

La suscription — tracée d'une écriture évidemment contrefaite, était ainsi conçue :

Rue Tronchet, n° 7.

Pour remettre à madame la comtesse Berthe de Croï.

Et au-dessous, en très-gros caractères, ces trois mots, — écrits à l'encre rouge :

POUR ELLE SEULE.

Ce petit paquet était assez lourd, — eu égard, du moins, à son peu de volume.

Berthe, après avoir examiné minutieusement tous ces détails, se tourna vers la soubrette qui la regardait faire avec un demi-sourire assez impertinent.

— Jenny, — lui dit-elle, — vous prétendez ne point savoir de quelle part vient ce paquet?..

— Oui, Madame.

— Mais alors, comment se trouve-t-il entre vos mains, et comment se fait-il que vous soyez chargée de me le remettre?..

— Mon Dieu, Madame, c'est très-simple, quoique assez mystérieux...

— Un mystère!.. dans quelque chose qui me regarde!.. — s'écria Berthe, — c'est impossible!..

— Si Madame voulait me permettre de lui expliquer... ce ne serait pas bien long...

— Parlez.

— Il y a de cela un quart d'heure, ou à peu près, — commença la camériste, — je sortais de la maison pour aller acheter du ruban rose au grand magasin qui est près de la place de la Madeleine... quand je vois, tout à côté de la porte, un jeune homme, un beau garçon, ma foi, habillé en commissionnaire. — Je dis *habillé*, car, malgré sa veste de velours et sa médaille de cuivre, il ne ressemblait pas plus à un commissionnaire véritable, que je ne ressemble, moi, à une bouquetière. Il avait l'air tout à fait d'un valet de chambre de bonne maison...

— Après?.. — dit Berthe.

— Ce jeune homme s'approcha de moi, — continua la camériste, — et me regarda dans le blanc des yeux, d'une façon si drôle que je fus au moment d'en perdre contenance...

» — Est-ce que vous n'êtes pas mademoiselle Fanny? — fit-il après m'avoir bien examinée.

» — Pourquoi me demandez-vous cela ?..

» — Parce que j'ai besoin de le savoir.

» — Eh bien ! oui, je suis mademoiselle Fanny. — Qu'est-ce que vous me voulez ?...

» — Êtes-vous dévouée à votre maîtresse ?..

» — Corps et âme.

» — Alors vous pourrez lui rendre un grand service.

» — Quel bonheur !.. Que faut-il faire ?..

» — Prendre ceci... — et, tout en parlant, il me présenta le paquet que Madame tient entre ses mains dans ce moment.

» Puis il ajouta :

» — Remettez ce paquet à madame la comtesse de Croï, — remettez-le-lui vous-même, — remettez-le à elle-même, — à elle seule, — que personne ne vous voie le lui donner, — que personne ne la voie l'ouvrir... — cela est pour elle de la plus énorme importance... — Avez-vous bien compris ?

» — Oui.

» — Ferez-vous ce que je vous demande ?

» — Cela dépend.

» — De quoi ?

» — Ce que vous me demandez ne peut-il en quoi que ce soit nuire à ma maîtresse ou lui causer un chagrin quelconque ?..

» — Ni l'un ni l'autre.

» — Vous m'en répondez ?

» — Je vous l'affirme, — et, de plus, je vous garantis qu'elle vous saura gré de ce que vous aurez fait...

» — A la bonne heure, mais, cependant, je voudrais savoir de qui vient ce paquet?..

» — Ceci, mademoiselle Jenny, regarde votre maîtresse et non pas vous.

» C'était vrai ce qu'il me disait là, aussi je n'insistai pas.

» Il reprit :

» — Eh bien! *oui* ou *non*, puis-je compter sur vous!

» J'hésitai, mais pas longtemps. — Je pensai que peut-être, en effet, il était de l'intérêt de Madame que ce paquet lui fût remis par une personne dévouée et discrète. — Je répondis :

» — Oui.

» Le jeune commissionnaire n'ajouta que ces mots :

» — Vous êtes une brave fille .. N'oubliez aucune de mes recommandations...

» Puis il tourna sur ses talons et s'éloigna, me laissant le petit paquet... — Je ne pensais plus guère à aller acheter mon ruban rose... — Je remontai sur-le-champ... — J'arrivai, sans avoir parlé à qui que ce soit, jusqu'à la chambre de Madame, et me voici... — Madame sait tout...

XX

La lettre.

Pendant le récit qui précède, et quoique en apparence il n'y eût rien qui pût la troubler dans les paroles qu'elle venait d'entendre, Berthe était pâle comme une morte.

Elle avait le pressentiment d'un malheur. — Son instinct ne la trompait pas, — pas plus que M. de Croï ne l'avait été par le sien le jour où lui était arrivée la lettre de la courtisane juive.

— C'est bien, — dit-elle à la femme de chambre, d'une voix lente et basse.

— Madame garde ce paquet ?

— Oui.

— Et Madame n'est pas mécontente de moi ?

— Pourquoi le serais-je ?.. Vous avez agi dans une intention que je crois bonne... et d'ailleurs, on vous charge d'une commission pour moi, vous vous en acquittez... quoi de plus simple ?

La camériste fit quelque pas pour sortir ; mais

avant de quitter la chambre, elle se retourna et elle s'écria :

— Ah! Madame peut compter sur mon dévouement et sur ma discrétion.

Berthe la regarda d'un air étonné.

— Qu'avez-vous dit? — demanda-t-elle.

Jenny répéta sa phrase.

— Votre dévouement, — répondit Berthe, — j'y veux croire et j'y compte; mais votre discrétion, à quel propos me l'offrez-vous?

La soubrette, fort interdite de l'accent avec lequel furent prononcés ces derniers mots, ne put que balbutier :

— Mais... Madame... il me semblait...

— Il vous semblait mal, Mademoiselle. — répliqua Berthe sévèrement; — il n'y a dans ma vie rien de mystérieux, — rien qui doive rester secret, et je n'ai besoin de la discrétion de personne. — N'oubliez plus cela, je vous prie.

La soubrette sortit aussitôt, — fort embarrassée de sa contenance, et surtout fort irritée de la leçon qu'elle venait de recevoir.

Aussitôt que madame de Croï se trouva seule, elle reprit le petit paquet qui se trouvait sur ses genoux. — Elle rompit les cachets de cire rouge. — Elle brisa la ficelle. — Elle déchira le papier gris. — Ce papier servait d'enveloppe à une petite boîte de forme oblongue, recouverte en chagrin noir et garnie en argent. — Berthe hésita avant de l'ouvrir. — Il lui semblait que de cette boîte allaient s'échapper tous les maux contenus jadis dans celle de Pandore.

Elle se décida cependant, et elle ouvrit, avec un violent battement de cœur.

La boîte était un écrin. — Cet écrin contenait deux choses : un bracelet et une lettre. — Le bracelet était magnifique et garni de rubis d'une grande beauté. — La lettre était pliée en quatre et non cachetée.

Dans le premier moment, madame de Croï avait cru qu'on lui renvoyait son bracelet.

Un seul regard suffit pour lui prouver qu'elle se trompait. — Elle n'examina qu'à peine le bijou, et elle déploya précipitamment la lettre. — Qu'on juge des sensations foudroyantes qui se succédèrent dans son âme tandis qu'elle lisait les lignes suivantes :

« Chère bien-aimée, vous avez voulu matérialiser en quelque sorte mes souvenirs de bonheur, en laissant en mes mains le bracelet que vous portiez à votre bras hier au soir... — Merci de cette bonne pensée, — merci !... — Depuis l'heure où nous nous sommes séparés, ce gage d'un amour qui vivra aussi longtemps que moi-même n'a pas quitté mes lèvres... — Ce cercle d'or a touché votre bras... — Il me semble qu'il a conservé quelque chose de vous... — Il me semble qu'il est tiède encore et parfumé comme ce bras si doux à mes lèvres.

« Vous allez dire que je suis un fou... un enfant... mais je crois fermement que ces saphirs ont emprunté leur bleu céleste à l'azur de vos yeux... — Enfin, ce bijou, — ce bijou inanimé et muet pour tout autre, il est, pour moi, vivant... — il me parle un langage que je comprends et qui m'enivre, car il me parle de vous — En échange de ce précieux souvenir, dont je jure

de ne me séparer jamais, permettez-moi de vous offrir cet autre bracelet que vous accepterez à titre de gage d'éternelle tendresse.

» L'un des pétales de la rose du côté gauche se soulève. — Sous ce pétale, il y a deux noms gravés, — les nôtres, — BERTHE et RÉNÉ, avec une date, — celle d'hier, — qui restera la date du jour le plus heureux de ma vie... — Oh! ma bien-aimée, quand j'ose jeter un regard sur ces heures brûlantes et trop courtes que nous avons passées ensemble, il me semble que je vais devenir fou, tant ces souvenirs éveillent d'ardeurs dans mon cœur et dans mes sens. — Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas?.. — Il me faudrait mourir si vous ne m'aimiez plus!.. — Mais pourquoi ces tristes pensées?.. Pourquoi songer à autre chose qu'à tout le bonheur que nous garde un long avenir?.. — Nous sommes si jeunes, ô ma Berthe, et nous avons si longtemps à nous aimer.

« Quand vous reverrai-je dans cet humble logis, dans ce boudoir modeste qui pour nous devient le ciel?... — Quand pourrai-je de nouveau murmurer à vos genoux ces mots d'amour que vous écoutez en souriant? — Quand serai-je heureux, enfin? — Bientôt, n'est-ce pas?.. Oh! laissez-moi le croire, — laissez-moi l'espérer!... — Comme moi vous êtes impatiente de changer en réalités délirantes les rêves et les souvenirs qui nous bercent!.. — Vous êtes entourée de gens qui me sont absolument dévoués, il vous est donc bien facile de me répondre sans vous compromettre.

» Au nom du ciel, ne me faites pas trop attendre...

— Je vous le jure, l'incertitude et l'impatience me tueraient!..» — Dites-moi : — A BIENTÔT!.. — Moi, je ne puis que vous répéter : A TOUJOURS!..

» *Votre* RÉNÉ. »

Quand madame de Croï eut achevé les dernières lignes de la lettre que nous venons de reproduire, le papier s'échappa de ses mains. — Elle poussa un cri étouffé, — cri de douleur et d'épouvante. — Elle se demanda si elle était folle? — Elle se demanda si son âme s'abandonnait aux illusions de quelque mauvais rêve, ou si elle se trouvait face à face avec une incompréhensible réalité?

Cette lettre qu'elle venait de lire, c'était bien à elle — la comtesse Berthe de Croï — qu'elle s'adressait!..

Cette lettre, c'était bien Réné de Savenay qui l'avait écrite!..

Et cette lettre parlait d'amour et de bonheur en des termes brûlants!..

Elle chantait une hymne d'actions de grâces pour les faveurs obtenues déjà!.. — elle en espérait bientôt de nouvelles!... — Après la scène de la veille, il fallait que cette lettre eût été écrite par un fou, — ou que celle à qui elle était adressée fût folle!.. — Entre ces deux partis. Berthe ne savait lequel choisir, et, à chaque instant, sa tête s'égarait de plus en plus.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

UN PREMIER WATERLOO.

I

Un père.

Peut-être nos lecteurs n'ont-ils pas compris, plus que madame de Croï elle-même, le sens, le but et la portée de la lettre étrange que nous venons de reproduire.

Nous allons leur expliquer de notre mieux ce qui peut leur sembler obscur.

§

Plus d'une fois déjà, dans le cours de ce récit, nous avons entendu Camélia parler de la haine et du désir,

de vengeance qui la poussaient à perdre la comtesse Berthe. — Cette haine obstinée et aveugle, nous l'avons entendue la justifier en ces termes :

« — Je suis ce qu'on nomme une *pécheresse*, c'est-à-dire une femme qu'entoure le mépris public et dont personne ne tient compte en ce monde, pas même ceux qui prétendent l'aimer...—La comtesse de Croï, au contraire, sans autre mérite que celui de s'être donné la peine de naître au sommet des degrés de l'échelle sociale, est environnée de l'estime et du respect de tous, même de celui des roués et des viveurs qui ne croient guère à la vertu!..: —Eh bien! je veux que cette grande dame descende à mon niveau et qu'elle accepte, après moi, les restes de mon amour... — Toutes les fois que l'occasion s'en est offerte, je me venge ainsi d'une société qui me paraît infâme, parce qu'elle est injuste et cruelle!.. — La chute de la comtesse Berthe fait partie de cette vengeance!.. »

En généralisant de cette façon, Camélia ne disait que la moitié de la vérité. — Sa haine était plus personnelle qu'elle ne voulait l'avouer. — Ce n'était pas seulement la grande dame qu'elle détestait dans madame de Croï, — c'était encore la femme, — car elle connaissait Berthe de longue date, et son aversion pour elle remontait aux premières années de sa jeunesse.

Pour qu'il soit possible de nous comprendre, nous devons tracer un rapide croquis de l'existence antérieure de Camélia. — C'est ce que nous allons faire.

La plus grande partie des pécheresses parisiennes — dans la proportion tout au moins des neuf dixièmes —

appartiennent par leur origine à la classe la plus infime de la société. — Beaucoup sortent d'une loge de portier pour s'élancer dans l'arène galante. — Quelques-unes ont fleuri sur le carreau des halles. — Plusieurs naissent dans les mansardes des pauvres ménages d'ouvriers du faubourg Saint-Marceau et du quartier latin. — Leur éducation est nulle. — Leur esprit — quand elles en ont — est resté parfaitement inculte. — Peu à peu, leur contact incessant avec un monde plus civilisé que celui d'où elles sortent, les dégrossit, les forme, les façonne. — De lourdes chrysalydes qu'elles étaient, elles deviennent brillants papillons. — Elles adoptent assez facilement le jargon miroitant de la bohême artistique et galante. — Elles étoilent leur conversation de toutes sortes de paillettes oratoires, clinquant ramassé dans les coulisses et dans les ateliers, mais qui, aux yeux des gens peu difficiles, passent pour de l'esprit. — Seulement ne cherchez pas à approfondir et à creuser. — Sous cette superficie miroitante, vous rencontreriez le tuf, — le non-sens, la nullité.

Ce que nous venons de dire est exact, en thèse générale. — Mais toute règle a ses exceptions, et ce sont même les exceptions — la grammaire l'affirme — qui fortifient les règles.

Parmi les prêtresses de la Vénus moderne il en est donc quelques-unes qui ne montent pas des bas-fonds de la société comme monte l'écume des lieux impurs. — Elles sont jetées dans la carrière du vice par certaines circonstances exceptionnelles. — Camélia était de ce nombre.

Le véritable nom de Camélia était Suzanne — Son père s'appelait Rigaud, — Suzanne n'avait jamais connu sa mère, morte en lui donnant le jour.

Le père Rigaud, vieux soldat amputé du bras gauche à la suite d'une blessure causée par un éclat d'obus pendant les guerres de l'Empire, vivait très-modestement de la petite pension de retraite qu'il touchait comme sous-lieutenant. — Ce brave homme — resté veuf et père — n'avait qu'une seule passion en ce monde. — C'était sa fille. — Il est vrai de dire que Suzanne, à l'âge de cinq ou six ans, était la plus ravissante enfant qu'il fût possible d'imaginer.

Rien n'égalait sa grâce et sa gentillesse. — Sa ravissante beauté promettait de devenir, un jour, éblouissante. — Son esprit précoce avait des saillies naïves, étourdissantes d'à-propos et de naturel. — Pour un étranger, pour un indifférent, Suzanne était tout cela... — Qu'on juge donc de ce qu'elle devait paraître aux yeux de son vieux père qui ne vivait que pour elle !

Aussi, c'était plus que de la tendresse. — C'était de l'adoration, — du délire, — un esclavage absolu, — une soumission aveugle aux moindres volontés, aux moindres désirs, aux caprices même de l'enfant. — Rigaud n'avait pour vivre, nous le savons, qu'une pension presque insuffisante. — Et cependant, nous l'affirmons, jamais fille de banquier millionnaire ne fut plus gâtée que Suzanne. — Pour acheter des jouets à l'enfant, Rigaud se retranchait, non point le superflu — dans cet humble ménage, il n'y en avait pas — mais le nécessaire.

Un jour — héroïsme sublime !... — il alla jusqu'à se

refuser sa ration habituelle de tabac caporal !.. — le tabac !.. cet ami fidèle, plus nécessaire au vieux soldat que le pain et que l'eau-de-vie. — Mais aussi, ce jour-là Suzanne eut une poupée nouvelle dont elle s'amusa pendant deux heures. — Rigaud pensa que son sacrifice était bien payé.

L'ex-sous-lieutenant rêvait pour sa fille l'avenir le plus splendide...

— Elle n'aura pas de dot, il est vrai, — se disait-il quelquefois ; — mais avec sa beauté, — son esprit, — avec l'excellente éducation qu'elle recevra, elle aura le droit non-seulement de choisir, mais encore de se montrer difficile, et trop heureux sera celui sur qui s'arrêtera son choix !..

Et Rigaud ne manquait point d'ajouter que le mari de Suzanne serait à coup sûr jeune, noble, beau et immensément riche. — Il lui semblait tout à fait indispensable que ces quatre conditions se trouvassent réunies, et le fils d'un pair de France, beau comme le Bacchus indien et orné de cinquante mille écus de rente, ne lui aurait semblé qu'un parti tout au plus sortable.

Dans le programme posé par Rigaud, nous avons parlé de l'éducation qu'il se proposait de faire donner à sa fille.

L'excellent homme ne se dissimulait point qu'il n'avait rien de ce qu'il faut pour élever une jeune fille, aussi, quand Suzanne eut atteint sa dixième année, commença-t-il à se préoccuper sérieusement, et à prendre des informations relatives aux moyens d'atteindre le but qu'il se proposait.

On indiqua à Rigaud le couvent de ***, comme étant l'un de ceux où les premières et les plus riches familles de l'aristocratie mettaient leurs enfants, qui en sortaient avec les talents les plus variés et l'éducation la plus accomplie.

L'ex-sous-lieutenant décida tout aussitôt que ce serait à ce couvent que serait élevée sa fille. — Seulement le prix de la pension était effrayant. — Par bonheur. l'âge de Suzanne permettait d'attendre encore deux ou trois ans, il ferait des économies.

Il se tint parole. — Le vieux soldat se mit à vivre de privations, — et quelles privations !..

Il se refusa ce qui, comme nourriture et comme vêtements, — pouvait passer pour le plus strict nécessaire.

Il demanda du travail à un huissier qu'il connaissait un peu, et il passa ses nuits presque entières à copier de la main droite — la seule qui lui restât — des assignations, des commandements et tous les autres actes de l'abominable fatras judiciaire. — Rigaud entassa, thésaurisa le produit de ses privations quotidiennes et de ses travaux nocturnes. — Cette somme amassée sou à sou finit par devenir assez ronde. — Au bout de deux ans, le chiffre surpassait l'attente du vieux sous-lieutenant lui-même. — Seulement cet argent lui coûtait bien cher, car, à force d'abstinences et de veilles, il avait abrégé de plus de moitié le nombre des années qui lui restaient à vivre. — Parfois cette douloureuse conviction traversait comme un éclair l'esprit de l'ancien soldat. — Alors, pendant un un instant, il se laissait abattre par cette pensée amère

qu'il lui faudrait se séparer de Suzanne, mais il se relevait aussitôt en disant :

— Qu'importe, après tout? — Pourvu que je vive assez longtemps pour la voir complétement heureuse, je n'en demande pas davantage !..

. . . .

Hélas !.. l'ardente prière du pauvre vieillard ne devait point être exaucée !.. — Il ne devait pas vivre assez longtemps pour voir Suzanne heureuse !.. — Mais, — grâce au ciel, — il ne devait pas non plus vivre assez longtemps pour la voir infâme !

II

Le couvent.

Ce fut une grande affaire et une douce occupation pour le vieux soldat que d'organiser le trousseau de sa bien-aimée Suzanne.

Il ne trouvait rien d'assez beau pour parer son enfant. — Il voulait, non-seulement qu'elle pût rivaliser avec les compagnes qu'elle allait avoir, mais encore qu'elle les surpassât toutes — Bref, — ainsi qu'on dit vulgairement, — le père Rigaud fit des *folies.*

Pauvre et excellent homme ! il ne se doutait guère que toutes ces dépenses, prodigieuses pour lui et hors de proportion avec ses humbles ressources, ne sembleraient que mesquines et insuffisantes dans cette sphère de richesse et d'élégance où, pour leur malheur à tous deux, il jetait sa fille !

Le jour de la séparation arriva. — Pour Rigaud et pour Suzanne, ce fut un triste jour. — Nous savons déjà que le vieux soldat ne vivait que pour son en-

fant, que jusqu'alors il n'avait quittée ni d'un jour, ni d'une heure, ni d'une minute. — Suzanne, elle, aimait son père, — de cette tendresse un peu insouciante des enfants gâtés, mais, enfin, elle l'aimait. — De part et d'autre il y eut beaucoup de larmes répandues.

Quand Rigaud, après avoir amené Suzanne au couvent, se trouva seul et hors de cette maison où il la laissait, il lui sembla qu'il venait de se séparer d'une part de lui-même et que cette part était tout ce qui lui restait de force, de verdeur, de vie, en un mot. — Il se sentit tellement isolé, tellement incapable de supporter cette existence vide désormais, qu'il fut au moment de retourner sur ses pas, de frapper à cette porte qui venait de se refermer sur lui, et de redemander sa fille. — Mais il se répéta qu'il avait agi en vue du bonheur de Suzanne... — Cette considération fut toute-puissante. Il se sacrifia de nouveau.

Suzanne n'était pas depuis une heure au couvent, qu'elle avait déjà souffert dans tous les instincts de sa vanité de jeune fille et de son orgueil naissant. — Ce même jour, et presque en même temps que Suzanne, une nouvelle venue était arrivée. — Cette dernière se nommait Berthe de Lespars. — Elle était un peu plus jeune que mademoiselle Rigaud.

Ainsi que cela ne manque guère d'arriver dans toutes les pensions, — colléges ou couvents, — les anciennes pensionnaires se hâtèrent d'établir un parallèle entre les deux arrivantes.

Ce parallèle ne fut point, tant s'en faut, à l'avantage de Suzanne. — Cela devait être. — Voici pour-

quoi : — Berthe appartenait à une famille riche et aristocratique. — Elle avait cette distinction naturelle, cette élégance innée, qui doublent la beauté et donnent une énorme valeur aux choses les plus simples. — Sa toilette enfantine était d'un goût charmant. — Enfin elle se trouva, dès l'abord, parfaitement à son aise au milieu d'autres enfants de son âge et de sa caste.

Suzanne, au contraire, se sentit immédiatement dépaysée. — Son père, — le plus honorable, sans contredit, et le meilleur de tous les hommes, — n'était qu'un officier de fortune, un pauvre sous-lieutenant en retraite. — Né dans le peuple, son éducation et ses manières ne démentaient point son origine. — Il n'avait donc pu apprendre à Suzanne ce qu'il ignorait lui-même. — La petite fille savait lire et écrire, — voilà tout. — Ses manières étaient gauches et embarrassées; — son langage incorrect et souvent trivial.

La couturière employée par le père Rigaud pour sa fille n'habillait guère que les petites bourgeoises du faubourg Saint-Denis; — faubourg qui n'a jamais été cité pour son élégance. — Les vêtements de l'enfant avaient donc au premier coup d'œil un cachet d'incontestable vulgarité. — Ajoutez à cela qu'ils étaient portés sans grâce et avec un embarras qui augmentait de minute en minute.

Nous constatons là — dira-t-on — de bien petites choses.

Eh ! mon Dieu, dans la position où se trouvait placée Suzanne, ces petites choses sont énormes.

Presque toujours les très-jeunes enfants — le fait est digne de remarque — ont besoin d'une victime, — que ce soit un chien, un chat, un oiseau ou un autre enfant. — Ce n'est pas cruauté — c'est taquinerie. — Les exceptions existent sans doute, mais elles sont rares. — Pas de collége, pas de pensionnat, pas d'école, pas de classe qui n'ait son *patira*.

Le grand analyste du cœur humain, le bon Jean de La Fontaine l'a écrit :

« Cet âge est sans pitié!.. »

Les pensionnaires du couvent dont nous parlons accueillirent Berthe de Lespars à bras ouverts et firent leur souffre-douleurs de Suzanne Rigaud. — On railla son accoutrement, — on fit des gorges-chaudes de son langage et de ses façons. — On l'accusa d'être commune, — on lui reprocha d'être laide!.. — Oui, — Suzanne, malgré toutes les promesses de son enfantine beauté, fut taxée de laideur par ses injustes petits tyrans! — Timide, confuse, et n'osant répondre un seul mot, Suzanne s'était retirée dans un coin pour y pleurer en silence. — Elle souffrait horriblement. — Elle sentait sourdre en son cœur une rage d'autant plus douloureuse qu'elle était impuissante. — Elle se prenait à haïr de toute son âme cette autre arrivante, cette Berthe de Lespars à qui on la comparait pour l'humilier, et qui était par cela même la cause involontaire et innocente de tout ce qui se passait.

Nous disons *involontaire* et *innocente*, car Berthe ne se mêlait point aux persécutrices de Suzanne, et si cela avait dépendu d'elle, elle aurait certainement fait

cesser cette guerre de coups d'épingles. — Chose étrange!.. A dater de ce jour et de cette heure, cette haine née dans l'âme d'une enfant, pour une cause si futile, ne devait jamais s'éteindre, et nous connaissons déjà quelques-uns des fruits terribles qu'elle devait porter plus tard. Bien d'autres épreuves étaient réservées à Suzanne.

L'une des plus cruelles fut celle-ci. — Une fois chaque semaine, — le mercredi, — les parents des élèves étaient admis à les visiter au parloir. — Ces jours-là, la vaste cour du couvent s'encombrait d'équipages blasonnés. — Les mères, en grande toilette, apportaient à leurs filles quelque futilité somptueuse, quelque charmante inutilité.

Dès le premier mercredi qui suivit l'entrée de Suzanne, le bonhomme Rigaud arriva, tout défaillant d'émotion et de bonheur à la pensée de serrer sa chère fille sur son cœur. — L'ex-sous-lieutenant était vêtu comme de coutume, c'est-à-dire d'une façon plus que simple.

Ses cheveux gris, coupés ras, — ses longues moustaches, son teint basané, — son col noir très-haut et liseré de blanc, — sa longue redingote bleue, tombant sur les talons et boutonnée militairement jusqu'au cou, lui donnaient l'air d'un de ces vieux troupiers dont Charlet a reproduit si souvent les physionomies énergiques.

Au moment où il entra dans le parloir, au milieu des robes de velours, des volants, des dentelles et des toilettes éclatantes, et où il embrassa sa fille en pleurant de joie, toutes les conversations furent interrom-

pues. — On examinait Rigaud avec une curiosité ironique et malveillante, et, malgré le respect que devaient inspirer le bras mutilé et la croix du vieux soldat, on entendit le bruit de quelques éclats de rire mal dissimulés.

Ces éclats de rire firent plus de mal à Suzanne que ne lui en aurait fait un coup de couteau. — Pour la première fois, un sentiment mauvais entra dans son âme. — Elle eut honte ds son père!.. — Pauvre père!.. — S'il avait pu lire en ce moment dans l'âme de sa fille, — nous n'hésitons point à le dire, — il serait tombé foudroyé!..

L'heure des visites s'écoula. — Rigaud partit. — Suzanne ne rentra dans les cours où se trouvaient ses compagnes qu'avec une profonde terreur. — Elle s'attendait à ce qu'une grêle de sarcasmes allait tomber sur elle. — Ce n'était que trop vrai!.. — La malheureuse enfant entendit, pendant plus d'une heure, se croiser autour d'elle des exclamations épigrammatiques dans le goût suivant :

— Son père est un maréchal de France, bien sûr!..

— Ou un maréchal-ferrant!... c'est plus probable!..

— Moi, je l'avais déjà vu... son père .. dans une rue qu'on repavait... il y avait un tas de pavés, un lampion et un invalide... C'était lui qui était l'invalide...

— N'en dites pas de mal, Mesdemoiselles, l'empereur Napoléon l'avait fait caporal!...

— Il est acteur au Cirque-Olympique... Un soir que

maman m'a menée voir une pièce où l'on se bat, il jouait le rôle d'un grognard... — Il ne change pas d'habit pour venir ici, c'est commode !..

Cet échantillon nous paraît plus que suffisant. — Tout était de cette force et de ce bon goût. — Comme de coutume, Suzanne ne répondait rien. — Seulement son cœur se gonflait à briser sa poitrine, et elle murmurait :

— Je me vengerai !...

Aveuglement bizarre !.. — Une seule des compagnes de la jeune fille restait étrangère à ces persécutions et à ces attaques. — C'était Berthe de Lespars. — Et c'est justement sur celle-là que se concentraient toutes les pensées de haine et de vengeance de Suzanne Rigaud.

III

Suzanne.

Suzanne atteignit sa seizième année. — Tout s'était développé chez la jeune fille, la taille, la beauté, l'intelligence.

Ses compagnes avaient cessé d'en faire le but de leurs moqueries, car, si peu bienveillantes à son égard que fussent les dispositions de celles qui l'entouraient, il n'y avait rien en elle désormais qui pût fournir à la raillerie le plus léger prétexte. — D'ailleurs, Suzanne n'était plus timide. — Elle avait maintenant bec et ongles, et elle aurait su répondre, et répondre vertement, à toutes les attaques. — Seulement parmi la foule de ces jeunes filles qui l'environnaient, Suzanne ne comptait pas une amie. — Ces aristocratiques petites personnes tenaient à distance l'enfant pauvre d'un vieux soldat et n'auraient consenti pour rien au monde à frayer avec elle sur un pied de familiarité ou même d'égalité.

Ce dédain calculé faisait s'aigrir de plus en plus le

levain d'amertume qui fermentait au fond du cœur de Suzanne. — Elle travaillait alors avec une ardeur fébrile en se disant :

— Aucune de celles qui affectent de me dédaigner ainsi n'est mon égale par la beauté. . — Je veux les surpasser toutes par l'esprit et par les talents, et qui sait s'il ne viendra pas un jour où les rôles changeront, et où je monterai si haut que nulle ne pourra m'y suivre !..

Pour nous résumer en peu de mots, voici quels avaient été pour Suzanne les résultats de l'éducation qu'elle venait de recevoir : — D'abord une instruction plus sérieuse et plus profonde que ne l'est habituellement celle des jeunes filles. — Des talents variés. — Elle dessinait à merveille et elle était bonne musicienne. — Des manières irréprochables. — Un désir éperdu de domination. — Une soif ardente de goûter enfin tous les plaisirs que procurent le luxe et la fortune et dont elle entendait parler sans cesse. — La volonté bien arrêtée d'arriver par tous les moyens à la réalisation de ses rêves ambitieux. — Une haine envieuse et constante à l'endroit de tout ce qui était au-dessus d'elle par la richesse ou la position sociale.

Et, si l'on nous parle des principes religieux de Suzanne, nous répondrons que ces principes étaient à peu près nuls. — Comment cela pouvait-il se faire, car enfin la religion était une des bases de l'enseignement dans le couvent où se trouvait la jeune fille ? — Oui, certes, mais Suzanne, qui voyait pratiquer sans cesse un si flagrant désaccord entre les maximes de la charité et de la fraternité évangéliques, en concluait

avec une logique désespérante qu'il était inutile de se ployer à l'observance de préceptes si outrageusement transgressés.

Rien de plus faux que ce raisonnement, sans doute, mais aussi rien de plus plausible pour une jeune et ardente intelligence.

Un jour, — un mercredi, — le vieux sous-lieutenant ne vint point au parloir. — C'était la première fois, — depuis que Suzanne était au couvent, — que Rigaud manquait à lui faire sa visite de chaque semaine. — La jeune fille s'en étonna, mais sans cependant s'en inquiéter. — Le lendemain une vieille parente du sous-lieutenant, — blanchisseuse de fin dans le quartier Popincourt, vint chercher Suzanne pour la conduire auprès de son père qui, la veille, au moment où il allait se mettre en route, était tombé frappé d'un coup de sang.

Suzanne, épouvantée, courut auprès du lit de son père. — C'était un lit d'agonie. — La congestion cérébrale avait été complète. — Rigaud ne reconnut pas sa fille. — Ses lèvres à demi paralysées bégayaient des mots sans suite dans lesquels revenaient le nom de *Suzanne*. — Mais ce nom il ne le prononçait que machinalement et par habitude, car sa raison n'existait plus.

Deux heures après, Rigaud était mort et Suzanne était orpheline. — L'ex-sous-lieutenant, nous le savons, n'avait pas un sou de fortune. — On trouva cependant, dans le tiroir de sa vieille table, la somme amassée par lui pour payer au couvent le prochain trimestre de la pension de sa fille.

La destination de cette somme fut changée. — La blanchisseuse, parente de Suzanne, déclara qu'elle prendrait chez elle sa nièce, et qu'au lieu de la laisser passer son temps à ne rien faire avec des filles de gens riches, elle lui donnerait un bon état qui la mettrait à même de gagner honnêtement sa vie — Ce raisonnement était juste. — La vieille parente, en parlant ainsi, prouvait qu'elle ne manquait ni de sens ni de cœur.

Les meubles plus que modestes de Rigaud furent vendus, et Suzanne s'installa dans le sombre taudis que sa tante occupait rue des Amandiers-Popincourt, — un des plus sales et des plus abominables quartiers de Paris.

Notre plume n'est pas assez éloquente pour essayer seulement de décrire ce qui se passa dans l'âme de la jeune fille, lorsque, tombant du haut de ses rêves d'avenir, elle se vit (ce qui lui semblait le comble de la dégradation et de l'abjection) condamnée à des travaux d'une nature excessivement répugnante, car les clients de la vieille blanchisseuse étaient de pauvres ouvriers qui ne se piquaient point de porter du linge blanc tous les jours.

Oh! alors, Suzanne en arriva à regretter de toute son âme ces jours passés qui lui avaient paru si tristes et si désespérants, et ses compagnes du couvent, si fières, si hautaines, si insolentes. — Sans doute elle avait souffert, beaucoup souffert dans son orgueil froissé, — mais, au moins, côtoyant ce monde d'élite, elle pouvait jeter un coup d'œil sur la porte entr'ouverte de ce qui lui semblait le paradis. — Maintenant

tout était changé. — L'horizon avait disparu. — Suzanne étouffait, comme une fleur sans air et sans soleil.

Certes, mieux eût valu mourir que de vivre d'une telle vie. — Suzanne pensa au suicide. — Elle y pensa sans effroi, et même avec une sorte de soulagement, comme à un refuge assuré où, du moins, elle ne souffrirait plus.

Un jour, — sans avoir rien dit à personne, — elle sortit de chez sa tante et se dirigea, tête nue, du côté de la place de la Bastille — Elle voulait en finir et elle allait à la Seine. — Lorsque Suzanne atteignit les boulevards, elle se trouva l'objet de l'attention universelle.

Chacun se retournait pour la regarder passer. — Elle marchait lentement et il n'y avait rien d'égaré dans sa démarche ni dans son regard. — Seulement, sa pâleur était effrayante, — mais cette pâleur étrange ajoutait encore à sa beauté. — Suzanne avançait toujours, sans seulement s'apercevoir de la surprise et de l'admiration qu'elle faisait naître. — Elle dépassa bientôt la place de la Bastille, — elle longea le grenier d'abondance et, enfin, elle atteignit les bords de la Seine.

La rive était déserte. — Suzanne s'arrêta pendant un instant — Derrière elle, à une distance d'une cinquantaine de pas, — marchait un jeune homme qui la suivait depuis le moment où elle était arrivée sur le boulevard. — Le temps d'arrêt de Suzanne ne dura guère plus d'une seconde. — Sa résolution était irrévocable. — Elle continua de marcher, — elle arriva sur le bord du talus qui dominait la rivière, et alors, —

prenant son élan, — elle se précipita dans les eaux profondes et rapides qui se refermèrent sur elle.

— Ah ! — murmura avec une exclamation énergique le jeune homme qui l'avait suivie jusque-là, — je m'en doutais !.. j'en étais sûr !..

Et, ne prenant que le temps de jeter bas sa redingote et son chapeau, il bondit à son tour dans la Seine.

Ce jeune homme était un habile et vigoureux nageur, et, bien lui en prit, car, sans cela, il se serait infailliblement perdu avec Suzanne au lieu de la sauver, tant est impétueux et presque irrésistible le courant de la Seine en cet endroit.

La robe flottante de la malheureuse enfant venait de reparaître et tachait l'eau comme un point noir. — Cinq ou six brasses suffirent au jeune homme pour atteindre ce point. Suzanne avait perdu connaissance. Le jeune homme la saisit de la main gauche par ses longs cheveux dénoués. — Puis, de la main droite, il nagea vers le bord qu'il atteignit, non sans peine. — Il déposa sur le gazon de la rive la jeune fille évanouie et il s'efforça de la ranimer. — Ce fut en vain. — On eût dit que le vœu de Suzanne avait été exaucé déjà et qu'elle était tout à fait morte.

En ce moment arrivaient deux ou trois curieux, attirés par l'étrangeté de cette scène dont ils avaient été témoins de loin. — Sur la prière du jeune homme, l'un d'eux courut jusqu'à la place de la Bastille chercher un fiacre qu'il ramena aussitôt. — Aucune indication ne pouvait désigner le logis de Suzanne — L'inconnu monta donc en voiture avec celle qu'il

n'était pas encore certain d'avoir pu sauver, et donna l'ordre au cocher de les conduire tous deux dans la rue des Marais où il demeurait.

Quand Suzanne rouvrit les yeux, elle s'aperçut avec stupeur qu'elle était couchée dans une chambre étrangère, et qu'un visage inconnu, mais doux et souriant, se penchait vers le sien

IV

Pécheresse.

Le sauveur de Suzanne se nommait Victor Herler. — Il avait vingt-six ans. — C'était un grand garçon, de bonne mine, qui ne manquait ni de cœur ni d'esprit.

Il suppléait par des travaux littéraires assez maigrement rétribués, à l'absence de toute fortune — Sa collaboration enrichissait d'articles pleins de verve et d'originalité une demi-douzaine de journaux inconnus. — Il faisait aussi du théâtre, et non sans succès, mais il n'avait jamais pu, jusqu'alors, venir à bout de faire jouer ses vaudevilles ailleurs qu'à Beaumarchais, aux Délassements-Comiques et aux Folies-Dramatiques — Bref, bon an mal an, il réalisait un millier d'écus avec lesquels il vivait tant bien que mal.

Victor Herler s'arrangeait le mieux du monde de cette existence plus que médiocre. — Il avait foi dans l'avenir et il ne désespérait point de se voir un jour l'émule de Scribe et le rival de Dennery.

A la fin du précédent chapitre, nous avons laissé Suzanne, au moment où elle venait de reprendre connaissance dans le lit et presque dans les bras du jeune homme.

La position désespérée de la malheureuse enfant n'avait que deux issues. — La première était de se cramponner à son projet de suicide et de le mettre à exécution de nouveau. — La seconde...

Oh! la seconde se devine. — Ce fut celle-là que choisit Suzanne. — Trois jours après, elle était la maîtresse de Victor Herler. — Cette liaison dura six mois. — Pendant ces six mois, Suzanne aima-t-elle cet amant que lui avaient donné le hasard et la nécessité? — Nous ne le croyons pas.

D'abord, Suzanne n'avait point une âme aimante, tant s'en faut; ensuite, la position de Victor Herler était infiniment trop modeste pour permettre à la jeune fille de satisfaire ses instincts de luxe et d'élégance.

Ce mariage de la main gauche produisit un résultat fatal. — Victor Herler mit sa maîtresse en rapport avec quelques femmes galantes et avec quelques actrices des petits théâtres dont il était l'un des fournisseurs. — Ces liaisons démoralisèrent complétement la jeune fille. — Son jugement se faussa, — elle perdit toute notion du bien et du mal, et elle en arriva rapidement à voir un moyen de fortune dans les trafics de l'amour vénal.

On comprend que de semblables idées, aussitôt qu'elles ont germé dans le cerveau d'une fille d'Ève, doivent y porter des fruits rapides. — Suzanne se promit de se séparer de son amant à la première oc-

casion qui se présenterait. — Cette occasion ne se fit pas attendre. — Un de ces vieux viveurs dont fourmille Paris, et qui papillonnent chaque soir aux avant-scènes des petits théâtres, vit Suzanne chez l'une de ses amies. — Il la trouva belle et il le lui dit.

Le vieux viveur était riche. — Suzanne agréa ses propositions pécuniaires et amoureuses. — Le *marché* fut conclu sur-le-champ. — Suzanne écrivit à Victor Herler un billet de trois lignes, dans lequel elle le prévenait qu'elle ne rentrerait pas le soir. — C'était, comme on le voit, très-court et très-complet.

Ainsi se dénoua, ou plutôt se rompit la première liaison de la jeune fille.

A partir de ce moment, Suzanne devint une femme entretenue dans toute l'acception du mot, et compta parmi les pécheresses parisiennes. — Elle avait rêvé jadis d'atteindre un jour les plus hauts sommets de l'échelle sociale. — Son ambition, maintenant, fut moindre. — Elle rêva seulement d'occuper le premier rang parmi ses pareilles, et de les écraser toutes par l'insolence de son faste royal. — Nous savons déjà qu'elle attendit longtemps la réalisation de ce rêve. — Nous avons vu Réné de Savenay changer en réalités les décevantes illusions de la pécheresse.

Aux débuts de sa carrière galante, Suzanne jugea convenable de prendre un nom de guerre. — *Camélia* fut celui qu'elle choisit. — Nous savons déjà que ce nom allait à merveille à sa beauté. — Certes, au milieu de tous les plaisirs dont l'environnèrent ses amants successifs, Camélia parvint souvent à s'étourdir. — Peut-être même arriva-t-il parfois qu'elle put se

croire heureuse. — Mais, parmi ces enivrements passagers, il est une chose qui ne manquait jamais de la blesser au cœur.

C'est quand, soit à l'Opéra, soit au bois de Boulogne, soit au Théâtre-Italien, elle reconnaissait quelqu'une de ses anciennes compagnes du couvent, — riche, entourée d'hommages respectueux, et d'un luxe dont la source n'était point immonde. — Oh! alors, sa position lui pesait comme pèse au front de Satan son diadème rougi au feu. — Elle se trouvait la plus misérable des créatures, — elle maudissait le hasard, si prodigue envers les unes, si avare pour les autres, et, volontiers, elle aurait poussé des cris de rage!.. — On devine ce qui se passa dans son âme, le soir, où, à l'Opéra, elle vit Réné de Savenay, son amant, entrer dans la loge d'une jeune femme dont l'éclatante beauté attirait tous les regards, et lorsque, dans cette femme, elle reconnut Berthe de Lespars devenue comtesse de Croï. — Sa haine d'autrefois pour son ancienne compagne se réveilla plus âcre, plus ardente, plus vivace que jamais. — Elle se jura à elle-même de trouver un moyen quelconque d'assouvir cette haine d'une façon terrible!.. — Elle se jura de perdre son innocente ennemie et de lui ravir tout à la fois son honneur et son bonheur!..

Et, certes, on ne pouvait l'accuser d'avoir négligé quelque chose pour arriver à ce double résultat!.. — C'est afin d'atteindre ce but qu'elle avait prêté une coopération si active à tous les projets de Réné, — qu'elle avait machiné tant de trames odieuses, tant de ténébreuses intrigues; — c'est pour cela, enfin, qu'elle

avait dicté cette dernière lettre, chef-d'œuvre de monstrueuse rouerie, qui accompagnait l'envoi du bracelet de rubis.

Camélia avait calculé qu'une lettre semblable rendrait la comtesse à demi-folle, et elle comptait sur la terreur vertigineuse qui ne manquerait point de s'emparer de la jeune femme pour la pousser à quelque démarche imprudente.

Le bracelet de saphirs, resté entre les mains de Réné, était aussi une arme dont elle se promettait bien de se servir.

Vraiment la pauvre Berthe était échappée par un miracle au piége tendu sous ses pas.

Puisque Camélia ne pouvait parvenir à rendre la jeune femme coupable avant de la déshonorer, elle s'était juré de la déshonorer innocente.

§

Rejoignons, s'il vous plaît, Réné de Savenay.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis cet insuccès si complet, si honteux, depuis ce premier Waterloo que Réné, aigri par les acerbes railleries de Camélia, ne pouvait venir à bout de se pardonner à lui-même.

— Ah ! — se disait-il en se promenant à grands pas dans sa chambre à coucher, tout en mordant sa moustache et en mâchant avec impatience le bout de son cigare, — si du moins quelque victoire venait me consoler de cette défaite !.. — Si quelque nouvelle intrigue

venait me distraire!.. Mais où chercher... où trouver ce qu'il me faut?..

Réné en était là de son monologue, quand la porte s'ouvrit doucement. — Quelqu'un entra. — Le jeune homme se retourna. — Le nouveau venu était un domestique que Réné avait à son service depuis deux mois environ, et qui se nommait Larose. — Ce domestique offrait dans toute sa personne un type assez original. — Il était si allongé et si fluet qu'on se sentait toujours disposé à croire qu'il venait d'être pris entre deux portes, comme l'un des personnages des *Pilules du Diable*. — Sa démarche était lente et ses gestes gauches, quoiqu'il fût en réalité fort adroit et ne cassât jamais rien dans la maison. — Sa petite tête, plantée sur un long cou, affectait la forme pointue d'un pain de sucre. — Au premier abord, sa figure paraissait naïve et sa physionomie semblait niaise. — Mais, en examinant plus attentivement ce visage en lame de couteau, on aurait découvert sans peine que, sous leurs paupières clignotantes, les yeux étaient vifs et observateurs, et que cette large bouche, armée de longues dents et pourvue de lèvres minces, était mobile et intelligente.

Réné n'avait pas à se plaindre du service de ce valet, remarquable par sa ponctualité et son obéissance passive. — Il ne le considérait d'ailleurs ni plus ni moins que comme une sorte d'automate habilement machiné, et jamais l'idée ne lui était venue de lui adresser la parole pour autre chose que pour lui dire :

— Faites ceci... faites cela...

Larose entra dans la chambre à coucher d'un air plus humble encore et plus soumis que de coutume.

Il referma la porte et salua. — Il fit trois pas en avant et salua de nouveau. — Enfin, raìde et immobile comme un piquet ou comme un soldat prussien, il s'arrêta devant Réné.

V

Larose.

Réné attendit ce que son domestique pouvait avoir à lui dire. — Larose salua une troisième fois et ne desserra pas les dents.

— Je ne vous ai point sonné... — dit alors Réné.

— Je sais qu'en effet monsieur le baron ne m'a pas fait cet honneur, — articula lentement Larose.

— Alors, que me voulez-vous ?

— Je voudrais avoir l'honneur de dire deux mots à monsieur le baron...

— A quel sujet ?

— A celui-ci : — je désirerais que monsieur le baron voulût bien me faire mon compte et me renvoyer...

— Vous renvoyer ?.. — s'écria Réné stupéfait.

Larose salua pour la quatrième fois. — Puis il soupira. — Et, enfin, il répondit :

— Mon Dieu, oui.

— Ainsi, — demanda monsieur de Savenay, — vous voulez me quitter, Larose?

— C'est avec désespoir, monsieur le baron, mais il le faut!..

— Il le faut?..

— Absolument.

— Et pourquoi?

— Sans doute parce que cela est écrit là-haut...

Réné regarda Larose d'un air stupéfait.

Le valet poursuivit d'un ton dogmatique :

— Et tout ce qui est écrit là-haut doit s'accomplir... du moins c'est l'avis de *Jacques le Fataliste* et le mien...

Monsieur de Savenay tombait des nues.

— Comment, Larose, s'écria-t-il, — vous avez lu Diderot?..

— Eh! mon Dièu, monsieur le baron, — répondit le valet avec une feinte modestie de l'effet le plus comique, — il faut bien lire un peu de tout...

— Mais, par quel hasard?..

— C'est bien simple...

— Comment?

— J'ai été au service d'un académicien...

— Eh bien?

— Eh bien! quand il était sorti, je m'installais dans un bon fauteuil et je prenais les livres de sa bibliothèque...

— Au lieu de faire son appartement et de cirer ses bottes, n'est-ce pas?..

— Que voulez-vous, monsieur le baron, j'adore la lecture...

— En vérité !..

— J'étais né pour être un savant, moi !..

— Voyez-vous ça !..

— Mais, hélas ! j'ai manqué ma vocation...

— C'est donc pour cela que vous tenez toujours votre plumeau en valet de comédie, maître Larose?

Le visage du domestique s'illumina soudain, tandis qu'il répondait avec feu :

— Les valets de comédie !.. ah ! monsieur le baron, quelle corde vous touchez là !... — Molière ! — Regnard ! quels auteurs ! *Frontin*, — *Crispin*, — *Mascarille*, — quels hommes !

Réné se mit à rire.

— Quand je pense aux hauts faits de ces héros, je n'en dors pas, monsieur, ou j'en rêve !.. Servir *Valère*, *Damis* ou *Clitandre*, duper les pères et berner les tuteurs, voilà ce qu'il m'aurait fallu, monsieur le baron !.. c'est à ces nobles passes-temps que j'aurais pu prouver mon mérite et dire comme l'immortel Chénier : — *il y avait là quelque chose!..*

Et tout en prononçant ces paroles, Larose se frappa le front d'un geste dramatique.

— Savez-vous, mon cher, — dit Réné, — que vous êtes fort amusant !

— Monsieur le baron est bien bon, — répondit Larose en saluant pour la cinquième fois.

— Revenez à ce dont vous me parliez tout-à-l'heure... — donc, vous me demandiez votre compte?..

— J'avait cet honneur et ce regret...

— Je vais vous payer, mais d'abord je veux savoir la véritable raison de votre départ...

— Ah! si j'osais!..

— Je vous permets d'oser.

— Eh bien! je suis méconnu par monsieur le baron...

— Méconnu!..

— Entièrement.

— Et de quelle façon?..

— Monsieur est un homme de bonnes fortunes...

Réné sourit.

— Monsieur séduit toutes les femmes...

Réné redressa sa moustache.

— Monsieur a chaque jour de nouvelles aventures...

Réné prit son air le plus fat.

Nul n'est grand homme pour son valet de chambre, — dit un vieux proverbe.

Réné était un grand homme pour le sien!.. — suffrage flatteur et surtout rare!

Larose poursuivit.

— Eh bien, monsieur le baron ne me témoigne aucune confiance. — Monsieur ne se sert jamais de mes talents, et, franchement, ça me désole...

— Alors, c'est là la cause de votre demande de tout à l'heure?..

— L'unique.

— Ainsi, vous souhaiteriez?..

— Être votre Mercure galant, — votre grison, — votre cardinal Dubois, voilà mon ambition en trois mots, voilà ce qui ferait mon bonheur!.. — Diminuez mes gages si vous voulez, monsieur le baron, — ne me payez même pas du tout .. mais employez-moi!..

Et le rusé valet ajouta, mais à part lui :

— Je rattraperai ça sur autre chose... avec de jolis intérêts...

— Ah ! ça, — pensa Réné, — mais c'est un trésor, que ce garçon-là !.. et je ne m'en doutais pas !..

Puis, tout haut, il reprit :

— Avez-vous pratiqué déjà dans la spécialité que vous réclamez auprès de ma personne ?..

— Oui, monsieur le baron... et avec quelque distinction... j'ose m'en flatter...

— Chez qui ?..

— Chez un pair de France vieux, et chez deux fils de famille jeunes.

— Vous êtes discret ?..

— Comme un tanche.

— Vous avez de l'esprit ?..

— Gros comme moi... si j'étais gros !.. — j'ai même celui de paraître bête, ce qui n'est pas un mince mérite...

— Dans tous les cas, maître Larose, vous ne pêchez point par excès de modestie...

— Employez-moi, monsieur le baron, et vous verrez si je me vante à tort...

— Eh bien, soit, — je vous mettrai à l'essai...

— Et monsieur le baron pense-t-il que ce sera bientôt ?..

Un éclair traversa l'esprit de Réné.

— Ce sera tout de suite, — répondit-il.

Larose fit un mouvement de joie.

M. de Savenay venait de se rappeler cette délicieuse jeune fille, cette ravissante raccommodeuse de cache-

mires qu'il avait remarquée quelque temps auparavant chez Camélia.

Seulement il ne se souvenait ni du nom ni de l'adresse de cette merveille.

— Donnez-moi le portefeuille qui est sur la cheminée, — dit-il à Larose.

Le valet obéit. — Réné tourna les pages de l'agenda qu'on lui présentait, et, sur l'une d'elles, il trouva cette note écrite au crayon :

« *Madame Girard, — rue Neuve-Saint-Nicolas, n° 47.* »

— Tenez, Larose, — fit-il en lisant tout haut l'adresse de la mère d'Aline, il y a là une petite personne qui me plaît... ayez-moi des renseignements très-complets... et surtout très-prompts.

— Ah ! monsieur le baron, — s'écria Larose, — c'est vraiment par trop facile, ce dont vous me chargez là ; — j'aurais voulu, pour débuter, quelque entreprise plus hardie...

— Il faut se contenter de ce que l'on a, — répondit philosophiquement Réné ; — plus tard, nous trouverons mieux...

— Avant ce soir, monsieur le baron aura ses renseignements...

— C'est bien...

Larose fit un dernier salut et sortit à reculons.

— Le drôle a de l'esprit !.. — pensa Réné resté seul, — il doit me voler beaucoup, mais qu'importe !.. il est amusant !..

Puis M. de Savenay, remis en belle humeur par la

conversation que nous venons de rapporter, s'habilla et sortit.

Il fit d'abord quelques tours au bois.

Puis il alla dîner, et de là au club, où il se fit un véritable plaisir de raconter à une demi-douzaine de ses amis que la comtesse de Croï était sa maîtresse depuis l'avant-veille, et, à l'appui de ce dire, il montrait le bracelet de Berthe, doux gage d'amour laissé entre ses mains aux premiers rendez-vous.

Messieurs les viveurs trouvèrent parfaitement naturelle la confidence de leur jeune ami, et pas une voix ne s'éleva pour imposer silence à se misérable!

§

L'autre jour, une jeune femme, — des plus charmantes et des plus spirituelles qui se puisse imaginer, — nous faisait l'honneur de nous dire que le roman qui s'appelle les *Viveurs de Paris* l'intéressait au plus haut point. — Elle aimait Berthe. — Elle estimait Maxime. — Blondine ne lui déplaisait point.

Nous lui fîmes alors cette question :

— Et de Réné, — qu'en pensez-vous ?..

— Oh ! Réné, — répondit-elle, — c'est un gueux, mais il est charmant!..

. . . .

O filles d'Ève!.. sous vos robes onduleuses, on verra donc toujours frétiller la queue du serpent, et, tant qu'existera le monde, vous aurez donc l'étrange manie d'adorer le fruit défendu!..

VI

arose à l'œuvre.

Réné rentra de fort bonne humeur. — Il avait reç force compliments pour sa prétendue bonne fortune — Il avait gagné deux mille écus au wisth. — Bref il se sentait parfaitement satisfait de la soirée, et i lui semblait déjà que les brumes de son Waterloo se dissipaient pour laisser briller dans un ciel sans nuage l'étincelant soicil d'Austerlitz.

Dans l'antichambre, et à moitié endormi sur une banquette, se trouvait quelqu'un que Réné ne reconnut pas d'abord. — Ce quidam n'était autre que maître Larose qui ne portait point sa livrée, et qui, de plus, avait fait subir à son visage quelquès légères modifications. — Qui sait si ce valet n'était point né pour devenir un habile comédien ?..

— Monsieur le baron me fera-t-il l'honneur de m'accorder ce soir un instant d'audience ?.. — demanda-t-il à Réné.

— Oui, — répondit ce dernier. — Venez.

Larose suivit son maître dans la chambre à coucher.

— Eh bien! — fit M. de Savenay, avez-vous à m'apprendre quelque chose de nouveau?..

— J'espérais que monsieur le baron ne me ferait point l'injure d'en douter!.. — murmura le valet.

Réné sourit.

— Peste! — s'écria-t-il ensuite, — vous avez l'amour-propre terriblement chatouilleux, maître Larose!..

— J'en demande très-humblement pardon à monsieur le baron, mais j'aime à voir apprécier la manière dont je travaille...

— Enfin, qu'avez-vous fait?..

— Tout ce qu'il était possible de faire...

— Expliquez-vous.

— D'abord, et avant tout, j'ai cru devoir quitter la livrée de monsieur le baron.

— Pourquoi cela?

— Pour deux raisons...

— Lesquelles?

— La première, c'est qu'il faut éviter de compromettre une livrée comme celle de monsieur le baron dans une expédition de ce genre...

— Vous avez, ma foi, raison.

— La seconde, c'est que certaines demandes de renseignements, qui paraissent toutes simples venant d'un bon bourgeois, donneraient immédiatement l'éveil si elles étaient faites par un domestique de bonne maison...

— C'est juste cela!.. c'est très-juste!..

— Monsieur le baron m'honore... — répondit modestement Larose en s'inclinant.

— Vous gagnez à être connu, — poursuivit René, — vous êtes un garçon de ressources et, malgré votre air bête, vous avez de l'esprit...

Larose ne répondit point, mais il salua une demi-douzaine de fois jusqu'à terre.

Puis il reprit :

— Je me suis rendu au numéro 47 de la rue Neuve-Saint-Nicolas, ainsi que me l'avait ordonné monsieur le baron, et j'ai demandé madame Girard...

— C'est là que demeurent la mère et le fille?..

— Oui, monsieur le baron. — C'est-à-dire la grand'mère et la petite-fille?.. mais ça revient au même...

— Après?

— Je suis monté chez ces dames.

— Vous êtes monté chez elles, dites-vous?..

— Oui, monsieur le baron...

— Sous quel prétexte?

— Sous le prétexte le plus simple. — La jeune personne raccommode des cachemires, — j'ai parlé de cachemires à raccommoder.

— Ainsi, vous avez vu mademoiselle Girard?..

— Comme j'ai l'honneur de voir monsieur le baron.

— Vous connaissez-vous en beauté, maître Larose?

— Dame!.. monsieur le baron... j'ai l'amour-propre de m'en targuer...

— Et, que pensez-vous de cette jeune fille?..

Larose ne répondit pas de suite. — Il donna à sa physionomie l'expression la plus originale et la plus comique. — Il cligna ses petits yeux. — Il passa sa

langue sur le bord de ses lèvres, et, enfin, approchant deux de ses doigts de sa bouche, et faisant le geste d'envoyer un baiser, il articula gravements ces deux mots :

— L'amour même!..

— Quel âge donnez-vous à cette petite?

— Seize ou dix-sept ans tout au plus.

— Savez-vous son nom?

— Elle s'appelle *Aline.*

— Quel effet a produit sur vous l'intérieur de ce ménage?

— C'est propre, mais bien mesquin.

— Ainsi, ces femmes son pauvres?

— Plus que pauvres. — Elles n'ont exactement pour vivre que le produit du travail de mademoiselle Aline.

— La grand'mère doit être très-vieille?..

— Oui, monsieur le baron, et très-malade... elle n'a plus que le souffle et n'ira pas loin...

— Mais alors c'est toujours la petite qui va chercher et reporter son ouvrage?

— Sans doute.

— Et toujours seule?..

— Oui, — à moins cependant qu'elle ne soit accompagnée de monsieur Cabirol...

— Vous dites?.. — demanda Réné.

Larose répéta sa phrase.

— Et, — reprit le baron de Savenay, — qu'est-ce c'est que monsieur Cabirol, je vous prie?..

— C'est l'amoureux de mademoiselle Aline.

— Ah! ah!.. elle a donc un amant, cette demoiselle ?..

— Ce n'est pas un amant, monsieur le baron...

— Qu'est-ce donc?

— C'est un futur.

— Ainsi mademoiselle Aline va se marier ?..

— Oui, monsieur le baron.

— Bientôt ?

— Dans quinze jours.

— Diable !.. — murmura Réné,— il était temps !..

Ensuite il reprit tout haut :

— Et ce M. Cabri... Cabi... Cabi... Cali...

— Cabirol... — souffla Larose.

— Enfin, peu importe son nom... — que fait-il ?

— Il est ouvrier imprimeur.

Réné haussa les épaules avec une expression de dégoût.

— Mais alors, — reprit-il, — certainement elle ne l'aime pas...

— Hélas !.. — monsieur le baron, — il paraît que c'est tout le contraire et qu'elle en est folle...

— Un ouvrier imprimeur !..

— Mon Dieu, oui.

— Cette petite a donc horriblement mauvais goût !..

— Je me permettrai de faire observer qu'elle ignore entièrement que monsieur le baron lui fasse l'honneur de s'occuper d'elle...

— C'est exact.

— Aussitôt qu'elle le saura les choses devront bien changer...

— Comment avez-vous eu ces détails !

— En faisant bavarder le concierge... il est tailleur... je lui ai promis ma pratique...

— Il ne se doute point du but dans lequel vous l'interrogiez ?

— Ah! grand Dieu !.. le pauvre homme !.. — c'est un Alsacien dont la tête est aussi dure que celle d'un Allemand !.. Je supplie monsieur le baron de croire que j'en ai *roué* dans ma vie de plus malins que ce pauvre diable !..

— Maintenant je sais ce qu'il m'importait de savoir, — fit Réné, — et je voudrais que cette affaire marchât rondement.

— Ah ! — répliqua Larose, si cela ne dépend que de moi, monsieur le baron sera satisfait dans les vingt-quatre heures...

— Croyez-vous donc que ce soit possible ?

— Oui, monsieur le baron, possible et facile...

— Avez-vous un plan ?

— A peu près... mais je ne sais s'il conviendra à monsieur le baron...

— Dites toujours...

— Il est d'une entière simplicité et ne m'a coûté aucun frais d'imagination...

— Ce sont les meilleurs qui sont les plus simples...

— Bref, tel qu'il est, le voici : — Si j'étais à la place de monsieur le baron, je donnerais l'ordre à Larose de retourner demain matin rue Neuve-Saint-Nicolas; — Larose obéirait ponctuellement ; — il annoncerait à mademoiselle Aline que *madame la baronne de Savenay*... — MADAME LA BARONNE, notez bien, — veut lui faire repriser une demi-douzaine de châles et

l'attendra a son hôtel, à une heure convenue, pour lui confier ces travaux importants.. — A l'heure dite, mademoiselle Aline accourrait ; — le concierge, prévenu par Larose, la laisserait monter sans la détromper, et le reste regarderait monsieur le baron, qui n'aurait certes aucune peine à trouver des arguments propres à convaincre la jeune personne qu'un baron jeune et charmant vaut mieux pour une jolie fille que toutes les baronnes du monde.

Réné sourit.

— Voilà qui va bien, — fit-il, — mais...

Il s'arrêta.

— Mais quoi ? — demanda Larose ; — monsieur le baron entreverrait-il dans tout ceci quelque difficulté ? .

— Non, sans doute, mais il y a ce Cali... ce Cadi... ce Cali...

— Cabirol... souffla de nouveau Larose.

— Oui, — dit Réné.

— Ah ! — reprit le valet, — monsieur le baron ne fera point à un pareil drôle l'honneur de le regarder comme un rival à craindre !..

Non, certes !.. mais si ce drôle, comme vous dites, accompagnait mademoiselle Aline, ainsi qu'il le fait quelquefois ?..

— Eh bien ! il attendrait à la porte, et la chose n'en serait que plus drôle !..

— Vous avez réponse à tout !.. — dit Réné en riant.

— Monsieur le baron veut-il me donner de nouveaux ordres ?..

— Non, — pas ce soir, — la nuit porte conseil ; — venez me parler demain matin...

VII

Mitouflet.

Après la conversation que nous venons de rapporter, Réné se mit au lit et dormit du sommeil du juste. — La conscience de cet aimable viveur ne lui faisait pas le moindre reproche. — De ceci, ne pourrait-on pas conclure que Réné n'avait pas de conscience?

Nous n'osons trancher cette question; que nos lecteurs veuillent bien se charger de le faire pour nous. — En se réveillant, monsieur de Savenay sonna.

Larose parut.

— Je suis décidé, — fit Réné.

— J'attend les ordres de monsieur le baron, — répondit Larose.

— Je m'arrête au plan que vous m'avez soumis hier... — Allez rue Neuve-Saint-Nicolas; faites en sorte que mademoiselle Aline se trouve ici à trois heures, et prévenez le concierge qu'une jeune fille viendra demander *la baronne de Savenay*.

— Monsieur le baron sera satisfait, — répliqua le valet.

Et il sortit incontinent pour aller accomplir les ordres de son maître.

Tandis que ce domestique modèle s'apprête à prouver son zèle, voyons un peu ce qui s'était passé la veille, après son départ, dans la rue Neuve-Saint-Nicolas. — Nous savons déjà que Cabirol, depuis que son mariage avec Aline se trouvait irrévocablement décidé, était devenu en quelque sorte le commensal de la maison.

A titre de futur locataire et de client, Cabirol avait noué d'excellentes relations avec le portier, qui, étant d'ailleurs tailleur de son état, tirait alternativement le cordon et l'aiguille. — Cabirol lui avait fait poser un collet neuf à un vieil habit et renouveler plusieurs fonds de pantalon. — Aussi le père Mitouflet professait-il la plus haute estime à l'endroit de l'ouvrier imprimeur. — Cabirol entra dans la maison cinq minutes après le moment où Larose sortait de la loge du portier.

— Bonjour, père Mitouflet, bonjour... — cria le fiancé d'Aline en passant devant la loge.

Et, sans s'arrêter davantage, il s'apprêtait à franchir les premières marches de l'escalier. — Mitouflet passa précipitamment sa tête par le carreau de son vasistas.

— Hé ! m'sieu Cabirol, — fit-il ; hé !..

— Hé bien ! quoi ?

— Comme vous passec raide !..

— On m'attend là-haut...

— Entrez tout de même un instant... histoire d'en dire deux...

— Plus tard... en redescendant...

— Croyez-moi, m'sieu Cabirol... entrez tout de suite .. il faut que je vous glisse dans le tuyau quelque chose qui vous intéresse...

— Qui m'intéresse, moi?..

— Oui, vous, et mam'zelle Aline aussi, peut-être bien...

En entendant prononcer le nom d'Aline, Cabirol n'hésita plus. — Il entra. — Mitouflet referma la porte et le vasistas. — Il prit un air mystérieux. — Il regarda tout autour de lui, à droite, à gauche et jusque sous son établi de tailleur, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'écouter. — Puis il se rapprocha de Cabirol qui le regardait faire avec étonnement, et, se haussant sur la pointe des pieds, et faisant de ses deux mains une sorte de cornet acoustique, il murmura dans l'oreille du jeune homme :

— Dites donc, m'sieu Cabirol, est-ce que vous vous occupez de politique sans en avoir l'air?..

— Moi!.. fit l'imprimeur stupéfait.

— Est-ce que vous *sereriez saucialiste*, m'sieu Cabirol?..

— Moi!.. — répéta le jeune homme avec un redoublement de surprise.

— Est-ce que vous *inspirereriez* des inquiétudes à notre gouvernement?.. est-ce que vous *voudereriez* révolutionner encore Paris?..

— Ah! ça, mais, père Mitouflet, devenez-vous fou?

— Par exemple!..

— Fou ou imbécille !.. je vous laisse le choix...

— Eh ! bien, vous êtes encore gentil, vous, m'sieu Cabirol !..

— Dame ! à quel propos me faites-vous un tas de questions qui n'ont ni queue ni tête, ni rime ni raison ?..

— Ah !.. pourquoi ?..

— Oui, pourquoi ?

— Parce qu'il est venu aujourd'hui quelqu'un à votre intention, et qui ne fait que sortir d'ici, par parentèse...

— Quelqu'un ? à mon intention ?..

— Oui, un particuliér dont je n'ai pas grande idée... un drôle de pistolet, qui me fait joliment l'effet de servir sa patrie dans le régiment des mouchards...

— Vous croyez ?..

— Je le parierais.

— Mais, je n'ai rien à démêler avec la police, moi !..

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, parfaitement sûr.

— Vous savez, on est jeune, — on va au café, — on boit son petit coup,—la tête se monte, — on parle du gouvernement, — on dit son mot à tort et à travers, et il n'en faut pas davantage...

— Je n'ai ni bu ni causé, père Mitouflet, — et mes opinions politiques, c'est que mam'zelle Aline Girard, prochainement madame Cabirol, a les plus beaux yeux du monde.

— Ah ! le fait est que là-dedans la police n'a rien à voir... ou bien il faudrait qu'elle se mêlât drôlement de ce qui ne la regarde pas !..

— Enfin, père Mitouflet, qu'est-ce qu'il voulait, ce prétendu mouchard ?

— Ce qu'il voulait ? — je ne sais pas au juste. — D'abord, il a cherché à m'enjoler en me disant qu'il me ferait faire deux redingotes, un habit, trois pantalons et quatre gilets, le tout en drap de Sédan et première qualité ; — ensuite il s'est mis à me questionner, et sur vous, et sur mademoiselle Aline, si bien que j'ai cru que cela n'en finirait pas...

— Et, vous lui répondiez ?..

— Certainement, je lui répondais ; mais, — moi, pas bête et qui me doutais de la chose, — je ne manquais d'ajouter à chaque réponse : — « Ah ! par exemple, m'sieu Cabirol est un jeune homme bien doux, toujours de l'avis du gouvernement et qui ne s'occupe jamais de politique... oh ! mais, jamais !.. jamais !.. »

— Vous me dites qu'il vous parlait aussi de mademoiselle Aline ?..

— Autant que de vous, pour le moins... mais c'était pour cacher son jeu... Certainement ça ne l'intéressait pas... — On sait bien que les femmes ne font point de complot contre le gouvernement...

— Quelle mine avait-il, cet individu ?

— Mauvaise.

— Jeune, ou vieux ?

— Une trentaine d'années, — l'air bête et rusé... — bien vêtu du reste ; — oh ! très-bien vêtu, — drap fin et bonne coupe, comme un bourgeois huppé...

— Merci, père Mitouflet.

— Il n'y a pas de quoi.

— Si cet individu revient, vous me préviendrez encore, n'est-ce pas?

— Oh! soyez tranquille.

— Cabirol quitta la loge du portier et gravit lentement les marches de l'escalier.

Il était inquiet, soucieux, préoccupé.

Le jeune homme avait imprimé trop de romans pour n'en avoir pas lu quelques-uns. — Il comprenait à merveille que les informations prises auprès de Mitouflet n'avaient nullement trait à la politique. — Il devinait sans peine qu'il était question d'Aline, et il frémissait de colère à la seule pensée qu'un péril quelconque pouvait menacer l'honneur de celle qu'il aimait. — Seulement, quel était ce personnage mystérieux et par qui était-il envoyé? — Voilà ce que Cabirol ne pouvait deviner. — Il se promit de faire bonne garde, et, jusqu'au jour du mariage, de veiller sur sa fiancée plus encore qu'il ne l'avait fait jusque-là.

Cependant il était arrivé au quatrième étage.

Il sonna. — Aline vint ouvrir. — Cabirol questionna la jeune fille. — Elle lui répondit qu'un quidam, dont le signalement s'accordait le mieux du monde avec celui de Mitouflet, s'était présenté une heure auparavant sous un prétexte de châles à raccommoder, et qu'après avoir demandé quelques renseignements relatifs au prix de ce travail, il était parti en disant qu'il reviendrait très-prochainement — Ces détails ne firent que confirmer Cabirol dans la persuasion où il se trouvait qu'il ne s'agissait de rien autre chose que d'un projet de séduction.

— Aline, — dit-il à la jeune fille en lui prenant la main, — vous m'aimez, n'est-ce pas?..

— Je le dois.. puisque dans quelques jours je serai votre femme .. — répondit-elle avec un sourire.

— Vous avez confiance en moi?

— Beaucoup plus qu'en moi-même.

— Eh bien! promettez-moi de ne faire aucune démarche, — quelle qu'elle soit et si peu importante qu'elle vous paraisse, — sans m'avoir consulté, pendant les deux semaines qui doivent s'écouler jusqu'à notre mariage...

— Je vous le promets...

— Promettez-moi de ne pas mettre les pieds hors de cette maison sans être accompagnée par moi, ou, tout au moins, sans que je sache que vous sortez et où vous allez?

— Oh! mon Dieu, mon ami, dit Aline en riant, — est-ce que vous deviendriez jaloux?..

— Non, — répondit Cabirol, — car la jalousie suppose la défiance, et je crois en vous comme en Dieu... mais un malheur nous menace tous les deux, et, ce malheur, ce n'est qu'en faisant ce que je vous demande que vous pouvez le conjurer...

— Eh bien! mon ami, fit Aline, — je vous promets de ne pas mettre les pieds hors de cette maison, sans être accompagnée par vous, ou, tout au moins, sans que vous sachiez que je sors et où je vais... — c'est bien là ce que vous désirez, n'est-ce pas?...

— Ah! — s'écria Cabirol en couvrant de baisers les deux mains d'Aline, — vous êtes un ange!.. un beau petit ange qui rendrait son mari fou de bonheur... s'il ne l'était déjà d'amour.

VIII

Baron ou Baronne ?

Le lendemain matin, Cabirol arriva de bonne heure à la rue Neuve-Saint-Nicolas.

Le père Mitouflet, installé sur son établi, les jambes croisées sous lui, dans l'attitude indolente d'une pacha à plusieurs queues, fumait nonchalamment sa pipe.

Cabirol entra dans la loge.

— Bonjour, père Mitouflet, dit-il.

— M'sieu Cabirol, c'est moi qui suis le vôtre.

— Rien de nouveau, depuis hier ?..

— Pas seulement ce qui ferait mal à l'œil d'une mouche.

— Personne n'est venu demander mademoiselle Aline ?..

— Pas un chat.

— C'est bien, père Mitouflet, — je vous remercie...

Et Cabirol s'apprêtait à sortir de la loge.

En ce moment, un grand gaillard, efflanqué et à mine de cuistre, vint appliquer sa face blême au carreau du vasistas.

— C'est lui... — dit vivement et tout bas Mitouflet à Cabirol.

— Bon, — répliqua celui-ci du même ton. — chut !..

L'individu à mine de cuistre, — qui n'était autre que Larose, — fit le geste de saluer et demanda :

— Mademoiselle Aline Girard, s'il vous plaît ?..

— Au quatrième, — la porte à droite, — répondit Mitouflet.

— Je sais... je sais... je voudrais seulement savoir si cette demoiselle est chez elle ..

— Elle doit y être... à moins qu'elle ne soit sortie sans que je la *visse*...

— Je monte pour m'en assurer.

— Bien, — montez.

Larose fit deux ou trois pas pour s'éloigner. — Mais il revint aussitôt reprendre son poste au carreau du vasistas.

— A propos, — fit-il en s'efforçant de donner à sa physionomie l'air du monde le plus indifférent et le plus dégagé, — à propos, monsieur Cabirol n'est point chez mademoiselle Aline, par hasard ?..

— Tiens ! — fit Mitouflet, — pourquoi donc que vous me demandez cela ?

— Mon Dieu... pour rien... pour le savoir, tout bonnement...

— Eh bien ! soyez tranquille, monsieur Cabirol n'y est pas... il n'arrive même jamais avant midi, une

heure, et c'est tout au plus s'il est onze heures...

— Merci, mon brave...

Et Larose, parfaitement rassuré, affronta bravement cette fois la montée ardue de l'escalier.

— Voyez-vous ça !.. — dit Mitouflet ; — il a l'aplomb de revenir, le mouchard !..

— Ah ! s'écria Cabirol, — j'ai bien examiné la figure de cet homme-là, — ce n'est pas un espion, c'est un laquais.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Mais, alors, qu'est-ce qu'il voudrait ?..

— Je n'en sais absolument rien, — répondit Cabirol qui ne voulait pas confier ses soupçons à Mitouflet.

— Qu'allez-vous faire ?..

— S'il n'est pas descendu dans cinq minutes, je monterai. Je le suivrai. — Vous comprenez qu'il m'importe beaucoup de savoir quel est cet homme, d'où il vient et ce qu'il veut...

— Pardine !.. je le crois bien !..

— Dans ce dernier cas, père Mitouflet, je vous prierai de me rendre un service...

— Quatorze si vous voulez.

— Un suffira.

— Lequel ?

— C'est, aussitôt que j'aurai quitté la maison, de monter chez mademoiselle Aline, de lui dire que je suis venu, que je vais revenir et que je la prie de m'attendre et de ne sortir de chez elle sous aucun prétexte avant mon retour...

— Soyez tranquille, ça sera fait.

— Voici quatre minutes d'écoulées, — je monte...

Comme Cabirol prononçait ces paroles, Larose qui venait de descendre les dernières marches de l'escalier passa devant la loge en saluant Mitouflet.

— Eh bien! — lui cria ce dernier, — avez-vous trouvé quelqu'un là-haut?..

— Oui .. oui... — fit Larose, à qui il tardait d'être hors de la maison et qui, après avoir salué de nouveau, disparut dans les profondeurs de l'allée.

Cabirol ouvrit doucement la porte et s'élança à la suite du valet de Réné, après avoir répété à Mitouflet :

— Surtout, n'oubliez pas ma recommandation...

On sait déjà que M. de Savenay ne demeurait pas bien loin de la rue Neuve-Saint-Nicolas.

Cabirol n'eut donc que fort peu de temps à suivre Larose. — Il le vit entrer dans un grand hôtel. — Il attendit une demi-heure. — Larose ne ressortit pas.

— C'est là, — se dit Cabirol, — c'est là que son maître demeure...

Il regarda le numéro de l'hôtel et il s'éloigna. — Mitouflet avait fait sa commission avec un zèle et une exactitude remarquables —Aline attendait Cabirol.

— Il est venu quelqu'un, tout à l'heure, n'est-ce pas ? — lui demanda-t-il.

— Oui.

— Qui?

— Le monsieur d'hier.

— Que voulait-il?

— Me prier de me charger d'un travail important.

— Six châles à raccommoder... à un louis par châle!..

— Tiens! tiens! tiens! — c'est qu'alors ce sera le fils de celui dont on m'avait parlé.

— Je ne dis pas le contraire.

— Est-il chez lui dans ce moment?

— Non.

— Bien sûr?

— Il vient de sortir à cheval.

— A quelle heure le trouve-t-on?

— Monsieur le baron n'a pas d'heure fixe, et, d'ailleurs, il ne reçoit pas tout le monde.

— Ah! ah! — ceci veut dire qu'il ne me recevrait point.

— C'est assez probable. . à moins qu'il ne vous connaisse... — si vous avez quelque chose à lui demander, je crois que le mieux serait de lui écrire.

— Merci du conseil... je verrai, je réfléchirai.

— A votre aise.

Et Cabirol, — certain de ce qu'il vonlait savoir — quitta la maison de Réné, et reprit le chemin de la rue Neuve-Saint-Nicolas.

IX

Une explication.

Au moment où Armand Cabirol rentra dans la chambre d'Aline, il était tellement pâle que la jeune fille en fut effrayée.

— Mon Dieu! — s'écria-t-elle, — qu'avez-vous?

— Moi... — répondit Cabirol d'une voix entrecoupée et par l'émotion et par la rapidité de sa course, — moi... je n'ai rien... absolument rien.

— C'est impossible!

— Impossible! pourquoi donc?

— Regardez votre pâleur et vos traits bouleversés.

— Qu'est-ce que cela prouve? — fit le jeune homme avec impatience.

— Cela prouve que vous me cachez quelque chose.

— Et que voulez-vous que je vous cache? — dit Cabirol avec impatience.

— Armand... mon ami... — murmura tristement Aline, — vous semblez irrité... est-ce donc contre moi, et que vous ai-je fait?

Cabirol ne répondit pas.

— Je vous en supplie, — reprit Aline, — je vous en supplie, Armand, dites-moi ce que vous avez.

— Cabirol sembla d'abord hésiter. — Puis, il prit brusquement son parti et il s'écria :

— Ce que j'ai?.. ne vous en doutez-vous pas?

— Moi!.. — fit Aline stupéfaite.

— Oui, — vous!

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Savez-vous d'où je viens!

— Non.

— Je viens de la rue Saint-Lazare... — vous entendez, Aline?

— Parfaitement.

— Et vous ne comprenez toujours pas?

— Moins que jamais.

— Je viens du numéro 17, — reprit Cabirol en appuyant sur ces derniers mots.

Aline regarda l'adresse écrite à la main qu'elle avait auprès d'elle, puis elle dit :

— Mais c'est précisement à ce numéro que je dois aller à trois heures.

— Ah! — fit Cabirol avec éclat, — enfin, vous devinez!.. C'est heureux!..

— Je vous jure, mon ami, que je ne devine rien.

Cabirol frappa du pied.

— J'ai demandé *la baronne* de Savenay! — fit-il.

— Que lui vouliez-vous?

— Je lui voulais... je lui voulais... enfin, j'ai demandé *la baronne*. — LA BARONNE, entendez-vous?

— Eh bien?

Eh bien! elle n'existe pas !..

— Comment cela? — demanda Aline naïvement.— Est-ce que j'aurais mal écrit l'adresse?..

— Eh non! ce n'est pas cela! — C'est bien rue Saint-Lazare, — c'est bien numéro 17; — seulement cette baronne est un baron, et ce baron est un jeune homme...

— Mais, alors, comment se fait-il qu'il ait des cachemires à raccommoder, ce jeune homme?..

— Eh! il s'agit bien des cachemires! — s'écria Cabirol en frappant de nouveau du pied.

— De quoi s'agit-il donc?

— De la plus lâche de toutes les infâmies!.. d'un guet-apens où on voulait vous attirer!..

— Ah! — fit Aline.

Et, à son tour, elle devint très-pâle.

— Maintenant, — reprit Cabirol, — il me faut une explication!.. De moi?..

— Oui, de vous.

— Eh! que puis-je vous dire?..

— Ce jeune homme, ce baron de Savenay... il vous connaît, Aline...

— Lui!..

— Oui, il vous connaît, puisqu'il vous aime!.. puisqu'il veut vous déshonorer!.. Il vous connaît, c'est certain!..

— Mon Dieu!.. — balbutia la jeune fille, — Dieu m'est témoin que je l'ignorais!...

— Puisqu'il vous connaît, vous le connaissez aussi!..

— Comment le connaîtrais-je?..

Cabirol n'entendit pas, ou plutôt il n'écouta pas cette réponse.

— Où l'avez-vous vu? demanda-t-il, — où vous êtes-vous rencontrés?..

— Je ne sais pas...

— Comment, vous ne savez pas?..

— Non.

Vous n'avez jamais vu ce jeune homme?..

— Peut-être l'ai-je vu; — mais, certes, je ne l'ai jamais remarqué et n'ai point su qui il était...

— Jureriez-vous cela, Aline?..

— Oh! de tout mon cœur!

— Jurez-le donc!

— Eh bien! je le jure...

— Sur la vie de votre mère?..

— Oui, sur la vie de ma mère...

Cabirol sembla déchargé d'un grand poids et respira plus librement.

— Mon Dieu!.. — demanda la jeune fille, — m'avez-vous donc soupçonnée, Armand?..

— Soupçonnée... — balbutia Cabirol avec un peu d'embarras, — non, Aline, non... je ne vous soupçonnais certainement pas... mais...

— Mais, quoi?

— Seulement, je doutais...

— Vous doutiez! . vous doutiez de moi, Armand?

— Non... mais je ne savais plus où j'avais la tête... tout cela m'avait rendu fou... et je souffrais tant, que je devenais injuste... Maintenant, c'est fini...

— Voyez-vous, Armand, c'est bien mal cela! oh!

bien mal... et je vous en veux... je vous en veux beaucoup...

— Aline, — murmura Cabirol d'un ton suppliant.

Et il essaya de prendre la main de la jeune fille pour la porter à ses lèvres.

Mais elle retira vivement cette main.

— Non, — dit-elle.

— Je vous en prie...

— Non.

— Je vous en supplie...

— Non... vous m'avez blessée... blessée profondément... blessée au cœur... et c'est à mon tour de souffrir...

— Eh bien ! j'ai eu tort... cent fois tort... je le confesse... je me repens... mais pardonnez-moi...

— Me promettez-vous de ne plus me faire de chagrin ?..

— Je vous le jure !..

— De ne plus douter de moi ? .

— Oh ! jamais !.. jamais !..

— D'avoir en votre petite femme une confiance absolue ?..

— Complète !.. absolue ! aveugle !..

— Et, tiendrez-vous toutes ces promesses ?..

— Aussi bien que celle de vous aimer toujours !..

— A la bonne heure !..

— Et, maintenant, me pardonnez-vous, Aline ?

— Oui.

— Vous ne m'en voulez plus du tout ?

— Non.

— Et vous me donnez votre main ?..

— La voici...

Cabirol saisit avec transport les petits doigts de sa fiancée et les couvrit de baisers joyeux. — La paix était faite et scellée. — Il y eut un instant de silence.

Aline le rompit la première.

— Armand, — dit-elle, — que ferez-vous ?

— Quand ?

— Aujourd'hui, — à trois heures?..

— Pardieu ! — s'écria Cabirol, — cela est bien simple!.. il n'y a pas deux partis à prendre... J'irai.

— Rue Saint-Lazare?..

— Oui, certes ! .

— Armand, je vous en prie, ne faites pas cela !.,

— Pourquoi donc?..

— Il arrivera quelque malheur !..

— Allons donc !.. — Croyez-vous que ce baron m'effraye?..

— D'abord il ne vous recevra pas...

— Oh ! fit Cabirol, — j'ai une manière à moi de me faire ouvrir les portes les mieux fermées... — Voici mes maîtres des cérémonies.

Et il montra ses deux poignets vigoureusement musclés.

— Oh ! — s'écria Aline, — un scandale !..

— Bah ! — fit Cabirol, — fort peu de chose !... — Simple histoire de m'expliquer avec ce jeune monsieur !..

— Armand, tout ceci ne vaut pas votre colère... dédaignez-le et oubliez-le !..

— Chère Aline, vous êtes bonne comme le pain blanc... ou comme les petits anges du bon Dieu... Je

ne demanderais pas mieux que de mettre tout ça de côté, de le dédaigner, de marcher dessus et de n'y plus penser...

— Eh bien!..

— Mais, ma pauvre enfant, il faut en finir... — Si je n'en finis pas aujourd'hui avec ce monsieur, ce sera à recommencer demain... — Ces gens-là, voyez-vous, quand ils se sont mis en tête de séduire une belle fille, ou de la violenter, ce qui pour eux revient au même, ils ne lâchent pas plus leur idée qu'un dogue ne lâche son os... — Qu'aujourd'hui leur trébuchet manque son coup, ils essaieront demain d'autre chose...—Nous n'aurions plus un seul instant de tranquillité; — je croirais voir des piéges partout, et qui sait si vous ne finiriez pas, un beau jour, par donner tête baissée dans quelque abominable traquenard que je n'aurais pas aperçu!..

Aline fit un geste d'effroi.

— Eh! — reprit vivement Cabirol, — au fond, vous êtes de mon avis, et vous voyez aussi bien que moi qu'il faut en finir!..

Aline baissa la tête et ne répondit pas d'abord.

X

Les roueries de Cabirol.

— Enfin, — dit la jeune fille au bout d'un instant, — me promettez-vous, au moins, qu'il n'y aura pas de violences?..

— Dame! — fit Cabirol, — cela dépend.

— De quoi?

— Du jeune baron... — S'il n'est pas tout à fait canaille, ce godelureau (ce qui, par parenthèse, m'étonnerait terriblement), s'il écoute et comprend la raison, bref, si on peut s'entendre avec lui, je tâcherai de rester calme comme un bon homme de neige et doux comme un jeune agneau... — Mais si cet Adonis est brutal et insolent et prend mal la chose, ma foi, tant pis pour lui, ça chauffera...

— Oh!.. — murmura Aliue, — vous me faites trembler...

— N'ayez pas peur, répliqua Armand, — je tâcherai de ne lui rien casser d'important, — je viserai l'oreille gauche...

— Mais... — fit la jeune fille, — vous songez donc à un duel?..

— Mon Dieu, oui... en désespoir de cause... — il faudra bien prendre l'épée ou le pistolet... — à la *savatte*, je crois que la partie ne serait pas égale et que j'aurais trop d'avantage...

Toute teinte rose avait disparu des joues de la tremblante Aline.

— Oh! mon Dieu... — répétait-elle, j'ai peur... j'ai peur!..

Cabirol s'efforça de la calmer, de la rassurer, et, nous devons le dire, il n'y parvint point complétement. — Ce résultat, tout imparfait qu'il fût, lui prit néanmoins beaucoup de temps, et, comme il était plus de deux heures, il quitta sa fiancée après lui avoir fait promettre de ne pas sortir de la maison jusqu'à son retour.

Cabirol se dirigea de nouveau vers le n° 17 de la rue Saint-Lazare. — Chemin faisant, il ne se dissimula point que la mise à exécution de son projet rencontrerait des difficultés très-réelles. — D'abord, ainsi qu'Aline l'en avait prévenu, il était vraisemblable que le baron de Savenay refuserait de le recevoir.

Cabirol avait répondu à Aline qu'il savait se faire ouvrir les portes les mieux fermées. — Et il avait montré ses poings. — Ceci était excellent en théorie. — Mais, en pratique, cela était plus que médiocre, — surtout dans le cas présent. — Selon toute apparence, en effet, monsieur de Savenay avait autour de lui deux ou trois domestiques. — Si Cabirol voulait employer la force pour violer la consigne, toute cette vale-

taille se réunirait contre lui et le jetterait ignominieusement à la porte, en supposant même qu'on voulût bien ne point envoyer chercher la garde pour s'emparer de l'audacieux intrus qui s'obstinait à arriver aux gens malgré eux.

Voici quel fut le résultat de ses réflexions :

— La force échouerait à coup sûr, — il faut agir de ruse...

En conséquence, il entra dans le premier café qui se rencontra sur son chemin. — Là, il demanda quatre choses : — 1° Un petit verre. — 2° Une feuille de papier. — 3° Une plume — 4° Enfin de l'encre. — Il écrivit cette suscription :

Monsieur le baron de Savenay.
« Pour lui être remis en mains propres. »

17, rue Saint-Lazare.

Il paya sa dépense — il mit sa prétendue lettre dans sa poche (après l'avoir soigneusement cachetée), il sortit du café.

Tout ceci ne lui avait point pris cinq minutes. — Il arriva à la maison de Réné. — Il frappa au carreau de la loge et il demanda :

— Monsieur le baron de Savenay, s'il vous plaît ?

Le concierge le reconnut.

— Tiens — lui dit-il — ce matin vous demandiez la baronne, et maintenant c'est le baron.

— Ah ! fit Cabirol d'un air naïf, — c'est que ce matin on m'avait donné une indication inexacte...

— Vous voyez bien — dit le portier — il n'y a dans

tout Paris qu'un seul Savenay, et c'est le mien...

— Est-il chez lui, pour le quart d'heure?..

— Non.

— Bien vrai?

— Oh! bien vrai.

— Diable!.. diable!.. — fit Cabirol d'un ton piteux — comme c'est contrariant!..

— Vous teniez donc beaucoup à le voir?..

— Oh! beaucoup!

— Qu'est-ce que vous lui voulez, sans indiscrétion?..

— J'ai une lettre à lui remettre...

— Eh bien! laissez-la ici, il l'aura tout en rentrant...

— Ah! c'est qu'il y a sur la lettre « *pour lui être remise en propres mains*, » et d'ailleurs il faut une réponse...

— C'est différent. — Eh bien! montez...

— Mais, puisque monsieur le baron n'y est pas...

— Sans doute, mais il y a Larose...

— Qu'est-ce que c'est que ça, Larose?...

— Un des domestiques... — il pourra vous dire quand son maître rentrera... — et, tenez, j'ai dans l'idée qu'il ne tardera guère, — ajouta le portier en clignant de l'œil, — et d'après certaine chose que je sais, je parierais bien que monsieur Réné sera ici avant trois heures...

— Ah! ah!.. — fit Cabirol.

— Mon Dieu, oui.

— Alors, vous me conseillez de monter?..

— Certainement, — rien ne vous empêchera d'attendre...

— Alors, indiquez-moi...

— L'escalier là, à votre main droite, — l'entresol, — la porte à gauche.

— Bien.

— Vous comprenez?

— A droite — entresol — porte à gauche.

— C'est ça.

— Merci.

Et Cabirol monta. — Arrivé en face de la porte désignée, il sonna légèrement. — Cette porte s'ouvrit aussitôt. — Larose avait repris sa livrée. — Cependant Cabirol reconnut à l'instant même la face de cuistre du laquais.

Le jeune homme voulait entrer, mais Larose lui barra le passage en disant :

— Que demandez-vous?

— Monsieur le baron de Savenay, — fit Cabirol.

— Il n'y est pas.

— Je le sais..

— Eh bien ! alors?..

— Mais il va revenir...

— Non.

— Le concierge me l'a affirmé.

— Le concierge est un bavard qu'il ne sait ce qu'il dit.

Et Larose fit mine de refermer la porte, laissant Cabirol dehors, mais ce dernier s'appuya sans affectation contre le panneau qu'il tint ouvert.

— Ah ! Monsieur, — fit-il — je vous en prie,

laissez-moi attendre monsieur le baron dans l'antichambre...

— Que lui voulez-vous donc ?

— J'ai une lettre pour lui.

— Donnez.

— Non pas !

— Pourquoi ?

— Cette lettre ne doit sortir de mes mains que pour entrer dans les siennes. — C'est écrit sur l'adresse.

— Elle est donc bien importante, cette lettre ?..

— Il faut croire. — D'abord celle qui l'a écrite me l'a plus recommandée que s'il s'agissait d'un trésor...

— *Celle* — répéta Larose — c'est donc une femme ?..

— Comme vous dites...

— Quelque grisette ?.

— Non pas !.. C'est une grande dame, au contraire !.. une fort grande dame !..

Cabirol n'avait point manqué le but qu'il se proposait d'atteindre en aiguillonnant, ainsi qu'il venait de le faire, la curiosité de Larose.

— Entrez — dit ce dernier qui voulait savoir à quoi s'en tenir sur toutes les intrigues de son maître.

Cabirol se glissa dans l'antichambre et s'assit sur une banquette. — Le valet regarda le cadran d'une horloge de Boule placée sur un socle dans un des panneaux de la boiserie.

— Trois heures moins un quart, — dit-il, — mon-

sieur sera certainement revenu avant dix minutes... je suis même étonné qu'il ne soit pas ici déjà...

Puis il ajouta, en se tournant vers Cabirol :

— Vous disiez que cette lettre?..

— Moi, je ne disais rien du tout... — répondit le jeune homme en donnant à sa physionomie une expression presque niaise.

— Ne peut-on la voir, au moins?..

— La voici, — répondit Cabirol.

Et, de loin, il montra la lettre au domestique, mais sans la lâcher un seul instant.

— Bon, — pensa Larose, — sois discret tant que tu voudras, mon garçon, tout à l'heure je vais te prendre par les sentiments, et nous verrons bien si je ne viens pas à bout de te délier la langue!..

Et Larose s'approcha d'une armoire dont la porte était dissimulée dans la boiserie.

XI

Larose et Cabirol.

Larose, — avons-nous dit, — s'approcha d'une armoire dont la porte disparaissait dans l'un des panneaux de la boiserie. — Il fit jouer une clef, et cette porte tourna sur ses gonds.

Cabirol jeta un coup d'œil furtif dans l'entrebaillement. — Il vit une sorte de placard obscur, profond de deux pieds, large de trois, et garni de rayons dans toute sa hauteur. — Larose prit, sur l'un de ces rayons, une bouteille et deux verres, et il revint à Cabirol.

— Ah ça ! — dit-il à ce dernier, — j'espère bien que nous allons trinquer ensemble.

L'imprimeur fut au moment de repousser cette proposition avec un dégoût manifeste. — Mais une seconde de réflexion lui fit comprendre combien une semblable manifestation serait impolitique. — Il se contint.

— Trinquons ! — reprit maître Larose.

— Bien volontiers, — répliqua l'imprimeur.

Larose remplit les deux verres d'une liqueur qui ressemblait à de l'ambre en fusion.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Cabirol.

— Véritable Languedoc!.. cognac numéro 1!.. — Mettez-moi ça sous vos narines, et vous m'en direz des nouvelles.

Cabirol approcha le verre de son nez.

— Ah! — fit-il ensuite d'un air de sensualité chafriolante, — ah! le fait est que ça flaire comme baume!

— Maintenant, avalez.

— C'est fait.

— Qu'en dites-vous?

— Un vrai velours sur l'estomac!

— N'est-ce pas?

— Comme vous le disiez tout à l'heure, c'est du numéro 1. — Décidément la maison est bonne.

— Redoublons.

— Ça me va.

Larose, pour la seconde fois, remplit les verres.

— Trinquons, — fit-il de nouveau.

Les verres se choquèrent affectueusement.

— A votre santé, — fit l'imprimeur.

— A la vôtre, — répliqua le domestique.

Et les verres furent vidés d'un trait.

— Allons, — répéta Cabirol d'un ton de plus en plus convaincu, — j'en suis pour ce que je disais tout à l'heure, décidément la maison est bonne.

— Elle est du moins passable, — fit Larose en se

donnant des airs de grand seigneur et en s'éventant avec son mouchoir de poche.

— Vous devez être ici comme un coq en pâte.

— Je ne me plains point, — la condition est supportable.

— Votre maître est jeune, à ce que j'imagine?

— A peine majeur.

— Riche?

— Comme une boutique de changeur.

— Vous êtes son valet de chambre?

— Je suis son homme de confiance, son confident et son grison.

— Vous dites?

— Je dis son *grison*

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est comme qui dirait son *cardinal Dubois*.

— Connais pas.

— Ou, si vous l'aimez mieux, son *Mercure galant*.

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie, pour parler un langage moins littéraire, que je m'occupe très-activement des plaisirs amoureux de mon maître.

— Ah! ah!

— Comprenez-vous, maintenant?

— Le mieux du monde. — C'est une position agréable que vous avez là.

— Fichtre!.. je le crois bien, mais ce n'est pas une sinécure, je vous en réponds.

— Vous avez beaucoup de besogne?

— A ne savoir quelquefois où donner de la tête.

Il faut trotter, courir, être sans cesse en quête, sans cesse en chasse.

— Pour le cotillon ?

— Justement.

— Ah çà ! mais votre maître est donc bien volage ?

— Lui !.. un vrai Joconde !.. sans cesse il va de la brune à la blonde... il change de maîtresse trois fois par semaine, et ses amours ne durent que vingt-quatre heures.

— Mais alors il doit encombrer Paris de victimes ?

— Mon Dieu ! oui... c'est par douzaines qu'il faudrait compter les Arianes inconsolables, et cependant bien vite consolées, de ce nouveau Bacchus.

— Où trouve-t-il de quoi suffire à cette consommation effrayante ?

— C'est moi, en grande partie, que cela regarde.

— Comment vous en tirez-vous ?

— Le mieux du monde. — Je me donne du mal, mais je réussis toujours.

— Avec des beautés faciles, sans doute ?

Larose se cabra comme un homme dont on se permet de révoquer en doute le mérite incontestable.

— Des beautés faciles !.. — allons donc !.. — s'écria-t-il, — pour qui me prenez-vous ?

— Mais, dame !.. — hasarda Cabirol.

Le valet reprit fièrement :

— Sachez, mon cher, qu'il ne s'agit que de vertus solides, d'innocentes de premier choix, de naïvetés garanties... — monsieur le baron me mettrait à la porte si je lui fournissais des Vénus de pacotille et des Danaées d'occasion.

Cabirol hocha la tête d'un air incrédule.

— Vous doutez? — fit Larose.

— Ma foi! je l'avoue.

— Et pourquoi?

— Parce que je ne comprends pas où vous dénichez ces vertus solides et ces innocentes garanties, qui ne demandent pas mieux que de devenir, pendant vingt-quatre heures, les favorites de votre maître.

— D'abord, je les déniche dans des magasins, dans des mansardes, dans des greniers, partout où végètent la jeunesse et la beauté sans le sou... — Ensuite, je ne vous ai point dit qu'elles ne demandassent pas mieux que de devenir les sultanes de notre harem.

— Je ne vous comprends plus.

— C'est bien simple, — ces chères petites ne sont consultées qu'*après*, lorsqu'il est déjà trop tard pour dire *non*.

— Diable!

— Vous trouvez cela léger?

— Un peu.

— Vous avez tort... — elles sont enchantées de la chose, les pauvres chattes... — elles ont les plaisirs et les profits de la faute et n'en ont point la conscience chargée.

— Mais, enfin, cependant il faut bien leur donner un rendez-vous quelque part, et elles n'ignorent point le danger qu'elles courent en s'y rendant.

— Eh non! — fit Larose, — pas le moins du monde, — il ne s'agit nullement de rendez-vous.

— De quoi donc, alors?

— Le premier prétexte venu... — on fait venir la

petite ici... — elle se croit chez une dame quelconque, jusqu'au moment où mon maître lui prouve qu'il est bien un homme.

— Et cela arrive souvent? — demanda Cabirol

— A peu près tous les jours.

On voit qu'en ce moment Larose mentait avec une rare impudence.

Le drôle, dans sa forfanterie odieuse, pensait se donner un merveilleux relief en se haussant sur un piédestal de cynique rouerie.

— Ainsi, — demanda Cabirol en faisant sur lui-même un effort pour cacher son dégoût croissant, — ainsi, aujourd'hui même?

— Aujourd'hui, comme de coutume, pardieu! — répondit Larose en s'éventant de plus belle avec son mouchoir.

— Une femme va venir?

— Oui, — une jeune fille, et rudement jolie, je vous prie de le croire.

— Vraiment?

— Parole d'honneur!.. — Mais, j'y pense, vous pourrez en juger vous-même.

— Moi?

— Vous.

— De quelle façon?

— La petite va venir à trois heures, — attendez encore un instant, vous la verrez.

— Mais, votre maître n'est pas ici.

— Oh! soyez tranquille, il rentrera, — il est toqué de cette donzelle... une raccommodeuse de cachemires, qui ressemble à une madone de Raphaël...

— je ne serais pas trop étonné, ma foi, que sa passion pour la petite durât quarante-huit heures, tout au moins.

C'était la première fois, depuis le commencement de cet entretien que Larose faisait une allusion directe à la fiancée de Cabirol et prononçait son nom.— Le jeune homme sentit que la colère le gagnait. — Tout le sang de ses veines reflua vers son cœur et il devint pâle comme un mort — Cependant il eut la force de se contenir encore et Larose ne s'aperçut de rien.

Pour la troisième fois, le valet remplit les verres. — Cabirol vida le sien, mais sans avoir le courage de trinquer avec son compagnon.

En ce moment, la pendule dont nous avons déjà parlé sonnait trois heures.

— Diable! — fit Larose, — la petite va arriver et monsieur le baron ne tardera guère; — remettons tout en ordre ici... il n'est que temps.

Et il ouvrit l'espèce de placard dans lequel il avait pris la bouteille et les verres.

XII

Cabirol et René.

Depuis quelques minutes déjà, Cabirol avait formé un plan.

La réussite de ce plan, — assez bizarre du reste, — dépendait entièrement du hasard. — Nous allons voir que le hasard se montra disposé à servir les projets du jeune homme.

Le moment d'agir était arrivé. — Cabirol attendit que Larose fût entré dans le placard et fort occupé à se hausser sur la pointe des pieds pour remettre en place les verres et la bouteille d'eau-de-vie. — Alors il referma vivement la porte du placard et donna deux tours à la clef. — Maître Larose était pris comme un rat dans une ratière.

Dans le premier moment de stupéfaction, la bouteille s'échappa de ses mains et se brisa en mille morceaux sur le sol. — Larose articula un juron énergique.

— Ah ! ça, — fit-il ensuite d'un voix qui s'étouffait

dans l'étroite cavité de l'armoire, — ah ! çà, qu'est-ce que cela signifie ?

Cabirol garda le silence.

— Eh ! l'ami, — poursuivit Larose, — vous êtes toujours là, n'est-ce pas ?..

— Oui, — répondit Cabirol, — je suis là.

— Alors, ouvrez-moi.

Cabirol garda le silence. — Seulement il hocha négativement la tête comme si son prisonnier avait pu voir ce signe.

Un mouvement se fit dans l'armoire. — Puis on entendit un éclat de rire de Larose, — rire contraint et peu naturel s'il en fut. — Le valet riait, comme les poltrons chantent, pour se rassurer sur sa situation.

— Ah ! — fit-il après avoir ri, — elle est bonne la farce !.. elle est même très-bonne !.. oui, parole d'honneur, je la trouve excessivement drôle !

— Ah ! tu la trouves drôle ! — grommela Cabirol entre ses dents, — eh bien, tant mieux pour toi !..

— Mais, — poursuivit Larose, — elle a duré bien assez longtemps... — maintenant, ouvrez-moi...

Ce fut au tour de Cabirol de pousser un éclat de rire.

— Mon bonhomme, — dit-il ensuite, — vous êtes là-dedans, restez-y !.

— Y rester ! plaisantez-vous ?..

— Pas le moins du monde.

— Mais je suis horriblement mal à mon aise...

— Cela ne me regarde pas...

— J'ai les côtes brisées...

— C'est votre affaire.

— Je marche sur du verre cassé...

— Que voulez-vous que j'y fasse ?..

— Je ne puis respirer...

— Ne respirez pas...

— J'étouffe...

— Eh bien ! étouffez.

— Miséricorde !.. mais vous voulez-donc ma mort ?.

— Elle m'est tout à fait indifférente.

— Enfin, pourquoi m'enfermez-vous ?..

— J'ai mes raisons.

— Lesquelles ?

— Elles ne regardent que moi.

— Êtes-vous un voleur, et vous proposez-vous de dévaliser la maison ?..

Cabirol haussa les épaules.

— Je ne suis pas un voleur, — dit-il ensuite, — je ne prendrai pas une épingle, et la preuve c'est que, depuis que vous êtes là-dedans, j'aurais pu, au lieu de répondre à vos sottes questions, dévaliser une douzaine de tiroirs...

— C'est ma foi vrai... — murmura Larose.

Puis il ajouta :

— Mais, songez donc que mon maître va sonner tout à l'heure...

— J'y compte bien...

— Qui lui ouvrira la porte ?..

— Moi.

— Vous !.. Eh ! bon Dieu ! que lui direz-vous ?

— Ce que j'ai à lui dire, probablement...

— Il me demandera...

— Oh ! soyez tranquille, il ne pensera même pas à vous.

— Mais, moi, je crierai, j'appellerai...

— Ah ! ah !.. — fit Cabirol, — vous crierez... vous appellerez ?

— Oui, certes !..

— C'est votre projet ?

— Pardieu !..

— Eh bien ! mon cher, je vous préviens que si vous donnez suite à votre projet, au premier cri, au premier appel, j'entr'ouvre la porte de votre armoire, et, quoique très-bon enfant de mon naturel, je vous enfonce dans le ventre trois ou quatre pouces d'un joli petit Eustache que j'ai là dans ma poche...

— Ah ! — balbutia Larose, d'une voix étranglée par la frayeur, — vous êtes donc le diable ?..

— Peut-être bien... — fit Cabirol. — Maintenant, mon bonhomme, plus un seul mot, ou bien je mets flamberge au vent..

Larose se tut. — Seulement on l'entendit soupirer fortement et à deux ou trois reprises.

En ce moment, on sonna à la porte de l'antichambre.

Ce coup de sonnette était net, ferme, impérieux, et décelait la main du maître. — Cabirol s'approcha vivement de l'armoire.

— Pensez à Eustache... — fit-il.

Larose ne répondit que par un nouveau soupir. — L'ouvrier imprimeur bondit ensuite jusqu'à la porte, qu'il ouvrit — Le nouveau venu était Réné. — Cabirol le devina tout aussitôt.

— Eh bien ! — demanda Réné, sans regarder son interlocuteur et croyant parler à Larose, — eh bien ! est-elle là ?

Mais, soudain, ses yeux s'arrêtèrent sur Cabirol et virent une figure inconnue, à la place du plat visage de Larose.

— Ah! ah! — fit-il alors, — qui êtes-vous, l'ami, et que faites-vous ici?

— Ce que je fais ici, monsieur? — répondit Cabirol, — vous le voyez, je vous ouvre la porte... — qui je suis? — j'aurai le plaisir de vous le dire, si vous voulez bien m'accorder un entretien de cinq minutes.

On voit que Cabirol faisait sur lui-même d'incroyables efforts pour rester convenable et même poli.

— Vous avez à me parler? — demanda Réné.

— Oui, monsieur.

— De quelle part?

— De la mienne.

— Alors, encore une fois, qui êtes-vous?

— Encore une fois, monsieur, je vous le dirai tout à l'heure.

— Tout de suite, ou pas du tout. — Je ne puis recevoir ni écouter les gens qui refusent de dire leur nom.

— Le mien, probablement, ne signifiera rien pour vous.

— Peu importe, dites toujours.

— Eh bien! je suis Cabirol.

Réné se souvint aussitôt de ce nom, et il se dit que le jeune homme qu'il avait devant lui était ou devait être l'amoureux d'Aline Girard.

Mais il pensa qu'il valait mieux paraître l'ignorer.

— Cabirol, — répéta-t-il d'un air de dédain méprisant, — Cabirol, qu'est-ce que c'est que ça.

Le feu monta au visage du jeune homme. — De pâle qu'il était, il devint écarlate. Mais il domina de nouveau cette colère et il répondit :

— Cabirol, monsieur, c'est moi.

— Oh ! je le vois bien, — fit Réné avec un accent d'une suprême impertinence et en fixant son interlocuteur de la tête aux pieds avec son lorgnon, — vous êtes Cabirol, parbleu, c'est tout simple !.. mais ça ne constitue pas une position sociale, de s'appeler Cabirol .. et c'est précisément votre position sociale que je suis désireux de connaître.

— Eh bien ! monsieur, je suis imprimeur.

— Et vous venez m'offrir vos services... — merci, mon cher, mais ils me sont inutiles... — je ne suis point un gratte-papier, un romancier ou un poëte, — je ne me fais pas imprimer... désolé de vous avoir dérangé pour rien, bonjour, mon cher, bonjour.

Et Réné, du geste, indiquait la porte à son interlocuteur.

— Monsieur, — dit vivement Cabirol, — nous ne nous entendons pas le moins du monde.

— Ah ! ah ! .

— Je ne suis point venu ici pour vous offrir quelque chose.

— Mais, alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux vous parler, monsieur, — c'est la troisième fois que je vous le dis.

— Ue autre jour, — plus tard. — Aujourd'hui je n'ai pas le temps.

— Prenez-le.

— Je suis attendu.

— Non, Monsieur... vous vous trompez, personne ne vous attend et personne ne viendra...

— Hein ? vous dites ?

Cabirol répéta sa phrase.

— Et, comment savez-vous cela ? — demanda Réné.

— Par la meilleure de toutes les raisons... — c'est que j'épouse dans huit jours celle que vous vouliez déshonorer dans une heure...

— Tiens ! tiens ! — fit Réné avec un rire dédaigneux, — cette petite phrase n'est pas mal, mais malheureusement, elle ne vous appartient pas en propre... — je la connais, mon cher, je l'ai entendue l'autre soir au Théâtre-Français, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*...

Cabirol fronça les sourcils et ferma les poings, la patience du jeune homme était à bout.

— Dans une minute, se disait-il à lui-même, — je vais sauter sur ce particulier-là, lui tordre le cou ou lui casser les reins !..

Cependant il fit un dernier effort et il parvint à conserver son sang-froid.

— Monsieur, — dit-il après un instant de silence, — j'ai satisfait à votre désir, je vous ai expliqué qui j'étais. — Maintenant voulez-vous m'accorder les quelques moments d'entretien que je vous demandais tout à l'heure ?..

— Il paraît que vous y tenez ?..

— Oh ! beaucoup !..

— Eh bien ! soit !.. quoiqu'en vérité je ne devine pas le moins du monde ce que vous pouvez avoir à m

dire qui vaille la peine d'être entendu?.. parlez donc, mais soyez court?..

— Je vous ait dit, Monsieur, que mademoiselle Girard était ma fiancée...

— Qu'est-ce que ça me fait?..

— Sans doute, en vous adressant à elle, vous l'avez confondu avec ces pauvres filles qui ne voient que les bénéfices de la honte et qui ne demandent pas mieux que de se laisser séduire, pourvu que la séduction leur rapporte...

— Phrase de mélodrame de l'Ambigu!..—murmura Réné.

Puis il se mit à siffloter du bout des dents l'air bien connu de *Drin! Drin!*

Cabirol poursuivit :

— Vous vous étiez trompé, Monsieur, — mademoiselle Girard est une honnête fille et je vous répète qu'elle sera ma femme dans huit jours...

Réné interrompit son air.

— Madame Cabirol?.. — fit-il.

— Oui, Monsieur.

— Joli nom!..

— Il en vaut un autre.

— Un autre aussi laid, peut-être...

Et monsieur de Savenay se remit à siffler, en battant la mesure avec sa canne.

— Je pense, — continua Cabirol, — je pense que vous renoncerez à des projets qui, vous le comprenez, sont odieux!..

— Ah! vous pensez cela!..

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! à votre aise.

— Est-ce que je me trompe ?..

— Peut-être *oui*, peut-être *non* ..

— Une réponse, Monsieur, une réponse positive...

— Vous êtes bien curieux et bien exigeant !..

— Songez, Monsieur, que vous attaquer à l'honneur de mademoiselle Girard, c'est m'attaquer moi-même...

— Ah! ah ! — s'écria Réné en riant, — m'attaquer à vous!.. moi ?.. — le diable m'emporte, l'idée est originale et vaut son pesant d'or !..

— Monsieur, — dit Cabirol dont les mains tremblaient et dont les lèvres devenaient pâles, — je vous supplie de prendre mes paroles au sérieux et de me répondre en honnête homme...

— Mon cher, — répliqua Réné, prière pour prière... faites-moi le plaisir de vous en aller... voici dix minutes bientôt que vous me retenez dans cette antichambre, et vous m'ennuyez beaucoup.

— Monsieur de Savenay, — murmura le jeune homme, — monsieur de Savenay prenez garde !..

— A quoi, s'il vous plaît... monsieur... Cabirol ?

— A quoi ?..

— Oui.

— A moi !.. à moi qui me lasse à la fin de subir vos impertinences et vos insultes !.. à moi qui ne suis pas votre valet, mais votre égal, et qui vais vous traiter comme vous méritez de l'être...

En entendant cette menace, Réné devint livide.

— Misérable !.. — cria-t-il d'une voix étranglée par la fureur, — misérable !.. sortez !..

— Ah! — fit Cabirol, — des gros mots!.. eh bien! ça me va!.. nous serons à deux de jeu!.. et d'abord, canaille! je ne sortirai pas!..

Réné ouvrit violemment la porte qui, de l'antichambre, donnait sur l'escalier...

— Sortez!.. — répéta-t-il.

— Non, — fit Cabirol pour la seconde fois, — je reste...

— Ah! vous croyez?..

— Non, j'en suis sûr!.. et vous le voyez bien!..

Réné, au comble de la fureur, s'approcha de Cabirol et fit le geste de le saisir par le bras pour le jeter dehors.

Le jeune homme fit un bond en arrière.

— Ne me touchez pas!.. — cria-t-il, — ne me touchez, baron de malheur!.. ou sinon...

— Sinon? .

— Je te casse!..

Réné ne se connaissait plus.

Il brandit sa canne, — il revint sur Cabirol et il lui frappa de toute sa force sur l'épaule. — Le jonc était frêle et se brisa en vingt morceaux. — Néanmoins la douleur avait été vive, mais Cabirol ne la sentit pas, — il ne ressentit que l'outrage qui venait de lui être fait. — Tout son sang, fouetté par la rage, bouillonna dans ses veines. — L'ivresse de la colère lui monta à la tête et l'aveugla. — Il mit la main dans sa poche et il en retira le couteau dont il avait menacé Larose une demi-heure avant ce moment. — Il ouvrit rapidement ce couteau et se précipita sur Réné. — Mais ce dernier avait deviné le sens et le but des mouvements du

jeune homme. — Il avait compris qu'une lutte allait s'engager, — lutte terrible et inégale dans laquelle il aurait nécessairement le dessous, par cette raison bien simple qu'il ne pourrait opposer qu'un tronçon de canne brisée au couteau de son adversaire. — En conséquence il s'élança dans la pièce voisine dont il ferma sur lui la porte, en ayant soin de faire tourner deux fois la clef dans la serrure. — Puis il prit dans un tiroir des pistolets tout chargés qu'il arma. — Ensuite il rouvrit la porte de l'antichambre, et, tenant un pistolet de chaque main, il s'avança sur Cabirol.

Ce dernier avait déjà repris son sang-froid.

— Monsieur, — dit-il en remettant son couteau dans sa poche, — vous m'avez frappé, — j'ai voulu vous tuer, mais je n'ai pas pu ; — nous ne sommes pas quittes!.. — Je pense que, quoique vous soyez riche et que je ne le sois point, — quoique vous soyez un homme du monde et que je ne sois qu'un ouvrier, — je pense, dis-je, que vous ne refuserez pas de vous aligner avec moi...

— *M'aligner avec vous?..* — demanda Réné d'un ton dédaigneux, — qu'est-ce que ça veut dire?..

— Ça veut dire un demi-quart d'heure de conversation à coups d'épées ou de pistolets, au bois de Vincennes ou partout ailleurs...

— Un duel?.. — fit Réné en riant.

— Oui, Monsieur, un duel.

— Un duel avec monsieur Cabirol!.. quelle délicieuse plaisanterie!..

— Vous trouvez la chose plaisante?..

— Au dernier point!..

— Vous acceptez, cependant?..

— Non pas! je refuse, — et avec enthousiasme!..

— Ah! ça, monsieur le baron, vous êtes donc lâche?..

— Non, cher monsieur Cabirol. — Grâce à Dieu, j'ai fait mes preuves, et je les ai faites de façon à ce que le mot que vous venez de prononcer ne puisse pas m'atteindre... — Vous devez d'ailleurs comprendre mon refus, si vous voulez bien réfléchir qu'en me battant avec vous j'aurais la certitude d'être tué.

— La certitude!.. — s'écria Cabirol.

— Oui, mon petit Monsieur... et par quelque chose de bien autrement terrible que votre épée ou votre pistolet...

— Par quoi donc?..

— Par le ridicule!..

— Ah! — fit Cabirol, — c'est ainsi!..

— Mon Dieu, oui.

— Pour la dernière fois, vous refusez la rencontre que je vous demande?..

— Si je la refuse?.. — Parbleu!..

— Monsieur le baron de Savenay, nous nous reverrons...

— Ah! par exemple, j'espère bien que non!..

— Nous nous reverrons, — répéta Cabirol, — et plus tôt que vous ne pensez peut-être...

Et, après avoir prononcé ces paroles, le jeune homme sortit de l'antichambre et descendit rapidement l'escalier.

— Ah! — murmura Réné avec un soupir de soulagements, — m'en voilà débarrassé!.. enfin!.. — Quel

enragé que ce gaillard-là!.. c'est qu'il m'aurait fort bien enfoncé dans les côtes son diable de couteau!..— Peste!.. quelle charmante aventure m'a procurée ce faquin de Larose!..—il en recevra mes compliments!.. Où peut-il être ce drôle-là?..

— Monsieur le baron, — murmura une voix gémissante et étouffée, et qui partait je ne sais d'où, — Monsieur le baron, je suis là!

Réné reconnut la voix de son domestique.

— Là? demanda-t-il, où est-ce là?

— Ici, monsieur le baron, dans l'armoire...

Malgré son mécontentement, Réné ne put s'empêcher de sourire. — Il s'approcha du placard, — il fit jouer la serrure et la porte s'ouvrit. — Larose parut. — Il était pâle, — défait, — chancelant. — A peine pouvait-il se soutenir sur ses jambes flageolantes. — La privation presque absolue d'air respirable avait aux trois quarts asphyxié le malheureux.

XIII

Maxime et Réné.

— Ah! ça, — demanda Réné, quand Larose lui parut quelque peu remis, — que diable faisiez-vous là-dedans?..

— Ce que je faisais, monsieur le baron? répondit le valet d'un ton piteux, — j'étouffais!..

— Depuis quand êtes-vous ainsi prisonnier?

— Je crois qu'il n'y a guère plus d'une demi-heure... quoique le temps m'ait paru bien long...

— Et qui vous avait enfermé? .

— Ce drôle! ce misérable!.. ce gredin!..

— Cabirol?

— Lui-même!.. mais il me paiera ça, le gueux!.. et avec de bons intérêts encore!..

— Maître Larose, — dit alors Réné, — ce Cabirol ne vous paiera rien du tout!.. — vous vous vantez maintenant comme vous vous vantiez hier, — comme vous vous vantiez ce matin!.. — Vous êtes un faquin et un maladroit!..

— Moi, monsieur le baron?..

— Vous, monsieur le coquin !..

— Mais, qu'ai-je donc fait pour mériter ces épithètes que j'oserai qualifier de *désobligeantes?..*

— Ce que vous avez fait?.. — Eh ! mon Dieu, vous avez fait *tout !.. tout,* exactement!.. — D'abord, se poser avec jactance, promettre avec impudence et ne pas tenir, est l'acte d'un faquin !.. — Quant aux maladresses, vous les avez accumulées, j'espère, depuis ce matin : — Vous n'avez pas réussi à cacher à un amoureux qu'on en voulait à sa maîtresse, ce qui est l'A B C du métier, *le pont aux ânes !..* — Vous m'avez mis ce Cabirol sur le dos !.. — Vous vous êtes laissé enfermer par lui dans une armoire, comme un idiot !.. — Enfin, vous n'avez pas même eu l'intelligence, au moment où j'entrais dans l'antichambre, de m'appeler à votre aide, ce qui m'aurait mis, tout aussitôt, au courant de la situation !..

— Dame ! monsieur le baron, — répondit Larose, — que voulez-vous, j'avais peur...

— Vous aviez peur?..

— Mon Dieu, oui !..

— Et, de quoi?

— Du couteau de Cabirol.

— Ah ! ah !..

— Exactement comme monsieur le baron.

— Vous dites?

— Je dis : — *Exactement comme monsieur le baron.*

— Ce qui signifie?..

Ici Larose appela à son aide un léger mensonge.

— Ce qui signifie, — répondit-il, — que Cabirol m'ayant menacé de m'enfoncer son couteau dans le ventre, parce que je voulais le mettre à la porte, j'ai jugé prudent de me sauver comme l'a fait monsieur le baron; seulement, au lieu de me réfugier dans le salon, je me suis réfugié dans une armoire, et, comme je n'avais pas de pistolets et que d'ailleurs j'étais enfermé, je ne suis pas ressorti...

— Maitre Larose, — dit alors Réné, blessé dans son amour-propre par le parallèle peu flatteur que son valet venait de se permettre, — vous avez trop d'esprit pour un domestique... — Je me ferais vraiment scrupule d'employer à battre mes habits un garçon de votre mérite... vous n'êtes plus à mon service...

— Ainsi, — demanda Larose, — monsieur le baron me renvoie ?

— Je ne vous renvoie pas, je vous congédie... — le mot est plus poli...

— Mais la chose est la même... — murmura le valet.

Puis il ajouta à haute voix :

— Bah ! après tout, j'aime mieux ça que d'être méconnu ! . — Dès ce soir, monsieur le baron, je ferai mes paquets et je partirai demain matin...

— C'est bien, — dit Réné.

Et le jeune homme, tournant sur ses talons, rentra dans l'intérieur de son appartement.

§

Le reste de la journée, jusqu'à l'heure du dîner, se

passa, ou plutôt se traîna lentement pour monsieur de Savenay. — Réné s'ennuyait outre-mesure. — L'emploi de son temps était, en effet, bien différent de celui qu'il avait rêvé. — Au lieu de satisfaire, ainsi qu'il l'espérait, un caprice très-vif, Réné n'avait rencontré que des déceptions. — Au lieu de savourer un tête-à-tête amoureux, il s'était vu malmener par un brutal personnage qui l'avait fort irrévérencieusement traité. — Bref, le jeune homme se sentait de fort méchante humeur.

En outre du mécontentement résultant pour lui des faits accomplis, il y avait, dans le fond de sa pensée, toutes sortes de pressentiments fâcheux.

— Ma foi, — se dit-il, — si la journée finit comme elle a commencé, il faut convenir que cela ne sera pas gai !.. Enfin, nous verrons bien !..

Cinq heures sonnèrent. — Nous savons déjà que Réné de dînait jamais chez lui. — Il sortit.

Au moment où il allait entrer au café Anglais, il s'entendit appeler par son nom, et une main se posa familièrement sur son épaule.— Réné se retourna vivement et reconnut le comte de Bracy qu'il n'avait pas vu depuis quelques jours. — Maxime semblait triste. — Sa belle figure exprimait une préoccupation douloureuse.

— Bonsoir, cher comte, — lui dit Réné.

— Mon ami, — lui demanda Maxime, — êtes-vous attendu ?

— Non. — Pourquoi ?

— Parce que j'ai quelques mots à vous dire.

— Eh bien! dînons ensemble... Tout en dînant, nous causerons...

— Impossible.

— Pourquoi ?

— J'ai pour six heures une invitation à laquelle je tiens à ne pas manquer...

— Alors remettons à ce soir ou à demain ce que vous avez à me dire...

— Non pas... je désire vivement causer avec vous sur-le-champ...

— Dans ce cas, — fit Réné, — je parie qu'il s'agit de choses désagréables.

— Qui vous fait supposer cela?..

— Eh ! mon Dieu, je suppose cela tout bonnement parce que je suis dans mon mauvais jour... dans un de ces jours où tout tourne mal... où il ne peut se rencontrer sur notre chemin que des circonstances désagréables...— Voyons, est-ce que je me trompe ?..

— Cela dépend.

— De quoi?..

— Du plus ou moins de réalité de certains bruits qui sont parvenus jusqu'à moi...

— Ah! il s'agit de certains bruits ?

— Oui.

— Relatifs à moi, bien entendu ?

— Naturellement.

— Et, fâcheux ?

— Plus que fâcheux, car, s'ils avaient un fondement sérieux, ce que je ne crois pas, je vous jure, ils seraient presque déshonorants !..

— Oh!.. oh!.. — s'écria Réné, — c'est donc bien grave?..

— Oui, très-grave, — répéta Maxime

— Et, voyons, que disent-ils, ces méchants bruits?

— Ils prétendent d'abord, — et remarquez bien qu'en répétant cela je ne suis qu'un écho, — ils prétendent que vous êtes l'amant de la comtesse de Croï...

Réné eut aux lèvres un sourire d'indicible fatuité.

— Eh bien! — fit-il ensuite, — madame de Croï est, certes, une des plus jolies femmes de Paris, et je ne suppose pas que vous trouviez un déshonneur quelconque à être son amant...

Maxime attacha sur monsieur de Savenay un regard profond dont le jeune homme ne put soutenir l'éclat et la fixité clairvoyante.

Il détourna la tête et il demanda :

— Après?

— On ajoute, — poursuivit Maxime, — que vous allez partout, racontant à qui veut les entendre les détails de votre liaison, et qu'aux incrédules vous montrez un gage d'amour, un bracelet que portait la comtesse à votre premier rendez-vous, bracelet qu'en effet plus de cent personnes savent lui avoir appartenu...

Réné avait détourné la tête et baissé les yeux. — Cependant il sentait toujours peser sur son front le regard investigateur de Maxime. — Il rougissait et pâlissait tour à tour, et il s'efforçait, mais en vain, de conserver une apparence calme.

— Après? — dit-il pour la seconde fois.

— Quoi! — s'écria Maxime, — n'est-ce donc point assez?

— J'attends les accusations déshonorantes!..

Maxime tressaillit.

— Réné, — fit-il d'une voix grave, — savez-vous bien que votre attitude me ferait presque croire que tout ce qu'on dit est vrai...

— Et quand cela serait?

— Comment!.. — demanda vivement M. de Bracy, — vous ne comprenez donc pas la honte qu'on vous jette au visage?

— Non, je l'avoue.

Maxime saisit le bras du jeune homme.

— Réné, — lui dit-il, — avec moi, soyez franc.. êtes-vous, *oui* ou *non*, l'amant de madame de Croï?

— Mais... — fit Réné.

— Une réponse... — interrompit Maxime, — une réponse, je vous en supplie.

Réné hésita d'abord. — Mais, soudain, il parut se décider, car il releva la tête, il regarda Maxime bien en face, et il répondit :

— Eh bien! oui.

Une expression de tristesse plus profonde encore se peignit sur le visage de M. de Bracy.

— Ah! pauvre femme! — murmura-t-il d'une voix entrecoupée, — pauvre femme!

— Pourquoi la plaignez-vous? — demanda Réné.

— Pourquoi je la plains!.. — s'écria M. de Bracy.

— Oui.

Un éclair brilla dans le regard de Maxime. Mais cet

éclair s'éteignit aussitôt, et le comte reprit d'une voix profondément triste, mais calme :

— Réné, mon pauvre ami, j'aime mieux croire que vous êtes un enfant à tête légère, un étourdi coupable et presque fou qui ne comprend point le mal dont il est la cause, j'aime mieux croire cela que de supposer que vous êtes un lâche.

— Un lâche! — répéta Réné avec un tressaillement nerveux, — un lâche!.. Songez-vous bien au mot que vous venez d'employer là, monsieur le comte?

— Ce mot exprime toute ma pensée, — répondit Maxime d'une voix lente et d'un ton grave.

— Ainsi, vous ne le retirez pas?

— Non.

— Et vous me l'appliquez?

— Oui, certes, si vous agissez de façon à le mériter.

— Et qui sera mon juge?

— Moi.

— Et de quel droit prétendez-vous me juger?

— De quel droit, Réné?.. vous me demandez de quel droit?

— Je vous le demande, monsieur le comte!

— Eh bien! du droit de mon âge et de mon expérience, — du droit de mon front qui se dégarnit, de mes cheveux qui grisonnent, — du droit de l'homme qui a commis de grandes fautes et qui les a durement expiées, — du droit de l'homme qui vous avait pris sous son patronage et qui s'était efforcé de guider vos premiers pas dans l'enfer de Paris... — du droit surtout, Réné, et celui-là, je croyais que vous ne le con-

testeriez jamais... — du droit de l'affection paternelle que je vous avais vouée et qui me faisait vous regarder comme mon enfant.

Tandis que M. de Bracy prononçait ces dernières paroles, il était facile de comprendre, au léger tressaillement de sa voix, qu'une vive émotion venait de s'emparer de lui. — Réné fut presque touché de cette émotion visible et il renonça aux idées batailleuses qui, pendant un instant, étaient venues l'assaillir. — Il baissa la tête et garda le silence.

— Vous me reprochiez, ce me semble, d'avoir tout à l'heure employé le mot *lâche*, — poursuivit Maxime, — ce mot, je ne vous l'appliquais point, Réné, et voici ce que je voulais dire :

« L'homme qui, soit à force d'amour. soit à force de rouerie, s'est rendu l'amant d'une femme dont la position est considérable, — dont la vie, jusque-là, était pure, — dont l'avenir peut être compromis et l'honneur perdu pour un soupçon, pour un mot indiscret, — cet homme doit enfermer le secret de sa maîtresse au plus profond de son cœur, comme en une tombe triplement murée, et plutôt mourir que le trahir.

» S'il agit autrement, s'il livre son secret, s'il fait bon marché de l'honneur de celle qui, pour lui seul, a compromis cet honneur, — oh ! alors, cet homme est un lâche, et ce n'est pas moi seul qui le juge et qui le condamne, ce sont tous ceux dont l'âme est droite et franche et qui, dans leur poitrine, sentent battre un cœur loyal. — Oui, cet homme est un lâche, Réné, — presque aussi lâche que celui qui calomnierait une femme ! — Et demandez-vous à vous-même de quel

mépris profond, immense, infini et mille fois mérité, vous écraseriez ce dernier!

M. de Savenay, le front courbé et le visage rouge de honte, se sentait comme foudroyé.—Une lueur implacable lui révélait en ce moment toute l'infamie de sa conduite. — Il rougissait de lui-même, mais chose étrange, à cette confusion passagère ne se mêlaient ni un remords ni le désir de revenir sur ses pas, de quitter cette vie fangeuse et criminelle, de réparer le mal déjà fait.

L'orgueil de Réné souffrait une cruelle humiliation, voilà tout. — Son cœur et son esprit ne s'ouvraient point au repentir.

Il y eut un instant de silence entre les deux interlocuteurs. — M. de Bracy rompit ce silence en disant :

— Enfin, mon enfant, vous êtes moins coupable, n'est-ce pas, que les bruits qui sont arrivés jusqu'à moi n'ont dû me le faire supposer?

» Dites-moi donc avec franchise quelle est l'exacte limite de vos torts, — je tiens à savoir la vérité tout entière, car il m'en coûterait trop de me voir forcé de vous retirer mon estime.

— Merci, monsieur le comte, répondit Réné avec une hypocrisie pleine d'astuce, — merci! vous m'avez bien jugé.

» Mes torts (car, malheureusement je ne puis nier que j'en aie) consistent en quelques paroles imprudentes, dites avec une légèreté coupable, et dont j'étais bien loin de calculer la portée dangereuse. — La méchanceté, vous ne l'ignorez pas, sait se faire une

arme de tout... Elle s'en est fait une de mon imprudence. — Certains soupçons sont nés dans quelques méchants esprits, — ils ont cherché, — espionné, — conjecturé, et, à force de recherches, d'espionnages et de conjectures, ils ont fini par arriver à la découverte de la vérité. — J'ai vouln nier, mais il était déjà trop tard, et les méchants esprits dont je vous parle se savaient trop sûrs de leur fait pour ajouter foi à mes dénégations. —Voilà toute la vérité, je vous l'affirme.

Réné se tut. — M. de Bracy sembla réfléchir pendant quelques secondes.

— Mais ce bracelet?.. — demanda-t-il enfin, — ce bracelet?

— Hélas! je l'ai montré, — répondit Réné d'un ton humble et contrit.

Maxime fit un brusque haut-le-corps.

— C'est plus qu'une imprudence! plus qu'une légèreté, cela!.. — s'écria-t-il.

— C'est l'un et l'autre,—répliqua le jeune homme, — mais pas plus... — un mouvement de fatuité que je déplore m'a poussé à me faire un trophée de ce joyau, mais l'idée ne m'est pas venue un seul instant qu'on pouvait le reconnaître et que montrer un bijou semblable c'était presque montrer un portrait.

— Allons' soit! — répondit Maxime, — c'était légèreté, c'était folie... — vous le dites... il faut bien le croire... — mais il me semble que vous devez vous sentir sur la conscience et sur le cœur un poids bien terrible?

— Oh! terrible!. — dit Réné avec un soupir ad-

mirablement modulé, — terrible!.. c'est le mot.

— Fasse le ciel, poursuivit M. de Bracy, — fasse le ciel que les conséquences n'en soient point déplorables et désastreuses... — Je le souhaite de toute mon âme, mais j'entrevois bien des malheurs dans l'avenir!..

— Lesquels? — demanda Réné.

— Supposons qu'un seul mot de tout ceci arrive aux oreilles du comte de Croï.

— Vous savez bien que les maris n'apprennent jamais ces choses-là!

— En règle générale, oui, — mais il y a des exceptions.

— Eh bien?

— Eh bien! qu'adviendrait-il? — A coup sûr, deux catastrophes : la première, la plus inévitable, serait tout le bonheur brisé d'un couple qu'on citait parmi les plus heureux.

— Et la seconde?

— La seconde serait sans doute la mort de monsieur de Croï ou la vôtre... tués l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre.

— Ah! — murmura Réné, — vos prédictions sont sinistres!

— Puissent-elles être menteuses! — Tout ce que je vous dis aujourd'hui, je vous le disais, il m'en souvient, l'an passé, le lendemain d'une fête, d'un bal chez la duchesse de Chaumont-Landry où, pour la première fois, vous avez vu madame de Croï. — Alors, il était encore temps... mais vous ne m'avez pas écouté!

. . . .

La conversation entre Maxime et Réné continua pendant deux ou trois minutes encore. Puis M. de Bracy quitta le fils de Marguerite pour se rendre à l'invitation dont nous lui avons entendu dire quelques mots.

Réné entra au café Anglais. — Il dîna seul, et son repas fut prodigieusement triste. — Les justes remontrances de Maxime, quoiqu'il fût on ne peut plus décidé à n'en tenir aucun compte, n'avaient pas contribué, on le comprend, à rasséréner son esprit et à éclaircir la teinte sombre de ses pensées.

Ses noirs pressentiment subsistaient toujours d'ailleurs, et prenaient, d'instant en instant, une intensité nouvelle.

— Ma foi, — se dit-il en se levant de table, — monsieur de Bracy m'a prédit des malheurs !.. — Je serai fort étonné si ces malheurs n'arrivent pas et s'ils se font longtemps attendre !.. — Dans quel horrible guêpier me suis-je fourré, bon Dieu !.. et quelle déplorable inspiration de m'être exposé à tant de soucis et tant de tracas, sans plaisir et sans profit !.. O Camélia maudite !.. trompeuse conseillère !.. sans toi, je n'en serais pas où j'en suis !.. — Mais enfin, il est trop tard pour reculer !.. — Allons donc en avant !.. — Réné sortit du café Anglais. — Il fuma deux cigares le long des boulevards. — Il alla s'asseoir à l'orchestre des Variétés. — Mais les flons-flons de l'orchestre lui donnèrent abominablement sur les nerfs et les acteurs de l'endroit lui parurent de déplorables farceurs.

Il quitta les Variétés pour le Vaudeville. — L'effet produit fut exactement le même.

— Allons, — se dit Réné, — il faut essayer d'autre chose! — je vais aller au club, jouer le wisth à un louis la fiche, cela me distraira peut-être.

XIV

Au club.

Il y avait beaucoup de monde au club ce soir-là.

Quinze ou vingt jeunes gens remplissaient le fumoir de nuages de vapeur blanche et odorante qu'exhalaient leurs panatellas.

MM. de Chazelles et d'Audival, — deux de nos anciennes connaissances du *Club des Hirondelles* — causaient, adossés à la cheminée.

Leur conversation n'ayant aucun rapport direct avec notre récit, nous jugeons complétement inutile de la rapporter ici.

Réné ouvrit la porte. — Il s'arrêta pendant un instant sur le seuil, regardant à droite et à gauche, afin de reconnaître les visages amis. — Il avisa messieurs de Chazelles et d'Audival et vint droit à eux.

— Bonsoir, cher... — dit-il à M. de Chazelles en lui tendant la main.

M. de Chazelles serra cordialement cette main.

Réné se tourna vers M. d'Audival, lui dit bonsoir et lui tendit la main comme il venait de faire à son compagnon.

— Bonsoir, — répondit le frère de la vicomtesse de Luzy d'un ton glacial.

Et, au lieu de prendre la main de M. de Savenay, il changea de position, sans affectation, et se baissa comme pour rallumer son cigare, qui n'était nullement éteint.

Certes, l'intention de ce mouvement n'échappa pas à Réné. — Il comprit à merveille que monsieur d'Audival refusait de lui donner la main, — il sentit l'insulte, car il devint pourpre et ses sourcils se froncèrent, — mais, sans doute, quelque motif inconnu le poussait à éviter une provocation, il feignit de n'avoir rien vu, il échangea avec le premier de ses deux interlocuteurs une demi-douzaine de phrases insignifiantes, puis, tournant sur ses talons, il sortit du fumoir.

— Ah! ça, — demanda vivement alors M. de Chazelles, — il y a donc quelque chose?..

— A quel sujet?

— Au sujet de Réné.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Ai-je mal vu?

— Qu'est-ce que tu as vu?

— Il m'a semblé que tu lui répondais à peine, et qu'au moment où il t'a tendu la main, tu as retiré la tienne.

— Parbleu!

— Ainsi, je ne me trompais pas ?

— Non, certes !

— Eh ! bien, encore une fois, qu'y a-t-il ?

— Il y a que ce monsieur est une canaille.

— Lui !.. Réné !..

— Je maintiens le mot, — une franche canaille.

— Mais, qu'a-t-il fait ?

— Tu ne sais donc rien ?

— Rien absolument.

— Eh bien ! ce jeune drôle est l'amant d'une femme du monde.

— C'est permis, cela.

— Sans doute, mais attends.

— J'écoute.

— Cette femme était du très-petit nombre de celles sur qui la médisance n'a point su mordre jusqu'à ce jour et que la calomnie elle-même épargnait, tant leur vie semble pure et sainte, transparente et immaculée.

— Quelle est cette femme?

Monsieur d'Audival ne répondit point à cette question et poursuivit :

— Or, sais-tu comment ce monsieur trouve moyen de reconnaître l'énormité du sacrifice dont il est l'objet, — le dévouement d'une femme qui hasarde pour lui son honneur, son bonheur, son repos, son avenir ? — le sais-tu ? — le devines-tu ?..

— Ma foi, non, — répondit Chazelles.

— Eh bien ! je vais te le dire.

Et monsieur d'Audival mit son ami au fait de toutes les circonstances que nous avons entendu. Maxime de

Bracy reprocher à Réné d'un façon sévère et si juste.

— Ma foi, — fit Chazelles quand il eut entendu ce récit, — tu as bien raison, c'est une canaille!

— Ajoute à cela, — continua monsieur d'Audival, — que jai une raison toute particulière de lui en vouloir...

— Laquelle?

— Cest que la jeune femme dont il s'agit est une des amies les plus intimes de ma sœur, et qu'en présentant monsieur de Savenay à cette dernière, je n'ai pas peu contribué, malheureusement, à rendre possible la séduction dont nous voyons aujourd'hui les déplorables résultats!

— Une amie intime de ta sœur? — répéta Chazelles.

— Mon Dieu, oui.

— Est-ce que ce serait?..

Chazelles s'arrêta.

— Devines-tu? — demanda monsieur d'Audival.

— Peut-être, mais, en vérité, je n'ose prononcer le nom qui vient à mes lèvres.

— Dis toujours.

— Eh bien! serait-ce?.. — Mais, non, ce n'est pas possible!

— Enfin, parle.

— La comtesse de Croï?

— Elle-même.

— Elle!.. cet ange de candeur et de pureté!

— Hélas!

— Elle qu'on croyait inattaquable et qu'on croyait inattaquée!

— On le croyait, et on se trompait.

— Mais elle adorait son mari !

— Il paraît que non.

— C'était un ménage de tourtereaux !

— Eh ! sans doute !.. — l'événement me surprend autant que toi, mais il est incontestable !

— Ce pauvre Croï !.. un homme charmant et qui vaut dix fois ce petit Réné !

— Dix fois !.. cent fois !.. — Moi, je l'aime et je le plains, ce pauvre comte !.. il a dans l'esprit et dans la tournure je ne sais quoi de chevaleresque qui tranche vigoureusement à côté de nous autres, pauvres fils de famille usés, blasés, racornis, — tristes médailles à demi effacées par le frottement et ne conservant nulle empreinte franche et forte !

— Sait-il quelque chose ?

— Non.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, tant mieux !.. Mais il ne faut qu'une étincelle pour faire jaillir la lueur, et alors...

— Oh ! alors, ce serait terrible, n'est-ce pas ?

— Je le crois...

M. d'Audival n'avait pas achevé de prononcer ces dernières paroles, quand la porte du fumoir s'ouvrit de nouveau et quand M. de Croï entra.

La pâleur du comte était effrayante. — Son visage bouleversé offrait une telle expression de douleur, qu'on ne pouvait le regarder sans se sentir tout aussitôt ému et attendri.

Les deux amis n'eurent pas plutôt aperçu le comte, qu'ils échangèrent un rapide coup d'œil.

Ce simple regard disait clairement :

— *Il sait tout!.. — Que va-t-il se passer?..*

Henry de Croï vint droit aux jeunes gens. — Ils firent trois ou quatre pas au-devant de lui et lui serrèrent affectueusement les deux mains. — Mais ni l'un ni l'autre ne parla. — Q'auraient-ils pu dire, en effet, et par quelle phrase banale entamer un entretien qui devait être grave, ils le devinaient instinctivement.

— Messieurs, — dit Henry au bout d'un instant et d'une voix visiblement agitée : — Messieurs, je vous cherchais.

A cela, il n'y avait rien à répondre. — Henry poursuivit :

— Vous êtes tous les deux poúr moi des amis, de vrais et bons amis...

— Certes ! — s'écrièrent les jeunes gens.

— Et je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

— Quelle que soit la chose que vous ayez à nous demander, cher Henry, — répondit M. d'Audival, — vous pouvez compter sur nous, entièrement, absolument.

— Merci... — murmura M. de Croï. -- Venez donc...

— Où ?

— Dans le salon voisin.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous le verrez.

— Ne pouvez-vous nous dire ?..

— Rien. — Venez...

Il était difficile d'interroger plus longtemps.

Henry avait déjà fait quelques pas vers la porte.— MM. de Chazelles et d'Audival le suivirent. — Le

grand salon dans lequel ils entrèrent était plein de monde. — Réné, faisant le quatrième à une table de wisth, se trouvait placé précisément en face de la porte.

Au moment où cette porte s'ouvrait, le jeune homme leva les yeux par hasard. — Il aperçut Henri et ses deux compagnons.

Sans doute il lui fut donné de lire, comme en un livre ouvert, ce qui était écrit sur la physionomie du mari de Berthe.—Sans doute aussi cette physionomie l'épouvanta, car il devint pâle comme un linceuil. — Plus pâle que Henry lui-même. — Une sorte de tremblement nerveux s'empara de la main qui tenait ses cartes, — et ses cartes tombèrent sur la table.

Les partenaires de Réné remarquèrent à l'instant même le trouble subit du jeune homme et se retournèrent pour en saisir la cause. — Cette cause n'était apparemment pas un mystère pour personne, car toutes les conversations particulières se trouvèrent interrompues comme par enchantement et il se fit dans le salon un grand silence.

— Monsieur de Savenay, — dit Henry d'une voix haute et redevenue ferme, — monsieur de Savenay, j'ai à vous parler...

— A moi, monsieur le comte?.. — balbutia Réné dont une rougeur ardente remplaça la pâleur livide.

— Oui, Monsieur, à vous.

— Je suis à vos ordres, et si vous voulez que nous sortions ensemble ou que nous passions dans une autre pièce...

— Non, Monsieur, — interrompit Henry,—je veux

vous parler dans ce salon ; je veux que tous ces Messieurs entendent ce que j'ai à vous dire.

— Monsieur le comte... — commença Réné d'une voix presque suppliante.

Henry lui imposa silence d'un geste impérieux, et reprit avec énergie :

— Je veux que tout le monde sache ce que vous êtes. — Je veux, puisque l'outrage a été public, que la réparation ne la soit pas moins.

— Mais, — hasarda Réné, — j'ignore ce que signifient vos paroles et quel est cet outrage auquel vous faites allusion.

— Ah ! vous l'ignorez !..

— Sans doute...

— Eh bien ! je vais vous l'apprendre... — Monsieur de Savenay, je vous ai ouvert ma maison et mon cœur, — je vous ai appelé mon ami, — j'ai serré votre main dans la mienne comme j'aurais fait de celle de mon frère... — Vous avez payé par la plus lâche de toutes les trahisons ma confiance et mon affection... Vous avez tenté de séduire ma femme, et comme elle vous repoussait honteusement, vous avez voulu la déshonorer par le mensonge et la calomnie.

— Monsieur !.. — s'écria Réné.

— Oui, — reprit Henry d'une voix éclatante, — vous avez calomnié... — Madame la comtesse de Croï est votre maîtresse, dites-vous?.. Vous en avez menti !..

Et le comte fit deux pas vers Réné.

— Monsieur !.. — répéta ce dernier en reculant, — Monsieur !..

— Vous ne mériteriez qu'un dédaigneux mépris, — continua Henry en s'avançant toujours ; — mais votre bave a jailli sur un nom trop pur et qui m'est trop cher pour que je contienne ma colère, et voici comment on châtie les misérables de votre espèce...

Et, tout en parlant ainsi, Henry, qui touchait presque à monsieur de Savenay, leva la main droite et la laissa retomber sur la joue du jeune homme qui ne s'attendait point à cette agression.

Le choc fut violent.

Les doigts de monsieur de Croï s'imprimèrent comme autant de sillons livides sur le visage de Réné.

Celui-ci poussa un cri rauque, arraché tout à la fois par la rage et par la douleur. — Ses jarrets se ployèrent sous lui comme ceux de jaguar en furie et il fit un bond pour s'élancer sur monsieur de Croï. — Sans aucun doute une lutte corps à corps était au moment de s'engager entre ces deux hommes, et de cette lutte allait résulter un nouveau et déplorable scandale. — Mais, heureusement, deux ou trois personnes présentes eurent le temps d'intervenir. — Elles se précipitèrent entre Réné écumant de fureur et Henry redevenu calme, et les empêchèrent de se rapprocher.

Monsieur de Savenay se débattait en vociférant entre les bras de ceux qui le retenaient et, dans ses paroles inintelligibles et incohérentes, revenaient des injures et le nom de Henry.

— Messieurs, — dit le comte de Croï, — je vous demande pardon d'avoir involontairement provoqué cette honteuse scène. — J'aurais dû me contenir, — la force m'a manqué, — peut-être la grandeur de l'ou-

trage que j'ai dû subir me vaudra-t-elle votre indulgence ?..

Puis il ajouta en se tournant du côté de Réné :

— Messieurs d'Audival et de Chazelles me font l'honneur de se mettre à ma disposition... — ils rentrent avec moi, — chez moi. — Quiconque viendrait les y demander aurait donc la certitude de les trouver jusqu'à une heure du matin...

— Ah ! — s'écria Réné, — soyez tranquille, comte de Croï, ils n'attendront pas si longtemps !

— Tant mieux, répondit Henry.

Et il fit quelques pas pour sortir, suivi de ses deux témoins.

Monsieur de Savenay reprit avec un ricannement infernal :

— Et tout cela n'empêche pas que votre femme soit ma maîtresse... — entendez-vous, monsieur de Croï. .

Un murmure d'indignation s'éleva de toutes parts et couvrit ces paroles. — Cependant Henry les avait entendues. — Il s'arrêta et revint sur ses pas.

— Monsieur, — dit-il à Réné avec sang-froid, — il est heureux pour vous que je n'aie pas un pistolet dans ma poche...

— Bah !.. et pourquoi donc ?..

— Parce que je vous casserais la tête à l'instant même !..

— En vérité !..

— Oui, Monsieur, — comme on tue un chien enragé, et sans plus de remords...

— Diable ! diable !

— Mais ce n'est qu'une partie remise, et, au lieu de

vous tuer ce soir, je vous tuerai demain matin. .

— Nous verrons.

— Oui, Monsieur, vous verrez...

Et, cette fois, Henry quitta les salons du club.

— Ah ça ! mais, — s'écria Réné, — c'est un vrai tranche-montagne doublé d'un portefaix que ce comte de Croï !.. — Le diable m'emporte si je me faisais de lui une pareille idée !.. Et vous, Messieurs ?..

Réné regarda autour de lui, attendant la réponse à cette question.

Personne ne répondit.

Certes, tous les jeunes gens qui se trouvaient là étaient des gaillards excessivement peu timorés et de mœurs plus que faciles, et cependant la conduite de Réné ne trouvait parmi eux que des juges sévères. — Réné comprit cette muette improbation, et il lui sembla qu'il recevait un nouveau soufflet.

Mais il ne pouvait provoquer le club en masse.

Force lui fut donc de prendre son parti de cet outrage collectif. — Il dévora sa rage impuissante et il sortit à son tour.

Au moment où il mit le pied sur l'asphalte du boulevard, il était en proie à une exaltation furibonde qui le rendait à moitié fou. — Cette exaltation se calma au bout de quelques secondes. — Réné se dit que la chose essentielle, en ce moment, était de trouver au plus vite des témoins et de les envoyer à ceux de monsieur de Croï. — Machinalement il se dirigea vers le logis de Maxime, qui demeurait, on s'en souvient, dans l'une des plus belles maisons de la rue Taitbout. — Le concierge interrogé répondit que monsieur de

Bracy était sorti depuis longtemps. — Réné se souvint alors de sa conversation sur le boulevard avec Maxime, — conversation que dans le désordre momentané de son esprit il avait oubliée complétement.

Il désespéra de rencontrer le comte ce soir même, et, tout en regagnant le boulevard, il se demandait à qui il pourrait s'adresser dans cette circonstance urgente. — Le cas était embarrassant. — Réné ne se dissimulait point que les sept huitièmes au moins des membres du club, sinon tous, lui refuseraient leur concours. — Cette circonstance l'exaspérait. — En serait-il donc réduit à se présenter sur le terrain sans témoins, et à emprunter un de ceux de son adver-adversaire ? — Et, dans ce cas, qui se chargerait de régler l'heure, le lieu, et les conditions du combat ?..

Le hasard vint au secours de Réné.

Comme il arrivait à la hauteur du passage de l'Opéra, il heurta presque Maxime qui venait en sens inverse.

Ah ! — fit monsieur de Bracy, — c'est vous...

— Oui, cher comte... — répondit Réné en saisissant le bras de Maxime.

— Comme vous voilà pâle !.. — fit ce dernier en le regardant.

— Le suis-je, en effet ?.. — Eh bien ! ce n'est pas sans motif !..

— Y a-t-il donc du nouveau ?..

— Oui, — beaucoup.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'attends de vous un service.

— Lequel ?

— Soyez l'un de mes témoins.

— Vous vous battez ?

— Oui.

— Quand ?

— Demain.

— Contre qui ?

— Contre le mari.

— Monsieur de Croï ?..

— Oui.

— Il vous a provoqué ?..

— Il a fait plus.

— Quoi donc ?

— Il m'a souffleté !.. — répéta Réné en serrant les poings.

— Et où cela ?

— Au club.

— Diable !

— Devant vingt-cinq personnes...

— Malheureux enfant !..

— Vous me plaignez ?..

— De toute mon âme... mais vous l'aviez bien mérité !..

— Quoi !.. vous aussi ?..

— Vous savez ce que je pense... — depuis deux ou trois heures que je ne vous ai vu, mes convictions n'ont pas changé...

— Enfin, il ne s'agit pas de vos convictions, — il s'agit de ma situation... — elle est difficile, je vous le jure !..

— Vous me demandez d'être votre témoin ?..

— Oui. — Acceptez-vous ?

— Je vous le dirai tout à l'heure... — quels sont ceux du comte de Croï ?

— Messieurs de Chazelles et d'Audival.

— Où sont-ils en ce moment ?

— Chez le comte, — ils attendront jusqu'à une heure du matin. — Il est onze heures, — ainsi que vous le voyez, le temps presse, acceptez-vous ?..

— Il le faut bien !. — je ne puis vous laisser dans la position où vous vous trouvez... — j'accepte donc... mais...

— Mais, quoi ?

— A une condition, — fit Maxime.

XV

Les témoins.

— Une condition... — répéta Réné, — laquelle ?.. — parlez... vite !..

— C'est que vous m'autoriserez, même vis-à-vis de votre adversaire et de ses témoins, à dire librement ma façon de penser au sujet de tout ceci. .

— Comment l'entendez-vous ?

— C'est bien simple. — Un témoin doit toujours être, ou du moins sembler convaincu du bon droit de celui qu'il représente. – Or, moi, je ne le cache pas, je vous donne tous les torts et je blâme énergiquement votre conduite... — Je veux donc conserver le droit de bien poser que, si je suis témoin, c'est uniquement pour ne pas vous abandonner, et non point parce qu'une symphatie quelconque me pousse à vous soutenir... — Dans ces termes-là, voulez-vous de moi ?..

Pendant une seconde Réné hésita. — Mais il réflé-

chit que, peut-être, s'il refusait l'offre de Maxime, il ne trouverait personne. — Aussi répondit-il :

— Si blessantes que soient vos restrictions, j'accepte.

— Bien, — dit le comte, — avez-vous un second témoin?

— Non.

— Savez-vous où le prendre?

— Pas davantage.

— Eh bien! passons chez Percival...

— Acceptera-t-il?

— Oui. — C'est un garçon insignifiant, mais loyal; — il ne jure que par moi et fera ce que je lui dirai de faire...

— Il demeure, je crois, rue de Provence?

— Oui, — tout près de chez Camélia, votre ancienne maîtresse.

— Camélia!.. — pensa Réné, c'est elle qui m'a mené où j'en suis!..

Puis, tout haut, il ajouta :

— Allons!..

— A propos, — reprit Maxime, — puisque vous avez reçu un soufflet, sans provocation directe et immédiate de votre part, il est probable que vous serez regardé comme l'insulté...

— Que m'importe?

— Ah! pardon, — il importe beaucoup!

— En quoi?

— En ceci que, si ce que je prévois arrive, vous aurez le choix des armes...

— J'y tiens peu.

— Enfin, il faut que les choses se fassent régulièrement.

— Soit.

— Que choisissez-vous, l'épée ou le pistolet?..

— Cela m'est, je vous l'affirme, tout à fait indifférent...

— Comment tirez-vous le pistolet?

— Assez bien.

— Et l'épée?

— Passablement.

— C'est juste, — nous avons tiré une fois ensemble et vous êtes d'une jolie force, — enfin, que décidez-vous?..

— Rien.

— Comment?

— Je m'en rapporte à vous, — ce que vous ferez sera bien fait...

— Alors je choisirai l'épée. — Les blessures sont moins dangereuses et je souhaite de toute mon âme que, d'un côté comme de l'autre, le combat ne soit pas mortel...

Réné eut aux lèvres un mauvais sourire. — Il porta la main à sa joue, comme si la douleur provenant du soufflet de Henry s'y faisait encore sentir. — Cependant il répondit :

— Va pour l'épée.

Et, à part, il murmura :

— Une pointe tue aussi bien qu'une balle...

— Nous voici devant la porte de Percival, — dit Maxime de Bracy.

Réné s'arrêta.

— Ne montez-vous pas avec moi? — demanda le comte.

— A quoi bon?

— C'est juste, — les explications que j'ai à donner sont peu honorables pour vous... — autant vaut que vous ne soyez pas là pendant que je les donnerai...

Réné réprima de son mieux un mouvement de colère. — Maxime reprit :

— Percival et moi, nous allons aller, sans perdre un instant, rue Tronchet... — où vous retrouverons-nous?

— Où vous voudrez...

— Eh bien! chez vous...

— C'est convenu et je vais vous y attendre...

Maxime entra dans la maison et Réné prit le chemin de la rue Saint-Lazare.

Dans son antichambre, il trouva Larose.

— Comment, drôle, — lui dit-il, vous n'êtes pas encore parti!..

— Monsieur le baron a bien voulu me donner jusqu'à demain matin... — or, jusqu'au moment de mon départ, je me considère comme à ses ordres et je dois faire mon service...

— C'est bien. — Monsieur de Bracy et un autre de mes amis viendront me demander tout à l'heure...

— Faudra-t-il répondre que monsieur le baron est sorti?..

— Non, j'y suis pour ces messieurs. — Vous les ferez entrer sur-le-champ au salon; — allumez les bougies des candélabres...

Larose s'inclina et Réné rentra dans sa chambre.

Il était environ minuit et demi quand on sonna à la porte de l'appartement. — C'étaient Maxime et monsieur de Percival — Larose les introduisit aussitôt et il alla prévenir son maître.

— Eh bien! Messieurs, — demanda Réné en rejoignant au salon les deux visiteurs.

— Eh bien ! — répondit Maxime, nous venons de la rue Tronchet.

— Qu'avez-vous fait?..

— Ce que nous avions à faire, — tout est décidé...

— Le jour? — le lieu ? — l'heure et l'arme ?

— Oui

— Le jour ?

— Demain — ou plutôt ce matin, car il est minuit passé.

— Le lieu ?

— Le bois de Vincennes.

— L'heure ?

— Sept heures précises.

— L'arme?

— L'épée.

— A merveille, Messieurs, — je vous remercie mille fois, et je vous prie de croire que, sur le terrain, vous n'aurez point à rougir de moi...

— Oh! — fit Maxime, je sais bien que ce n'est pas la bravoure qui vous manque...

— Vous en convenez ?

— Certes !

— Enfin, c'est quelque chose.

— Ce n'est pas assez! — qui est-ce qui n'est pas

brave?.. — un gentilhomme lâche devant une épée, a toujours été et sera toujours, grâce au ciel, une honteuse exception !..

— Me prendrez-vous ici, Messieurs? — demanda Réné, — où irons-nous chacun de notre côté au rendez-vous commun?

— Perciyal est mon proche voisin, — répondit Maxime, — je le mènerai dans mon coupé, — allez-y dans le vôtre.

— C'est cela, — pourvu que nous soyons tous sur le terrain à sept heures et demie, cela suffira.

— Parfaitement.

— Qui se charge des épées?

— Moi. — J'en aurai deux paires. — Il est probable que messieurs de Chazelles et d'Audival en porteront de leur côté, — on n'aura donc que l'embarras du choix... — Maxime qui était assis, se leva, — monsieur de Percival imita cet exemple.

— Vous partez? — fit Réné.

— Mais, — dit Maxime, — il se fait tard, et nous aurons à nous lever de très bonne heure.

— Bonsoir donc, Messieurs, et merci.

— Bonsoir, — murmura Maxime, — couchez-vous et dormez... si votre conscience vous permet de dormir...

Puis, tout haut :

— Il n'y a pas à s'inquiéter d'un chirurgien, — ces messieurs amènent le leur...

Tandis que les témoins de Réné se rapprochaient de la porte du salon, quelqu'un, placé dans l'anticham-

bre, s'en éloignait vivement. — Ce quelqu'un c'était Larose.

L'honnête domestique, l'oreille collée contre le trou de la serrure, avait écouté avec une profonde attention toute la conversation précédente. — Maintenant il se frottait joyeusement les mains, comme un homme enchanté de ce qu'il vient d'apprendre

Maxime et M. de Percival sortirent. — Réné se mit au lit. — Mais il ne dormit pas. — Si muette qu'elle eût été jusqu'alors, sa conscience parlait cependant.

XVI

Valet congédié.

Nous avons laissé, à la fin du dernier chapitre, Larose, le valet congédié de Réné de Savenay, en train de se frotter les mains après avoir entendu, à travers le trou de la serrure, la conversation de son ex-maître avec Maxime de Bracy et M. de Percival.

D'où provenait cette joie intempestive?

Eh! mon Dieu, tout simplement de ce que Larose, fort mécontent d'être renvoyé, espérait que Réné, le lendemain matin, recevrait un bon petit coup d'épée au travers du corps.

Ce coup d'épée vengerait Larose des mauvais procédés du baron

— Au bois de Vincennes, — demain matin, — à sept heures et demie, — se disait-il. — C'est bon!... j'y serai!.. — J'aurai le plaisir de le voir embroché. tout frétillant comme un lapin ou comme une alouette! Et je rirai!.. et je rirai!..

Et le bon apôtre se frottait les mains de plus belle avec un redoublement d'hilarité.

— Le ciel me venge!.. — ajoutait-il. — C'est une bonne leçon pour ce petit baron qui a le mauvais goût de ne point savoir apprécier un valet comme moi!.. un valet modèle!.. actif!.. intelligent!.. zélé!.. un valet classique! un valet littéraire!..

— Ce monologue achevé, Larose posa sur le coin de l'oreille son chapeau galonné, boutonna sa redingote et sortit de l'appartement dont il mit la clef dans sa poche.

Cet héritier des Scapin et des Mascarille était du dernier bien avec une jeune Marton du voisinage, et il allait la trouver.

— Cordon! s'il vous plaît?.. — cria-t-il en passant devant la loge du concierge.

La porte s'ouvrit. — Larose se trouva dans la rue.

Un homme, debout et immobile, s'adossait à la muraille tout auprès de la porte. — Larose le vit du coin de l'œil.

— Diable!.. — se dit-il, — serait-ce un voleur?.. — Prenons garde!

Et comme l'homme était à droite, Larose tourna vivement à gauche. — En même temps le personnage inconnu sortit de son immobilité de statue et marcha vers le valet. — Larose hâta le pas. — L'homme de la muraille en fit autant de son côté. — Larose tourna la tête, afin d'essayer de voir à qui il avait affaire.

— Je ne m'étais pas trompé, — murmura l'inconnu entre ses dents, après avoir aperçu le visage du fuyard. — Et il leva la main.

Au bout de cette main se trouvait une canne.

Cette canne retomba rudement sur les épaules de Larose qui se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Au voleur!.. à l'assassin!

— Taisez-vous! — dit l'homme d'une voix basse et impérieuse; — taisez-vous, ou je vous assomme!.. — Larose avait le dos tourné, mais il comprit que la main de son persécuteur était levée de nouveau et que l'action allait suivre la menace. — Il étouffa donc dans sa gorge un cri prêt à s'en échapper, et il murmura d'un ton suppliant :

— Monsieur le voleur, je vous en conjure, épargnez-moi; — je n'ai sur moi que quatre livres dix sous .. je vous les offre de bon cœur.

Et, tout en parlant ainsi, il fouillait d'une main tremblante dans la poche de son gilet.

— Eh! — fit l'inconnu, — gardez votre argent, je n'en ai que faire!

— Bah!.. — reprit Larose stupéfait; — mais, alors, que voulez-vous donc?

— Regardez-moi.

Larose fit un appel à tout son courage et se retourna.

— Monsieur Cabirol!.. — s'écria-t-il.

— Oui, moi, — moi qui vais tenir ma promesse et vous assommer séance tenante, si vous ne me répondez d'une façon prompte et surtout sincère.

— Oh! monsieur Cabirol, soyez tranquille; — tout ce que vous voudrez que je vous dise, je vous le dirai

— Bien! — Vous avez entendu ce qui s'est passé entre moi et votre canaille de maître pendant que vous étiez dans l'armoire?

— J'ai tout entendu, et parfaitement, quoique je fusse, je vous le jure, fort mal à mon aise.

— Après mon départ, qu'a fait et qu'a dit votre maître?

— Ce qu'il a fait et ce qu'il a dit?

— Oui.

— D'abord, il m'a ouvert l'armoire.

— Et ensuite?

— Ensuite, il m'a dit qu'il me mettait à la porte.

— Ainsi, vous êtes renvoyé?

— Hélas!.. oui.

— C'est bien fait.

— Je ne trouve pas. . — commença Larose

Mais, comme il crut voir que Cabirol fronçait le sourcil, il se hâta d'interrompre sa phrase pour ajouter :

— Oui, c'est bien fait, c'est très-bien fait!.. Certainement, je suis de votre avis.

— Vous pensez bien, — fit Cabirol, — que ce n'est pas pour vous que j'attendais à cette porte?

— Ah! vraiment!.. Eh bien! tout à l'heure j'aurais cru tout le contraire.

— Quoique, certes, vous méritiez tous les coups de bâton de la terre, je ne me serais pas dérangé pour châtier un faquin de votre espèce.

— Et vous auriez eu bien raison, grand Dieu!

— C'est sur votre maître que je comptais.

— Vous croyiez qu'il allait sortir?

— Non. — Je croyais qu'il allait rentrer.

— Eh bien! vous comptiez sans votre hôte.

— Comment cela? — Est-ce que monsieur de Savenay ne rentrera pas cette nuit?

— Il est rentré depuis une heure.

— A minuit et demi.

— Mon Dieu! oui.

— Mais le concierge, que j'ai questionné tantôt, m'a affirmé que ce baron ne rentrait jamais avant une heure ou une heure et demie du matin.

— En effet, c'est son habitude, — mais aujourd'hui fait exception.

— Ne cherchez-vous pas à me tromper?

— Non, je vous le jure!.. et d'ailleurs, pourquoi vous tromperais-je? Un brigand de maître qui vient de me mettre à la porte!.. Vous pouvez bien l'assommer si cela vous plaît, ce n'est pas moi qui chercherai à vous en empêcher, allez!..

Cette raison parut concluante à Cabirol.

Il reprit.

— Mais, enfin, pourquoi cette exception, justement ce soir?

— Ah! voilà!

— Voilà, quoi?

— Il s'est passé bien des choses, depuis tantôt.

— Bien des choses, dites-vous?.. — Lesquelles?

— Le baron a récolté un duel.

— Ah! ah! — fit Cabirol, — un vrai duel? — un duel sérieux?

— Oh! tout ce qu'il y a au monde de plus sérieux. J'espère bien qu'il y laissera sa peau.

— Et avec qui se bat-il?

— Avec son ami intime, le comte de Croï.

— Que lui avait-il fait?

— Dame! il paraît qu'il lui a pris sa femme, et le mari, qui ne veut pas être comme le bonhomme des contes de La Fontaine... *cocu* et *content*, se fâche et désire jouer des épées.

— Ah, çà! mais, — s'écria Cabirol, — il lui faut donc toutes les femmes, à cette petite canaille-là!

— A ce qu'il paraît.

— A quand le duel?

— A demain matin.

— A quelle heure?

— Sept heures et demie.

— Où?

— A l'entrée du bois de Vincennes.

— Et vous êtes certain de l'exactitude de tous ces renseignements?

— Pardieu!.. je les tiens de première main. — Pendant que les témoins de mon maître lui rendaient compte de ce qu'ils venaient de régler avec ceux de monsieur de Croï, j'écoutais.

— Votre maître ira-t-il seul au rendez-vous?

— Oui, dans son coupé; — ses témoins vont dans le leur.

— C'est bien, — dit alors Cabirol; — vous êtes un gueux, mon garçon, mais, si vous m'avez dit la vérité, je vous laisserai tranquille. — Si, au contraire, vous m'avez menti, je saurai bien vous rattraper; et, méfiez-vous, j'ai le bras long et la poigne solide.

— Encore une fois, j'ai dit l'exacte vérité, je vous le jure sur l'honneur!

— Sur l'honneur!.. — répéta Cabirol en toisant Larose de la tête aux pieds avec un air de suprême mépris, — sur l'honneur!.. ah! de par le diable! voilà un serment qui me rassure!

Larose se remit à trembler. — Cabirol s'aperçut de cette terreur renaissante.

— Je n'ai plus besoin de vous, — dit-il, — *fichez le camp* si vous voulez.

Larose ne se le fit pas répéter deux fois. — Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, il salua respectueusement Cabirol et s'éloigna de toute sa vitesse en se disant à lui-même :

— Je parierais, qu'outre le petit coup d'épée, il y aura quelque chose... — Allons, ce sera curieux!.. et complet!.. et corsé!.. — Enfin, j'y serai et nous verrons bien!..

XVII

La veillée des armes.

Abandonnons pour un instant Cabirol, l'honnête et loyal garçon, — Larose, le valet classique, — enfin Réné de Savenay, le viveur, — et rejoignons un de nos persónnages qui nous est infiniment plus sympathique que ces deux derniers.

Nous voulons parler du comte Henry de Croï.

Transportons-nous donc à l'appartement de la rue de Tronchet, et pénétrons dans la chambre à coucher du comte.

Nous savons déjà que monsieur de Croï était rentré chez lui, accompagné de messieurs de Chazelles et d'Audival. — Au bout d'une heure d'attente, environ, les témoins de Réné étaient arrivés, et nous savons déjà de quelle façon avaient été réglés les détails de la rencontre qui devait avoir lieu quelques heures plus tard. — Aussitôt après le départ de ces messieurs, Henry sonna son valet de chambre.

— André, — lui dit-il, — envoyez-moi la femme de chambre de madame la comtesse.

Au bout de deux minutes, la soubrette que nous connaissons de longue date arrivait auprès de Henry. — Cette fine mouche se sentait on ne peut plus intriguée d'être appelée chez le comte à pareille heure.

— Mon enfant, — lui demanda Henry, — est-ce que madame est couchée?

— Non, Monsieur, — répondit la jeune fille.

— Où est-elle ?

— Dans sa chambre.

— Que fait-elle ?

— Je crois qu'elle attend.

— Qui donc ?

— Que monsieur le comte aille la trouver.

— Vous a-t-elle dit cela ?

— Non, Monsieur, mais j'ai cru le comprendre, à la façon dont madame la comtesse a refusé de se déshabiller il y a une heure.

— Eh ! bien, mon enfant, allez trouver votre maîtresse de ma part...

— Oui, Monsieur.

— Vous lui direz que je suis extrêmement fatigué, — souffrant même, — que je vais me mettre au lit sur-le-champ et que je n'aurai pas le plaisir de la voir avant demain matin.

— En effet, — murmura la camériste, un peu surprise d'être chargée d'une semblable mission, — en effet, monsieur le comte est bien pâle !

— Ce ne sera rien, mon enfant, — un peu de fatigue

voilà tout... ne dites même pas à madame que je suis souffrant, cela l'inquiéterait, et à quoi bon ?

— C'est tout ce que me voulait monsieur le comte ?

— Tout absolument.

— Alors, j'ai l'honneur de lui souhaiter le bonsoir.

— Bonsoir, mon enfant.

La femme de chambre sortit.

Henry, resté seul, s'approcha de la porte dont il poussa sans bruit les verrous. — Ses traits exprimaient un profond abattement, une résignation sombre et douloureuse. — Il revint lentement auprès du bureau d'ébène sculpté qui occupait le milieu de la chambre. — Il s'assit, ou plutôt il se laissa tomber sur un siége, et, appuyant ses deux coudes sur le bureau, il cacha sa tête dans ses mains et il resta pendant un quart d'heure, à peu près, dans cette position. — Au bout de ce temps il releva la tête.

L'ardent coloris de la fièvre empourprait les pommettes de ses joues.

Il laissa son regard errer autour de lui, et, quoique ses yeux fussent secs, ce regard avait une expression déchirente.

— Dieu est juste !.. — murmura-t-il à deux reprises, — Dieu est juste !.. — Ses coups sont mérités, mais ils sont terribles !..

Et ses lèvres s'agitèrent, comme s'il eût prononcé quelque prière dont on n'entendait pas les paroles, — Ensuite il quitta son siége. — Il alla à la cheminée. — Il prit les deux flambeaux qui répandaient dans la chambre leur lueur faible et incertaine. — Il les apporta sur le bureau. — Il choisit ensuite plusieurs

feuilles de papier, — de larges enveloppes, — un bâton de cire noire. — Il disposa tout cela à côté des bougies. — Ceci fait, il s'assit. — Il prit une plume, — une feuille de papier et il se mit à écrire.

Ce fut court.

Au bout d'un instant, il plia en quatre la feuille de papier sur laquelle il venait de tracer quelques courtes lignes. — Il la glissa dans une enveloppe. — Sur cette enveloppe, il traça d'une main ferme ces quatre mots sinistres :

CECI EST MON TESTAMENT.

Il posa à sa gauche cette enveloppe non cachetée.

Il choisit une nouvelle feuille de papier, plus large que la première. — Il reprit la plume et il recommença à écrire.

Henry écrivait lentement. — Sans doute il méditait chaque phrase et pesait, avant de l'employer, chacun des mots dont il allait se servir. — Parfois il s'arrêtait pendant plusieurs minutes. — Parfois la plume semblait s'échapper de ses doigts fatigués. — Alors il cachait sa tête dans ses mains, et, quand son visage se relevait, il y avait des pleurs dans ses yeux.

Si nous ne craignions de hasarder une comparaison qui pourrait sembler sacrilége, nous dirions que le comte de Croï, comme jadis Dieu fait homme au jardin des Oliviers, but, pendant cette nuit-là, un calice de douleur dont l'amertume devait être un poison mortel pour des lèvres humaines !

Il était bien près de quatre heures du matin lorsque

Henry écrivit la dernière ligne au bas du feuillet. — Ses forces étaient à bout. — Tout symptôme de fièvre avait disparu. — L'abattement dominait seul. — Le visage du comte était si pâle qu'on eût dit un masque de cire. — Quelques gouttes d'une sueur, semblable à celle de l'agonie, perlaient sur son front, à la naissance de ses cheveux.

D'une main mal assurée, il ploya cette nouvelle feuille de papier et l'introduisit dans une seconde enveloppe. — Sur cette enveloppe il écrivit ces mots :

MADAME LA COMTESSE BERTHE DE CROI.
POUR ELLE SEULE

Et plus bas, en caractères un peu plus petits, cette ligne funèbre :

POUR LUI ÊTRE REMIS APRÈS MA MORT.

Il ne restait plus qu'à cacheter les deux enveloppes. — Henry approcha de la flamme d'une bougie le bâton de cire noire. — Un large cachet d'argent, à ses armes, était là tout prêt. — Mais, avant que la cire n'ait eu le temps de s'enflammer la main du comte retomba. — Une sorte de défaillance venait de s'emparer de lui. — La douleur physique, causée par l'épuisement et par l'excès de fatigue, triomphait de la force morale.

Henry s'affaissa sur son siége. — Sa tête roula sur sa poitrine et ses yeux se fermèrent. — Etait-il endormi ? — Etait-il évanoui ? — Nous ne saurions le dire car nous-mêmes nous l'ignorons.

La femme de chambre s'était acquittée, fidèlement et à l'instant même, de la commission dont elle avait été chargée par le comte.

Berthe, en entendant répéter les paroles de son mari, avait tressailli douloureusement.

Depuis le commencement de la soirée, le cœur de la jeune femme était oppressé par un pressentiment de mauvais augure. — Il lui sembla que ce pressentiment recevait une terrible confirmation. — Elle s'élança de son fauteuil et elle courut à la chambre de Henry. — Elle tourna doucement le bouton de la serrure. — Mais les verrous étaient poussés, la porte ne céda point

— Il est enfermé!.. — pensa Berthe — Mon Dieu!.. que se passe-t-il donc?..

Elle eut un instant l'idée de frapper, mais elle n'osa pas.

Le cœur de plus en plus gonflé d'inquiétude et de terreur, elle se retira sans bruit. — Henry, la tête cachée entre ses mains, — n'avait rien entendu.

Deux heures s'écoulèrent.

Nous savons de quelle façon le comte de Croï employa ces deux heures.

Berthe les passa dans des transes indicibles d'une angoisse qui croissait de minute en minute.

Au bout de ce temps, elle quitta sa chambre pour la seconde fois et revint auprès de la porte de Henry. — Cette porte était toujours fermée! — Seulement, un faible rayon lumineux, filtrant à travers le trou de la serrure, fut pour la jeune femme une preuve certaine

que son mari veillait encore puisque les bougies n'étaient point éteintes.

Berthe, en ce moment, aurait certes donné de grand cœur plus d'une des plus belles années de sa vie, pour que son regard pût traverser cette frêle cloison et voir ce que faisait Henry. — Mais, pour entrer, il fallait frapper, et, nous le répétons, Berthe n'osait pas.

Madame de Croï, comme la plupart des jeunes femmes riches et insoucieuses qui ne s'occupent de rien par elles-mêmes, se rendait assez mal compte de quelques-unes des dispositions intérieures de l'appartement qu'elle occupait.

Une lueur subite vint cependant briller tout à coup au milieu des ténèbres de son esprit. — Il lui sembla se souvenir que, dans une pièce inoccupée et dans laquelle on plaçait des malles vides et des objets inutiles, devait se trouver une petite porte pratiquée dans la cloison. — Cette petite porte, si Berthe avait bonne mémoire, communiquait avec le cabinet de toilette de Henry, et par conséquent avec la chambre à coucher.

Berthe courut à sa chambre. — Elle saisit un flambeau, — elle se rendit dans la pièce inoccupée et elle chercha la porte dont il s'agit. — Cette porte existait en effet. — Berthe essaya de la faire tourner sur ses gonds. — Mais cette porte s'ouvrait rarement, les gonds étaient rouillés, et, à la moindre tentative, ils gémissaient comme pour protester contre la violence à laquelle ils se voyaient en butte.

Berthe ne se découragea pas.

Pendant plus d'un quart d'heure, elle renouvela

avec une patience inouïe ses efforts silencieux. Le succès vint enfin les couronner. — La porte s'ouvrit peu à peu et finit par présenter une ouverture assez large pour que, mince, comme elle l'était, Berthe y pût passer sans peine.

La jeune femme, tellement émue que dans le silence de la nuit elle entendait retentir les battements de son cœur, se glissa dans le cabinet.

Ici, le hasard sembla se mettre du côté de Berthe. — La porte qui donnait du cabinet dans la chambre était entr'ouverte, et il n'y avait pas même besoin de la pousser. — Madame de Croï, retenant son haleine et marchant sur la pointe des pieds, s'approcha de la porte — Par l'entrebâillement elle vit Henry endormi dans cette attitude que nous avons précédemment décrite. — Elle remarqua sur le bureau les deux enveloppes dont nous connaissons la suscription. — Un éclair de rage jalouse s'alluma pendant une seconde dans le cœur de la jeune femme.

— A qui donc écrit-il, pour être obligé de s'enfermer ainsi?.. — se demanda-t-elle.

Et, poussée par un mouvement irrésistible de curiosité anxieuse et toute puissante, elle franchit le seuil et s'avança vers Henry.

Le tapis épais assourdissait le bruit de ses pas; d'ailleurs elle marchait lentement et ressemblait, tant sa pâleur était grande, plutôt à une jeune morte ressucitée pour une heure qu'à une femme vivante.

Arrivée en face de son mari, elle s'arrêta et le regarda fixement. — Elle commençait à s'étonner, et, disons mieux, à s'épouvanter de ce sommeil si pro-

fond et accompagné d'une immobilité complète. — Ce sommeil avait l'apparence de la mort !..

Berthe se dit cela en frissonnant.

Pendant une seconde, elle étendit le bras pour toucher le bras de son mari et l'éveiller; mais une circonstance vint dissiper ses craintes, tout en ajoutant à sa tristesse. — Les yeux de Henry étaient fermés. — Un large cercle de bistre entourait leur orbite. — Eh bien ! à travers les cils abaissés de ses paupières, de grosses larmes filtraient lentement et coulaient une à une sur la joue.

— Oh ! mon Dieu !..— se demanda Berthe — quelle horrible douleur le poursuit donc ainsi jusque dans son sommeil !..

Puis elle ajouta aussitôt :

— Oh ! ces lettres !.. ces lettres !.. peut-être vont-elles me l'apprendre !..

Et la jeune femme, au lieu d'éveiller Henry, redoubla de précautions et s'approcha du bureau.

Mais, soudain, elle recula en ne contenant qu'à grand peine un cri d'épouvante...—Ses yeux venaient de rencontrer la première enveloppe et, sur cette enveloppe, ils avaient lu ces mots :

CECI EST MON TESTAMENT.

— Son testament !.. — murmura Berthe intérieurement,—il écrit son testament !.. il l'écrit et il pleure !.. mais il pense donc à mourir !..

Et comme, peut-être, la solution de ce doute se trouvait dans l'enveloppe, elle l'ouvrit vivement, elle

déploya la feuille de papier pliée en quatre, et ses regards tombèrent sur les lignes suivantes :

« Aujourd'hui — (suivaient la date du mois et de
» l'année) sain de corps et d'esprit, et en présence de
» Dieu à qui je recommande mon âme et dont j'in-
» voque la suprême miséricorde, j'écris ce testament,
» qui, tracé tout entier de ma main, ne peut-être ni
» attaqué ni contesté.

» Je donne et lègue mes biens meubles et immeu-
» bles et généralement tout ce qui constitue ma for-
» tune (sans en distraire aucune somme, pour quelque
» motif que ce puisse être), à madame la comtesse
» Berthe de Croï, ma femme

» Je supplie madame de Croï de me conserver dans
» un coin de son cœur un regret et un souvenir.

» Je lui demande humblement pardon de toutes les
» peines et de tous les chagrins que j'ai pu lui causer
» pendant les courtes années de notre union.

» Je la prie de faire dire pour le repos de mon âme
» autant de messes qu'elle le jugera convenable, et je
» la conjure de joindre quelquefois sa prière aux
» prières qui, pour moi, monteront vers Dieu.

» Telle est ma volonté suprême, — tel est aussi
» mon dernier désir.

» Que l'un et l'autre soient accomplis. — Je le veux.
» — Je l'espère.

» Comte HENRY DE CROÏ. »

On devine ce qui se passait dans l'âme et dans l'esprit de Berthe, tandis qu'elle lisait ce testament si court et si touchant, ce chef-d'œuvre de quelques

lignes dans lequel éclatait une tendresse si profonde et si infinie !..

Quand les larmes qui pendant quelques secondes obscurcirent ses regards eurent cessé de couler, la jeune femme étendit de nouveau la main et prit la seconde enveloppe.

La suscription de cette dernière, plus effrayante encore que celle du testament, la fit de nouveau tressaillir comme si la lame aiguë et froide d'un stylet pénétrait jusqu'à son cœur. — Cette suscription, on s'en souvient, était ainsi conçue :

MADAME LA COMTESSE BERTHE DE CROI.
« POUR ELLE SEULE. »

Et, plus bas :

« *Pour lui être remis après ma mort.* »

— Sa mort !.. — murmura Berthe, avec une épouvante qui arrivait jusqu'au délire — sa mort !.. Et c'est cette nuit qu'il écrit !.. mais il pense donc mourir demain !..

Et, d'une main si tremblante que croyant entr'ouvrir seulement l'enveloppe, elle la déchira, elle déploya la seconde lettre :

Voici ce qu'elle lut :

XVII

Une lettre.

« En ouvrant cette lettre, chère Berthe, que votre main ne tremble pas... — Soyez tranquille, ces dernières paroles d'un mourant ne seront point amères... — Dans cet adieu suprême il y aura des regrets, sans doute, — il n'y aura pas de reproches.

. . . .

» Au moment où vos yeux sont fixés sur ces lignes, il est évident que l'événement que je prévoyais est accompli, puisque vous ne briserez l'enveloppe de cette lettre que lorsque j'aurai cessé de vivre. — Vous savez donc que je viens d'être tué en duel. — Vous n'ignorez point la cause de ce duel... — J'aurai peu de chose à ajouter à ce sujet.

» Je vous dois ma confession, chère Berthe, car je fus coupable, bien coupable envers vous...

» Ecoutez-la avec un cœur miséricordieux, et n'ayez pour ma faute et pour mon souvenir que des paroles de pardon.

» Dieu dans sa bonté avait répandu sur nous à pleines mains ces faveurs qu'il ne prodigue pas d'habitude, si nombreuses et si complètes. — Il ne nous manquait rien pour avoir ce qu'en ce monde on appelle le bonheur parfait. — Nous étions jeunes... — Vous étiez belle... — Nous avions la fortune... — Nous avions surtout l'amour...

» Je dis : *Nous avions*, car j'ai cru longtemps que vous m'aimiez d'une tendresse égale à la mienne, et, encore aujourd'hui, je crois que cette tendresse a existé, et que, si je l'ai perdue, c'est ma faute...

» Oui, nous étions heureux !.. — Oh ! bien heureux !..

» Heureux dans le passé, par nos souvenirs qui n'avaient pas une tache. — Heureux dans le présent, par d'enivrantes réalités... — Heureux dans l'avenir, car l'avenir nous souriait, et je croyais voir briller dans un ciel sans nuages l'étoile d'un bonheur éternel.

» Un jour, tout cela s'est écroulé comme s'écroule un édifice dont on a ébranlée les fondations, — tout cela s'est évanoui comme s'évanouissent, aux premières clartés de l'aube, ces trompeuses vapeurs qui, dans les demi-teintes du crépuscule, revêtaient des formes monumentales...

» Hélas !.. et je le répète avec une humilité désespérée, c'est ma faute !.. c'est ma faute !..

» Oh ! Berthe, qu'elle étrange prescience de l'avenir Dieu avait-il donc mis en votre âme, quand Paris vous inspirait tant d'horreur et tant d'effroi ? — Par quelle divination mystérieuse compreniez-vous si bien que Paris devait nous être fatal ?..

» Si alors j'avais écouté ces prières ardentes que vous m'adressiez... — Si nous avions fui tous les deux, pour aller cacher notre amour sous les ombrages centenaires du château de Croï, — si nous avions fait cela, nous sauvions notre bonheur de ce désastre immense qui vient de l'engloutir. — Mais, j'étais fou, — j'étais aveugle !.. — Non-seulement je ne les ai point écoutées, ces touchantes paroles dans lesquelles vous mettiez votre âme, mais encore je les ai repoussées avec une brutalité sans exemple et sans excuse !..

» Pardonnez-moi, Berthe !.. pardonnez-moi !..

» Ce pardon que j'implore, je vous le demande à genoux !

» Vous savez ce qui se passait alors en moi ; — vous savez que je m'étais mis sous le joug de cette fausse et trompeuse amitié qui devait tous nous perdre. — Celui que je ne veux pas nommer..., — celui qui va tuer mon corps avec son épée, comme déjà il a tué, par la douleur, mon cœur et mon âme, — celui-là s'était emparé de moi de cette façon étrange, absolue, tyrannique, dont les esprits du mal s'emparent de ceux qu'ils veulent rendre leurs complices et leurs victimes... — En ce moment où mon esprit jouit de cette lucidité particulière qui, dit-on, précède de si peu de temps l'agonie, je vois clair dans les plans de ce misérable... — Ces plans étaient infâmes comme lui-même et d'une profondeur à donner le vertige.

» Il s'était juré de m'imprimer au front une souillure ineffaçable, afin de me rendre indigne de vous, — afin de combattre par la jalousie et par le chagrin une vertu et une résistance que, de tout autre côté, on

savait inattaquables. — Il a réussi... Il m'a rabaissé jusqu'au niveau de ces libertins éhontés qui ne comprennent pas que, sans l'amour, il n'est point de volupté réelle, et qui recherchent les plus sales, les plus fangeux de tous les plaisirs. — Je suis descendu plus bas que ceux-là ; car, eux, au moins, ont l'excuse d'un esprit étroit, d'une âme incomplète, d'appétits charnels irrésistibles. — Cette excuse, moi, je ne l'ai pas...

» Il m'a jeté dans les bras d'une de ces créatures vénales qui font de leur beauté métier et marchandise, et qui l'offrent au plus offrant enchérisseur.

» Par quels moyens est-il arrivé à ce honteux résultat ?

» A quoi bon salir votre imagination en vous le disant ?.. — Tout cela est immonde !.. tout cela soulève le cœur !.. — Pauvre Berthe !.. pauvre enfant !.. — pour qui avez-vous été ainsi trompée !.. ainsi trahie !..

» Et vous l'avez su !..

» Oh ! combien vous avez dû souffrir, et dans votre légitime orgueil de jeune femme !. et que de larmes vous avez versées, avant de rêver une vengeance qui devait me tuer !.. — Dieu me punit aujourd'hui de vous avoir ainsi fait souffrir !.. — Il me frappe cruellement, mais il est juste et je bénis sa main !..

» Je voudrais être certain que vous me pardonnez, chère Berthe, je douterais moins du pardon qui m'attend là-haut.

. . . .

» En même temps que cette lettre, on doit vous re-

mettre mon testament. — Les dispositions en sont courtes.

» Vivant, je n'avais rien qui ne fût à vous.—Après moi, tout ce que je possédais doit vous appartenir...

» Je vous laisse donc ma fortune entière, bien certain d'avance que vous en ferez un noble et généreux usage.

» Et, maintenant, *adieu !*

» *Adieu !*.. Oh ! que ce mot est dur, quand on avait espéré de si longues années de bonheur et d'amour...

» Ne m'oubliez pas tout à fait, et priez quelquefois pour celui qui n'a vécu que pour vous seule, pour celui dont l'âme s'exhalera pleine de votre image, et dont les lèvres mourantes prononceront votre nom!..

» HENRY. »

Berthe avait lu, ou plutôt elle avait dévoré cette lettre.

A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, ses pupilles se dilataient dans ses yeux agrandis ; — le tremblement de ses mains se communiquait à tout son corps, et sa poitrine se soulevait comme si son cœur avait voulu briser la prison trop étroite qui le retenait captif.

Quand elle eut achevé, elle lâcha le papier qui s'envola à quelques pas de là, et tomba sur le tapis. — Alors, un sanglot convulsif parut monter du cœur de la jeune femme à sa gorge haletante. — Son corps se cambra dans une sorte de convulsion désespérée. — Ses cheveux, dénoués dans ce brusque mouvement, épandirent sur ses épaules leurs ondes magnifiques.

Elle se précipita à genoux, à côté de son mari, et, l'enlaçant de ses deux bras, elle s'écria à travers ses pleurs et d'un accent sublime de désespoir et d'angoisse :

— Henry !.. Henry !.. c'est moi qui te tue !..

Monsieur de Croï, surpris ainsi à l'improviste au milieu de son douloureux sommeil, s'éveilla en sursaut. — Il ne se rendit compte, tout d'abord, ni de la façon dont elle était arrivée jusque-là, ni de ce qui se passait. — Mais Berthe, saisissant les mains de son mari, et les couvrant de baisers et de pleurs, répéta sa phrase déchirante :

— Henry !.. Henry !.. c'est moi qui te tue !..

Monsieur de Croï, alors, promena autour de lui un coup d'œil rapide.

Il vit la porte du cabinet entr'ouverte. — Il vit la lettre gisant à ses pieds sur le tapis et le testament sorti de son enveloppe. — Il comprit tout.

— Berthe, — murmura-t-il en désignant la lettre du doigt, — vous avez lu n'est-ce pas ?..

— Oui, — murmura la jeune femme, — oui, j'ai lu cette lettre fatale...

Puis elle ajouta avec éclat :

— Mais si vous ne voulez mourir que parce que vous me croyez coupable, vivez, Henry, vivez, car je suis innocente !..

FIN D'UN FILS DE FAMILLE.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PREMIÈRE PARTIE.

BERTHE ET RÉNÉ.

DEUXIÈME PARTIE.

UN PREMIER WATERLOO.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Impr. de MUNZEL frères, à Sceaux.

LES VIVEURS DE PARIS.

XAVIER DE MONTEPIN.

LES

VIVEURS DE PARIS

TROISIÈME ÉDITION.

QUATRIÈME SÉRIE.

LE FIL D'ARIANE

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1857

LES VIVEURS DE PARIS.

QUATRIÈME SÉRIE.

LE FIL D'ARIANE.

PREMIÈRE PARTIE.

UN SECOND WATERLOO.

I

Madame de Croï

— Vivez, Henry, vivez, car je suis innocente !..— avait dit Berthe agenouillée.

En entendant ces mots, Henry se leva tout debout. — Un tressaillement subit agita son corps.

Il y eut dans son regard le rayonnement d'une joie surhumaine. — L'éclair du bonheur fit à son front comme une fugitive auréole. — Mais le rayonnement

s'éteignit soudain. — L'auréole pâlit et s'effaça. — Il secoua doucement la tête, et il répéta :

— Innocente!.. innocente!..

— Oh! — murmura Berthe avec désespoir, — Henry, ne me croyez-vous pas?.

Monsieur de Croï parut hésiter. — Cependant, au bout d'une seconde, il répondit :

— Laissons de côté tout cela, chère Berthe, car, en vérité, tout cela est bien triste... — Puisque vous avez lu cette lettre, vous savez qu'en échange du pardon que je vous demande, il n'y a dans mon cœur qu'indulgence et qu'oubli... — Quittons donc, je vous en supplie, un sujet douloureux pour moi, et qui ne doit pas l'être moins pour vous...

Madame de Croï releva la tête et ses grands yeux étincelèrent.

— Henry, — s'écria-t-elle, — Henry, pourquoi me parlez-vous d'indulgence et d'oubli?.. pourquoi paraissez-vous souffrir quand je vous dis que je suis innocente?.. — Ces explications qui vous sont importunes, je les veux, moi, il me les faut, je les exige, car je n'ai besoin ni d'oubli ni de pardon... Car dans ma vie entière il n'y a rien que je doive cacher et rien dont je doive rougir...

— Berthe... Berthe... — murmura Henry, qui n'osait croire encore à son bonheur, tant ce bonheur lui paraissait immense et inespéré, — Berthe... en me parlant ainsi ne me trompez-vous pas?..

Madame de Croï étendit la main avec un geste rempli tout à la fois de simplicité et de noblesse, et elle répondit :

— Par la mémoire de ma mère, Henry, je dis la vérité !

Il était impossible de se méprendre au son de cette voix, à la franchise de ce regard. — Le mensonge n'emprunte pas de pareils accents. — A partir de ce moment, l'espérance ralluma dans le cœur de Henry son magique flambeau qui ne devait plus s'éteindre. — La confiance était revenue -- Henry croyait.

— Seulement il se trouvait dans la situation de ces incrédules systématiques qui, convertis par le cœur aux dogmes de l'éternelle vérité, doutent encore par l'esprit, mais ne demandent pas mieux que de se laisser complétement convaincre.

— Oh ! — murmura-t-il, — je vous crois, Berthe... je ne veux pas douter... — Mais qui me donnera la clef de ce mystère étrange dans lequel mon intelligence se perd ?..

— Qui ? — répondit Berthe. — moi, peut-être...

— Au nom du ciel, faites cela !.. faites cela pour moi qui vous aime plus, oh ! oui, cent fois plus que ma vie !..

— Je vais le faire, puisque vous le désirez, — interrogez-moi donc, Henry, et, quelles que soient les questions que vous m'adresserez, je crois que j'y pourrai répondre...

— Eh bien ! — fit Henry d'abord, — vous savez qu'on vous accuse, et vous savez qui vous accuse...

— Je ne le sais pas... mais je le devine ..

— Alors, il est inutile de vous nommer le misérable ?..

— Ne prononcez pas son nom, Henry, car ce nom serait une souillure pour votre lèvre...

— Mais, cependant, ces calomnies que vous devinez, elles ont des prétextes... Elles reposent sur une base quelconque ! quels sont ces prétextes?.. quelle est cette base?..

— D'abord, quelles sont ces calomnies?..

— On parle d'une mystérieuse maison de l'allée des Veuves...

— Ah! — fit Berthe.

— Vous savez ce que cela veut dire.

— Oui.

— Elle existe donc, cette maison?..

— Elle existe.

— Mais... vous n'y êtes jamais allée, du moins?..

— Vous vous trompez, mon ami, — répondit Berthe gravement, — car, au contraire, j'y suis allée...

— Monsieur de Croï redevint pâle et sentit son cœur se serrer.

Berthe devina ce qui se passait dans l'âme de Henry, elle prit entre ses deux mains la main de son mari, et, après l'avoir approchée de ses lèvres, elle ajouta :

— N'ayez pas peur, ami, dans un instant je vous expliquerai ce que vous ne pouvez comprendre, et alors les preuves ne me manqueront pas, et la vérité vous apparaîtra palpable, lumineuse, incontestable.

La douloureuse émotion de Henry se dissipa aussitôt.

— Je suis convaincu, — dit-il en saisissant Berthe

entre ses bras et en l'appuyant sur son cœur, — et la preuve, c'est que je ne veux plus rien savoir, et que je cesse de vous interroger...

— Et moi, — répliqua la jeune femme, avec un irrésistible sourire, — et moi, curieuse comme une vraie fille d'Ève, je veux tout savoir, et répondre jusqu'à la fin...

— Alors, — dit Henry, — que votre volonté soit faite...

— Qu'y avait-il encore ?..

— Ne le devinez-vous pas aussi ?..

— Pour cette fois, non.

— Eh bien ! votre bracelet... savez-vous en quelles mains il se trouve en ce moment ?..

— Entre les mains de ce misérable, n'est-ce pas ?..

— Oui, — vous ne le lui avez pas donné, cependant ?..

— Oh ! Henry !.. quelle question !

— L'a-t-il volé ?..

— Pas davantage...

— Mais, enfin, comment se fait-il qu'il le possède ?...

— Il ne l'a ni reçu, ni volé, — il l'a acheté.

— Acheté ?

— Oui.

— Vous en êtes sûre.

— Autant que je suis sûre de vous aimer. .

— Et, qui donc le lui a vendu ?..

— Venez avec moi, — dit Berthe, — venez, vous allez tout savoir...

Et, prenant son mari par la main, puis ouvrant précipitamment cette porte qu'il avait fermée aux verrous

quelques heures auparavant, elle l'entraîna avec elle.

— Où me conduisez-vous? — demanda Henry.

— Dans ma chambre.

— Est-ce donc là seulement que vous pourrez tout m'expliquer?..

— Oui.

Berthe et Henry atteignirent la chambre de la jeune femme.

Les bougies, aux deux tiers consummées, comme celles qui brûlaient sur le bureau de monsieur de Croï, attestaient une veillée semblable à celle de Henry.

Berthe courut à un petit meuble de bois de rose, tout garni de cuivre doré, coquet ressouvenir des gracieuses futilités inventées pour la Pompadour par les ordres de son royal amant. — Elle ouvrit ce coffret. — Elle en tira une lettre. — Elle tendit cette lettre à Henry en lui disant :

— Lisez, mon ami, lisez vite!..

Cette lettre était le billet anonyme adressé à Berthe par Réné pour la décider à aller se convaincre de l'infidélité de son mari dans la maison de l'allée des Veuves.

— Oh! murmura M. de Croï, — quand il eut achevé cette lecture, — oh! l'infâme!..

— Qu'en dites-vous?.. — demanda Berthe.

Henry garda le silence, mais sa physionomie et son geste répondirent énergiquement.

— Vous commencez à comprendre, — dit alors Berthe, — écoutez le reste...

Et la jeune femme raconta à son mari tous les faits que nos lecteurs connaissent déjà.

Elle lui dit comment, folle de désespoir et de jalousie, elle s'était décidée à suivre le conseil de la lettre anonyme. — Comment elle avait oublié sa bourse. — Comment le cocher de la citadine avait exigé quelque gage et de quelle façon elle lui avait remis son bracelet, acheté sans aucun doute à cet homme par Réné. — Enfin elle fit assister son mari à la scène qui s'était passée dans la petite maison, et elle lui montra la seconde lettre de monsieur de Savenay, ce monument de cynisme monstrueux et d'infernale rouerie.

— Oh !.. — s'écria Henry quand elle eut achevé, — c'est à moi de tomber à vos genoux, noble et sainte enfant !.. — Me pardonnerez-vous jamais tout le mal que je vous fait !.. pourrez-vous oublier mes soupçons insultants !..

Berthe ne répondit que par un sourire et par un baiser, qui fut bien doux et qui fut bien long

. . . .

. . . .

§

— Ami, reprit la jeune femme après un silence, — maintenant que tout est fini, vous allez me faire une promesse, n'est-ce pas ?..

— Une promesse ?.. — répéta Henry.

— Oui.

— Laquelle ?.. vous savez, ô ma bien-aimée, que tout ce que vous demanderez est accordé d'avance...

— Alors, vous me reconnaissez le droit de commander ?..

— Certes !

— Et vous obéirez?

— Religieusement.

— Eh bien! je vous ordonne, ou plutôt je vous supplie, mon ami, de ne punir que par le plus profond mépris celui dont je ne veux pas prononcer le nom, et de me jurer que vous ne chercherez à lui infliger nul autre châtiment...

Berthe attendait une réponse. — Henry n'en fit aucune. — Elle poursuivit :

— Ainsi, ce duel... — ce duel qui devait avoir lieu ce matin, il n'en sera plus question, n'est-ce pas?

Henry secoua doucement la tête.

II

L'étoile brille.

— Quoi!.. — s'écria Berthe, — vous vous taisez!.. — Oubliez-vous déjà les promesses que vous venez de me faire?..

— Ma bien-aimée Berthe, — répondit Henry, — demandez-moi tout autre chose, je vous en supplie...

— Pourquoi donc?..

— Parce que, cela, il m'est impossible de vous l'accorder.

— Impossible, dites-vous?

— Complétement.

— Henry, vous n'avez qu'à vouloir...

— Oui, mais je ne peux pas vouloir... Songez donc, mon amie, songez donc que mon honneur est en jeu.

— Votre honneur!.. répéta la jeune femme, — comment se trouve-t-il compromis dans cette honteuse affaire, et qui donc oserait l'attaquer?..

— Tout le monde... mes meilleurs amis eux-mêmes, si je faisais ce que vous me demandez...

— Vos meilleurs amis!.. Mais à quel propos?.. sous quel prétexte?.. Si vous voulez pardonner à un misérable, qui donc a le droit de vous le reprocher?

— Chère Berthe, vous avez tout à la fois raison et tort. — Oui, certes, personne n'a sur moi le droit de contrôle et de blâme; mais, ce misérable, je l'ai insulté publiquement...

— Ne vous avait-il pas insulté le premier?

— Je l'ai souffleté devant vingt personnes, dans un salon du club...

— Eh bien!..

— Eh bien! je lui dois une réparation...

— Une réparation?.. vous?.. à lui?..

— Sans doute, et, sous aucun prétexte, je ne puis la lui refuser, sous peine de me voir taxé de lâcheté...

Berthe frappa du pied, et sa physionomie si mobile exprima une profonde indignation.

— Ah! — s'écria-t-elle, — ce monde est infâme!.. Quoi, parce qu'un faux ami, un être méprisable, s'est rendu coupable envers vous d'une action déloyale et abominable, ce n'est point assez que vous fassiez rejaillir sur lui cette honte dont vainement il a voulu vous couvrir, il faut encore que vous alliez jouer votre vie contre la sienne dans un combat où, peut-être, il trouvera moyen, par quelque ruse déloyale, de mettre l'avantage de son côté!..

— Le monde est ainsi fait, — répondit Henry, — il faut subir ses lois, même quand elles sont injustes et cruelles.

— Mais enfin, — reprit Berthe dont l'exaltation

augmentait d'instant en instant, — mais enfin, cet homme peut vous tuer!..

— Chère enfant, — interrompit Henry, — calmez-vous et chassez toutes ces idées lugubres...

Madame de Croï n'entendit même pas ces paroles.

— Quoi! — continua-t-elle, — je ne vous aurais retrouvé que pour vous perdre!.. — Quoi!.. ce cœur qui vient de m'être rendu n'aurait battu sur le mien que pour être, une heure après, glacé par la mort!.. — Non!.. non!.. c'est impossible!.. Henry, au nom de tout ce que vous avez au monde de plus cher et de plus sacré, au nom de mon amour, au nom de ma vie, renoncez à ce funeste duel!.. — Jurez-moi que vous n'irez pas retrouver cet homme!..

Les lèvres de M. de Croï s'entr'ouvrirent pour répondre, mais Berthe, craignant un refus, ne lui laissa pas le temps de prononcer un seul mot.

— Oh! — fit-elle impétueusement, — ne me parlez pas de votre honneur... Il est en péril, dites-vous!. et que m'importe? Ce n'est pas votre honneur qu'il me faut, mon Henry, c'est avant tout, c'est votre vie... — Ce duel fatal, qui sait, c'est peut-être la mort! . et je ne veux pas. . non, je ne veux pas que tu meures!..

Et Berthe, haletante, échevelée, s'agenouilla devant son mari et embrassa ses genoux en pleurant et en murmurant :

— Jure-moi donc, Henry, jure-moi que tu n'iras pas!..

M. de Croï releva sa femme, il la prit dans ses bras, il la couvrit de baisers, et, quand il la vit

un peu calmée, il lui dit d'une voix douce et caressante :

— Chère Berthe, tu me brises le cœur, et tu me le brises en vain... — Je ne puis te promettre ce que tu me demandes, mais je puis te rassurer et je veux le faire... — Écoute-moi donc, et crois-moi... — L'étoile de notre avenir, un instant voilée par des nuages sombres, vient de reparaître lumineuse. — Une voix intérieure, et qui ne me trompe point, m'avertit qu'aucun malheur ne nous menace... — Autant, pendant la première moitié de cette nuit, je me sentais écrasé sous le poids de pressentiments funestes, autant, à cette heure, j'ai le cœur libre et joyeux !.. — Va, sois tranquille, je saurais défendre ma vie qui t'appartient !.. — Crois-moi, chère Berthe, ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre.. ce n'est pas pour moi qu'il faut prier !..

Madame de Croï, quelque insuffisantes que lui parussent des assurances de sécurité qui ne reposaient que sur des pressentiments, dut cependant en arriver à cette conviction qu'elle ne réussirait point à ébranler la résolution de son mari. — Elle cessa donc des instances désormais inutiles. — Elle se résigna et elle sembla calme, quoique son cœur fût déchiré d'inquiétudes.

Le reste de la nuit se passa ainsi, car Berthe ne voulait se séparer de Henry qu'au dernier moment.

§

Nous savons que le rendez-vous avait été fixé pour

sept heures et demie, à l'entrée du bois de Vincennes.

Henry, dont la voiture était grande, avait proposé à MM. d'Audival et de Chazelles de les conduire avec lui. — Les deux témoins avaient accepté. — A cinq heures et quart, Henry donna l'ordre d'atteler. — A cinq heures et demie, MM. d'Audival et de Chazelles arrivaient. — Ils étaient accompagnés d'un chirurgien.

— Dans une circonstance pareille à celle qui nous réunit aujourd'hui, — dit Henry, — mieux vaut être en avance qu'en retard; — je crois donc que nous ferons bien de nous mettre en route. . — N'est-ce pas votre avis, Messieurs?

Les témoins partageaient complétement cette opinion.

M. de Croï entra dans la chambre de Berthe, et il échangea avec elle un dernier baiser.

Puis on monta en voiture, et le cocher fouetta ses chevaux qui partirent d'une allure assez rapide pour faire supposer qu'on arriverait au lieu du rendez-vous longtemps avant l'heure convenue.

— En vérité, — dit Henry en souriant, tandis que la voiture roulait sans bruit sur le macadam des boulevards, je ne sais pas s'il est bien loyal à moi de me battre aujourd'hui...

— Et pourquoi donc cela? — demanda M. de Chazelles.

— Mon Dieu, par la même raison qui fait qu'un parieur triche quand il parie à coup sûr...

— Bah! — s'écria M. d'Audival, — auriez-vous par hasard quelqu'une de ces bottes secrètes et infail-

libles si fort à la mode du temps de Henry III et de ses mignons?..

— Non, en vérité, — répondit Henry.

— Cependant vous paraissez certain de tuer cette petite canaille de René?

— Le tuer! — pas le moins du monde; — mais n'être pas tué par lui, oui, j'en suis certain...

— Mais enfin, comment et pourquoi? car tout duel est un jeu de hasard...

— Je ne puis m'expliquer mieux. — Les raisons sur lesquelles s'appuie ma certitude vous feraient sourire et ne vous conviendraient pas le moins du monde... — Mais l'événement prouvera et vous verrez si j'avais raison...

— Ma foi, — dit M. de Chazelles, — nous souhaitons, je vous le jure, mon cher comte, et bien vivement, que l'issue du combat confirme vos paroles...

Puis la conversation changea de sujet et prit une allure gaie et animée, assez rare entre gens qui vont, l'un jouer sa vie, les autres assister à cette partie sanglante.

Rare surtout, lorsque le motif du combat était aussi grave que celui qui conduisait sur le terrain le comte de Croï.

MM. de Chazelles et d'Audival admiraient le calme bizarre et la sécurité de Henry, et, à leur insu, ils se prenaient à partager cette confiance que décelaient ses regards et son attitude.

La voiture allait atteindre la barrière du Trône. — L'allure des chevaux ne se ralentissait pas. — Sou-

dain on entendit un craquement et, tout aussitôt, la voiture pencha. — Le cocher essaya d'arrêter son attelage. — Mais il ne put y parvenir assez vite pour empêcher la voiture de pencher de plus en plus, et enfin de s'abattre sur le côté droit. — L'essieu venait de se rompre, et l'une des roues s'était détachée. — C'était une chute, mais une chute bénigne et complétement inoffensive. — Sauf le véhicule, personne ne souffrait.

Henry, ses témoins et le chirurgien s'élancèrent hors de la voiture versée. — Ils examinèrent l'essieu et la roue. — Le dommage n'était pas de ceux qu'on répare en un instant. — On ne pouvait songer à continuer son chemin dans la calèche. — Oh! — s'écria monsieur de Croï, — pourvu que cette mésaventure ne nous mette pas en retard!..

Et il regarda sur la route, en avant et en arrière. — Mais, à cette heure matinale, on ne voyait encore ni fiacre, ni citadine, — aucune voiture, quelle qu'elle fût.

— Allons, Messieurs, — fit Henry, — prenons notre parti en braves, continuons notre route à pied et marchons d'un bon pas.., — Je ne veux pas que ce monsieur de Savenay puisse dire que nous l'avons fait attendre!..

— Allons, — dit Chazelles.

Monsieur d'Audival prit dans la calèche des épées et une boîte de pistolets apportés à tout hasard. — Il mit sous son bras ces outils de mort, et nos quatre personnages s'éloignèrent de la voiture.

III

La porte du bois.

En ce moment, et comme si un hasard providentiel venait à l'aide de M. de Croï, une voiture apparut à l'horizon. — Elle venait du côté de la barrière. — Cette voiture était une citadine. — Elle marchait au petit trot de deux maigres haridelles, et portait le numéro 799.

— Eh! cocher! — cria Chazelles, aussitôt que la citadine fut arrivée à portée de la voix.

— Voilà!... voilà!... mes bourgeois, — répondit l'automédon, en enveloppant son attelage dans un vigoureux coup de fouet qui, nous devons le dire, ne produisit pas grand effet.

En face de nos personnages, la citadine s'arrêta. — Le cocher descendit de son siége avec empressement et ouvrit la portière. — Les quatre hommes montèrent

— C'est-il à l'heure ou à la course, mes bourgeois? — demanda le cocher en relevant le marchepied.

— A l'heure, — répondit Henry.

— Suffit ! — et où allons-nous, sans vous commander ?

— A l'entrée du bois de Vincennes.

Le cocher jeta un coup d'œil sur les épées, mal dissimulées dans les plis d'un manteau.

— Compris !.. — fit-il.

— Et surtout, — reprit Henry, — marchons vivement.

— Soyez paisible, mon bourgeois... nous irons comme des mylords... les poulets d'Inde sont tout frais... ils n'ont pas encore travaillé ce matin, je ne peux pas les tenir.

Et le cocher de la citadine portant le numéro 799 remonta sur son siége et fit tourner bride à ses chevaux, dont la mine piteuse donnait un éclatant démenti aux fallacieuses paroles que nous venons de rapporter.

En effet, l'attelage, si ardent selon le cocher, partit à un petit trot inégal et saccadé, capable de pousser jusqu'à la fureur l'impatience de gens pressés d'arriver..

Cette impatience atteignait son paroxysme, quand la citadine fut dépassée par un coupé que Henry et ses amis reconnurent aussitôt.—C'était celui de Réné. — Les chevaux semblaient dévorer l'espace. — Henry pencha son corps en dehors de la portière.

— Il y a mille francs pour vous ! — cria-t-il au cocher, — mille francs !.. vous m'entendez, si vous venez à bout de suivre cette voiture et d'arriver en même temps qu'elle.

— Mille francs!.. — répéta l'automédon.

— Oui.

— C'est-il pour rire?

— Non, certes... et je les ai là, dans ma poche, tout prêts à vous être donnés si vous les gagnez.

— Ah! fouchtrrra!.. si je les gagne?.. mais je le crois bien que je veux les gagner et que je les gagnerai. Mille francs!.. hue la Biche! hue Cocotte!.. gagnez votre picotin, mes enfants. Mille francs!.. ah! fouchtrrra! ça n'est pas deux liards, ça.

Et le cocher, abandonnant les rênes pour saisir son fouet des deux mains, se mit à frapper de toutes ses forces et à tour de bras sur la maigre échine des pauvres bêtes.

Vains efforts.

Les mille francs promis stimulaient outre mesure l'ardeur du cocher, mais ne pouvaient, hélas! rendre des jambes aux malheureux chevaux. — Sous la grêle de coups qui tombaient sur eux, ils ne marchaient ni plus ni moins vite. — L'automédon cassa son fouet et dut, à son grand désespoir, renoncer à la récompense énorme si inopinément et si généreusement offerte.

— Allons! — murmura Henry avec une fébrile impatience, — allons!.. nous n'arriverons pas!

§

Tandis que ceci se passait sur la grande route, voyons un peu de quels événements l'entrée du bois de Vincennes était le théâtre.

Une heure environ avant ce moment, deux person-

nages étaient arrivés, à cinq minutes de distance l'un de l'autre, à la porte du bois.

Le premier venu, — lequel, par parenthèse, n'était autre que notre ami Cabirol, — portait un paletot boutonné jusqu'au cou. — Il enfonçait ses deux mains dans les poches de ce paletot, car, ce matin-là, le froid était assez vif. — Il tenait sous son bras gauche deux bâtons de quatre pieds de long, ni trop lourds ni trop légers, d'un bois vert noueux et solide.

Aussitôt arrivé, il se mit à se promener de long en large devant la porte et en face de la maison du garde — Or, depuis quelques minutes, Cabirol arpentait ainsi le terrain, quand un nouveau venu se présenta, — nous l'avons dit.

A l'aspect de ce personnage, Cabirol fronça d'abord le sourcil. — Il reconnaissait Larose. — Mais l'expression de son visage changea aussitôt. — Il se disait à lui même que le valet, par sa présence, confirmait l'exactitude des renseignements donnés la veille au soir. — Larose, s'apercevant que l'expression du visage de Cabirol n'avait rien de farouche, s'approcha d'un air humble et soumis, en saluant à trois reprises.

— Monsieur Cabirol, — dit-il, — comment vous portez-vous ce matin?

— Bien, — merci, — répliqua le jeune homme qui se souciait peu d'entamer la conversation.

— Allons, tant mieux! — reprit Larose qui semblait décidé à nouer l'entretien, — vous êtes exact, monsieur Cabirol, et même plus qu'exact, puisque vous devancez l'heure.

Cabirol fit un signe de tête, mais il ne répondit pas.

— Larose, sans se laisser décourager, poursuivit :

— Moi, aussi, je suis exact... — Je vous avais dit que je serais là, et vous voyez que me voici.

Larose se frotta les mains.

— C'est donc ici, — continua-t-il, — c'est donc ici que je vais voir embrocher mon ci-devant maître !.. — Parole d'honneur ! — foi de Larose ! je ne saurais vous dire assez quelle satisfaction pure et douce me procurera ce joli spectacle !.. — hein !.. j'imagine que vous n'en donnez pas non plus votre part aux angoras, monsieur Cabirol ?

Au lieu de répondre à cette question, le jeune homme, sortant soudain de sa taciturnité, en fit une à son tour.

— Ah çà ! mais, — demanda-t-il, — où donc se battra-t-on ?

— Le rendez-vous est à la porte du bois, et nous y sommes.

— Sans doute, mais ce n'est point ici un endroit convenable pour un duel... — regardez, il passe continuellement du monde.

— C'est juste... — Eh bien ! quand mon ci-devant maître et son adversaire arriveront, nous verrons quel chemin ils prennent et nous les suivrons.

— Il vaudrait beaucoup mieux nous trouver les premiers sur le lieu du combat.

— Vous avez ma foi raison !... je monterais sur un arbre et j'y ferais tout à mon aise des vœux contre mon maître.

— Mais, comment nous renseigner ?

— J'ai une idée.

— A ce sujet?

— Oui.

— Laquelle?

— Si je questionnais le garde?

— Que lui demanderiez-vous?

— Où l'on se bat, pardieu!. lui qui est sans cesse sur les lieux, il doit le savoir.

— Eh bien! questionnez.

Larose ne se le fit pas répéter deux fois.—Il frappa à la porte de la maisonnette... — Cette porte lui fut ouverte par un petit vieillard de bonne figure, porteur du baudrier, insigne de ses fonctions.

— Monsieur, — lui dit Larose, — mille pardons, d'abord, de vous déranger ainsi.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Messieurs? — demanda le garde à Larose et à Cabirol qui s'était approché.

— Je voudrais vous adresser une question.

— Faites.

— Eh bien! Monsieur, où se bat-on, ici?

Le garde examina pendant une seconde, avec un étonnement un peu goguenard, le personnage qui lui adressait cette interrogation assez bizarre en sa forme, personnage dont la mine, nous le savons, n'était rien moins que belliqueuse.

IV

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

(*Barbe-Bleue*).

— Vous me demandez où l'on se bat? — répéta-t-il.

— Oui, Monsieur, et vous nous rendrez un véritable service en nous l'apprenant.

— Est-ce que, par hasard, vous vous proposeriez d'en découdre?

Larose prit un air batailleur et se campa le poing sur la hanche.

— Eh! eh! . — fit-il, — on ne sait pas.

Le garde regarda successivement Cabirol et l'ex-valet de chambre de Réné.

Sous le bras du jeune imprimeur, il vit les deux bâtons de même taille.

— Ma foi, mes gaillards, — s'écria-t-il en souriant de nouveau et en désignant les bâtons, — si ce sont là vos épées, vous risquez de vous faire beaucoup de

bleus et pas mal de noirs, mais. quant à vous traverser de part en part, franchement, j'en doute...

— Monsieur, — répondit Cabirol, — nous n'avons aucune querelle à vider ensemble, mon compagnon et moi, et, si nous vous prions de nous indiquer le lieu habituel des rencontres, c'est, je vous l'affirme, dans dans un tout autre motif que celui d'y échanger des coups de bâton !

— Eh bien ! — fit le garde, — suivez l'avenue que voilà, et marchez tout droit devant vous jusqu'à ce gros arbre qui domine tous les autres.

— Bon, — murmura Cabirol.

— Tournez à droite et suivez le petit sentier qui est tout tracé sur la mousse.

— Bien, — fit Larose à son tour.

— Au bout de trois minutes, vous rencontrerez une clairière où le terrain forme une sorte de vallée, longue de trois ou quatre cents pas et large de cinquante ou soixante... — C'est là l'endroit que vous cherchez.

— Ainsi, — demanda Cabirol, — c'est dans cet endroit qu'ont lieu tous les duels ?

— Tous, non, mais au mois dix-neuf sur vingt.

— Merci des renseignements, Monsieur...

— Il n'y a pas de quoi... bien à votre service.

Larose et Cabirol s'éloignèrent. — Ils suivirent l'avenue qui s'étendait droit devant eux. — Ils atteignirent le gros arbre. — Ils s'engagèrent dans le petit sentier. — Ils arrivèrent à la clairière qui semble, en effet, avoir été disposée par la nature tout exprès pour servir de théâtre commode et secret à des luttes mortelles.

Il est impossible de donner et de recevoir un coup d'épée dans un plus charmant endroit. — Rien qu'à le voir, les raffinés de l'avant-dernier siècle se seraient pâmés d'aise.

— C'est bien là, — fit Larose.

— Oui, — répondit Cabirol, — mais...

— Mais quoi ?

— Vous souvenez-vous de ce que nous a dit le garde ?

— Parfaitement. — Il nous a dit que dix-neuf fois sur vingt on se battait ici.

— Sans doute. — Ce qui fait que nous avons pour nous dix-neuf chances.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il en reste une contre nous, et c'est trop. — Si votre baron allait être l'exception à la règle, — comme dit la grammaire de monsieur Lhomond, — et se battre dans un autre endroit, nous en serions pour notre course matinale.

— Diable ! . diable !.. murmura Larose.

Et le descendant des Frontins se gratta le front d'un air soucieux et réfléchi. — Mais, soudain, il poussa une exclamation joyeuse. — L'ingénieux valet venait de trouver une solution au problème.

— Je vais grimper au sommet de cet arbre, — dit-il en désignant un chêne d'une assez belle venue ; — du haut de cet observatoire je verrai les voitures arriver, et, si nos gens changent de direction, eh bien ! nous en changerons aussi.

— A merveille, — répondit Cabirol, à qui l'idée pa-

rut excellente.

— Faites-moi la courte échelle, s'il vous plaît, — — dit Larose.

— Voilà.

Et, leste comme un vrai singe, le moderne Scapin, aidé par Cabirol, se hissa le long du tronc noueux du chêne, dont il attrapa bientôt les premières branches.

En peu d'instants, il atteignait la cime de l'arbre.

— Que voyez-vous? — demanda Cabirol en faisant un porte-voix avec ses deux mains.

— Rien encore, — répondit Larose; — qu'un petit nuage de poussière, tout au loin sur la route.

Quelques secondes s'écoulèrent. — Cabirol répéta sa question.

— Le nuage marche et grossit, — répliqua Larose; — évidemment, c'est une voiture, mais je ne distingue rien.

Après une nouvelle pose, Cabirol reprit:

— Eh bien?

— La voiture est un coupé, — celui du baron; — je reconnais les chevaux; — je reconnais le cocher Laurent. — Dans une minute ils seront à la porte du bois.

— Regardez bien! — s'écria Cabirol, — regardez toujours!..

§

Rejoignons s'il vous plaît Réné, au moment où son coupé s'arrêtait en face de la maison du garde.

Le jeune homme sauta hors de la voiture et regarda autour de lui. — Tout était parfaitement désert. — Le garde fumait sa pipe sur le seuil de la porte. — Réné tira sa montre. — Elle indiquait sept heures un quart.

— Bon, — se dit le jeune homme, — je suis en avance d'un quart-d'heure.

Puis, se tournant vers le garde, il lui demanda :

— Dites-moi, je vous prie, Monsieur, avez-vous vu, ce matin, d'autres voitures que celle-ci?

— Non, Monsieur, — la vôtre est la première.

— Allons, — pensa le jeune homme, — décidément je suis venu trop vite, mais bah !..

Dans un charmant étui de paille de riz, il prit un cigare de la Havane, blond comme un femme du Titien.

Il alluma ce cigare, puis, se tournant vers son cocher, il lui dit :

— Laurent, quand arriveront ces messieurs, vous les préviendrez que je les attends à la clairière.

— Oui, monsieur le baron, — répondit le cocher.

Et Réné, d'un pas tout aussi tranquille que s'il se rendait à un rendez-vous indifférent, franchit la porte du bois et s'avança dans le chemin que nous avons vu Cabirol et Larose suivre peu d'instants auparavant.— En ce moment, le jeune imprimeur demanda pour la vingtième fois peut-être :

— Vient-il? — vient-il?

Le valet classique répondit, avec un accent de joie et de triomphe

— Il vient !.. le voici !..

En effet, Réné approchait, quoiqu'il marchât d'un pas égal et mesuré.

Le moment arriva où il déboucha dans la clairière et où il descendit les talus de la petite vallée dont nous avons parlé.

Larose était toujours sur son chêne. — Cabirol se dissimulait derrière un tronc d'arbre.

Réné fouettait les feuilles vertes avec une petite badine qu'il tenait à la main. — Il renvoyait, par bouffées régulières, la vapeur blanche de son cigare. — Et, enfin, il sifflotait, du bout des dents, un air d'opéra-comique. — Il alla jusqu'au bout de la clairière. — Puis il revint sur ses pas. — Cabirol, alors, tenant ses deux bâtons, non plus sous son bras, mais dans sa main droite, sortit de derrière son arbre et s'avança à la rencontre de Réné.

Ce dernier le reconnut à l'instant même et s'arrêta.

Cabirol marchait toujours.

Arrivé à cinq ou six pas de Réné, il salua, mais, nous devons le dire, avec plus d'ironie que de politesse.

— Ah ! monsieur le baron, — fit-il, — je vous ai bien prévenu hier que je vous rattraperais.. — vous voyez que je n'aurai pas attendu longtemps.

— Est-ce un guet-apens ?.. — s'écria Réné.

Cabirol se mit à rire.

— *Un guet-apens ?..* — répéta-t-il ensuite. — Ah ! monsieur le baron, je ne suis pas un assez grand personnage pour me permettre de ces choses-là !.. — si j'étais baron, à la bonne heure !..

Réné sentit le coup et ne répondit pas.

Cabirol faisait danser les bâtons dans sa main.

— Mais, enfin, — demanda Réné, — que me voulez-vous?

— Vous payer ma dette d'hier...—vous comprenez bien que je ne pouvais pas lutter contre vos pistolets, monsieur le baron!.. aujourd'hui la partie est plus égale... — hier vous m'avez affirmé que vous ne croiseriez jamais l'épée avec un drôle de mon espèce... — aujourd'hui, le drôle vous affirme que vous croiserez avec lui le bâton, et cela, tout de suite...

— Ce qui veut dire? — demanda monsieur de Savenay en toisant Cabirol.

— Ce qui veut dire, — répondit ce dernier, — que voici deux gourdins. . deux jolis gourdins... deux amours de gourdins!.. c'est du bois de cormier, rien que ça!.. dur comme fer, souple comme acier... — avec une bonne poigne et l'un de ces petits joujoux-là, d'un seul coup on tuerait un bœuf... — c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... — choisissez...

— Monsieur!.. — s'écria Réné.

— Monsieur le baron?.. — répéta Cabirol.

— C'est une plaisanterie, je pense...

— Croyez-vous?..

— Vous n'avez pas imaginé, je suppose, que je me battrais au bâton!..

Cabirol haussa les épaules.

Il présenta les deux gourdins à Réné et il dit pour la seconde fois :

— Choisissez.

— Non, — fit ce dernier.

— Vous ne voulez pas?..

— Non.

— C'est votre dernier mot?..

— Oui, cent fois oui!..

— A votre aise, — riposta Cabirol en jetant un des gourdins aux pieds de Réné, — mais je dois vous avertir d'une chose, c'est que si, quand j'aurai compté jusqu'à cinq, vous n'avez pas ramassé ce bâton et vous ne vous êtes pas mis en garde, je tape tout de même, je tape comme un sourd et comme un aveugle, et vous m'en direz des nouvelles... — vous êtes prévenu, monsieur le baron, je commence à compter :

« UN!..

V

Duel au bâton.

Réné resta impassible.

— Deux ! — fit Cabirol.

Réné haussa les épaules avec dédain.

— Trois ! — s'écria l'imprimeur.

Et, tout en prononçant ce nombre si souvent employé dans les conjurations cabalistiques, il brandit son arme rustique d'une façon qui décelait la main d'un bâtonniste exercé.

— Plus qu'une demi-minute, — monsieur le baron, — dit-il ensuite, — plus qu'une demi-minute et je tape.

— Soyez certain, mauvais drôle, — répliqua Réné, — qu'en arrivant à Paris mon premier soin sera de déposer contre vous une plainte au parquet.

— Pourrait-on savoir sous quel prétexte ? — demanda Cabirol en ricanant.

— Sous le prétexte de guet-apens et de menaces de voies de fait...

— Menaces de voies de fait!.. — Oh! soyez tranquille, monsieur le baron... — vous pourrez corser votre plainte, il y aura mieux que des menaces...

Je reprends.

Et Cabirol articula nettement :

— Quatre!..

Le bâton de l'imprimeur était toujours levé.— Celui qu'il destinait à Réné gisait toujours sur le sol.

M. de Savenay était parfaitement convaincu que Cabirol n'oserait le frapper — De cette conviction venait une grande partie de son assurance. — Cependant, en face de l'attitude décidée de son adversaire, et surtout de son coup d'œil étincelant, Réné sentait sa confiance s'affaiblir peu à peu. — Cabirol laissa s'écouler quelques secondes. — Puis, voyant que le parti pris de son adversaire semblait irrévocable, et qu'une agression sérieuse était nécessaire pour l'amener à se défendre, il dit :

— Cinq!..

Et en même temps le bâton, quittant sa position perpendiculaire pour en prendre une horizontale, retomba d'aplomb sur l'épaule de Réné.

Quoique Cabirol en eût dit, rien ne lui répugnait davantage que de frapper un adversaire désarmé. — Aussi l'imprimeur fit-il en sorte, pour ce premier coup, d'avoir la main légère. — Mais le bâton était lourd. — Aussi le choc, quoique atténué, fut-il rude. — Réné poussa un cri de colère et surtout de douleur.

— Ne faites pas attention, monsieur le baron, — dit Cabirol, — ce n'est rien, — rien absolument, — une simple chiquenaude!.. — La toile se lève, — il y a

encore à jouer cinq actes, avec prologue et épilogue et je ne sais combien de tableaux, comme à l'Ambigu et à la Gaîté!.. — Vous êtes prévenu; — je viens de vous faire remettre ma carte par cette baguette... maintenant, méfiez-vous, v'là la danse qui va commencer...

Et Cabirol fit décrire à son arme un moulinet rapide.

Cette fois, Réné ne haussa plus les épaules. — La contusion endolorie qu'il ressentait à l'une d'elles lui prouvait jusqu'à l'évidence que Cabirol ne plaisantait point. — Le jeu qui se jouait était parfaitement sérieux!

Réné se baissa. — Il ramassa vivement le bâton qui se trouvait par terre, à côté de lui. — Avec ce bâton il se mit en attitude de défense, le mieux qu'il put, c'est-à-dire d'une façon assez gauche, car cette arme noueuse semblait à son poignet tout autrement lourde qu'une épée ou qu'un fleuret.

Une exclamation joyeuse et triomphante s'échappa des lèvres de Cabirol.

— Bon! — fit-il ensuite, — voilà comme je voulais vous voir! . monsieur le baron!.. Vous y êtes venu!.. ce n'est pas sans peine, mais enfin vous êtes venu! bravo!.. — C'est maintenant que ça va joliment marcher!.. Gare là-dessous!.. gare là-dessous!..

Et Réné entendit siffler autour de sa tête dans un moulinet rapide, le bâton de Cabirol — Il essaya de parer le coup qu'il prévoyait. — Mais l'arme tournoyante, invisible dans ses mouvements précipités, continuait à décrire ses cercles menaçants qui se res-

serraient de seconde en seconde. — Réné alors s'efforça de frapper, puisqu'il comprenait bien que toute parade serait impossible. — Son bâton à peine levé, reçut un choc si violent que le poignet de Réné fut engourdi du contre-coup. — Le jeune homme pivota involontairement. — Le bâton de Cabirol le prit en écharpe et lui cingla les reins. — Mais, cette fois, si violemment, que Réné poussa un second cri dans lequel la douleur l'emportait sur la colère. — A ce cri de Réné répondit un éclat de rire aigu et vibrant. — Ce rire semblait venir du ciel.

Involontairement M. de Savenay, stupéfait, leva la tête.

Il entrevit alors, entre deux des branches les plus élevées d'un grand arbre, une plate et bizarre figure qui exprimait en ce moment l'allégresse la plus démesurée. — Cette figure était celle de Larose. — Réné le reconnut sur-le-champ.

— Eh ! bonjour, monsieur le baron... — cria d'un ton goguenard et impertinent le valet littéraire, — vous voyez, j'assiste au tournoi en amateur... — je me suis mis aux premières loges pour mieux jouir du spectacle... — Dame ! . vous comprenez, c'est palpitant d'intérêt, ce duel au bâton... — sans compter qu'un valet fidèle n'a pas tous les jours l'occasion de voir son maître aussi bien rossé que vous allez l'être.

Et Larose compléta sa phrase par un nouvel et formidable éclat de rire.

— Canaille !.. — hurla Réné écumant de rage, — canaille !.. tu me paieras toutes ces insolences !..

Larose fit le geste de saluer.

— Quand il vous plaira, monsieur le baron,—dit-il ensuite; — je ne vous demanderai aucun crédit...

Réné, on doit, ce nous semble, le comprendre à merveille, éprouvait l'impérieux besoin de passer sur quelqu'un la fureur qui le transportait.

Larose était hors de sa portée. — Restait Cabirol. — Mais Cabirol semblait invulnérable. — Qu'importe? — Réné ne calcula rien et se précipita sur l'imprimeur avec une aveugle rage.

Certes, si monsieur de Savenay eût tenu en ce moment une épée au lieu d'un bâton, Cabirol était perdu.

Mais une lame d'acier bien affilée et un morceau de cormier noueux sont choses essentiellement différentes. — Aussi la rage de Réné ne tourna-t-elle que contre lui-même. — Vainement il bondissait en avant, frappant coup sur coup et de toute la force de ses deux mains. — Il ne heurtait jamais que le bâton de Cabirol, qui semblait s'en couvrir comme d'une égide enchantée. — Peu à peu les forces de monsieur de Savenay s'épuisèrent. — Son bras se fatigua. — Son jarret se détendit. — Une sorte de brouillard passa devant ses yeux et sa respiration s'échappa, sifflante et difficile, de sa poitrine haletante. — A mesure que se manifestaient ces symptômes, ses coups devenaient de plus en plus faibles et plus inoffensifs.

Alors le rôle de Cabirol changea. — Il quitta la défensive, qu'il avait gardée jusque-là, et prit l'attitude offensive. — Au lieu de parer il attaqua. — Réné, à son tour, s'efforça de parer. — Mais, hélas!.. — pas un des coups de Cabirol ne manquait son but. —

Tous portaient. — Réné chancelait comme un homme atteint de vertige sous cette flagellation réitérée qui lui marbrait le corps. — Au sixième coup, son bâton fut arraché de sa main meurtrie et s'envola à dix pas.

Certes, Cabirol aurait fait alors un acte de haute et chevaleresque générosité, en épargnant un ennemi vaincu.

Mais la modération dans le triomphe est une vertu si belle que, même parmi les héros, bien peu d'hommes ont su la pratiquer.

D'ailleurs, tout en frappant, Cabirol s'exaltait peu à peu. — L'ivresse de la vengeance satisfaite lui montait à la tête. — Il ressemblait à l'un de ces chevaux fougueux que rien ne peut plus arrêter, une fois qu'ils ont pris le mors aux dents.

Du haut de son arbre, Larose battait des mains à se les briser. — Il encourageait Cabirol par des exclamations fougueuses, et il entonnait, l'un après l'autre, tous les refrains patriotiques que lui rappelait sa mémoire.

§

Tandis que ceci se passait dans la petite vallée du bois de Vincennes, le coupé de Maxime et le fiacre qui voiturait le comte de Croï, ses témoins et le chirurgien, étaient arrivés, en même temps, à la porte du bois.

Après les premiers compliments échangés, Maxime et Henry interrogèrent le cocher de Réné. — Ce dernier répondit que son maître était arrivé depuis plus d'un quart d'heure. — Ces messieurs s'engagèrent aussitôt dans l'intérieur du bois, et hâtèrent le pas.

VI

Le jugement de Dieu.

— Mon Dieu ! — dit le comte de Croï à ses témoins, nous sommes en retard, et j'en suis désolé !..

— Non, mon cher comte, — répliqua Maxime qui avait entendu, — non, vous n'êtes point en retard... c'est monsieur de Savenay qui est en avance. . — D'ailleurs, vous arrivez sur le terrain en même temps que les témoins de votre adversaire, — rien n'est plus régulier...

— A la bonne heure, — fit Henry, — mais, cependant, allons plus vite... pour rien au monde je ne voudrais que monsieur de Savenay pût se croire le droit de se plaindre...

— Oh ! soyez tranquille, — dit Maxime en souriant, — il ne se plaindra point.

Nos cinq personnages quittèrent l'avenue et prirent le sentier latéral que nous connaissons. — Ils étaient suivis, à une très-faible distance, par Gargablou, le cocher de fiacre. — Cet automédon, très-désireux

d'assister aux péripéties d'un duel, avait abandonné Cocotte et Bichette à la garde du hasard et s'acheminait derrière les témoins vers le lieu de la rencontre

Maxime de Bracy, qui marchait le premier, atteignit cet endroit d'où on dominait la petite vallée. — Arrivé là, il s'arrêta et se frotta les yeux comme un homme qui cherche à éloigner un songe bizarre. — Nous savons quel spectacle s'offrait à lui. — C'était l'instant précis où Cabirol venait de faire sauter à dix pas le bâton de Réné, et continuait au jeune homme une correction méritée, mais immodérée. — Le bâton tombait, dru comme grêle, sur Réné désarmé et chancelant. — De l'endroit où se trouvaient Maxime et Henry, on entendait retentir les coups.

— Ah! ça, mais, — murmura monsieur de Bracy, — il me semble que voici un duel d'un nouveau genre et que ce gaillard-là va casser les os à Réné... — qui diable cela peut-il être?..

— Courons... — dit vivement Henry.

— Ma foi, oui, car de la façon dont frappe ce coquin, il est capable d'assommer Réné...

Et les deux hommes se mirent à descendre rapidement la pente qui les séparait de la clairière, en criant de toutes leurs forces :

— Arrêtez!.. arrêtez!..

Mais ils n'avaient pas encore fait dix pas en avant, que, Réné fauché pour ainsi dire par un dernier et violent coup de bâton, roula sur le sol et y demeura tout étendu comme une masse inerte. — Il avait complétement perdu connaissance.

— Bon! . — s'écria Larose en se mettant en mesure de descendre de son arbre avec une lenteur prudente, — bien touché!.. il a son affaire!..

— Diable! . diable!.. — pensa Cabirol en laissant tomber son bâton, désormais inutile, — j'ai peur d'avoir frappé trop fort!..

Mais, après un instant de réflexion, il ajouta, d'un air d'insouciance philosophique :

— Bah!.. après tout, on n'en meurt pas! . — si la leçon est bonne, tant mieux!.. Certes, il ne l'avait pas volée!..

Et, jetant loin de lui le bâton dont il venait de se servir d'une façon si énergique, il remit sa casquette sur sa tête et se disposa à reprendre le chemin par lequel il était venu.

Maxime et Henry, qu'il n'avait point aperçus jusqu'alors et dont sa préoccupation bien naturelle l'avait même empêché d'entendre les cris, se trouvèrent sur son passage et l'arrêtèrent brusquement.

— Malheureux! — s'écria Henry en saisissant Cabirol au collet, — malheureux! qu'avez-vous fait?..

Cabirol, ainsi interpellé, salua :

— Ah! ah!.. — dit-il, — est-ce que c'est l'un de vous, Messieurs, qui devait se battre avec le baron ici présent?..

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup.

— Eh bien! oui, — fit Henry, — c'est moi.

— Alors, n'est-ce pas, vous aviez des raisons quelconques de donner une bonne leçon à ce jeune homme?

— Certes !..

— Eh bien ! notre situation se ressemble, car, je vous prie de le croire, moi aussi, j'en avais, des raisons, et d'excellentes. .

— Des raisons ? . vous ?..

— Oui, — moi, — moi, qui vous parle, — moi, Cabirol...

— Et, lesquelles ?..

— J'aurais le droit de trouver la question indiscrète, mais, comme vous êtes très-probablement un honnête homme, je préfère vous répondre tout bonnement.

— Dites, Monsieur, nous attendons...

— Ce sera court...

Et Cabirol fit en peu de mots le récit des faits que nous connaissons déjà et qui concernaient Réné, Aline, lui Cabirol, et enfin Larose.

Ce dernier se trouvait à trois pas des interlocuteurs, et, par sa pantomime expressive, il confirmait chacun des dires du jeune imprimeur.

Quand Cabirol eut achevé, Henry et Maxime se regardèrent pendant une seconde.

Puis monsieur de Bracy tendit la main à Cabirol en lui disant :

— Ma foi, Monsieur, touchez là !.. vous êtes un brave garçon !.. quant au baron, il n'a que ce qu'il mérite !.. la leçon est rude, c'est justice !..

Tandis qu'avait lieu la conversation qui précède, le chirurgien s'était approché de Réné. — Il avait soulevé le corps. — Il l'avait adossé au tronc de cet arbre dont Larose s'était fait un observatoire, et il

s'occupait à tâter le pouls, à consulter la poitrine, enfin à chercher à se rendre compte de l'état du blessé qui continuait à ne donner aucun signe de vie.

— Eh bien? — demanda Maxime en se rapprochant du chirurgien qui continuait son investigation savante.

Le disciple d'Esculape, — comme disaient les littérateurs de l'Empire, — hocha la tête à deux reprises.

— Oh ! oh ! — fit Maxime, — est-ce que ce serait grave ?

— Beaucoup plus que je ne le voudrais.

Maxime, étrangement remué par ces paroles, frissonna malgré lui.

— Il y a donc du danger ?.. — s'écria-t-il avec épouvante.

— Du danger ?.. non... — non, pas précisément... du moins je ne crois pas... mais...

— Mais, quoi ?

— Ce sera long.

— Enfin, qu'y a-t-il ?

— Il y a que monsieur de Savenay est moulu, littéralement moulu.

— On n'en meurt pas.

— Non, mais on en souffre... — le poignet droit est démis, — l'épaule est désarticulée, — une côte est enfoncée, — j'espère qu'il n'y a rien de dérangé dans la poitrine, mais je n'en répondrais pas absolument ; enfin les épaules, les bras, les cuisses, sont couverts de contusions effrayantes, — sans compter que deux ou trois coups ont porté sur la tête... — voyez, il y a un petit filet de sang qui filtre entre les cheveux...

— En effet, — murmura Maxime — comme vous le disiez, docteur, c'est grave.

Il y eut un instant de silence.

Puis M. de Bracy reprit :

— Maintenant, qu'allez-vous faire?

— Pratiquer une saignée abondante afin de dégager la tête, — nous mettrons ensuite monsieur de Savenay dans sa voiture, nous le ramènerons à Paris et nous verrons après.

Tandis que le chirurgien préparait les instruments nécessaires pour l'opération dont il venait de parler, Gargablou, le cocher de fiacre, venu comme nous le savons à la suite des autres personnages, s'était arrêté en face de Réné dont il regardait curieusement la figure pâle, marbrée de tâches bleuâtres.

— Pour sûr, — se disait-il, — je parierais ma pipe culottée contre un sou de caporal, que j'ai déjà rencontré ce cadet-là ?.. — mais où diable ai-je dévisagé sa frimousse?.. c'est là que le bât me blesse, et je ne peux pas m'en rappeler !..

Cependant le chirurgien venait de mettre sa trousse en bon ordre. — Tout était prêt. — Les lancettes sortaient, étincelantes, de leur étui de maroquin rouge. — Les bandelettes de toile fine s'étalaient sur la mousse. — Il ne s'agissait plus que de mettre complétement à nu le bras de Réné. — Pour faire cela, le chirurgien commença par enlever avec précaution la redingote du jeune homme et il jeta ce vêtement à quelques pas. — Un objet qui se trouvait dans la poche de côté, sortit de cette poche et glissa sur le gazon. —

Cet objet était un bijou. — Ce bijou était un bracelet. — Celui de la comtesse de Croï.

— Il l'avait apporté jusqu'ici pour s'en faire un trophée !.. — murmura Henry, — oh ! le misérable !..

— Ah ! — s'écria Gargablou en même temps, — m'y revoici ! — Ce bibelot me remet sur la trace !.. c'est le jeune homme de la petite dame de l'allée des Veuves !.. je le reconnais maintenant, ni plus ni moins que Cocotte reconnaît son écurie !

Et, comme Henry se baissait pour ramasser le bracelet, Gargablou l'arrêta en lui disant :

— Pardon, excuse, mon bourgeois, mais c'est que, voyez-vous, sans vous commander, si c'était par hasard un effet de la vôtre de me dire combien que ça peut bien valoir, un bibelot comme ça, vous me feriez joliment plaisir, allez...

M. de Croï regarda le cocher avec un étonnement manifeste. — Évidemment il n'avait pas compris la question de ce dernier.

— Mon ami, — fit-il, — que me demandez-vous ?

Gargablou répéta sa phrase.

VII

Le bracelet.

Mais, cette fois, il désigna le bracelet du bout du doigt, et Henry comprit.

L'étonnement de M. de Croï, on le devine, ne diminua guère.

— Vous voulez savoir, — fit-il — combien coûte ce bijou?

— Si c'était un effet de vot' complaisance.

— Et, sans doute, vous avez quelque motif pour m'adresser cette question?

— Pardine!.. — certainement que j'en ai un... et un qui ne me paraît point piqué des z'hannetons!

— Eh bien! ce bracelet a coûté dix-huit cents francs.

— Vous dites? — s'écria Gargablou.

— Je dis dix-huit cents francs.

— Est-ce bien sûr, ça!.. — fit le cocher d'un air incrédule.

— Monsieur!.. — murmura Henry avec hauteur.

— Ah! pardon, excuse, mon bourgeois, ne nous fâchons pas... je n'ai pas voulu vous offenser... mais c'est que, voyez-vous, des fois on peut se tromper.

— Impossible, du moins dans cette circonstance...

— Ah! ah!

— Car ce bracelet, je l'ai acheté et payé moi-même.

— Vous!.. — fit Gargablou stupéfait. — Ah! par exemple, en voici bien d'une autre.

— Que trouvez-vous de singulier dans ce que je vous dis?

— Regardez-moi un peu ce gaillard-là, — dit Gargablou en désignant Réné évanoui, au lieu de répondre à Henry, — regardez-le bien, s'il vous plaît?

— Je le vois.

— Vous le voyez, — bon! eh bien! savez-vous ce que c'est?

— Non.

— C'est un voleur!.. — tout bonnement.

— Un voleur! — s'écria Henry.

— Mon Dieu, oui.

— Mais, qu'a-t-il volé?

— Ce bracelet.

— Ce bracelet?

— Oui.

— A qui?

— A moi.

— A vous!.. et comment?

— En me disant qu'il ne valait que trois livres dix sous, et en me l'achetant cinq francs, pour le rendre,

soi-disant, à la personne à qui il appartient et à qui vous voyez bien qu'il ne l'a pas rendu.

— Mais, — demanda vivement Henry, prévoyant que la lumière allait jaillir de ce qui lui semblait jusque-là un inextricable chaos, comment ce bracelet se trouvait-il entre vos mains?

— C'est bien simple, — la petite dame me l'avait laissé.

— Quelle petite dame?

— Celle que j'ai conduite à l'allée des Veuves.

— Et pourquoi vous l'avait-elle laissé?

— Je vas vous dire.

Et Gargablou raconta, dans son style coloré mais diffus, les événements bien connus de nos lecteurs.

A mesure qu'il parlait, la lumière se faisait en effet aux yeux de Henry, et l'infamie de Réné lui apparaissait plus nette et plus distincte.

En même temps, aussi, l'innocence de Berthe, dont il n'avait d'ailleurs douté qu'un instant, nous le savons, se couronnait d'une auréole de plus en plus étincelante.

— Tenez, mon brave, — dit-il en tendant un double louis à Gargablou quand ce dernier eut achevé son récit, — prenez ceci et buvez à ma santé.

— On s'y conformera, mon bourgeois, — répondit le cocher en saluant militairement du revers de la main, on lichera le picton dans l'intérêt de votre conservation — Ah ça, mais, elle vous a donc bien réjoui le cœur, mon historiette?

— Beaucoup, — répondit Henry avec émotion, — oh! beaucoup!

— Allons, tant mieux... mais cependant, il ne faudrait pas trop la raconter à droite et à gauche... — il y a un mari, voyez-vous .. et ça pourrait bien le taquiner.

— Rassurez-vous, — fit monsieur de Croï avec un sourire, — il y a un mari, en effet, mais ce mari c'est moi.

Gargablou regarda son interlocuteur avec de gros yeux abrutis par la stupéfaction.

— Tiens! — dit-il au bout d'un instant, — c'est vous qu'êtes le mari, et ça vous fait plaisir de savoir ça?.. c'est drôle tout de même!

Puis, il ajouta avec un accent inimitable :

— Allons... tant mieux!

§

Tandis que cet incident détournait de Réné l'attention de quelques-uns de nos personnages, le chirurgien pratiquait la saignée dont il attendait les plus heureux résultats. — Le sang ne jaillit point tout d'abord. — Pendant une ou deux secondes, l'ouverture faite à la veine resta béante et sèche. — Mais, enfin, une goutte de sang perla aux lèvres de la piqûre. — Une seconde lui succéda, puis un filet rose jaillit le long du bras et alla mouiller le gazon comme une rosée pourpre.

Réné entr'ouvrit les yeux. — Il essaya de faire un mouvement. — Mais, sans doute, une atroce douleur se fit sentir à ses membres meurtris. — Sa pâleur devint plus livide encore qu'elle ne l'était auparavant.—

Il poussa un cri inarticulé. — Ses yeux se refermèrent. — Il s'évanouit de nouveau.

— Diable!..—fit le chirurgien,—diable!.. diable!.. Il secoua la tête, ainsi qu'il l'avait déjà fait un peu auparavant, et sa physionomie prit une expression qui n'aurait point rassuré Réné, si Réné avait pu la voir.

Henry s'avança.

— Mon cher ami, — demanda-t-il au médecin, — que conjecturez-vous de la situation actuelle de ce malheureux jeune homme?..

— Pour la troisième fois, je le répète, c'est fort grave, — plus grave encore que je ne l'avais cru d'abord... — mais, enfin, il a pour lui sa force et sa jeunesse, — il est possible qu'il s'en tire...

— Et, dans ce cas, la convalescence serait-elle longue?..

— Trois mois au moins.

— Et, avant de pouvoir affronter un nouveau duel?..

— Quatre ou cinq.

— Cet arrêt est sans appel?

— Comme s'il avait été prononcé par la Faculté tout entière...

Henry se tourna vers ses témoins et vers ceux de Réné

— Messieurs, — leur dit-il, — je devais croire que mon duel avec monsieur de Savenay aurait lieu ce matin et ici-même... — Le hasard, ou plutôt la Providence en a décidé autrement. — Celui que je devais combattre est couché là, devant nous, et cependant ce n'est pas ma main qui l'a frappé.. — Je comptais,

si je sortais sain et sauf de cette rencontre, je comptais quitter Paris demain matin avec madame de Croï et m'éloigner de la France pendant plusieurs mois... peut-être pendant plusieurs années... — Ma situation, vous le comprenez, devient extrêmement difficile. — Quel est mon devoir d'homme d'honneur ?.. — Puis-je m'éloigner ?.. — Dois-je, au contraire, rester et attendre ?.. — Je vous soumets ces questions, Messieurs, et je m'en rapporterai d'une façon absolue à votre jugement...

— Mon cher comte, — répondit Maxime, — les scrupules que vous exprimez sont dignes d'un homme de votre caractère, poussant la loyauté jusqu'à l'exagération... — Vous nous demandez si vous devez rester et attendre ?.. — Je prends sur moi de vous répondre : Non, certes, vous ne le devez pas !.. — Vous êtes libre !.. entièrement libre !.. complétement libre !.. — Moi, l'un des témoins de monsieur de Savenay, je vous déclare dégagé de toute obligation vis-à-vis de lui... — J'affirme qu'à l'avenir, si le hasard vous mettait en présence, il n'aurait le droit d'exiger de vous aucune réparation par les armes de l'offense publique que vous lui avez faite... — Et si Réné ne confirmait pas de tout point les paroles que je viens de prononcer, je me mettrais en votre lieu et place, et, non-seulement moi, mais son autre témoin, et les vôtres aussi, mon cher comte, si bien qu'il nous trouverait quatre, en face de lui, l'épée à la main, tout prêts à soutenir une cause qui serait devenue la nôtre...

— Merci... — murmura Henry ému jusqu'aux larmes, — merci, mon ami... merci, Messieurs...

Et, après un instant, il ajouta en jetant un regard sur Réné :

— Pauvre jeune homme... il a voulu me faire du mal... il n'a pas réussi... — l'arme dont il cherchait à me frapper s'est tournée contre lui... — je lui pardonne de bien bon cœur.

Puis, comme Henry souhaitait ardemment se retrouver auprès de Berthe, afin de la rassurer sur l'issue du combat, il reprit d'un pas rapide le chemin qui conduisait à la porte du bois.

Depuis quelques minutes, une troisième voiture était venue se joindre au coupé de Réné et au fiacre qui avait amené M. de Croï et ses témoins. C'était une citadine. — Les stores en étaient baissés aussi soigneusement que si le véhicule numéroté avait servi de boudoir à quelque couple amoureux.

Au moment où Henry franchit la porte du bois, un cri sourd retentit dans l'intérieur de cette citadine. — L'un des stores fut relevé violemment. — La portière s'ouvrit. — Une jeune femme se précipita hors de la voiture et s'élança au cou de Henry, qu'elle couvrit de baisers ardents, entrecoupés de larmes de joie.

C'était Berthe.

VIII

Esther et Camélia.

Le lendemain, une chaise de poste attelée de quatre chevaux et conduite par deux postillons s'arrêtait devant une des maisons de la rue Tronchet.

M. et madame de Croï montèrent dans cette voiture, qui était toute chargée.

L'un des postillons s'approcha de la portière le chapeau à la main, et, avec le cérémonial d'usage, demanda :

— Où allons-nous?

— Route d'Italie, — répondit le comte.

Le postillon se remit en selle, et les chevaux partirent au galop.

Au moment où la chaise de poste franchissait la barrière, un cri de joie et de délivrance s'échappa des lèvres de Berthe, semblable au cri du captif qui vient de voir briser sa chaîne.

Ensuite, elle posa sa tête charmante sur la poitrine émue de Henry en murmurant :

— Enfin !.. enfin !

Les deux mains du jeune homme appuyèrent contre son cœur cette tête adorée, et il répondit :

— Oui, enfin !.. enfin et toujours !

Les deux époux, — redevenus amants, — *couraient* vers le bonheur.

Nous aimerions à les suivre .. — mais à quoi *bon* ! — le bonheur ne se raconte pas.

§

Une semaine environ après la matinée du duel au bois de Vincennes, et tandis que Réné gisait sur le lit de douleur qu'il ne devait pas quitter de si tôt, un mariage sans apparat se célébrait dans l'une des chapelles de l'église Saint-Nicolas-d'Antin.

C'était celui de Cabirol et d'Aline.

Personne ne s'occupait de cette humble noce, car ce qui est simple et semble presque pauvre n'attire point les regards à Paris.

Mais Aline était belle d'une beauté touchante, et l'expression d'un pudique bonheur rayonnait sur son doux visage.

Quant à Cabirol, c'était plus que de la joie, — c'était de l'ivresse, — c'était du délire.

A grand' peine parvenait-il à contenir, dans le temple de Dieu, l'expression de ses transports.

Ceux-là aussi, malgré les écueils, avaient gagné le port, — ceux-là aussi allaient être heureux.

§

Le même jour et à la même heure où le ministre d'une religion sainte légitimait les amours du jeune couple, Mariette, la femme de chambre de Camélia, entrait chez sa maîtresse encore endormie.

— Madame, — dit-elle en touchant du bout du doigt l'épaule rose de la pécheresse, — Madame...

Camélia se réveilla brusquement.

— Que voulez-vous donc? — demanda-t-elle avec cette mauvaise humeur qui accompagne presque toujours un réveil intempestif.

— Il y a là quelqu'un qui désire parler à Madame.

— Qui cela?

— Mademoiselle Esther.

— Vous ne lui avez donc pas dit que je dormais?

— Je le lui ai répété trois fois.

— Eh bien?

— Eh bien! elle a répondu qu'elle voulait voir Madame.

— Qu'elle *voulait?* — s'écria Camélia.

— Oui, Madame, qu'elle *voulait*.

— Vous êtes folle, Mariette... — Esther ne se permettrait pas de ces libertés-là avec moi.

— Mademoiselle Esther m'a paru aujourd'hui toute différente de ce qu'elle est ordinairement.

— Comment cela?

— Dame! je ne sais trop comment m'expliquer... Elle ressemble à un créancier.

Camélia se mit à rire.

— Est-ce que, par hasard, elle aurait déjeuné...— avec du champagne, bien entendu?

Mariette comprit. — Mais elle répondit :

— Oh! non, Madame, — si mademoiselle Esther avait *déjeuné*, comme le croit Madame, elle aurait les yeux bien plus brillants.

— Enfin, — dit Camélia, — nous verrons bien ce qu'elle a et sur quelle herbe elle a marché.

— Faut-il la faire entrer?

— Oui.

Mariette fit quelques pas pour sortir.

— Ouvrez les volets d'abord, — reprit Camélia, — j'aime à voir le visage des gens à qui je parle.

La camériste obéit.

— Maintenant, allez! — lui dit sa maîtresse.

Mariette sortit. — Au bout d'une seconde, la porte se rouvrit. — Esther fit irruption comme une bombe, et vint se camper, le poing sur la hanche, en face du lit de Camélia.

— Ah ça! ma petite, — lui dit cette dernière, — quelle mouche te pique, et qu'est-ce que c'est donc que ce joli genre que tu te donnes ce matin?

— Ma bonne amie, — répliqua la juive d'un ton pincé, — rien ne me pique. — ni mouche ni épingle, excepté tes procédés à mon égard; — et quant à mon genre, joli ou laid, tant pis s'il ne te plaît pas, car je n'ai pas l'intention d'en changer pour te faire plaisir.

— Oh! oh! s'écria Camélia en riant, — le temps est à l'orage, à ce que je vois.

— Oui, ma chère, — et il y a de quoi.

— Ne parle pas par énigmes, — je te prie. — Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que je suis furieuse.

— Je le vois bien ; mais pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— J'en suis désolée pour toi, mais cela ne me regarde pas.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— C'est ce que nous allons voir !

— Est-ce que, par hasard, tu viendrais m'en demander ?

— Précisément, — puisque tu n'as pas la loyauté de m'en offrir.

— La bonne plaisanterie !.. me prends-tu pour ton banquier ?

— Je ne sais pas si tu es mon banquier, mais je sais que je suis ta dupe et que ça m'en.... nuie !

— Par exemple !.. voici du nouveau... toi ma dupe !

— Hélas !

— Et à quel sujet ?

— Tu me le demandes ?

— Oui, pour le savoir.

— Eh bien ! et le *Club des Hirondelles*, donc ?

— Après ?

— Tu ne rougis pas ?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! — déclama pompeusement Esther,

.....Dans le crime goûtant une tranquille paix,
Tu sais te faire un front qui ne rougit jamais !

— Tu as joué ça à la banlieue... — connu! connu!

— Est-ce que tu ne te souviens pas de notre association?

— Je n'ai rien oublié.

— Et tes promesses?

— Je me les rappelle à merveille.

— Quel résultat ont-elles amené?

— Aucun.

— Tu en conviens?

— Pardieu!

— Et voilà tout ce que tu dis?

— Que pourrais-je dire? — j'avais conçu de belles espérances... elles ne se sont pas réalisées... — c'est un malheur... — l'association ne m'a pas réussi plus qu'à toi, plus qu'à Sydonie... rompons-la et n'en parlons plus!..

— C'est facile à dire.

— C'est aussi facile à faire.

— Sydonie te laisse tranquille, — ça la regarde, — mais avec moi les choses ne se passeront pas ainsi, je t'en préviens.

— En vérité!

— Tu t'es servie de moi comme d'une marionnette

— Possible.

— Mais, cette marionette exige aujourd'hui l'argent qu'elle a gagné.

— Quel argent?

— Les cinq mille francs du comte de Croï.

— Ah! nous y voilà!

— Oui, nous y voilà, — ces cinq mille francs, il me les envoyait, tu me les as pris.

— J'en avais le droit.

— Qu'en as-tu fait?

— Je les ai renvoyés au comte — tu le sais aussi bien que moi...

— A la place de ces cinq mille francs, tu m'en avais promis cinquante mille.

— C'est vrai.

— Où sont-ils?

— Je comptais, pour te les donner, sur la réussite d'une combinaison fort habile, — elle a échoué — je n'y puis rien.

— Je te tiens quitte des cinquante mille francs, mais les cinq mille francs, je les veux.

— Puisque je les ai rendus, il est clair que je ne les ai plus...

— J'en ai besoin.

— Cherche-les ailleurs.

— Ah! c'est comme ça!

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien! je te préviens que, si tu ne me les donnes pas à l'instant, je ne sors d'ici qu'après avoir tout fracassé!..

Et, joignant le geste aux paroles, Esther saisit sur la cheminée une coupe de cristal de roche, montée en or, et fit mine de la lancer dans une glace.

— Pas de bêtises, — s'écria Camélia, qui sembla prendre rapidement son parti, — tiens-toi tranquille, je vais te donner ce que tu demandes...

— Les cinq mille?

— Oui.

— A la bonne heure.

Et la juive quitta tout aussitôt son attitude de créancière en furie. — Camélia sonna. — Mariette accourut.

— Un peignoir, — dit la pécheresse, — je me lève.

Elle sauta en bas de son lit, s'enveloppa à la hâte dans une robe de chambre et dit deux ou trois mots tout bas à l'oreille de Mariette, qui sortit.

§

— Veux-tu de l'or ou des billets? — demanda Camélia à Esther.

— Ah ça! — s'écria cette dernière — tu as donc le Pérou chez toi?.. — Donne-moi de l'or, c'est plus gentil.

Camélia prit un trousseau de clefs et les essaya l'une après l'autre à la serrure d'un petit meuble de bois de rose. — Aucune n'allait.

— C'est là qu'est la caisse? — demanda Esther.

— Mon Dieu, oui, — répondit insoucieusement Camélia. — Mais où donc est la clef?

Et elle se mit à fureter dans tous les coins de la chambre, en se rapprochant insensiblement de la porte. — Cette porte s'ouvrit — Deux domestiques, en livrée du matin, parurent sur le seuil.

— Madame nous demande?.. — fit l'un d'eux.

— Oui — répliqua Camélia du ton le plus doux et de l'air le plus simple, — faites-moi le plaisir de mettre mademoiselle à la porte.

Et elle désignait Esther.

La juive bondit.

— Canaille!. — cria-t-elle.

— Vous la reconduirez jusqu'au bas de l'escalier— ajouta Camélia —et vous expliquerez au concierge que je ne serai jamais chez moi quand mademoiselle viendra me demauder... si toutefois elle revient... ce dont je doute.

Esther, exaspérée, essaya de résister. — Mais, le moyen? — La juive dut céder à la force. — Seulement elle ne se refusa point la piètre consolation de faire une sortie de mélodrame en criant :

— Je me vengerai !..

IX

Camélia et Réné.

Nous venons de voir de quel procédé plein de désinvolture Camélia usait pour payer les autres.

Voyons maintenant comment elle s'y prenait pour se faire payer elle-même.

Un beau jour, vers midi, trois semaines après son duel bizarre avec Cabirol, Réné, dont l'état n'avait plus rien de précisément grave, mais qui gisait toujours sur son lit, enveloppé de bandelettes comme une momie égyptienne, souffrant de tous ses membres et ne pouvant faire le moindre mouvement sans pousser des cris de douleur, fut prévenu par son valet de chambre qu'un monsieur tout vêtu de noir et cravaté de blanc désirait être introduit auprès de lui.

— Eh ! — répondit Réné, — vous savez que je ne puis recevoir personne... — Renvoyez ce monsieur...

Le domestique revint au bout d'un instant, rapportant une carte.

Sur cette carte étaient gravés ces mots :

AGÉSILAS LOMBAGO,

Huissier près les tribunaux.

Réné, parfaitement convaincu qu'il ne devait rien à qui que ce fût, ne comprit point cette visite d'huissier et ne s'en préoccupa que médiocrement.

Le lendemain matin, arriva un papier timbré, — sous enveloppe.

Envoyer des actes de procédure, — sous enveloppe, — est, de la part d'un huissier, un acte de haute courtoisie vis-à-vis d'un débiteur. — Agésilas Lombago était un homme sachant vivre, et traitait Réné avec une politesse exceptionnelle. — Le papier timbré contenait une signification de protêt et une assignation à huitaine pardevant les juges consulaires siégeant au tribunal de commerce. — Réné déchiffra de son mieux ce grimoire inattendu. — Qu'on se figure qu'elle fut sa profonde stupeur quand il finit par comprendre de quoi il était question.

La somme à lui réclamée par ministère d'huissier, ne montait à rien moins qu'au chiffre énorme de DEUX CENT QUARANTE mille francs, montant de plusieurs lettres de change tirées sur lui par mademoiselle Suzanne Rigaud, dûment acceptées et enregistrées, et passées à l'ordre d'une demi-douzaine de tiers-porteurs successifs.

Dans le premier moment, Réné crut à quelque faux gigantesque. — Il ignorait que Camélia se nommait Suzanne Rigaud. — Il ne se souvenait qu'à peine d'avoir

remis jadis à la pécheresse des acceptations en blanc. — Et, d'ailleurs, il avait la conviction d'avoir vu brûler devant lui ces lettres de change. — Bref, il y avait au fond de tout cela un mystère qu'il s'agissait d'éclaircir.

Réné fit venir un homme d'affaires et le consulta. — L'homme d'affaires alla chez l'huissier. — L'huissier, interrogé, répondit que mademoiselle Rigaud n'était autre que la célèbre pécheresse Camélia. — Notons en passant que, depuis qu'il était cloué sur son lit, monsieur de Savenay n'avait plus entendu parler de cette dernière.

Il la fit prier de passer chez lui. — Camélia annonça sa visite pour le lendemain, vers midi. — A l'heure dite, la jeune femme arriva, leste, pimpante et éblouissante de parure et de beauté.

— Ah! pauvre ami, — s'écria-t-elle en entrant, — mon Dieu que je suis donc désolée de te voir éclopé de cette façon-là!..

— Ma chère, — demanda Réné, — que se passe-t-il donc?..

Camélia prit un air étonné.

— A quel propos? — fit-elle ensuite

Réné lui montra le papier timbré posé sur la table de nuit. — Camélia le parcourut du regard.

— Ah! je sais... je sais... — dit-elle.

— Eh bien?

— Eh bien! — reprit la jeune femme d'un ton dégagé, — j'ai eu un pressant besoin d'argent, mon pauvre ami, et je me suis servie des petits billets que j'avais...

Il sembla à Réné qu'il recevait un coup de massue au beau milieu du crâne.

— Est-ce que, par hasard, cela te contrarierait ?.. — poursuivit Camélia.

Réné ne répondit point d'abord.

— Mais. . — murmura-t-il ensuite, — il me semblait t'avoir vu brûler devant moi ces lettres de change...

— Ç'avait été mon projet d'abord, mais je me suis ravisée et j'ai brûlé du papier blanc... — Je t'aimais follement, vois-tu, et j'étais bien aise de pouvoir te faire mettre à Clichy si tu me trompais...

— Ainsi, c'est par jalousie que tu as fait usage de ces billets ?..

— Oh ! non, pas le moins du monde... — Maintenant je ne t'aime plus, que d'amitié, bien entendu...

— Mais, alors, pourquoi ?..

— Dame ! . je te le répète, j'ai eu besoin d'argent...

— C'est un insigne abus de confiance !.. — s'écria Réné.

Camélia regarda le jeune homme dans le blanc des yeux.

— Je crois, monsieur le baron, — dit-elle ensuite, — je crois que vous parlez d'abus de confiance !..

— Certes !

— Est-ce que je vous ai volé ces billets, par hasard ?..

— Je ne dis pas cela...

— Je ne vous les avais pas même demandés !.. — vous les avez signés sans me consulter !.. — votre in-

tention était donc de jouer avec moi une ignoble comédie?.. tranchons le mot, de me voler?..

— Non, — fit Réné, — mais...

— Mais, quoi?..

— Je croyais ces billets détruits...

— Qu'importe, puisqu'ils ne le sont pas?

— Ainsi, vous en exigerez le payement?..

— Non pas moi, mais ceux qui m'en ont remis le montant.

— Vous êtes décidée à laisser aller les choses?..

— Oh! parfaitement.

— Eh bien! je ne payerai pas!

— On vous y forcera, monsieur le baron.

— Je plaiderai.

— Soit!.. — Nous verrons qui l'emportera... — Nous verrons s'il suffit, pour éteindre une dette, de dire : Je ne veux pas payer!.. — Nous verrons si les fils de famille d'aujourd'hui ont le droit de flouer leurs maîtresses, non pas par de belles paroles, mais par de belles lettres de change!.. — Monsieur le baron Réné de Savenay, permettez-moi de vous le dire en des termes fort nets, vous êtes une franche canaille!..

Et Camélia sortit, après avoir souffleté Réné de cette même injure que, peu de jours auparavant, Esther lui avait jetée à la tête à elle-même.

Monsieur de Savenay ne se tint point pour battu. — Il remit sa cause aux mains de l'un des premiers avocats de Paris. — On plaida.

De part et d'autre les plaidoiries furent brillantes et scandaleuses, — de part et d'autre on se prodigua les épigrammes et les injures. — Il y eut à ce propos,

dans les journaux judiciaires, un supplément spécial.

Réné perdit.

Le jugement déclara que mademoiselle Rigaud était une coquine, mais que les tiers-porteurs devaient être *supposés de bonne foi.*

Bref, monsieur de Savenay fut condamné à payer par toutes voies de droit, et *même par corps*, la somme de *deux cent quarante mille francs*, plus les frais. — Signification, — commandement, — contrainte, — se succédèrent rapidement. — Au bout d'une quinzaine de jours, un garde du commerce se présentait au logis de Réné avec ses recors, et le jeune homme était, non point conduit, mais transporté à Clichy, où on l'installa à l'infirmerie.

Il fallait payer. — Réné emprunta sur hypothèque, — paya et acquit le droit de se faire retransporter chez lui. — Au bout de deux mois et demi sa convalescence était assez avancée pour qu'il pût sortir à pied. — Sa première visite fut pour Camélia, qu'il voulait traiter selon ses mérites. — Il lui fut répondu que *madame* avait fait un héritage important et qu'elle voyageait pour son plaisir.

§

Nous retrouverons bientôt Réné.

Quant à Camélia, nous engageons ceux de nos lecteurs qui désirent ne point perdre de vue cette personne intéressante, à lire le roman : LES VALETS DE CŒUR.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA JEUNE MORTE.

I

Un déjeuner d'adieux.

Un peu plus d'un an s'était écoulé.

Onze heures du matin allaient sonner à la pendule du petit salon brun de l'appartement de Maxime.

Nous savons depuis fort longtemps que cet appartement était situé rue Taitbout.

Le comte de Bracy était assis, ou plutôt à demi-étendu sur le large divan de velours. — Sa tête rejetée en arrière s'appuyait sur l'un de ses bras soutenu par une pile d'oreillers. — Il était pâle — Un cercle de bistre, plus large et plus sombre que de coutume, se dessinait autour de ses yeux à demi-fermés. — Maxime ne dormait pas. — Il pensait. — Et certes

ses pensées devaient être bien tristes, car ses sourcils froncés et le pli de ses lèvres avaient une étrange expression d'amertume presque sinistre.

La pendule sonna le premier coup de onze heures. — Maxime, arraché par ce bruit subit à sa rêverie lugubre, tressaillit et quitta le divan. — Il s'approcha d'un meuble et frappa sur un timbre. — Un domestique entra presque aussitôt.

— Tout est-il prêt? — lui demanda Maxime.

— Oui, monsieur le comte, — les maîtres d'hôtel de Chevet n'attendent qu'un ordre pour servir.

— Bien. — Ces messieurs sont-ils arrivés?

— Non, — monsieur le comte, — pas encore.

— Vous les introduirez dans le grand salon et vous viendrez me prévenir.

— Oui, — monsieur le comte.

Le domestique s'inclina et sortit.

Maxime, resté seul, se laissa retomber sur le divan et ferma de nouveau les yeux. — Quelques minutes s'écoulèrent. — Puis on entendit gratter doucement à la porte.

— Entrez, — dit Maxime.

— C'était le valet de chambre.

— Ces messieurs sont là, — fit-il.

— Allez les prévenir que je suis à eux.

Maxime s'approcha de la glace. — Il passa l'une de ses mains sur son visage, dont la sombre expression parut s'effacer comme par enchantement. — Il arrangea ses cheveux, — il régularisa le nœud de sa cravate, et, soulevant une portière de velours, il ouvrit

une porte latérale qui conduisait dans le grand salon où l'attendaient ses hôtes.

Au moment où M. de Bracy franchissait le seuil de cette porte, son front était uni, ses yeux brillants, ses lèvres souriantes. — Sans un reste de pâleur, la métamorphose eût paru complète.

— Bonjour, Messieurs, — bonjour, chers amis, — dit le comte en s'approchant de chacun de ses convives et en lui serrant la main, — merci d'être venus, merci de votre exactitude.

Les hôtes de Maxime étaient au nombre de huit. — Nous devons citer d'abord et en première ligne MM. de Chazelles et d'Audival, nos anciennes connaissances. — Les six autres appartenaient, comme les deux premiers, à l'aristocratie des viveurs d'élite. — L'un d'entre eux se recommandait par la beauté de ses chevaux. — Un autre par les miraculeux équipages de chasse qu'il entretenait à grands frais dans ses terres de Normandie. — Un troisième s'était déjà ruiné complétement cinq fois de suite avec ces demoiselles du corps de ballet. — Le quatrième avait conquis une véritable célébrité par la hardiesse de ses voyages d'exploration dans les pays les plus perdus. — Le cinquième était un feuilletonniste-romancier à crinière et à mœurs de lion. — Le sixième, enfin, était un de ces bienheureux artistes qui ne donnent guère de coups de pinceau, précisément peut-être parce que chacun de leurs coups de pinceau vaut mille écus.

L'assemblée pouvait passer, comme on le voit, sinon pour bien nombreuse, du moins pour bien choisie.

Au bout d'une minute et demie de conversation insignifiante, l'une des portes du salon s'ouvrit à deux battants et un domestique, la serviette blanche sur le bras, prononça la formule sacramentelle :

— Monsieur le comte est servi.

Les convives avaient faim, — le déjeuner était exquis, — la première partie du repas fut donc à peu près silencieuse; mais bientôt des libations réitérées des plus grands vins des premiers crus du monde entier forcèrent les langues à se délier, et la causerie devint générale

Nous ne nous ferons point ici le sténographe de ces dialogues étincelants qui sont cependant l'expression la plus fidèle de la vie parisienne à notre époque

Dans ces entretiens où les mots pétillent sur les lèvres, comme le vin de Champagne dans les verres, on effleure en passant les hommes et les choses. — les événements et les œuvres. — La saillie ruisselle, — l'épigramme abonde, — la louange est rare, la bienveillance ne brille d'habitude que par son absence. — Dans un déjeuner du genre de celui donné par le comte de Bracy et auquel nous assistons, les arrêts portés sont presque sans appel. — On sait, — et nous l'avons dit ailleurs, — que parmi les *Viveurs de Paris*, parmi ceux du moins qui aspirent à le devenir, beaucoup de pauvres jeunes gens brillent un instant, météores fugitifs, sur l'horizon du turf parisien et disparaissent tout à coup un beau matin, sans que personne sache ce qu'ils sont devenus, et sans qu'à vrai dire qui que ce soit s'inquiète beaucoup de leur disparition. — Ce sont les naïfs idiots qui, comme le bon Jean de

Lafontaine, mangent leur fonds avec leur revenu. — Les uns s'engagent dans l'armée d'Afrique et reparaissent, quinze ans plus tard, avec une épaulette et un ruban rouge. — Les autres épousent, en province, des héritières louches et boiteuses, et procréent, dans quelque bourgade, des rejetons borgnes et bossus. — D'autres, enfin, demandent à un canon de pistolet ou à une goutte d'acide prussique le sommeil et l'oubli. — Les convives de Maxime se préoccupèrent pendant quatre ou cinq minutes de quelques-unes de ces étoiles filantes.

— A propos, Messieurs, — dit tout à coup le romancier, — renseignez-moi donc, si vous le pouvez, au sujet d'un jeune baron qui faisait florès il n'y a pas bien longtemps encore, et dont aujourd'hui l'éclipse est totale.

— Quel baron? — demandèrent deux ou trois voix.

— Réné de Savenay.

Maxime fronça légèrement le sourcil.

— Tiens, au fait, — répondit quelqu'un, on ne le voit plus ce petit Réné.

— Est-ce qu'il aurait sombré sous voiles dans l'océan de la dette? — reprit le romancier.

— J'ai entendu dire, — fit une voix, — qu'il était à Clichy.

— Mais, — dit Chazelles, — Maxime doit savoir à quoi s'en tenir à ce sujet.

— Au fait, c'est vrai, — le baron de Savenay, je m'en souviens, a débuté sous vos auspices, mon cher comte. — Le jeune homme est-il en effet sous les verrous?

— Il y a été, — répondit Maxime.

— Et il en est sorti?

— Oui.

— Ruiné?

— Non pas, — M. de Savenay est fort riche.

— Mais, alors, comment diable se fait-il qu'il ait laissé des plumes de son aile aux griffes de ces affreux vautours qu'on appelle *gardes du commerce?*

— Oh! c'est tout une histoire, les lettres de change avaient été souscrites à une femme.

— Savez-vous quelle femme?

— Oui, — Camélia.

— Et la somme était-elle forte?

— Deux cents quarante mille francs, je crois.

— Diable!.. — la drôlesse, à ce qu'il paraît, n'y va pas de main morte.

— Et qu'est-il devenu depuis lors, ce jeune étourneau?

— Je ne sais.

— Comment, vous ne savez?

— Non.

— Ah ça! vous ne voyez donc plus monsieur de Savenay, mon cher comte?

Maxime secoua négativement la tête.

II

Les souvenirs.

Évidemment il était pénible à Maxime d'avoir à répondre aux interrogations relatives à M. de Savenay.

Ses réponses étaient brèves et embarrassées. — Mais le questionneur ne s'apercevait pas ou ne voulait pas s'apercevoir de cet embarras. — De son côté, le comte poussait trop loin la courtoisie de l'hospitalité pour rompre brusquement un entretien qui lui déplaisait. — Le romancier reprit avec une obstination peu discrète :

— Que s'est-il donc passé, mon cher comte, entre vous et le jeune baron, pour dénouer des relations aussi intimes que les vôtres ? Car, enfin, vous aviez pris M. de Savenay sous votre patronage ?

— C'est vrai.

— Eh bien ?

— Mon Dieu, il ne s'est rien passé entre lui et moi, seulement, dans une circonstance que vous ne pouvez ignorer, car elle a fait beaucoup de bruit dans le

monde, je me suis vu forcé de regretter d'avoir accordé mon patronage à ce jeune homme, et j'ai dû le lui retirer.

— Vous voulez parler, n'est-ce pas, du duel avec le comte de Croï?..

— Précisément.

— Duel qui n'a pas eu lieu, du reste.

— Oui, par bonheur. — Quoique, sans nul doute, M. de Savenay eût préféré, et de beaucoup, un bon coup d'épée aux coups de bâton qu'il a reçus.

— J'ai su toute cette histoire dans le temps. — Le dénoûment en est comique.

— Et surtout, on ne peut mieux mérité.

— Probablement, à la suite de sa mésaventure, le jeune homme aura jugé convenable de quitter Paris, afin d'échapper au ridicule.

— J'ai, en effet, entendu dire que M. de Savenay voyageait, — répondit Maxime.

Il était impossible de pousser plus avant la conversation sur le même sujet.

On parla donc d'autre chose, et le repas continua avec une gaieté croissante.

— Messieurs, — dit Maxime au moment où l'on venait de mettre sur la table le café, les liqueurs et les cigares, — en vous priant de me faire l'honneur et le plaisir de devenir aujourd'hui mes convives, j'avais un autre but que celui de vous inviter tout simplement à déjeuner...

— Ah! ah! — s'écrièrent quelques-uns des jeunes gens dont ce début éveillait la curiosité.

— Je voulais, — poursuivit le comte, — vous

serrer la main une dernière fois avant de vous quitter, pour bien longtemps... pour toujours peut-être...

Des exclamations précipitées interrompirent Maxime.

— Nous quitter !

— Pour bien longtemps !

— Pour toujours, peut-être!

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon cher comte ?

— Cela veut dire que ce déjeuner est un repas d'adieux... — Je pars.

— Vous partez ?

— Oui.

— Bientôt ?

— Demain.

— Comme cela ?.. — sans dire gare !..

— Vous voyez bien, mes chers amis, que je vous préviens...

— Sans doute, et rien n'est moins agréable que la surprise que vous nous ménagiez pour le dessert !..

— Merci de le dire, — merci, surtout, de le penser...

— Et, pourquoi partez-vous ?..

— Mon Dieu, — répondit le comte en souriant, — je ne sais comment vous l'avouer...

— Dites toujours.

— Eh bien ! je pars parce que je m'ennuie à Paris.

— Vous !..

— Vous !.. jeune encore !..

— Riche !..

— Spirituel !..

— Aimé et estimé de tous ceux qui vous connaissent !..

— Recherché dans le meilleur monde !..

— L'enfant chéri des boudoirs de Paris !..

— Vous ! le roi de la mode !..

— Vous !.. notre maître à tous !..

— Mes chers amis, — répliqua Maxime, — en admettant que tout cela soit vrai, c'est peut-être à cause de tout cela que je m'ennuie !..

— Ah ! çà, mais vous êtes fou !..

— Soit ! — un petit grain de folie explique bien des énigmes.

— Dites plutôt que vous êtes *blasé*.

— Peut-être bien avez-vous raison, quoique le mot et la chose soient devenu ridicules depuis cette charmante comédie que jouait si bien Arnal au Vaudeville...

— Allons, mon cher comte, vous réfléchirez...

— Je vous prie de croire que je ne prends jamais un parti avant d'avoir très-mûrement réfléchi et pesé le pour et le contre...

— L'air de Paris vous est indispensable, — il vous faut le boulevard italien, — le bois de Boulogne, — les dîners du café de Paris, — le balcon de l'Opéra et les glaces de Tortoni...

— A la grande rigueur, mon très-cher, je crois que je puis m'en passer...

— Mais, enfin, où diable voulez-vous donc aller ?

— Je serais bien embarrassé de vous l'apprendre, car je ne le sais pas moi-même. — J'irai tout droit devant moi, tant que la terre ou la mer me porteront,

tant que la vapeur des chemins de fer ou les chevaux des malles-postes me feront fendre l'espace; tant que pour moi soufflera le vent dans les voiles dociles d'un navire, ou que brûlera la houille dans le flanc des steamers.

— Alors, c'est un voyage de plusieurs années que vous entreprenez là?...

— Sans doute.

— De tels voyages, cher comte, sont choses bien chanceuses, — on n'en revient pas toujours...

— Eh! pardieu! je le sais bien... — aussi, je vous le répète, ce déjeuner est un repas d'adieux...

Chacun des huit convives de Maxime étendit vers lui une main sympathique. — Une réelle émotion s'était emparée de tous ces jeunes gens à l'annonce de ce départ inattendu. — Ainsi que nous l'avons entendu dire à l'un d'eux, il n'y a qu'un instant, Maxime était aimé.

— Chers amis, — reprit-il, — vous comprenez que, quand on va partir, et qu'on se dit au départ : *qui sait si je reviendrai jamais?* — on prend toutes ses précautions comme si, en effet, on était certain de ne pas revenir... — Pardonnez-moi de vous assombrir en vous parlant de choses si graves, mais je ne le fais pas sans raison... — J'ai donc écrit mon testament, et je l'ai déposé en mains sûres .. — De ce testament sont exceptés certains objets que je veux, dès aujourd'hui, vous priez d'accepter à titre de souvenirs.

— Ah! — s'écria vivement monsieur de Chazelles, — nous refusons, mon cher comte!.. cette préoccu-

pation est lugubre et finirait par vous porter malheur!.. — Nous n'avons pas besoin de *souvenirs* pour penser à vous pendant votre absence ; — vous êtes de ces gens qu'on n'oublie point, et nous ne voulons pas douter de votre retour qui sera prompt et heureux...

— Messieurs, — dit Maxime en secouant la tête, — je suis d'une famille où l'on croit aux pressentiments, — les miens sont tristes et me disent que nous ne nous verrons plus... — N'affligez donc pas mon départ en refusant d'accepter quelques bagatelles qui n'ont de valeur que par l'intention de celui qui les offre...

Un profond silence accueillit ces paroles. — Maxime prit ce silence pour un acquiescement.

— Vous savez, — poursuivit-il, — que je suis sans parents... — si je venais à mourir, ma fortune toute entière, dans un temps fixé par moi et en raison de circonstances qu'il est inutile de vous faire connaître, irait enrichir des établissements de charité. — Ce me sera donc une sonsolation de penser que tous ces objets que j'ai aimés, resteront entre vos mains au lieu d'être ignominieusement vendus à l'encan et dispersés en cent endroits...

Personne ne répondit un seul mot. — On devine que la gaieté des convives avait disparu comme par enchantement. — Maxime reprit :

— A vous, mon cher Chazelles, l'argenterie et les cristaux de mon service de table, ainsi que les porcelaines de Sèvres, de Saxe et du Japon... — Mon ami d'Audival voudra bien accepter mon attelage gris-

pommelé, mon coupé et mon tilbury ; — les chevaux sont excellents, et je crois, mon très-cher, que vous en serez content ..

Maxime s'adressa ensuite à monsieur de Lesly, le grand amateur d'équitation.

— Je destine à vous, Lesly, — dit-il, — ma jument *Titania*. — Vous savez qu'elle est fille de *John-Bull* et de *Griselidis*. — On vous remettra ses parchemins bien en règle, dans un sachet de velours grenat brodé d'or... — A vous, mon cher Beuzeville, — poursuivit Maxime en se tournant vers l'arrière petit-fils de Nemrod, — à vous mes fusils de Manton et de Devismes, — mes pistolets de Lepage et mes carabines Lefaucheux... — Ces nobles armes seront noblement placées entre vos mains... — Vous voudrez bien, n'est-ce pas, mon bon Lydéric, accepter mes bijoux et mes cannes, — personne au monde ne les porterait avec une plus incomparable élégance. — Parmi les bijoux, il en est qui viennent de famille et qui passent pour assez beaux...

Lydéric de Lansac était le neveu cinq fois ruiné et toujours réenrichi à l'improviste par des héritages inattendus.

Restaient le voyageur, — le romancier, — l'artiste célèbre.

Maxime se tourna vers le premier.

— Vous, Raoul de Précy, — poursuivit Maxime, — vous, nomade gentilhomme, grand affronteur d'aventures et de périls, citoyen de l'univers, vous accepterez des babioles qui auront du moins le mérite de rappeler à vos souvenirs quelques-uns de vos

voyages : — je vous offre mes idoles et mes potiches japonaises, mes stores et mes nattes de la Chine, mes curiosités indiennes et mexicaines. — Auprès de tout ce que vous possédez déjà, c'est bien peu de chose, mais il y a un proverbe espagnol qui dit : — *la goutte d'eau grossit la mer !*

— A vous ma bibliothèque, — continua le comte de Bracy en s'adressant au romancier, — vous y trouverez vos œuvres complètes, mon cher ***, — romans, drames, vaudevilles, rien n'y manque, pas même votre dernier feuilleton... — J'offre de parier, que, sous ce rapport, vous êtes moins riche que moi, et que vous n'avez pas chez vous tout ce que votre plume a signé...

— Vous auriez gagné cent fois votre pari, — répondit le romancier, — bien souvent, quand j'ai besoin de faire des recherches dans un livre de moi, je suis obligé de l'envoyer chercher au cabinet de lecture...

— Vous voyez donc bien que je vous rendrai service — Ma bibliothèque, d'ailleurs, est peu nombreuse, deux mille volumes tout au plus, mais ce sont des ouvrages choisis, et j'ai fait très-particulièrement soigner les reliures... — Restent mes tableaux, quelques statuettes originales de Pradier, un groupe d'Antonin Moine, des animaux de Mène et de Barye... — Tout cela, cher artiste — (et c'est au peintre que Maxime s'adressait alors), tout cela trouvera sa place dans votre atelier où vous êtes trop peu... — Je vous ai vu bien souvent admirer mon petit *saint Jean-Baptiste* de l'Albane, mon Luca Jiordano, mon Coy-

pel, mes deux Boucher, mon Greuze et mes pastels de Latour... — Cela vous appartient, songez à moi, quelquefois, en les regardant...

Maxime se tut. — Pendant deux ou trois secondes un silence profond régna parmi tous les convives, un instant auparavant si joyeux. — Ce silence fut rompu par monsieur d'Audival.

— Eh bien! — dit-il, — soit, nous acceptons, mon cher comte, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que nous serons purement et simplement les dépositaires de tout ce que vous nous offrez, et que nous vous le rendrons à votre retour.

Maxime sembla réfléchir avant de répondre. — Mais cependant sa réponse ne se fit point attendre.

— Allons, — dit-il en souriant, — que votre volonté soit faite... — A mon retour je vous redemanderai chevaux, armes, tableaux et le reste... — Vous ne m'aurez point oublié pendant mon absence et c'est tout ce que je désire...

Personne ne remarqua de quelle profonde amertume était empreint le sourire du comte de Bracy, tandis qu'il prononçait la dernière phrase que nous venons de reproduire.

— Ainsi, — demanda Raoul de Précy, — c'est bien décidé, vous partez demain?..

— Irrévocablement.

— Avec qui?

— Seul.

— Au moins, vous emménez un domestique?..

— Non, personne.

dant un instant, René de Savenay avait rattaché Maxime à la vie. — Le comte s'était pris d'une affection vraiment paternelle pour ce jeune homme dont les traits lui rappelaient le doux visage de Marguerite. — Bref, Maxime avait mis en René toutes ses espérances, et de l'orphelin il avait résolu de faire son fils. — Nous savons déjà comment le jeune viveur avait trompé ces espérances et découragé cette tendresse. — Maxime ne pouvait aimer encore celui qu'il n'estimait plus.

A partir du moment où les fautes de René eurent dépassé la limite de ces charmantes folies qu'on pardonne si volontiers à la jeunesse, Maxime se sentit plus isolé et plus désespéré qu'il ne l'avait jamais été. — Il n'avait plus la ressource de s'étourdir, comme autrefois, parmi les enivrements du monde et les joies frelatées de la bohême amoureuse et galante. — Ces plaisirs sur lesquels il était blasé depuis longtemps, ne faisaient plus naître en lui que l'ennui et le dégoût. — C'est alors que, pour la première fois, naquit dans l'esprit de Maxime une pensée de suicide.

Chose étrange! quand une pensée semblable a jeté son germe dans une âme, ce germe grandit lentement, mais sans relâche. — De jour en jour les racines deviennent plus profondes, plus tenaces, plus envahissantes; — l'idée vague se fait idée fixe, et le suicide, comme le vertige, rapproche d'heure en heure son étreinte mortelle. — Maxime en était là. — Il avait combattu successivement, et d'une façon qui lui semblait victorieuse, tous les raisonnements qui défendent à l'homme de disposer de sa vie. — Bref,

sa décision était irrévocablement prise. — L'exécution de son projet sinistre avait été par lui fixée au lendemain.

Pour une seule chose encore son esprit flottait irrésolu, et telle était la cause de l'extrême préoccupation que nous avons signalée — C'était le genre de mort auquel il aurait recours pour se débarrasser de la vie.

Le poison? — Maxime reculait devant ses souffrances atroces. — Un coup de couteau dans la gorge ou dans le cœur? — Cette sanglante boucherie répugnait au comte qui, d'ailleurs, craignait que sa main ne fût point assez ferme au moment suprême. — Une balle de pistolet? — On se manque, — on se défigure. — D'ailleurs Maxime souhaitait que son suicide eût, autant que possible, toutes les allures d'un accident.

C'est afin de donner plus de vraisemblance à ce qui semblerait un malheureux hasard, qu'il avait rassemblé ses amis le matin même, et qu'il leur avait annoncé un long voyage.

Il s'était effectivement muni de passeports et de lettres de recommandation. — Il avait fait préparer ses malles. — Seulement, il voulait mourir au lieu de partir.

Soudain son front se rasséréna. — Il venait de trouver enfin le moyen qu'il cherchait depuis plusieurs jours. — Ce moyen était des plus simples, ainsi que nos lecteurs vont pouvoir en juger, s'ils veulent bien se donner la peine de parcourir les pages suivantes.

III

Une pleine eau.

Il s'agissait tout simplement d'aller, le lendemain matin, se baigner dans la Seine, un peu au dessous du pont d'Iéna.

Maxime était un excellent nageur, et bien connu pour tel. — On le citait pour la grâce de sa *coupe* et la vigueur de sa *brassée.* — Il traversait la Seine huit fois de suite, sans reprendre pied et sans se reposer un instant. — On comprend donc à merveille que, si on le retrouvait noyé, on devait croire à une crampe, à un étourdissement, à tout, enfin, plutôt qu'à un suicide.—Et c'est là précisément ce que voulait Maxime.

Une fois cette détermination prise et parfaitement arrêtée, le comte de Bracy reconquit toute sa tranquillité d'esprit et attendit le lendemain avec le plus grand calme.

Nous avons déjà dit que le testament de Maxime était fait. — Ce testament renfermait, avec tous ses

détails, l'histoire de Marguerite et de Marie. — Le comte partageait sa fortune entre les enfants qui avaient dû naître de ces infortunées jeunes filles.

Si, au bout de trente années révolues, rien n'était venu mettre sur la trace de ces enfants l'exécuteur testamentaire, — les hospices devenaient les héritiers de Maxime.

De ce côté-là encore, il avait donc pensé à tout et tout prévu.

§

On était au milieu du mois de juillet. — Les nuits étaient courtes et les journées brûlantes. — A sept heures du matin, Maxime, prêt à sortir, sonna son valet de chambre.

— Vous savez que je pars aujourd'hui? — lui dit-il.

— Oui, monsieur le comte.

— Je sors, je vais faire une *pleine eau* dans la Seine, mais je serai probablement rentré d'ici à deux heures.

— Monsieur le comte déjeunera-t-il ici?

— Oui.

— A quelle heure?

— Tenez-moi quelque chose de prêt pour dix heures une galantine, de la viande froide et du vin de Bordeaux, voilà tout.

— Ce sera fait.

— Voici mon passeport, — reprit Maxime, — vous irez à la poste et vous commanderez des chevaux, — je veux qu'ils soient à ma porte à midi sonnant.

— Oui, monsieur le comte.

Maxime alluma un cigare et sortit. — Il longea jusqu'à la place de la Madeleine les boulevards encore déserts. — Il prit la rue Royale, — puis la rue de Rivoli, — il traversa la place Louis XV et suivit les quais à partir du pont de la Concorde.

A peu près en face des Invalides, il descendit sur la berge et continua à marcher le long de la rivière, cherchant un endroit qui lui plût pour accomplir sa résolution funèbre. — Cet endroit qu'il cherchait, il ne tarda guère à le trouver. — Il atteignit un point où quelques touffes de gazon, émaillées de petites marguerites, croissaient sur la rive. — Le courant était rapide et l'eau trasparente. — Sur les bords, on voyait de jolis cailloux blancs répandus sur le sable fin. — A quelques pas plus loin, l'eau prenait une teinte bleuâtre, de plus en plus sombre à mesure que la distance du rivage était plus grande. — — Cette teinte sombre indiquait la profondeur de la rivière en cet endroit.

— Bon ! — pensa Maxime, je vais me noyer d'une façon vraiment charmante !

Et il se mit en mesure de se déshabiller. — Il ôta d'abord son chapeau, qu'il posa à côté de lui, — puis sa redingote, — puis son gilet. — Ceci fait, il s'arrêta et se mit à regarder la Seine.

— N'est il pas bizarre de songer, — se disait-il, — que dans trois minutes ces eaux qui coulent là, devant moi, avec une physionomie toute innocente et un petit murmure rempli de douceur, se seront refermées sur mon cadavre. — Où le porteront-elles ? — Je vou-

drais que ce fût là-bas dans cette anse sablonneuse, — on me trouverait une heure après. — Il me semblerait déplaisant, quoique mort, de rouler dans la vase jusqu'aux filets de Saint-Cloud. — La Morgue aussi me répugnerait étrangement. — Mais il n'y a pas le moindre danger. — J'ai là, dans les poches de ma redingote, dix fois plus de papiers qu'il n'en faut pour qu'on puisse, en cinq minutes, constater mon identité. — On essaiera, pour la forme, de me faire revenir à moi-même, — ce qui n'amènera pas le moindre résultat. — On me mettra sur une civière et on me transportera à mon domicile au milieu de l'étonnement et de la désolation universels. — Pendant deux ou trois jours, tout au moins, les journaux raconteront sur tous les tons ce déplorable accident. — Comme je serai mort et que, par conséquent, je ne porterai plus ombrage et ne ferai plus envie à personne, chacun s'accordera pour célébrer les vertus que j'avais, et même celles que je n'avais pas. — Mes amis eux-mêmes feront mon éloge. — Qui sait si quelques-uns n'iront pas jusqu'à se figurer qu'ils me regrettent?

. . . .

. . . .

Maxime en était là de son monologue philosophique et humoristique, quand son attention fut attirée soudain par un objet de la nature duquel, dans le premier moment, il lui parut difficile de se rendre compte.

Cet objet flottait, entraîné par le courant, à soixante ou quatre-vingts pas de la rive. — On eût dit un amas le vêtements gonflés par l'eau, qui tantôt remontait à

la surface, tantôt disparaissait presque entièrement.

Tout à coup cet objet indéfinissable fut attiré dans l'un de ces petits tourbillons formés par deux courants qui se croisent. — La force d'attraction le fit tourner sur lui-même, et Maxime vit distinctement un visage pâle apparaître entre deux eaux.

Le doute n'était plus permis. — A coup sûr il s'agissait d'une créature humaine, et, peut-être, serait-il encore possible de la sauver.

Nous connaissons le cœur de Maxime. — Il oublia à l'instant même qu'il était venu là lui-même pour mourir. — Il se débarrassa du reste de ses vêtements et, se jetant dans la rivière, il se mit à nager vigoureusement du côté de ce corps sans doute inanimé.

En moins de cinquante brasses, Maxime atteignait l'endroit où le corps lui était apparu, soulevé par le tourbillon. — Mais tout avait disparu. — La surface de la Seine était redevenue unie comme un vaste miroir.

Maxime nagea en avant.—Toujours rien.—Il plongea en avant une première fois sans résultat. — Il nagea encore et plongea de nouveau sans plus de succès.

Au moment où il reparaissait sur l'eau il se souleva presque à mi-corps afin de voir plus loin. — Mais rien.

— Allons, — se dit-il, — je vais plonger une dernière fois, puis, ensuite, j'aurai fait mon devoir et je laisserai la mort faire le sien...

Et il disparut de nouveau, pour explorer entre deux eaux un espace plus large qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Pendant au moins une minute Maxime chercha. — Au bout de ce temps il sentit que la respiration lui manquait, et il donna un coup de talon pour rémonter. — Soudain, il lui sembla que quelque chose d'opaque interceptait le jour au-dessus de sa tête. — Presque en même temps ses mains se sentirent embarrassées dans des linges humides — Il essaya de se dégager, mais il ne pouvait en venir à bout. — Malgré lui il respira, et, au lieu d'air, il avala une énorme quantité d'eau.

Il comprit alors que le corps humain qu'il cherchait s'était trouvé précisément au-dessus de lui au moment où il avait voulu remonter. — Il comprit aussi qu'il était en train de se noyer, et l'instinct de la conservation reprenant le dessus au moment suprême, il se mit à se débattre contre la mort.

Ses mouvements précipités ne firent d'abord qu'aggraver sa situation. — Sa tête et ses deux bras s'engageaient de plus en plus dans les plis de ses vêtements flottants, qui l'enlaçaient comme des serpents humides. — Enfin, un dernier et plus violent effort lui permit de dégager sa tête et de sortir de l'eau. — Maxime respira. — Une seule gorgée d'air lui rendit un peu de force et de présence d'esprit. — Il battit l'eau, afin de se soutenir, car ses mouvements n'avaient plus assez de régularité pour lui permettre de nager. — En même temps, ses lèvres s'entr'ouvrirent et, machinalement, il cria de toute la force de ses poumons haletants et de sa voix brisée :

— Au secours!.. au secours!..

IV

La ressemblance.

A cet appel de détresse et d'agonie répondirent des voix qui crièrent :

— Nous voici !.. nous voici !.. courage !..

Maxime entendit.

Il secoua la tête pour écarter les cheveux ruisselants qui se collaient sur ses yeux et il regarda en arrière.

Un petit batelet monté par deux hommes descendait la rivière à force d'avirons et venait de son côté. — Et les deux hommes répétaient :

— Nous voici !.. nous voici !.. courage !..

La vitesse d'impulsion du bateau était d'ailleurs si grande qu'en moins d'une minute il devait rejoindre Maxime.

La certitude d'être secouru ranima de plus en plus M. de Bracy. — De la main gauche il saisit les vêtements flottants qui venaient de le mettre en si grand

péril et, de la main droite, il continua à se soutenir sur l'eau. — L'instant d'après, le batelet s'arrêtait à côté de lui.

— Il était temps, — murmura Maxime en tendant la main aux deux hommes qui le soulevèrent et l'étendirent au fond du bateau, côte à côte avec le corps inanimé dont son autre main crispée n'avait point lâché les vêtements.

Tout aussitôt les bateliers reprirent leurs rames et conduisirent l'esquif à cet endroit de la rive où étaient restés les habits et le chapeau du comte de Bracy.

Ce ne fut pas sans un immense sentiment de plaisir que cet homme qui, cinq minutes auparavant, était disposé à mourir, sentit son pied toucher le sol.

— Ma foi, Messieurs, — dit-il à ses sauveurs, dont l'apparence était celle des ouvriers des ports de Paris, — vous êtes arrivés fort à point, et le hasard, en vous envoyant à mon aide, a bien fait les choses...

— Ah! répondit un des ouvriers en riant, ce n'est pas l'hasard, mon bourgeois...

— Comment?..

— Nous sommes venus là tout exprès...

— Pour moi?..

— Pour vous et pour l'autre...

— Quel autre?

— Cette personne qui est encore là, dans le bateau.

— Vous cherchiez donc aussi ce corps?

— Dame! oui.

— Depuis longtemps?

— Depuis un quart d'heure.

— Vous l'aviez vu passer?..

— Mieux que ça...

— Mieux que ça?..

— Oui. — Nous avions vu l'accident...

— Ainsi, ce malheur est le résultat d'un accident?..

— C'est-à-dire d'un *fait exprès*, — du moins ça en a tout l'air...

— Enfin, qu'avez-vous vu?

— Je vas vous dire... — Jérôme et moi, tout à l'heure, nous étions bien tranquilles à travailler sur le bord de l'eau, un peu plus loin de ce côté-ci que le pont de la Concorde... — Voilà tout à coup Jérôme qui me dit :

« — Hé! Pierre, regarde donc...

« — Quoi! — que je lui demande.

« — Cette petite dame...

« — Où.

« — Sur le pont...

« Je regarde et je vois une jeunesse qui marchait d'une drôle de façon.

« Tantôt elle allait vite, vite, vite, — tantôt elle s'arrêtait presque, — et puis elle se remettait à courir.

« — Bon! — que je dis à Jérôme, — en voilà une qui va faire un mauvais coup sur elle-même, — que je parierais vingt-cinq francs contre cinquante centimes.

« — C'est aussi mon idée .. — que me répond Jérôme.

« — Si nous montions sur le pont pour l'empêcher de faire son coup de tête?..

« — Ça se peut.

« — Eh bien! allons...

« Mais, bast!.. nous n'avions pas encore fait quatre

pas, que voilà la petite dame qui se met à genoux pendant le quart d'une seconde... — Elle a l'air de marmotter une prière, et puis elle grimpe comme une chatte sur le parapet, elle entortille ses jambes dans sa robe, et, crac, de cet hauteur-là, elle pique une tête dans la Seine!.. — Dans sa chute son petit chapeau de paille s'est détaché et envolé. — L'eau a jailli jusque sur nous, mon bourgeois, même que nous avons poussé, Jérôme et moi, un grand cri... — Voyant ça, nous n'en faisons ni une ni deux. — Nous disons :

« — Faut voir à la retirer de là!..

« Nous sautons dans un des batelets qui sont amarrés près du pont pour les promenades... — Nous coupons l'amarre que nous n'avions pas le temps de détacher... — Nous empoignons les rames et nous nous mettons à chercher le corps à droite et à gauche. — Le diable s'en mêlait, pour sûr, mon bourgeois, pas plus de corps que sur la main!..

— Le courant l'avait entraîné, — dit Maxime.

— Tout juste, et nous qui nous attendions toujours à le voir ressortir d'un moment à l'autre, nous serions encore, à l'heure qu'il est, à attendre dans les environs du pont, si nous ne vous avions pas aperçu de loin .. — Nous avons cru d'abord que vous vous baigniez pour votre plaisir, mais quand vous avez plongé deux ou trois fois de suite, nous avons compris qu'il se passait quelque chose de pas naturel... — Alors nous avons mis le cap sur vous, et nous voilà...

— Mais, — murmura Maxime, — s'il y a aussi

longtemps que vous le dites que cette malheureuse femme est sous l'eau, elle doit être morte...

Oh ! mon bourgeois, ça ne me fait pas l'ombre d'un doute...

— Vous croyez?..

— J'en mettrais ma main droite au feu !..

— Voyons toujours, cependant...

Pierre et Jérôme rentrèrent dans le batelet pour y prendre le corps et l'apporter sur le rivage.

Maxime, pendant l'entretien qui précède, avait rapidement repris ses vêtements.

Les deux hommes étendirent sur la plage sablonneuse le cadavre de la jeune femme. — Nous disons *la jeune femme,* car les vêtements mouillés accusaient des formes sveltes et arrondies qui décelaient à coup sûr la jeunesse.

Quant au visage, on ne le voyait point. — Il était entièrement caché par les longs cheveux noirs dénoués qui lui faisaient un voile épais.

Avant d'écarter ces cheveux, Maxime hésita. — Il lui semblait qu'il allait commettre une action sacrilége, comme en déchirant le suaire d'une morte.

Les vêtements de la pauvre victime étaient d'une élégante simplicité. — Sa robe, d'une étoffe légère, à petites fleurs violettes sur fond blanc, dessinait une taille charmante. — Ses mains étaient ravissantes de forme, — ses piéds d'une petitesse toute patricienne et fort bien chaussés. — Maxime regardait avec une émotion facile à comprendre l'ensemble de ce cadavre enchanteur. — Et, nous le répétons, il hésitait avant de dévoiler le visage.

Cependant un vague espoir que peut-être l'étincelle de la vie n'était point complétement éteinte dans ce corps inanimé, dut rendre sa main plus hardie. — Il s'agenouilla à côté de la jeune morte et il écarta lentement les masses épaisses de cette riche chevelure humide. — Mais il avait à peine achevé qu'il se releva en poussant un cri, et plus pâle que l'homme auquel vient d'apparaître un fantôme.

C'est qu'en effet il voyait devant lui le spectre d'une femme jadis aimée et morte depuis bien longtemps, du moins il avait tout lieu de le croire. — Ces traits ravissants, mais livides, qu'il contemplait avec des yeux hagards, étaient ceux de *Marie,* — de Marie, la compagne de Marguerite!.. — de Marie, la première victime du comte de Bracy!.. — Oui, c'était bien Marie! . — Marie à vingt ans!.. — Marie, belle jusque dans la mort!.. — Telle avait dû jadis être la malheureuse enfant, sous les eaux transparentes de ce torrent des montagnes, au bord duquel on avait trouvé sa croix d'or!..

. . . .

Dans le premier moment, Maxime crut que Dieu lui-même suscitait devant lui cette image vengeresse. — Mais il réfléchit bien vite que, sans doute, il n'y avait là qu'une ressemblance étrange à coup sûr, mais fortuite et accidentelle. — Il se remit à genoux à côté du cadavre. — Il acheva d'écarter les cheveux. — Il approcha sa joue des lèvres bleuissantes. — Il appuya sa main sur la place du cœur. — Il souleva les paupières abaissées. — Hélas! sous les paupières, l'œil était sans regard.

Nul souffle ne s'échappait des lèvres. — Le cœur ne battait plus. — La vie était partie à tout jamais!..

Quand Maxime se releva, deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues.

— Elle est morte!.. — murmura-t-il, — pauvre enfant!..

V

Ici repose...

— Ah! mon bourgeois, je vous le disais bien, fit l'un des deux hommes, une femme ne peut pas rester comme cela sous l'eau, plus d'un quart d'heure, sans que son affaire soit claire!.. c'est dommage tout de même, car elle était diantrement jolie, cette jeunesse!..

Maxime ne répondit pas. — L'ouvrier reprit :

— Qu'est-ce que nous allons en faire, maintenant, de ce pauvre corps? — demanda-t-il.

— Peut-être, — dit monsieur de Bracy, — quelque indice nous indiquera-t-il ce qu'était cette malheureuse femme... — Notre devoir, alors, serait de rendre ce cadavre à la famille de l'infortunée.

— C'est juste... *voyons voir*...

Maxime fouilla dans la poche de la robe. — Il en retira deux objets. — Un mouchoir de poche et un papier plié en forme de lettre. — Ces deux objets ruisselaient d'eau.

Le mouchoir était marqué de ces deux initiales : M.-M.

La lettre n'était point cachetée et ne portait aucune suscription.

Maxime la déplia avec des précautions infinies, car le papier n'offrait presque plus de consistance. — Les caractères tracés à l'intérieur, quoique pâles et à demi effacés par l'eau, restaient cependant lisibles. — Voici ce que disait ce billet :

« Une pauvre créature qui va chercher dans la mort un repos qu'elle ne pouvait plus trouver en ce monde, supplie à deux genoux ceux entre les mains de qui tombera son corps défiguré, de respecter sa volonté dernière.

» Cette volonté, ou plutôt cet ardent désir est qu'on ne fasse aucune démarche pour savoir qui j'ai été et quel nom je portais alors que j'avais un nom... — D'ailleurs, toutes les recherches seraient inutiles. — Je suis étrangère ; — c'est le désespoir qui m'a conduite à Paris, où je n'ai ni famille, ni amis, — où personne même ne me connaît. — Personne n'a donc d'intérêt à rechercher les motifs qui m'ont amenée jusqu'au suicide.

» Je meurs sans remords, car j'ai tant souffert que Dieu, je le crois fermement, sera indulgent pour le crime de ma mort à cause du martyre de mes derniers jours. — Je pardonne du fond de l'âme à celui qui m'a fait tant de mal, à celui qui ne m'a pris mon cœur que pour le fouler sous ses pieds, — à celui qui m'a infligé la honte et la torture d'un amour plus cruel que la haine la plus acharnée. — Je prie Dieu de lui par-

donner aussi... — Je souhaite qu'il n'apprenne jamais quelle a été ma fin, car si endurcie que soit son âme, un pâle fantôme qui prendrait ma figure viendrait peut-être visiter ses nuits d'insomnies... — et mieux vaut qu'il m'oublie tout à fait...

. . . .

» Encore une fois, vous qui trouvez mon corps, soyez généreux, — ne fouillez point un passé sombre et lugubre, rendez à la terre cette dépouille qui fut l'enveloppe d'un cœur brisé, — et qu'une humble croix appelle les prières sur la tombe de l'inconnue...

» O ma mère... ma mère... adieu !... »

. . . .

Maxime avait lu tout haut la lettre que nous venons de reproduire, avec son style incorrect, ses répétitions, ses négligences, mais aussi son désespoir si poignant et si vrai.

Les deux ouvriers l'avaient écouté, tête nue, et plus d'une fois, pendant cette lecture, ils avaient dû essuyer leurs yeux qui se remplissaient de larmes.

— Mes amis, — leur dit le comte en leur mettant à chacun trois louis dans la main, — vous pouvez retourner à votre besogne, — je me charge de faire rendre les derniers devoirs à cette malheureuse enfant. — Laissez-moi seulement votre nom et votre adresse, car il est possible que votre témoignage devienne nécessaire pour le procès-verbal qu'il sera indispensable de rédiger... — Que l'un de vous, en outre, ait la complaisance d'aller le plus vite possible jusqu'à la place de la Concorde et de m'envoyer tout de suite une voiture...

Les ouvriers, enchantés des soixante francs que chacun d'eux venait de recevoir, se mirent, comme bien on pense, aux ordres de Maxime, et s'empressèrent de remplir la mission dont il venait de les charger.

Le comte demeura seul auprès du corps de la jeune morte.

Ses yeux alors s'attachèrent sur ce doux et beau visage et ne purent plus s'en détacher. — Il se sentit en proie à une sorte d'hallucination — Il lui sembla qu'une voix intérieur lui criait :

— C'est l'enfant de Marie!.. c'est ta fille!..

Vainement il s'efforçait de répondre à cette voix par le raisonnement, vainement il se répétait à lui même :

— C'est impossible!. Marie a péri dans ce torrent sur les bords duquel on a retrouvé cette pauvre petite croix d'or qui lui venait de moi!..

La voix mystérieuse répétait encore :

— C'est ta fille!..

Maxime alors mit un genou en terre, et, avec une exaltation fébrile, il supplia Dieu de l'éclairer. — On eût dit qu'il s'attendait à un miracle. — On eût dit qu'il croyait que ses lèvres inanimées allaient s'entr'ouvrir pour murmurer :

— Oui, c'est bien moi... l'enfant d'une faute... — c'est moi que tu retrouves trop tard pour me protéger, pour me sauver...

Mais le miracle ne se fit pas!

— Oh! — s'écria monsieur de Bracy, — ce doute est horrible!.. — il faudra que je sache si c'est un nouveau malheur qui vient me frapper...

« Pauvre enfant !.. pauvre morte !.. tu demandes l'oubli !.. — Pardonne-moi si je ne respecte pas ce vœu suprême !.. — pardonne-moi si je fouille un passé que tu voudrais ensevelir dans une nuit éternelle !.. — Ce n'est point une curiosité vaine et presque sacrilége, c'est un motif sacré qui me pousse !.. — Victime sans doute innocente, tu pardonnais à celui qui t'a perdue !.. — Mais tu comprends bien que, si tu es ma fille, je n'ai pas, moi, le droit de pardonner ! . — Tu comprends bien qu'il faut que je sache quel est l'homme dont l'infamie t'a couchée là, livide et morte, à mes pieds !.. — Tu comprends bien qu'il faut que je le retrouve ! — Tu comprends bien qu'il faut que je te venge ! — Moi aussi, j'allais mourir !.. La main de Dieu s'est servie de ton cadavre pour me rattacher à la vie !.. — Ce n'est pas le hasard qui nous met en présence !.. — Non !.. c'est la Providence !.. — Le hasard est aveugle !.. — Dieu seul marche à son but !.. — Dieu me conduira par la main dans cette recherche que je vais entreprendre... — Tu ne demandais qu'une tombe !.. — Peut-être sur cette tombe, est-ce ton père qu'on verra prier !..

. . . .

En ce moment, arriva la voiture ramenée par un des deux ouvriers qui avaient secouru Maxime.

Le corps de la jeune fille fut porté sur les coussins de cette voiture, qui se mit lentement en marche suivie par M. de Bracy.

Le fiacre, métamorphosé en char funéraire, arriva rue Taitbout.

Une chaise de poste, tout attelée de quatre che-

vaux, stationnait devant la porte. — Le postillon attendait en selle. — Le valet de chambre de Maxime se tenait debout à côté de la portière.

Monsieur le comte, — dit-il, — tout est prêt.

— Faites décharger la voiture et renvoyez les chevaux, — répondit Maxime, — je ne pars plus... — mais d'abord, et avant tout, courez me chercher un manteau.

— Il y en a un dans la chaise de poste, monsieur le comte.

Maxime se servit de ce manteau pour envelopper entièrement le corps, afin d'éviter qu'à la vue du lugubre fardeau, un rassemblement immédiat se formât devant la maison, — ce qui n'aurait pas manqué d'arriver.

Grâce aux précautions prises, le cadavre put être monté, sans être aperçu, jusqu'à l'appartement de Maxime où on l'étendit sur un lit.

Le comte alla faire ensuite sa déclaration chez le commissaire de police, qui revint avec lui afin de constater le décès.

On dressa procès-verbal de toutes les circonstances rapportées par nous dans les chapitres qui précèdent, et sur l'assurance de M. de Bracy, qu'il prenait à sa charge les détails et les frais de l'inhumation, le commissaire se retira.

Le premier soin de Maxime fut de faire embaumer le corps, afin de lui conserver au moins cette vie factice et apparente dont le résultat est d'arrêter la lente décomposition de la mort. — Un daguerréotypeur et un mouleur furent appelés successivement. — Tous

les deux obtinrent, grâce à leur art, une exacte reproduction des traits de la jeune morte.

Ceci fait, Maxime acheta, au cimetière du Père-Lachaise une tombe toute préparée, — tombe de famille dont le caveau profond pouvait recevoir plusieurs cadavres.

La jeune morte fut couchée dans un cercueil de bois incorruptible, dont le couvercle se fermait avec une serrure.

On pouvait donc, en descendant dans le caveau et en découvrant le cerceuil, revoir le visage de la morte.

Tel était le but de Maxime.

Le lendemain, eurent lieu, sans pompe, les cérémonies funèbre. — M. de Bracy, seul, suivit le char mortuaire jusqu'au lieu du repos.

— Quel nom devrai-je graver sur la pierre? — lui demanda l'entrepreneur des sépultures au moment où il allait se retirer.

— Gravez ces mots :

ICI REPOSE...

répondit sourdement Maxime. — Je vous dirai le nom plus tard.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LE LABYRINTHE.

I

Philippe Thévenin.

A partir du jour où s'étaient passés les faits dont nous venons d'être l'historien, la vie de Maxime avait un but.

Ainsi que nous le lui avons entendu dire à lui-même, il voulait pouvoir écrire un nom sur la tombe de la jeune morte. — Il voulait savoir si ce nom était celui de sa fille. — Il voulait remonter dans le passé jusqu'au séducteur de la malheureuse enfant. — Il voulait, enfin, la venger.

Mais, entre le comte de Bracy et la réalisation de cette volonté, il y avait des abîmes. — De toutes parts se dressaient des obstacles qu'il semblait impossible de surmonter. — *Pour soulever le monde,* — disait

Archimède, — *il faudrait un levier et un point d'appui.* — Tout manquait à Maxime, le levier et le point d'appui. — Un vague effrayant, une impénétrable obscurité enveloppaient ce qu'il avait un si grand intérêt à découvrir.

Il était dans la situation d'un navigateur jeté sur l'Océan, sans boussole et au milieu des brouillards.

Où chercher le fil d'Ariane qui le guiderait parmi les inextricables détours du labyrinthe de l'inconnu?

. . . .

Maxime tout d'abord comprit qu'il s'engageait dans une entreprise insensée. — Il se sentit écrasé par un découragement immense. — Mais, nous le répétons, sa vie n'avait plus désormais qu'un but. — Il lui fallait *savoir* ou devenir fou. — Il résolut de chercher.

Les premières recherches durent se faire sur une échelle énorme. — Maxime paya vingt émissaires qui, munis pour uniques renseignements de la date du suicide et du signalement de la jeune fille, fouillèrent Paris dans tous les sens. — Ceci coûta beaucoup d'argent à Maxime et n'amena pas le moindre résultat. — Aucune lueur ne jaillit. — La mystérieuse extrémité du fil d'Ariane se cachait plus que jamais. — Un mois se passa ainsi. — M. de Bracy sentait s'éteindre son dernier espoir. — Ses funèbres projets, un instant combattus, reprenaient le dessus. — Il songeait à retourner sur les bords de la Seine, et, cette fois, à n'en plus revenir.

Voilà où en étaient les choses quand, un matin, le valet de chambre de Maxime vint lui annoncer qu'il y

avait là quelqu'un qui désirait obtenir une audience.

— Quelqu'un? — demanda M. de Bracy, — qui donc?

— Un homme, monsieur le comte.

— Jeune ou vieux?

— Entre deux âges.

— Vous ne le connaissez pas?

— Non, monsieur le comte, — c'est bien certainement la première fois qu'il vient à la maison.

— Quelle est l'apparence de cet individu?

— Médiocre — Ce n'est point, à coup sûr, un homme du monde, — ce n'est pas non plus un ouvrier ou un fournisseur, — on dirait un petit bourgeois

— Savez-vous ce qu'il veut?

— Je le lui ai demandé, — il m'a répondu que ce qu'il avait à dire ne regardait que monsieur le comte.

— Qui sait? — pensa Maxime, — c'est peut-être un renseignement inattendu qui m'arrive.

Et tout haut, il reprit :

— Faites entrer.

Le valet de chambre sortit et revint au bout d'une seconde, accompagné du personnage dont il avait annoncé la visite.

Ce personnage avait une apparence indéfinissable.

Ainsi que l'avait dit le domestique, on pouvait, dans le premier moment, le prendre pour un petit bourgeois. — Mais, pour peu qu'on le regardât pendant une ou deux secondes avec attention, cette opinion se modifiait aussitôt. Ce quidam, qui pouvait avoir de trente-cinq à quarante-cinq ans, était de taille exiguë

et semblait faible et malingre. Son visage, long et d'une couleur terreuse, offrait au regard distrait une expression de bonhomie, démentie bien vite par un examen plus attentif de la bouche et des yeux.— Les lèvres étaient fines, mobiles, astucieuses. — Elles devaient avoir une longue habitude du mensonge et de la ruse. — Quant aux yeux, ils étaient sournois, perspicaces, laissant le regard errer perpétuellement à droite et à gauche, sans lui permettre jamais de s'arrêter sur un autre regard.

Les cheveux, ternes et durs, offraient une nuance jaunâtre si bizarre qu'il semblait difficile de décider s'ils appartenaient à une perruque mal faite ou à une chevelure naturelle.

Une cravate noire, — un petit paletot noisette, fort propre et boutonné jusqu'au cou, — un pantalon bien tendu et des souliers vernis formaient le costume du nouveau venu, qui portait des gants noirs et une petite canne à pomme d'argent.

Toute cette apparence déplut souverainement à Maxime.

Le personnage que nous venons de dépeindre salua profondément. — Maxime lui rendit son salut par une légère inclinaison de tête, et lui dit :

— Vous avez désiré me voir, Monsieur?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien! voyons, de quoi s'agit-il?

L'inconnu prit une chaise et s'assit sans façon à quelques pas du fauteuil de Maxime. — Ce dernier fronça le sourcil. — L'inconnu ne s'en aperçut point, ou feignit de ne point s'en apercevoir. — Il passa

sa main gantée dans ses cheveux jaunes et il dit :

— Voici bientôt un mois, monsieur le comte, que vous avez retiré de la Seine le cadavre d'une jeune fille.

Maxime tressaillit.

— Eh bien! Monsieur, — s'écria-t-il vivement, — eh bien?

— Depuis ce jour, — poursuivit l'inconnu, — et pour des motifs que j'ignore, vous avez fait tout au monde pour venir à bout de découvrir quelle était cette jeune fille.

M. de Bracy fit un signe de tête affirmatif.

L'inconnu reprit :

— Vous avez chargé des gens qui se disaient habiles, d'explorer tous les hôtels, — toutes les maisons garnies, — de questionner les employés de tous les chemins de fer et de toutes les voitures publiques.

— C'est vrai, — répondit Maxime.

— Ces gens ne vous ont rien appris.

— C'est encore vrai, — murmura le comte.

— Les drôles vous volaient votre argent, — poursuivit le bizarre interlocuteur de Maxime, — la moitié d'entre eux cherchait mal, l'autre moitié ne cherchait pas.

— Vous en êtes sûr? — s'écria Maxime.

— Oui, monsieur le comte, parfaitement sûr.

— Mais, comment savez-vous cela?

— Comme je sais tant d'autres choses.

— Eh bien! Monsieur, ces renseignements qui m'ont manqué jusqu'à présent, pouvez-vous me les donner?

— Je ne le peux pas encore, mais j'ai la presque certitude de le pouvoir bientôt.

— Quand?

— Mais, d'abord, quand nous nous serons entendus sur certains détails fort essentiels.

— Lesquels?

— Eh! mon Dieu, monsieur le comte, la question qui gouverne le monde, — la question sans laquelle la guerre est impossible et l'amour difficile, en un mot, la question d'argent.

— Ah! — fit Maxime, — vous venez m'offrir vos services·

— Précisément, monsieur le comte.

— Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que j'avais été volé par les gens chargés des premières démarches?

— Je le disais et je le répète.

— Et vous prétendez que si je mettais en vous ma confiance, elle ne serait pas trompée?

— Je le prétends, monsieur le comte, et je le prouverai.

— Qui êtes-vous, Monsieur?

L'inconnu déboutonna son paletot. — Il tira d'une poche intérieure un petit portefeuille de cuir de Russie. — Il ouvrit ce portefeuille dans lequel il prit une carte qu'il présenta à Maxime. — Cette carte portait ces mots gravés sur carton porcelaine :

PHILIPPE THÉVENIN,

Ex-sous-chef de la brigade de sûreté,

7, *rue Mauconseil.*

II

Un admirateur de Balzac.

— *Ex-sous-chef de la brigade de sûreté*, — répéta Maxime après avoir lu la carte que le visiteur venait de lui présenter, — vous apparteniez donc à la police, monsieur?

— Oui, monsieur le comte, — répondit Thévenin, j'avais cet honneur.

La physionomie de Maxime exprima clairement qu'il trouvait bizarre qu'on revendiquât un pareil honneur. — Puis il reprit :

— Et, maintenant?..

— Ah! maintenant, monsieur le comte, je suis rentré dans la vie privée... — je pourrais dire que je me suis retiré volontairement, mais j'ai l'habitude de la franchise... on m'a remercié.

— Vraiment!

— Mon Dieu, oui.

— Et, pourquoi donc?

— Monsieur le comte, — fit Thévenin, — aimez-vous Balzac ?..

Maxime regarda son interlocuteur avec stupéfaction et se persuada presque qu'il avait affaire à un fou.

— Vous me demandez si j'aime Balzac ?.. — s'écria-t-il enfin.

— Oui, monsieur le comte.

— Mais, dans quel but ?..

— Cette question, n'est-ce pas ? .

— Précisément.

— Vous allez me comprendre. — Seulement, d'abord, je vous en prie, répondez-moi...

— Eh bien ! oui, je l'aime.

— Vous avez lu tous les ouvrages qui composent la *Comédie Humaine ?..*

— Sans doute.

— Alors le personnage de Peyrade dans *Splendeurs et misères des courtisanes* vous est familier ?..

Maxime fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! — reprit Thévenin, — l'histoire de Peyrade est justement la mienne... ce qui me dispense d'entrer avec vous dans de longs détails à mon sujet .. — La besogne qu'on me taillait chaque jour à la préfecture ne suffisait point à mon activité dévorante — J'ai cru fort innocemment que je pouvais, dans mes moments perdus, mettre mes talents au service des particuliers; — ceci est parvenu aux oreilles de monsieur le préfet, qui l'a trouvé mauvais et m'a congédié. — Vous le voyez, monsieur le comte, tout cela se trouve dans la *Comédie Humaine !* — Ah ! quel homme, que ce Balzac !.. — comme il connaissait non-

seulement le cœur, mais la vie jusque dans ses moindres détails, et comme il aurait fait un prodigieux préfet de police s'il n'eût mieux aimé être le plus grand romancier du monde !..

L'enthousiasme de monsieur Thévenin mit un pâle sourire à la lèvre de Maxime.

— Je suis bien loin, dit-il ensuite, — de contester votre mérite. — Mais je ne vois pas trop à quoi, maintenant, vous pouvez m'être utile...

— Comment cela, monsieur le comte?.,

— Mais, sans doute, aujourd'hui que vous avez perdu votre position...

L'ex-sous-chef se mit à rire.

— Monsieur le comte, — répondit-il ensuite, — j'ai perdu, cela est vrai, ma position officielle... — je ne puis plus, comme autrefois, donner ostensiblement mes ordres à ma brigade — mais mon pouvoir, pour être occulte, n'en est pas moins réel... — j'ai su, quand j'étais au pouvoir, me faire des partisans nombreux,—bref, je peux vous servir aussi bien, et peut-être mieux, que monsieur le préfet lui-même...

— Ce qui veut dire?.. — demanda Maxime.

— Ce qui veut dire, — répondit carrément Thévenin, — que vous avez un intérêt quelconque à savoir quels étaient le nom et la famille de la jeune fille que vous avez fait enterrer d'une façon splendide au cimetière du Père Lachaise. — Eh bien ! je trouverai ce nom, je découvrirai cette famille, — enfin je réussirai, là-où ceux dont vous vous êtes servi avant moi ont si complétement échoué.

— Monsieur, — s'écria vivement Maxime,—je vous

en supplie, soyez franc avec moi... — savez-vous déjà quelque chose ?

— Rien, monsieur le comte, je vous en donne ma parole d'honneur...

— Ah ! — fit monsieur de Bracy avec un soupir.

Thévenin reprit :

— Vous comprenez qu'avant de me mettre en besogne il me fallait être d'accord avec vous sur plus d'un point, — on doit nourrir ses limiers, monsieur le comte...

— Eh bien ! monsieur, faites vos conditions...

— Elles seront bien simples et vous prouveront, je crois, ma loyauté en affaires, d'une façon irrécusable.

— Voyons.

— Notons en passant que les recherches seront difficiles et qu'il me faudra, pour marcher vite, employer beaucoup de monde.

— Au fait, Monsieur, au fait !

— Ajoutons à cela qu'il y a pour mes hommes un danger très-réel de se brouiller avec l'administration, si elle venait à être instruite de quelque chose, et, ainsi que vous ne l'ignorez bien certainement pas, monsieur le comte, tout danger mérite salaire ..

— Je vous ai déjà dit de faire vos conditions, Monsieur, — s'écria Maxime avec un peu d'impatience.

— C'est que, voyez-vous, je tiens énormément à ce que mes prétentions ne vous paraissent point exagérées.

— Encore une fois, Monsieur, au fait !

— M'y voici. — Je ne vous demanderai pas un sou d'avance, ainsi que le font les carotteurs et les intri-

gants. — Si je ne réussis point, tant pis pour moi, j'en porterai la peine...

— Et, — dit Maxime, — en cas de succès?

— Ah! en cas de succès, c'est autre chose. — Le jour où je vous apporterai un renseignement positif, — le jour où j'aurai trouvé l'extrémité du fil conducteur qui doit vous amener à la découverte de la vérité, — ce jour-là, vous me remettrez dix mille francs.

— Dix mille francs! — répéta Maxime.

— Oui, monsieur le comte. — Trouvez-vous donc que ce soit une trop forte somme?

— Je ne dis pas cela.

— Ainsi vous consentez?

— Oui.

— Alors, tout est convenu?

— Sans doute.

— Bien! monsieur le comte; — aujourd'hui même, — dans une heure, — moi et tout mon monde nous serons à l'œuvre...

Philippe Thévenin se leva pour prendre congé de Maxime.

Ce dernier le retint.

— Monsieur, — lui dit-il, — ne voulez-vous donc point que je prenne l'engagement de vous remettre dans les conditions arrêtées entre nous, la somme que vous demandez?

— Mais cet engagement, monsieur le comte, il me semble que vous l'avez pris...

— Sans doute, — verbalement. — Ne souhaitez-vous pas un engagement écrit?

L'ex-sous-chef haussa légèrement les épaules.

— Pas encore — mais, au point où en sont les choses, il ne faut plus que patience. — Quelques jours encore, et j'ai lieu de croire que votre curiosité, si exigeante qu'elle puisse être, sera de tout point satisfaite...

— Voyons, Monsieur, parlez, j'écoute...

— Me voici à vos ordres, monsieur le comte.

Et l'ex-agent tira son portefeuille de la poche de côté de son paletot gris.

III

Renseignements.

Le portefeuille de Thévenin était bourré de papiers de toutes sortes — quelques-uns à peu près neufs — la plupart très-gras et très-usés à leurs angles et à leurs plis.

Parmi ces papiers il en prit un d'assez volumineuse dimension et qui semblait contenir une dizaine de pages.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Maxime.

— Cela, monsieur le comte, ce sont mes notes relatives à l'objet qui vous intéresse.

Et il présenta le petit cahier à monsieur de Bracy.

Maxime le prit et lut à haute voix :

— Le 17 du mois dernier, une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, très-jolie, de taille moyenne, avec des yeux et des cheveux noirs, vêtue d'une robe à fond blanc semé de petites fleurs violettes, et coiffée d'un chapeau de paille, est arrivée à Paris par le train

du chemin de fer de Lyon de deux heures trente-cinq minutes.

« Cette jeune fille n'avait pas de bagages — pas même une simple valise.

» Elle a pris au débarcadère la citadine portant le numéro 271.

» Le cocher lui a demandé à quelle adresse elle voulait se faire conduire. — Elle a répondu qu'elle désirait être menée à une maison garnie quelconque, pourvu que cette maison ne fût pas éloignée de la rue Saint-Lazare. — Le cocher l'a conduite au numéro 19 de la rue de la Victoire. — Elle a payé la course et elle est entrée dans l'hôtel. — La maîtresse de la maison, voyant cette jeune fille pâle et chancelante, a pensé qu'elle était souffrante et l'a interrogée dans ce sens.

» — Je suis fatiguée d'un long voyage, — a-t-elle répondu, — mais je n'ai besoin que d'un peu de repos.

» On l'a fait monter dans une chambre. — Au bout de deux heures, la maîtresse de la maison a frappé à la porte. — La jeune fille est venue ouvrir. — Alors a eu lieu entre elle et l'hôtesse le dialogue suivant :

» — Je viens savoir, Mademoiselle, si vous désirez quelque chose?..

» — Rien absolument, Madame.

» — Peut-être attendez-vous quelqu'un?

» — Non, Madame.

» — Sans doute, on doit vous apporter ici vos malles?

» — Non, Madame.

» — L'usage, Mademoiselle, est de payer d'avance le loyer de la chambre...

» — Dites-moi ce que je vous dois.

» — Cela dépend du temps que vous passerez chez moi. — Je loue au mois — à la quinzaine — à la semaine et au jour.

» — Je pense ne rester ici qu'un jour et une nuit.

» — Alors, Mademoiselle, c'est quatre francs pour la chambre et un franc pour le service.

» — Voici cinq francs, Madame.

» — Prendrez-vous une bougie?

» — Oui, Madame.

» — C'est trente sous.

» — Les voici.

» — Si vous désirez dîner, il y a dans la maison une table d'hôte .. — on pourra vous monter votre dîner dans votre chambre... ce sera trois francs.

» — Bien, Madame, — je vous préviendrai si je veux dîner.

» — Vous avez sans doute un passeport, Mademoiselle?...

» — Non, Madame.

» — Quelques papiers?

» — Aucun.

» — Du moins vous connaissez du monde à Paris?..

» — Personne. — Mais pourquoi me demandez-vous tout cela, Madame?...

« — Mon Dieu, Mademoiselle, vous n'ignorez pas que nous sommes tenus, comme logeurs en garni, d'inscrire sur un registre les noms de toutes les personnes qui descendent chez nous, et de nous faire représenter leurs papiers.

» — Je l'ignorais, Madame.

» — C'est une formalité indispensable.

» — Je vous répète, Madame, que je n'ai ni passe-port, ni papiers... — Je ne croyais pas que cela pût me devenir nécessaire...

» — C'était une erreur, Mademoiselle... — Enfin, puisque vous ne devez passer ici qu'une seule nuit, je me contenterai d'inscrire votre nom... — je vais aller chercher mon registre.

» L'hôtesse revint au bout d'un instant.

» — Vous vous appelez?... — demanda-t-elle.

» — Louise Hirschler.

» — Vous venez?

» — De Strasbourg.

» — Votre âge?

» — Vingt-deux ans.

» — Votre profession?

» — Ouvrière en dentelles.

» — Notons en passant, que, selon toute apparence, l'indication de nom était aussi inexacte que l'indication d'arrivée, puisque la jeune fille parlait de Strasbourg et venait de la ligne de Lyon. — Évidemment elle tenait par-dessus tout à faire perdre sa trace, si quelqu'un s'avisait de la rechercher. — L'hôtesse n'en demanda pas davantage. — Vers six heures, la jeune fille sortit. — Elle vit un commissaire à la porte de l'hôtel, et elle le pria de la conduire au numéro 17 de la rue Saint-Lazare. »

Ici Maxime interrompit brusquement sa lecture.

— Au numéro 17 de la rue Saint-Lazare!... — s'écria-t-il avec stupeur.

— Oui, monsieur le comte.

— Ainsi, je ne me suis point trompé... C'est bien au numéro 17?

— Parfaitement.

Monsieur de Bracy resta muet pendant un instant, puis il reprit :

« La jeune fille entra dans la maison, et elle demanda au concierge si c'était bien là que demeurait le baron Réné de Savenay?.. »

Maxime témoigna par un nouveau geste sa stupéfaction croissante. — Mais, cette fois, il ne s'interrompit pas et il poursuivit :

« Le concierge répondit qu'en effet c'était bien là, mais que monsieur de Savenay, depuis quelques mois, ne se trouvait ni à Paris, ni même en France.

« — Ét, — fit la jeune fille avec instance, — pourriez-vous me dire, Monsieur, où il est dans ce moment?

« — Très-facilement, mademoiselle, mais c'est un peu loin, je vous en préviens...

« — Parlez, Monsieur, je vous en supplie...

« Le concierge consulta une sorte de *memento* et il répondit :

« — J'ai reçu de monsieur de Savenay l'ordre de lui faire adresser toutes les lettres qui arriveraient ici pour lui, *au village de ****, *près Lausanne* (*Suisse*), *poste restante*.

« En entendant ces mots, la jeune fille poussa un grand cri. — Elle ne répondit pas une seule parole. — Elle sortit de la loge, ou plutôt elle s'élança au dehors.

« A l'heure qu'il est, le concierge du numéro 17 de

la rue Saint-Lazare est encore parfaitement convaincu qu'il a eu affaire à une folle. — A la porte de la rue, la jeune fille retrouva le commissionnaire qui l'attendait et qui la ramena à l'hôtel. Elle remonta dans sa chambre, où elle s'enferma.—La soirée se passa sans qu'elle eût prit aucune nourriture. — Seulement elle demanda une plume, du papier et de l'encre, et, sans doute, elle écrivit.

« Le lendemain matin, de très-bonne heure, elle sortit. — Au coin de la rue de la Victoire et de la rue Laffitte elle rencontra un mendiant. — Elle lui demanda de quel côté il fallait se diriger pour trouver la Seine. — Aussitôt après avoir entendu sa réponse, elle lui mit dans la main une petite bourse qui contenait quatre pièces de cinq francs et de la menue monnaie.

» — Priez pour moi... — lui dit-elle.

« Puis elle s'éloigna rapidement dans la direction indiquée.

« C'est environ une heure après ce moment, monsieur le comte, que vous risquiez votre vie pour retirer de l'eau le cadavre de cette malheureuse enfant. »

Là se terminait le rapport de l'ex-sous-chef de la brigade de sûreté.

Maxime en avait lu toute la dernière partie avec un profond abattement et une croissante tristesse.

La façon mystérieuse et inexplicable dont Réné semblait se trouver mêlé à toute cette déplorable et tragique aventure bouleversait ses idées, et lui faisait prévoir de nouveaux et terribles malheurs qu'il n'avait point encore soupçonnés jusque-là.

De plus, dans le rapport de M. Thévenin, il était

question de la Suisse et d'un village situé près de Lausanne, et l'on se souvient sans doute que Marie, la première maîtresse de Maxime, était née sur les bords du lac de Genève.

Ces rapprochements bizarres, et surtout la ressemblance étrange et prodigieuse de la jeune morte avec la malheureuse compagne de Marguerite Simon, — tout cela, enfin, jetait de plus en plus le comte de Bracy dans cette horrible crainte d'avoir retrouvé sa fille et de l'avoir retrouvée séduite et morte!..

Maintenant, quel avait été le rôle de Réné dans ce drame funèbre? — Maxime l'ignorait encore. — Mais, hélas! il connaissait trop bien son ex-protégé pour n'avoir pas la presque certitude que ce rôle avait été fatal et signalé par quelque infamie.

IV

Une décision.

Maxime, absorbé par les sombres réflexions dont nous venons de mettre quelques-unes sous les yeux de nos lecteurs, continuait à cacher son front brûlant entre ses deux mains et gardait le silence.

Philippe Thévenin trouvait sans doute ce silence un peu froid, car il ne tarda pas à le rompre.

— Monsieur le comte.. — murmura-t-il.

Maxime releva la tête.

— Monsieur, le comte... — répéta Thévenin.

— Eh bien? — demanda Maxime

— Que pensez-vous du petit rapport que je viens d'avoir l'honneur de vous lire?..

— Je pense que vous avez tenu toutes vos promesses et que vous êtes un homme habile...

La figure de l'ex-agent rayonna.

— Toutes!.. — s'écria-t-il, — oh! non, monsieur le comte, pas encore toutes...

— Ah ! — fit Maxime.

— Il me reste quelque chose à faire...

— Vraiment !

— Oui, — monsieur le comte.

— Quoi donc ?

— Je ne vous ai dit ni le véritable nom de la jeune fille, ni l'endroit précis d'où elle vient... — mais je saurai cela dans huit jours.

— Vous le saurez ?

— Sans aucun doute, — monsieur le comte

— Et, comment ?

— Un de mes hommes part ce soir...

— Pour où ?

— Pour le village de ***, près Lausanne. — Je parierais tant qu'on voudrait mille écus contre cent sous que c'est là que nous aurons le mot de l'énigme.

— Je le crois comme vous... — fit Maxime après avoir réfléchi pendant un instant.

— Monsieur le comte, — dit Thévenin en souriant, — il y a un proverbe qui affirme que les bons esprits se rencontrent...

— Mais, — poursuivit Maxime qui n'avait pas écouté la réplique de son interlocuteur, — ce voyage est inutile.

— Inutile ! s'écria l'ex-agent.

— Complétement.

— Et, pourquoi donc cela, monsieur le comte ?

— Parce que, moi-même, je vais partir ce soir.

— Pour la Suisse ?

— Oui.

— Il est de fait que, dans ce cas, vous ferez vos

affaires mieux que personne, — mais, si vous le désirez, monsieur le comte, l'homme que je devais envoyer là-bas pourra vous accompagner afin de vous aider dans vos recherches...

— Non... non... — fit Maxime avec un geste de dégoût.

— Comme vous voudrez, monsieur le comte, — murmura Thévenin.

Puis au bout d'un instant, il reprit :

— Ainsi, monsieur le comte, puisque vous arrêtez mes dernières démarches c'est que vous regardez ma mission comme entièrement terminée ?

— Oui, — fit Maxime.

— Et, vous êtes satisfait des résultats ?

— Satisfait, du moins, de votre habileté et de votre zèle.

— Alors, monsieur le comte, il n'y aura entre nous, sans doute, aucunes difficultés ?..

— Des difficultés ?.. et, à quel sujet ?..

— Au sujet de nos petites conventions .. pécuniaires ?..

— Ah ! — fit Maxime, — je vous comprends...

Thévenin sourit.

— Vous réclamez vos dix mille francs, n'est-ce pas ?..

— Dame ! monsieur le comte, il me serait agréable de les toucher. . mais, si cela vous gênait aujourd'hui...

— Nullement.

— Vous allez donc me les donner ?..

— A l'instant même.

Maxime sortit de la pièce dans laquelle il avait reçu l'ex-agent.— Il y revint au bout d'une minute, tenant dix billets de banque, de mille francs chacun. — Il présenta ces billets à Thévenin.

— Voilà, — dit-il.

Thévenin les prit et les serra dans son portefeuille en disant :

— Je ne compte pas après monsieur le comte.

— Puis il ajouta :

— Faut-il un reçu?..

— C'est complétement inutile, — répondit Maxime.

— L'ex-agent reprit son chapeau.

— J'ai l'honneur de vous présenter mes respects, monsieur le comte, — dit-il en saluant, — je vous laisse mon petit rapport, — il peut vous être utile... Je désire bien vivement que l'occasion se présente de faire de nouvelles affaires avec vous...

Et, après avoir salué une demi-douzaine de fois, Thévenin quitta Maxime.

§

Le soir de ce même jour, le comte de Bracy partait par le train-poste du chemin de fer de Lyon.

Le trajet n'était point alors, comme il l'est aujourd'hui, direct de Paris à Chalons — De Tonnerre à Dijon la ligne était inachevée. — A Tonnerre, Maxime fit atteler des chevaux de poste à sa voiture, et il prit la route du Jura. — Avant d'aller chercher sur les bords du Léman la confirmation d'une vérité sinistre, Maxime voulait revoir son vieux château de Bracy, si

près duquel s'étaient passées les scènes douloureuses que nous avons racontées dans le prologue de cette longue histoire, et dont le dénoûment approchait. — Il voulait aussi revoir cette petite maison perdue dans les montagnes, — cette humble demeure où il avait accompli le plus lugubre de tous les drames et où il avait laissé le repos et le bonheur de sa vie entière. — Il voulait, enfin, se retrouver sur les bords de ce torrent dans lequel il avait cru, pendant si longtemps, que Marie avait trouvé la mort.

Il espérait peut-être arracher leur secret aux blocs de granit qui brisaient le courant — aux noirs sapins penchés sur l'eau profonde.

§

Maxime, vingt-quatre heures après avoir quitté Paris, arriva dans le domaine dont il portait le nom. — Depuis plus de vingt ans, il n'était point revenu au château de Bracy. — Le gardien, qu'il avait laissé dans la force de l'âge, était maintenant un vieillard tout courbé. — Il ne reconnut son maître que quand ce dernier se fut nommé.

Le château se trouvait dans un état de délabrement dont nous donnerions difficilement une idée.

Il ressemblait à l'un de ces vieux manoirs décrits par les romanciers de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, — Anne Radcliffe, etc. — Les marches du perron gisaient disjointes et couvertes de mousse. — Les volets pendaient, disloqués et retenus par un seu[illegible]. — L'eau des grandes pluies,

coulant le long de la façade à travers les gouttières brisées, avait laissé partout des taches verdâtres. — Les allées du parc avaient été envahies par des végétations touffues et inextricables.

Les arbres des charmilles, jadis si régulièrement émondés à la façon de ceux des avenues du royal Versailles, lançaient maintenant à travers l'espace de grands bras tordus et dégingandés qui leur donnaient un aspect étrange et presque fantastique.

— Hélas ! — pensa Maxime en regardant d'un œil mélancolique ce que nous venons de décrire, — ce château ressemble à mon cœur, — dans l'un comme dans l'autre, tout est ruines !

. . . .

Maxime ne passa qu'une seule nuit à Bracy. — Le lendemain, de très-bonne heure, il envoya demander un cheval chez un de ses fermiers, — il le fit seller, et, s'élançant sur cette lourde monture, qu'il ne décida qu'à grands coups d'éperons à prendre le galop, il dirigea sa course du côté de la montage. — Nous savons déjà où il allait.

Notre plume rend trop de justice à sa propre faiblesse pour essayer de décrire ce qui se passait dans l'âme de Maxime au moment d'arriver à cet endroit d'où, à travers une éclaircie dans la forêt, on devait apercevoir la maisonnette de madame Simon. — Hélas ! là aussi il y avait des ruines, et des ruines plus désolantes encore que celles de Bracy. — La maisonnette n'existait plus. — Elle n'avait pas été vendue. — Per-

sonne ne s'en était emparé.—Moins solidement construite que le château féodal, elle avait résisté moins longtemps. — Le toit qu'on ne réparait point s'était d'abord entr'ouvert sous l'effort de la pluie et des vents. — Bientôt il avait cédé tout à fait, tombant sur le premier étage. — Le premier étage, à son tour, s'était affaissé sur le rez-de-chaussée, ne laissant debout que les quatre murailles. — Celles-ci, lézardées, ébranlées, disjointes, avaient succombé comme le reste.

De cette demeure modeste, mais hospitalière, — de ce nid parfumé, — de cette fraîche oasis où avaient fleuri ces deux sœurs de beauté, Marguerite et Marie, il ne restait maintenant qu'un amas de débris informes que recouvrait déjà le lierre, — ce fidèle courtisan de tous les débris, — ce manteau royal de toutes les ruines.

Maxime descendit lentement de son cheval. — Il mit un genou en terre et pria.

V

Fritz.

Les informations prises par le comte de Bracy, dans les alentours de l'ancienne demeure de madame Simon, furent aussi infructueuses qu'elles l'avaient été vingt ans auparavant. — Maxime n'apprit rien. — On avait oublié jusqu'au nom de celles qui, jadis, avaient habité ces ruines.

Maxime, alors, se rendit sur les bords du torrent où, s'il fallait en croire le bruit public, Marie avait cherché la mort. — Il se pencha sur les eaux rapides. — Il interrogea les noirs sapins, — les rives escarpées, — l'écho de ces lieux solitaires. — Le torrent garda ses secrets.

Maxime, dès lors, n'avait plus rien à faire dans ce pays néfaste. — Il se remit en route sur-le-champ. — Il arriva dans la nuit au château de Bracy, et, dès le lendemain matin, il reprenait en poste le chemin de la Suisse.

A Lausanne, Maxime se renseigna sur la position du village de ***.

Ce village était distant de trois lieues et situé dans la position la plus pittoresque.

Artistes et touristes ne manquaient guère de l'aller visiter dans leurs excursions sur les bords du lac. — Maxime s'y fit conduire aussitôt. — Il descendit de voiture à l'une de ces confortables hôtelleries où l'on traite t s les voyageurs de *mylords*, et où on les étrille mme s'ils étaient effectivement possesseurs des im enses fortunes de l'aristocratique Angleterre. — A neinstallé, Maxime fit monter dans sa chambre un des domestiques de l'hôtel. — Ce domestique n'avait point la physionomie délurée des valets parisiens. — La simplicité et la bonhomie se lisaient sur ses traits, et sa démarche était empreinte de lourdeur helvétique.

Il pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans.

— Mon ami, — lui demanda Maxime, — comment vous appelez-vous ?

— Fritz, Monsieur.

— Êtes-vous de ce pays ?

— Je suis de Lausanne, Monsieur.

— Y a-t-il longtemps que vous servez dans cet hôtel ?

— Six ans, Monsieur.

— Alors vous devez connaître à peu près tout le monde dans le village et aux alentours ?

— Je ne connais pas tout le monde, Monsieur, parce que nous avons beaucoup de besogne à l'hôtel, et que ça empêche de s'occuper du dehors...

— Mais, enfin, si on vous demandait des renseignements sur quelqu'un d'ici, vous pourriez vous les procurer?

— Oh! pour cela, oui.

— Fritz, mon garçon, êtes-vous curieux?

— Je ne crois pas, Monsieur.

— Et bavard?

— Oh! par exemple, non.

— Ainsi, l'on pourrait au besoin compter sur votre discrétion?

— Oui, Monsieur.

— Voulez-vous gagner vingt-cinq louis, Fritz?

— Vingt-cinq louis!

— Tout autant.

— Certainement, Monsieur...—Oh! je ne demande pas mieux... — C'est-à-dire, si...

Fritz s'interrompit.

— Si?.. — demanda Maxime.

— Si, pour gagner cet argent, il ne faut rien faire de mal.

— Soyez tranquille, — dit M. de Bracy, — je n'ai à vous demander que la chose du monde la plus parfaitement innocente.

— Et, si je fais cette chose, j'aurai vingt-cinq louis?

— Oui.

— Alors, Monsieur, je suis tout prêt.

— Écoutez-moi avec attention.

— Oui, Monsieur.

— N'avez-vous pas logé ici, il y a deux ou trois

mois, un jeune homme, un Français, qui s'appelait le baron Réné de Savenay?

— Comment était-il, ce jeune homme?

Maxime fit de Réné un portrait fort détaillé et très-exact.

Fritz secoua la tête.

— Nous avons bien logé, — dit-il, — quelqu'un qui ressemblait trait pour trait à ce que vous venez de dire, — mais ce jeune homme ne s'appelait pas le baron de Savenay...

— Vous souvenez-vous de son nom?..

— Attendez... il se nommait... il se nommait Raoul Latour, et il se prétendait artiste, quoiqu'il ne dessinât jamais et qu'il eût beaucoup d'argent.

— Ah! — fit Maxime, — et combien est-il resté de temps dans votre hôtel?

— A peu près trois semaines... — Mais je crois qu'ensuite il a loué une petite maison dans le pays .. car je l'ai rencontré après qu'il ne demeurait plus chez nous...

— Et, maintenant?..

— Dame! maintenant, est-il encore ici, n'y est-il plus, voilà ce que je ne pourrais pas vous dire, car je n'en sais pas le premier mot...

— Bien! — fit Maxime, — autre chose...

— Tout ce que vous voudrez, Monsieur.

— Savez-vous si, il y a six semaines environ, une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, d'une beauté remarquable, très-blanche de visage avec des cheveux et des yeux noirs, demeurant avec sa mère, selon toute apparence, a quitté subitement ce village?

— Ma foi, non, — dit Fritz.

— Pourriez-vous arriver à le savoir?

— Dame! en m'informant, peut-être...

— Eh bien! mon garçon, informez-vous.

— Est-ce pressé, Monsieur?

— Oui.

— Alors, je vais m'y mettre tout de suite.

— Je vous y engage. — D'ailleurs c'est aussi votre intérêt, car, aussitôt que vous m'apporterez le renseignement que je vous demande, je vous remettrai vos vingt-cinq louis.

— Oui, Monsieur, — dit Fritz, qui salua et sortit.

Avant la fin de la journée, l'honnête Helvétien rentra dans la chambre de Maxime. — Son visage un peu bouffi exprimait le contentement de soi-même et une certaine nuance d'amour-propre.

— Eh bien? — lui demanda Maxime.

— Eh bien! Monsieur, je crois que j'ai gagné vos vingt-cinq louis.

— Ah! — s'écria Maxime.

Et son cœur battit à rompre sa poitrine. — Sans doute il touchait au but. — Sans doute la lumière allait se faire. — Qu'allait-il apprendre?,. — Il tremblait!..

— Eh bien? — répéta-t-il d'une voix basse et indistincte.

— Monsieur, — dit Fritz, — j'ai bien couru, bien trotté, bien cherché, mais je ne le regrette pas, puisque je crois que j'ai réussi...

— Voyons? — fit Maxime.

— D'abord, il n'y a dans tout le village, et aux environs, qu'une seule jeune fille qui soit partie depuis

deux mois, sans dire où elle allait... — Cette jeune fille, d'après ce que j'ai appris, — était belle comme le jour, — elle avait vingt-un ou vingt-deux ans, et ses yeux et ses cheveux étaient noirs...

— Oh! — murmura Maxime. — C'est cela! c'est bien cela!

Puis, après un instant de silence, il reprit :

— Dites-moi, Fritz, quelle était dans le pays la réputation de cette jeune fille?

— Bonne, Monsieur, très-bonne, — du moins pendant longtemps... car, à ce qu'il paraît, depuis deux mois on parlait un peu trop d'elle.

— Ah! et pourquoi?

— A cause d'un jeune homme, et tenez, précisément de ce même jeune homme que je vous ai dit qui avait demeuré chez nous... M. Raoul Latour.

— Ainsi, en quittant l'hôtel, il n'avait pas quitté le pays!

— Non, Monsieur. — On m'a appris qu'il avait loué une maisonnette sur le bord du lac.. — Mais il est parti, et c'est le lendemain même de son départ que mademoiselle Marie est partie à son tour. .

— Marie! — s'écria Maxime. — Cette jeune fille se nommait Marie?

— Oui, Monsieur, Marie Muller...

— Et, vivait-elle seule ici?..

— Non, Monsieur, avec sa mère, madame Muller, qui, je crois, s'appelle aussi Marie...

Les derniers nuages se déchiraient.

Il était désormais presque impossible pour Maxime de conserver l'ombre d'un doute.

Cependant la vérité était trop terrible, trop douloureuse, pour qu'il ne cherchât pas à lutter jusqu'à la fin contre l'évidence elle-même.

Maxime ouvrit le tiroir d'un secrétaire.

Il prit un rouleau d'or qu'il tendit à Fritz.

— Tenez, mon garçon, — lui dit-il, — voilà votre argent...

Et, comme Fritz se confondait en remerciements et en salutations, Maxime reprit :

— Maintenant, menez-moi chez madame Muller.

— Vous voulez aller chez madame Muller ?.. — demanda Fritz d'un air surpris.

— Oui. — Est-ce donc bien difficile de m'y conduire ?

— Rien n'est plus facile, au contraire... mais...

— Mais, quoi ?

— Parce que, depuis que sa fille est partie, elle est à la dernière extrémité, et que le médecin disait tout à l'heure que, maintenant, elle n'avait pas deux heures à vivre.

— Mon Dieu ! — s'écria Maxime, — mon Dieu !.. serais-je arrivé trop tard !.. Venez, Fritz ! venez !.. courons !..

Et il entraîna le jeune homme.

VI

La mourante.

La maisonnette qu'habitait madame Muller était située sur les bords du lac, dans une position isolée, à quelques centaines de pas du village.

Un autre chalet, celui sans doute qu'avait occupé le prétendu artiste Raoul Latour, dans lequel Maxime ne reconnaissait que trop bien Réné de Savenay, se voyait un peu plus loin.

Maxime de Bracy et son guide arrivèrent auprès de la première de ces deux demeures.

— C'est là, Monsieur, — dit Fritz en montrant la porte.

Et il s'arrêta sur le seuil. — La porte était entr'ouverte. — Maxime entra. — Il se trouva dans une première pièce qui semblait devoir servir de salle à manger et d'antichambre tout à la fois.

Cette pièce, d'une grande simplicité, était garnie de ces modestes meubles en bois blanc qui se retrou-

vent dans la plupart des maisons suisses dont les habitants ne sont pas riches. — Tout était en désordre, et cependant on voyait que la propreté la plus minutieuse avait dû, il y avait bien peu de temps encore, donner son lustre à ce simple ameublement.

Il n'y avait personne dans cette pièce.

Au fond se voyait une porte.—A travers la cloison fragile, on entendait comme un murmure de paroles étouffées.

Maxime comprit que c'était là que devait se trouver celle qu'il cherchait.

Il s'approcha et frappa doucement. — Le murmure de voix s'interrompit aussitôt. — Maxime frappa une seconde fois.

— Qui est là? — demanda-t-on.

— Un ami, — répondit M. de Bracy.

— Entrez,

Maxime souleva le loquet et se trouva dans la seconde pièce.

Un spectacle lugubre et solennel s'offrit à ses yeux. — Sur un lit en désordre, assombri par de longs rideaux de serge rayée, une femme mourante était étendue.

Un prêtre de la religion catholique, penché auprès de cette couche de douleur, prononçait ces paroles saintes qui font entrevoir aux âmes défaillantes les divines splendeurs du ciel.

— Vous le voyez, Monsieur, — dit alors le prêtre en s'adressant au comte de Bracy, — l'heure est suprême, — je suis le consolateur qui parle au nom du Dieu de paix ; — n'interrompez point mon ministère

sacré. — Encore une fois, l'heure est suprême, — la religion doit prendre ici la place des terrestres amitiés.

Maxime s'inclina profondément devant le prêtre. — Il cherchait une réponse et n'en trouvait pas.

— Je me retire, monsieur, j'attendrai.

Mais, depuis une seconde, la mourante, tout épuisée qu'elle fût, s'était levée sur son séant, et, se soulevant à l'aide de ses deux mains, elle attachait sur le visage du visiteur un regard fixe et ardent.

Quand M. de Bracy parla, la mourante tressaillit. — Une sourde exclamation s'échappa de sa gorge haletante, et elle s'écria :

— Maxime ! ! !

M. de Bracy, en entendant son nom prononcé par ces lèvres qui bientôt allaient exhaler leur dernier souffle, ne put se contenir. — Il courut jusqu'auprès du lit. — Il se précipita à deux genoux, et, saisissant entre ses mains une des mains amaigries et décolorées de celle qu'on nommait madame Muller, il balbutia :

— Oui, Maxime... oh! Marie!.. pauvre Marie... est-ce donc ainsi que je devais vous retrouver?

Et il baigna de larmes amères la main de la mourante.

Le prêtre s'était écarté de quelques pas, et, s'absorbant dans la prière, il demeurait étranger à cette scène.

— Maxime, — murmura madame Muller, — puisque je vous revois... puisque vous êtes là, après vingt ans... c'est que vous avez deviné ma fille... votre fille, Maxime.

Le cœur de M. de Bracy se gonfla comme s'il allait éclater.

Madame Muller reprit :

— Vous l'avez vue... n'est-ce pas ? — Oh ! dites-moi que vous l'avez vue. — Dites-le-moi, Maxime, et je vous pardonne le passé ?

— Oui, — murmura le comte, — je l'ai vue... je l'ai devinée.

— Ainsi, vous savez où elle est ?

— Je le sais.

— Ainsi, je la reverrai bientôt ?

Le cœur de Maxime se gonfla de nouveau. — C'est à peine si le visiteur put prononcer ces paroles indistinctes :

— Oui... vous la reverrez, — vous la reverrez bientôt.

Maxime savait ne pas mentir.

Hélas ! la mère et la fille allaient se rejoindre là-haut !

— Ah ! — s'écria Marie d'une voix éclatante, — merci, mon Dieu, merci ! — Vous m'avez durement punie de la faute de ma jeunesse. — Vous étiez juste, mon Dieu !... mais aujourd'hui... aujourd'hui que vous avez pitié de mon agonie... aujourd'hui que vous me rendez ma fille, je vois bien que vous m'avez enfin pardonné.

Puis, après un instant de silence, elle reprit :

— Pendant quelques minutes, Maxime, éloignez-vous de moi... — vous pouvez cependant rester dans cette chambre, mais de façon à ne point entendre mes paroles. — Et vous, mon père, venez, — dit-elle en

s'adressant au prêtre, — achevez l'œuvre de Dieu... — le terrain est mieux préparé qu'il ne l'était tout à l'heure pour recevoir vos saintes paroles... — venez, mon père, je vais continuer ma confession.

Ainsi que le demandait la mourante, Maxime se retira dans l'un des angles de la chambre. — De là il pouvait tout voir, mais il ne pouvait rien entendre.

Ses regards, alors, s'attachèrent sur le visage de Marie. — Cette malheureuse femme était jeune encore. — Elle avait quarante ans à peine. — Ses traits pâles et amaigris conservaient d'irrécusables traces de leur ancienne beauté, mais ils étaient flétris par le chagrin et par la souffrance. — Ses grands yeux, quoique un peu ternis par les pleurs, avaient une expression angélique, qui, dans ce moment, devenait déchirante. — Ses cheveux noirs flottaient autour de sa figure. — C'était toujours cette même chevelure splendide, soyeuse, épaisse et longue, — si douce jadis aux lèvres de Maxime. — Seulement, des fils d'argent commençaient à trancher sur ce manteau de velours noir.

En présence de cette femme qu'il avait aimée, — qu'il avait séduite, et qui, après vingt ans, allait mourir des suites de cette séduction ; — en présence de cette femme dont la beauté passée se retrouvait si bien, Maxime se sentit transporté par la pensée à côté de cette autre Marie, sa fille à lui, si jeune, si belle, si pleine de sève, d'espérance, d'amour, et qui était à cette heure couchée sous la froide pierre d'un tombeau où elle attendait que sa mère vînt la rejoindre.

— Dieu me pardonne... — s'était écriée la pauvre

mère en croyant comprendre qu'elle reverrait sa fille.

— Dieu me maudit... — balbutia Maxime, — Dieu me punit! — Dieu se venge! — Dieu est juste!

. . . .

Cependant la confession s'acheva.

— Je reviendrai, — dit le prêtre en se préparant à sortir, — je reviendrai bientôt... âme chrétienne, espérez! — pensez au Dieu qui vous appelle!.. à ce Dieu qui est la bonté infinie et l'éternelle et inépuisable miséricorde!

— Oh! mon père, — répondit Marie, — je pense à Dieu, je crois, j'espère et j'attends!

Le prêtre quitta la chambre. — Maxime fit un mouvement pour se rapprocher du lit. — Mais, en ce moment, le docteur entra. — Après le médecin de l'âme, venait celui du corps. — La présence de Maxime sembla l'étonner.

— Ai-je le plaisir de me trouver avec un confrère? — demanda-t-il.

— Non, Monsieur, — répondit le comte, — je suis un ami... un très-ancien ami de Madame.

Le médecin s'inclina, et, sans rien ajouter, il se dirigea vers le lit.

Deux secondes lui suffirent pour examiner le visage et tâter le pouls de la mourante. — Maxime suivit ses mouvements avec anxiété.

— Reste-t-il encore de la potion que j'ai ordonnée ce matin? — demanda le médecin.

— Oui, Monsieur, — répondit Marie, — la fiole qui la contient est là sur cette table.

— Il faut continuer à en prendre une cuillerée d'heure en heure, et tout ira bien.

— Cela sera fait, Monsieur.

— Où donc est votre garde?

— Elle va revenir, sans doute. — Je l'avais priée de me laisser seule avec mon confesseur.

— Bon, — fit le médecin, — une cuillerée d'heure en heure, — n'oubliez pas.

— Soyez tranquille, Monsieur, — dit alors Maxime. — Je ne quitterai pas Madame, et vos prescriptions seront exactement remplies, vous pouvez en être certain.

Le médecin s'inclina.

Il prit son chapeau qu'il avait posé sur une chaise, sa canne qu'il avait placée dans un angle, — il salua madame Muller, il s'inclina devant Maxime et il sortit.

Maxime le suivit. — Quand ils furent tous deux dans la première pièce dont nous avons parlé, le médecin s'arrêta. — Maxime en fit autant.

VII

Condamnée.

— Vous avez à me parler, Monsieur? — demanda le médecin.

— Oui, Monsieur.

— Je suis à vos ordres.

— Je voudrais savoir, d'une façon positive, s'il est permis de conserver quelque espérance?

Le médecin secoua la tête.

— J'en doute fort, Monsieur, — fit-il.

— Quoi! — s'écria Maxime, — vous désespérez?

— Mon Dieu! oui.

— Cependant, les ressources de la science sont immenses.

— Oui, dans certains cas, mais, dans celui-ci, la science se reconnaît impuissante.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'ici la machine est usée complétement.
— Aucun des organes ne fonctionne, — la lampe s'é-

teint faute d'huile, et malheureusement nous n'avons pas encore trouvé le moyen de remettre dans la lampe humaine cette huile qui s'appelle la vie.

— Ainsi, Monsieur, vous croyez que madame Muller est perdue sans ressources?

— C'est chez moi plus qu'une croyance, — c'est une certitude.

— Combien de jours d'existence lui accordez-vous encore?

— Ce ne sont pas des jours, Monsieur.

— Comment?

— Ce sont des heures.

— Ah! — s'écria Maxime.

— Mon Dieu! oui.

— Eh bien! combien d'heures?

— Ce matin, j'aurais dit vingt-quatre.

— Et ce soir?

— Tout est changé.

— Tout est changé, dites-vous?

— Oui, — depuis ce matin, la malade a éprouvé une très-forte émotion... — émotion qu'on doit, j'imagine, attribuer à votre présence. — De là, des ravages incalculables dans l'organisme. — Bref, je ne lui donne maintenant que cinq heures de vie, — six, tout au plus.

Maxime fit un geste de désespoir.

— Dame! — Monsieur, — fit le médecin, — vous m'avez demandé la vérité, je vous la dis.

— Et vous faites bien, — répondit Maxime.

Il y eut un instant de silence entre les deux interlocuteurs.

M. de Bracy le premier rompit le silence.

— Monsieur, — dit-il, — je suis riche...

Le médecin s'inclina.

— Fort riche, même, — continua Maxime.

— Eh bien! Monsieur, tant mieux pour vous... — la fortune est une belle chose, qui donne la possibilité d'en faire de grandes.

— Ne vous déclarez pas vaincu, — poursuivit le comte. — Cherchez quelque remède étrange, — inouï, — énergique. — Que risquez-vous, puisque vous considérez la mourante comme déjà perdue?.. — Si vous réussissez...—si vous sauvez madame Muller, — je vous donne cent mille francs...

Le médecin s'inclina de nouveau.

— Cent mille francs, Monsieur, — dit-il, — sont une somme fort ronde, et que je gagnerais avec un véritable plaisir... — mais je ne suis pas un charlatan, Monsieur, — je suis un médecin, et je vous déclare franchement qu'à l'heure qu'il est un miracle seul peut sauver madame Muller...

Et le docteur, incrédule et matérialiste comme beaucoup de ceux de sa profession, ajouta :

— Et je ne crois point aux miracles... — j'ai bien, Monsieur, l'honneur de vous saluer.

Le médecin fit quelques pas pour quitter la pièce dans laquelle il se trouvait.

Mais, au moment d'en atteindre le seuil, il se retourna :

— Cinq heures, au moins, — six au plus, dit-il, — n'oubliez pas ceci, Monsieur... — Administrez la potion d'heure en heure... — cela permettra à la malade

de conserver la connaissance et la parole jusqu'au dernier moment...

Maxime regarda sa montre...

Elle indiquait quatre heures de l'après midi

— Allons !... — murmura-t-il, — ce sera pour dix heures du soir... — Tâchons, du moins, qu'elle meure en paix et sans savoir la vérité !..

Monsieur de Bracy rentra dans la chambre de Marie.

Cette dernière l'attendait avec une impatience et une anxiété qu'il est plus facile de comprendre que de décrire.

— Prenez une chaise... — mon ami... — lui dit-elle, — et venez auprès de mon lit... tout près... car ma voix est bien faible...

Maxime obéit.

— Donnez-moi votre main... — reprit Marie, — je veux la presser, pendant que vous allez me parler d'ELLE...

Monsieur de Bracy s'efforçait d'étouffer ses sanglots.

— Vous savez, — poursuivit la mourante, — vous savez qu'elle s'appelle Marie, comme moi...

Maxime fit un signe affirmatif.

— Mais, — dit tout à coup madame Muller, changeant brusquement le sujet de l'entretien, — qu'aviez-vous donc à demander au docteur?

— Je voulais savoir ce qu'il pensait de votre état...

— Et, il vous a répondu qu'il n'y avait aucun espoir, n'est-ce pas?..

— Au contraire, — il m'a affirmé que vous vous exagériez beaucoup votre position, et qu'il serait facile,

avec des soins et de la prudence, de vous rendre à la vie et à la santé...

— Il vous a dit cela, Maxime?..

— Oui, sans doute.

— Bien vrai?..

— Oh! bien vrai.

— C'est étrange, il me semblait cependant que je sentais la mort venir à moi, et, de minute en minute, se rapprocher davantage...

— Vous savez, chère Marie, qu'un malade ne peut jamais juger lui-même de la situation dans laquelle il se trouve...

— Peut-être avez-vous raison...

— N'en doutez pas!..

— Eh bien! tant mieux... — au moins, ainsi, je serai sûre de la revoir..: car je la reverrai, vous me l'avez dit, Maxime...

— Oui, certes, vous la reverrez!..

— Bientôt?

— Oui, bientôt.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée avec vous?.. il me semble que sa vue m'aurait guérie...

— C'était impossible, chère Marie...

— Pourquoi donc?..

— Elle craignait...

— Ma colère peut-être?.. — Hélas! ne devait-elle pas être bien sûre qu'une mère pardonne toujours...— et, d'ailleurs... — ajouta Marie à voix basse — est-ce que j'ai, moi, le droit de ne point pardonner!..

Il y eut un nouveau silence. — Puis la mourante reprit :

— Comment l'avez-vous trouvée, notre fille, Maxime?..

— Belle!.. oh! bien belle!..

— N'est-ce pas!.. — et, quand vous la connaîtrez mieux, vous verrez ce qu'est son cœur... — pauvre enfant, elle en a trop!.. elle ne sera guère heureuse en ce monde!.. et, pourtant, maintenant... maintenant qu'elle a retrouvé son père, il me semble que je puis espérer pour elle du bonheur...

Marie s'interrompit brusquement.

— Maxime, — dit-elle avec une sorte d'épouvante, — pourquoi donc pleurez-vous ainsi?..

— Ah! — balbutia le comte, — parce que je pense au passé... à tout ce que vous avez souffert par ma faute... et que les reproches que je m'adresse sont bien amers..

— C'est que j'avais peur, — voyez-vous, Maxime, qu'il ne fût arrivé quelque chose à ma fille... — il ne lui est rien arrivé, n'est-ce pas?..

— Non... non... — répondit monsieur de Bracy, en s'efforçant d'assurer sa voix, — rien... rien...

— Vous me le jurez, Maxime?..

— Je vous le jure

— Sur votre honneur?..

— Oui, sur mon honneur.

— Ah! c'est que, mon ami, — si j'avais encore à trembler pour la vie de mon enfant, comme je tremblais avant votre arrivée, mon agonie deviendrait horrible..

— Pauvre Marie, rassurez-vous... notre fille est heureuse .. elle le sera toujours maintenant...

— Me voilà tranquille... — mais vous ne m'avez pas

encore dit, Maxime, comment vous l'aviez devinée...

— A sa ressemblance avec vous...

— Ah! c'est vrai... elle me ressemble d'une façon prodigieuse... du moins à ce que j'étais quand j'avais son âge .. — Mais elle est encore plus belle que moi... bien plus belle, n'est-ce pas?..

— Non pas plus, mais autant...

— Oh! plus belle, Maxime... plus belle, je vous assure... Mais, quel est le hasard, quel est le miracle, qui vous ont fait la rencontrer?..

— C'est tout une histoire, chère Marie, une longue histoire... plus tard, bientôt, je vous la raconterai... quant à présent, qu'il vous suffise de savoir que j'ai vu notre enfant, ce dont vous ne pouvez douter, puisque c'est elle qui m'envoie auprès de vous... — qu'elle est heureuse, que vous ne tarderez guère à la voir et que vous n'aurez alors, ni l'une ni l'autre, plus rien à désirer...

— C'est vrai, — dit la mourante, — cela me suffit en effet... seulement apprenez-moi une chose... une seule...

— Laquelle?

— Où est ma fille?..

— A Paris.

— Si loin!.. — ainsi, vous retournerez la chercher pour la ramener auprès de moi?..

— Non, Marie, c'est moi, au contraire, qui vous conduirai auprès d'elle...

— Oh! pourvu que nous soyons ensemble... peu m'importe... — dit la mourante...

VIII

Souvenirs d'une nuit.

— Oh! pourvu que nous soyons ensemble, peu m'importe! s'était écriée Marie Muller avec plus de force et d'énergie qu'on ne devait s'attendre à en trouver dans ce corps affaibli par la souffrance.

Maxime ressentit un éclair de joie.

— La science humaine a des bornes!..—pensa-t-il, — qui sait si ce médecin ne s'est pas trompé?..

Mais la réflexion vint aussitôt glacer cette joie, car la réflexion lui cria :

— Oh! quand bien même l'espoir d'embrasser encore sa fille ferait un miracle et ressusciterait cette mourante, — ne faudrait-il pas toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'elle apprît que sa fille n'est plus, et alors cette terrible nouvelle ne la tuerait-elle pas aussi sûrement qu'un coup de couteau?

— Non!—murmura Maxime en courbant la tête,— il ne reste aucun espoir, et ma tâche doit se borner à

adoucir l'agonie de celle à qui j'ai fait tant de mal...

En même temps, et comme pour confirmer cette triste pensée, madame Muller se laissa retomber en arrière et balbutia de nouveau, mais d'une voix éteinte et presque indistincte :

— Oui... qu'importe... qu'importe!.. pourvu que nous soyons ensemble...

Maxime, effrayé, approcha des lèvres de la mourante une cuillère remplie du cordial ordonné par le médecin.

Après avoir avalé cette potion, Marie Muller se trouva ranimé sur-le-champ et elle put se soulever en s'appuyant sur ses coudes, ainsi qu'elle le faisait un instant auparavant.

Le comte de Bracy ne comprenait que trop bien que, dans cette situation suprême, il ne fallait perdre ni une heure, ni une minute, ni une seconde, sous peine de voir le temps lui manquer pour obtenir de la mourante les révélations qu'il en attendait.

— Chère Marie, — fit-il en s'efforçant de dominer son émotion, tâche difficile, car sous l'étreinte d'une poignante douleur morale il sentait sa gorge se contracter, et, en même temps que chaque parole, il craignait de laisser échapper un sanglot ; — chère Marie, je vous ai apporté une nouvelle consolante, qui sera pour vous la vie, la santé, peut-être le bonheur... Je vous ai dit : — « Notre enfant est vivante et vous la reverrez... »

— Et pour cette parole, — interrompit la mourante, — je vous ai pardonné les souffrances de toute ma vie...

— Maintenant, — continua Maxime, — parlez-moi d'*elle*. — Racontez-moi votre vie à toutes deux, — dites-moi les causes du malheur et de la fuite de cette pauvre et chère enfant...

— Les ignorez-vous donc ? — demanda madame Muller.

— Oui.

— Ainsi, vous n'avez pas interrogé ma... notre fille ?

— A peine.

— Et, pourquoi ?

— Je ne l'ai pas osé... — un sentiment d'impérieuse délicatesse m'en faisait la loi, — il est des secrets, songez-y, qu'on ne révèle ni à un homme, ni à un père, et, quoique son père, j'étais presque inconnu pour elle...

— Oui... un inconnu... murmura madame Muller, non sans un peu d'amertume, — un inconnu. — C'est vrai... vous avez raison Maxime... — eh bien! ce que vous voulez savoir, je vous le dirai...

— Oh ! — s'écria monsieur de Bracy avidement, — j'écoute.

— Mais, non pas maintenant... — poursuivit la mourante, — plus tard... demain...

— Qui vous empêche de parler aujourd'hui ?

— Aujourd'hui je souffre... aujourd'hui je suis faible... — demain j'irai mieux sans doute...

— Oh ! — fit Maxime d'une voix suppliante, — ayez pitié de mon impatience... — Au nom du ciel, ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire sur-le-champ...

Madame Muller fixa sur monsieur de Bracy un long et profond regard, comme si elle eût voulu fouiller jusque dans les derniers replis de son cœur et de sa pensée.

— Maxime, murmura-t-elle ensuite, — savez-vous que votre insistance est de mauvais augure... — savez-vous que vous me pressez comme si le temps allait nous manquer .. comme si j'allais mourir...

Monsieur de Bracy frisonna depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux. — Cette mourante le devinait !..

— Que faire ?.. — En face de cet étrange instinct, insister de nouveau était une action cruelle ! — Remettre au lendemain, c'était ne rien savoir !

Maxime hésitait. — Heureusement son indécision fut de courte durée. — Ce fut la mourante elle-même qui trancha le nœud gordien.

— Enfin, — murmura-t-elle, — que ce soit ce motif ou tout autre qui vous fasse agir en ce moment, votre impatience est légitime et j'y vais satisfaire... — Mais d'abord, donnez-moi encore quelques gouttes de cette liqueur qui me ranime, car mon récit sera long, et, pour le mener jusqu'au bout, aussi bien que pour toucher à certains souvenirs, j'ai besoin de toute ma force...

Maxime fit ce que lui demandait madame Muller. — Il arrangea derrière elle les oreillers, de façon à ce qu'elle se trouvât assise sur son lit d'une façon plus commode, et il prêta l'oreille avec une attention haletante aux paroles qui allaient s'échapper lentement et une à une de ses lèvres pâlies.

— Vous vous souvenez, — fit Marie, — vous vous souvenez de cette nuit sinistre où nous nous sommes vus pour la dernière fois... — J'avais deviné qu'une rencontre sanglante allait avoir lieu entre vous et monsieur Paul.. — Je vous avais suivi hors de la maison à travers les ténèbres .. — Je vous avais rejoint... — Je vous avais prié, — supplié — de ne point aller jouer une vie qui ne vous appartenait plus, car je portais dans mon sein un enfant dont vous étiez le père... — Tout avait été inutile.. — Vous m'aviez échappé... — Et, tandis que vous couriez à votre sanglant rendez-vous, mes pas s'égaraient dans une direction opposée. — Je continuais cependant ma course insensée à votre poursuite. — Les ronces déchiraient mes mains et mes vêtements — Les branches des arbres me fouettaient au visage. — Par instant, je m'arrêtais pour vous appeler... — Mais, sans doute, vous n'entendiez même pas ma voix haletante et brisée... — Puis, je me remettais à courir. — Certes, si en ce moment un abîme se fût trouvé devant moi, je me serais brisée en m'y précipitant .. et, qui sait si ce n'eût point été pour moi un bonheur...

Marie s'interrompit pendant un instant.

Maxime s'était presque agenouillé auprès du lit. — Il courbait la tête, comme un criminel écoutant la lecture de sa sentence. — Une grosse larme coulait sur sa joue.

La mourante reprit :

— Le hasard m'avait conduite à quelques centaines de pas de la *Fosse-aux-Loups*... — je dis le hasard, car je ne savais ni où j'étais, ni où j'allais... — Tout

à coup je vis quelque chose de semblable à un double éclair rayer l'obscurité... — J'entendis deux coups de feu... — A ces détonations succéda le bruit sourd et lugubre d'un corps humain qui roulait dans le gouffre. — Je compris que, vous et monsieur Paul, vous veniez de tirer l'un sur l'autre... — Je compris que l'un de vous deux était mort .. — Je me persuadai que c'était vous... — Je poussai un cri terrible, qui peut-être est venu jusqu'à vous... — Puis il me sembla que le ciel noir devenait couleur de sang. . — La terre manqua sous mes pieds... — Je m'évanouis. — Quand je revins à moi-même, tout était silencieux autour de moi... — Je crus d'abord que je venais de faire un rêve horrible, mais bientôt les souvenirs me revinrent en foule et il ne me fut plus permis de douter. . — Alors une seule pensée, un unique désir, s'emparèrent de tout mon être : c'était de savoir lequel de monsieur Paul et de vous était vivant encore... — Je courus jusqu'aux bords de la *Fosse-aux-Loups*... — Dix fois je fis le tour de l'abîme... - Mais l'abîme était muet comme une tombe... — Aucun indice ne s'offrait à moi. — Je repris le chemin de la maison en me disant :

— Peut-être, en arrivant, vais-je le trouver debout sur le seuil.

« Le seuil était désert.

« — Peut-être, — murmurai-je intérieurement, — peut-être est-il dans sa chambre...

« Et je montai l'escalier en me soutenant à la rampe.

« J'avais vingt ans alors, — et cependant, — Dieu

m'en est témoin, — en ce moment je souffrais plus et je me sentais plus mourante et plus brisée qu'aujourd'hui sur ce lit qui, peut-être, est un lit d'agonie. — J'arrivai .. — La porte était fermée, mais par une large fente on voyait filtrer une faible lueur. — Cette lueur me disait que vous viviez encore... — Mon cœur cessa de battre. — Au moment de pousser la porte et d'entrer, il me sembla que j'entendais un murmure de voix étouffées. — Mon cœur aussitôt bondit.

» — Qui donc est là? — me demandai-je.

» Et, mordue au cœur par un soupçon jaloux, j'appliquai mon œil au trou de la serrure...

Ici Marie interrompit soudain son récit et cacha sa tête dans ses mains.

Maxime tremblait de tout son corps.

— Ainsi, — murmura-t-il d'une voix sourde, — ainsi, vous avez vu?..

— Oui...

— Ah! pauvre enfant!.. — s'écria M. de Bracy.

— Une seule victime ne vous avait point suffi!.. — reprit lentement Marie. — Vous aviez apporté dans cette humble maison un double déshonneur. . — Marguerite était perdue comme moi!..

IX

Maudite.

— Hélas! — murmura Maxime, ces reproches que vous m'adressez, il y a vingt ans que ma conscience me les fait!.. — vingt ans que j'expie!.. — vingt ans que je cherche l'occasion de réparer d'irréparables fautes!..

Après un instant de silence, la mourante reprit son récit.

— Comment se peut-il, — dit-elle, — que je ne sois pas tombée foudroyée, en voyant Marguerite dans vos bras?.. — je l'ignore... — Dieu me réservait sans doute pour d'autres douleurs!.. — La pensée de faire un éclat ne me vint même pas. — Pour me venger de vous, il fallait perdre Marguerite que je regardais presque comme ma sœur et que j'aimais. — Je me dis avec amertume que Marguerite n'était pas, comme moi, servante dans une maison étrangère... — Je me dis que vous ne rougiriez pas d'elle... que vous

l'épouseriez, et qu'il ne me restait plus qu'à mourir... — Je m'enfuis. — J'allais du côté de *la Lys*. — C'est un torrent rapide qui roule entre des blocs de rochers ses eaux profondes et écumantes, et qui, dit-on, ne rend jamais sa proie. — J'arrivai sur les bords. — Je m'agenouillai. — Je demandai pardon à Dieu de mourir si jeune... — Je détachai de mon cou cette petite croix d'or qui me venait de vous et je la laissai sur la rive, espérant que celui qui la trouverait, sachant qu'elle m'avait appartenu et devinant qu'elle avait été ma fin, ferait dire des messes pour le repos de mon âme...

— Cette croix fut trouvée en effet, — interrompit Maxime, — et cette découverte me donna la triste certitude de votre mort...

— J'essayai, — poursuivit Marie, — j'essayai de ne plus penser à rien qu'au profond repos que j'allais goûter en échappant aux angoisses qui me torturaient, et je me précipitai, tête baissée dans le torrent. — Sans doute alors, — et je ne me l'explique pas encore bien à moi-même, — sans doute l'instinct de la conservation reprit le dessus... — Je me mis à me débattre contre la mort que j'avais cherchée et qui semblait inévitable. — J'eus le dessus dans cette lutte inouïe. — Au moment où mes forces s'épuisaient et où je me sentais perdue, mon pied toucha contre un rocher. — Je n'avais plus de l'eau que jusqu'aux épaules. — La violence du courant m'avait poussée vers l'autre rive. — Une fois sauvée, je regrettai de me retrouver vivante encore... — Mais le courage me manqua pour essayer un nouveau suicide. — Je me mis à marcher

tout droit devant moi et sans savoir où j'allais. — Quand l'aube se leva, je me trouvai sur le sommet d'une haute montagne, d'où la vue s'étend sur un paysage d'une immense étendue. — Je jetai mes regards au-dessous de moi et je vis que j'avais fait beaucoup de chemin. — La demeure de madame Simon ne m'apparaissait plus que comme un point blanc dans l'espace.

» — Où aller? — me demandai-je, — et que devenir?..

» Je ne pouvais songer à retourner dans cette demeure que j'abandonnais. — Il ne me restait donc qu'un seul parti à prendre, — c'était d'aller retrouver mon père qui vivait de son travail dans l'un des faubourgs de Lausanne. — J'étais sans argent, — presque sans vêtements, — car les ronces avaient déchiré les miens qui ruisselaient de l'eau du torrent. — Cependant je me mis en marche.

» Je n'avais pas un sou pour acheter du pain... — pas un sou pour payer l'hospitalité sur ma route. — Mais je rencontrai de bonnes âmes... — On me fit l'aumône d'un peu de nourriture... — On me permit de passer la nuit dans des granges...

Maxime ne put contenir plus longtemps la poignante émotion qui débordait dans son âme.

Il se jeta à genoux à côté du lit de Marie, et il s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Oh! pardonnez-moi!.. pardonnez-moi!..

— Je vous ai déjà dit, — répliqua la mourante, — qu'au moment où vous m'avez annoncé que notre en-

fant vivait encore. j'avais tout pardonné .. j'avais tout oublié!..

Puis elle reprit :

— J'arrivai le quatrième jour. — Mon père ne s'attendait point à me voir. — C'était un de ces hommes dont la vertu rigide ne peut point comprendre certaines fautes et qui regardent l'indulgence comme une honteuse faiblesse. — Il m'interrogea. — Il voulut savoir quels motifs m'avaient déterminée à quitter brusquement, et sans autorisation de sa part, celle à qui il m'avait confiée. — J'essayai de mentir, ou, du moins, de répondre d'une manière évasive. — Ni l'un ni l'autre ne me fut possible. — Mon père allait droit au but. — Rien au monde ne pouvait détourner ses questions de l'inflexible logique de la vérité. — Je me trahis moi-même. — Ma rougeur et mes larmes, mon trouble, mon agitation, lui révélèrent que j'étais coupable. — Pauvre père!.. — il crut être juste!.. — Peut-être ne fut-il que cruel!.. — Du fond du cœur je lui pardonne!..

» — Je n'ai plus d'enfant! — murmura-t-il.

» Et il me chassa en me maudissant...

Marie, épuisée de fatigue et d'émotion se tut pendant quelques secondes.

Maxime pleurait silencieusement.

Chacune des paroles de la mourante avivait la plaie saignante qui déchirait son cœur.

Marie fit un geste. — Elle désignait à M. de Bracy la potion dont chaque cuillerée produisait chez elle un effet rapide et puissant. — Aussitôt après avoir bu, elle reprit :

— Je sortis de la maison de mon père que je ne devais plus revoir vivant. — La douleur que lui causa la honte de sa fille le tua en quelques semaines.

» Les larmes m'auraient soulagée sans doute, — mais je souffrais trop pour pleurer. — Je souffrais plus qu'on ne souffre à l'agonie, mais comme dans un rêve et sans avoir la conscience distincte de ce qui venait de se passer et de la situation dans laquelle je me trouvais. — Je marchais droit devant moi, — pâle, — les yeux fixes et secs... — Je n'allais nulle part... — où serais-je allée? — Une petite voiture, attelée d'un seul cheval, s'arrêta auprès de moi dans le chemin que je suivais et qui côtoyait les bords du lac. — Une femme déjà âgée descendit de cette voiture.

» — Mon enfant, — me dit-elle d'une voix très-douce, — vous êtes bien pâle... vous semblez malade... où allez-vous ainsi?..

» C'est à peine si j'entendis ces paroles, et, si je vous les rapporte aujourd'hui, c'est qu'on me les a répétées depuis. — Je regardai cette femme qui ne me connaissait pas et qui cependant me parlait avec bonté, et je ne lui répondis rien — Ce silence ne la découragea point, car elle reprit :

» — Êtes-vous de ce pays?.. — mon enfant.

» Je fis signe que oui.

» — Vous souffrez, n'est-ce pas?..

» — Ah! — m'écriai-je, — si je souffre!..

» — Il vous est arrivé quelque malheur terrible?.. irréparable?..

» — Oui... oui... terrible!.. irréparable!..

» — Vous avez perdu... quelqu'un... qui vous était cher...

» Je ne répondis pas. — Elle poursuivit :

» — Cependant il vous reste une famille, sans doute...

» Je secouai la tête, et dans ce moment l'expression de mon visage fut si désespérée que cette femme excellente se sentit touchée profondément.

» — Oh ! — murmura-t-elle, — personne !.. vous n'avez pas de mère !.. vous n'avez plus de père !..

» Ce dernier mot produisit sur moi le même effet que si quelqu'un avait pris mon cœur dans ma poitrine et l'avait serré jusqu'à le broyer. — J'éprouvai une douleur atroce. — Puis, immédiatement après, j'éclatai en sanglots convulsifs. — La source des larmes s'était rouverte. — Je pouvais enfin pleurer !..

» La dame qui m'interrogeait laissa passer cette crise, elle me demanda ensuite pour la seconde fois, toujours avec son ineffable douceur :

» — Ma pauvre enfant, où allez-vous ?..

» — Je ne sais.

» — Comment ?..

» — Oui, — repris-je, — car je ne vais nulle part...

» — Cherchez-vous quelqu'un ?..

» — Non.

» — Quelqu'un vous attend-il ?..

» Je fis un signe négatif.

» — Cependant, vous avez un asile ?..

» — Oui.

» — Lequel ?

» — La tombe.

» Celle qui me parlait poussa un faible cri.

» — Malheureuse enfant, — murmura-t-elle ensuite, — en êtes-vous là, mon Dieu!.. si jeune et vouloir mourir!.. — C'est le ciel qui m'a envoyée sur votre route pour vous consoler.... pour vous sauver...

» Je la regardais avec étonnement.

» Je ne concevais pas que quelqu'un pût s'intéresser à une fille maudite par son père.

» Ma protectrice reprit :

» — Comment vous appelez-vous, mon enfant?

» Je répondis :

» — Marie.

X

Une protectrice

« — Eh bien! Marie, me demanda celle qui parlait, voulez-vous venir avec moi?

» — Où?

» La dame âgée, à qui je semblais inspirer une si grande pitié, me répondit en me nommant le village où nous sommes.

» J'hésitai.

» Mais, que pouvais-je faire, et, si je repoussais la proposition inattendue qui m'était faite, que devenir?..

» Et puis, — faut-il tout dire, Madame? — j'avais faim.

» — Oui, Madame — répondis-je — je vous suivrai...

» L'inconnue, aussitôt, me fit monter avec elle dans sa voiture et nous arrivâmes rapidement à sa demeure.

» C'était une belle maison, vaste et commode, située au milieu d'un grand jardin qui dominait le lac. — Si vous vous approchiez de cette fenêtre, vous verriez, à une distance d'un quart de lieue à peine, ses terrasses et ses bosquets. — La propriétaire de cette charmante habitation se nommait la baronne Hermann. Elle était veuve, elle n'avait pas d'enfants, et elle consacrait à des œuvres de charité les deux tiers de ses revenus, qui, sans être énormes, étaient cependant considérables. — Les paysans de tous les environs ne l'appelaient que de ce doux nom : *la bonne dame.* — Elle avait pour toutes les souffrances de l'âme et du corps des paroles consolantes et des remèdes efficaces.

« Madame Hermann, aussitôt que nous fûmes descendues de voiture, me prodigua les soins les plus efficaces. — Elle me fit quitter mes vêtements en lambeaux et m'en donna d'autres en échange. — Elle me présenta les aliments les plus restaurants. — Bref, elle se montra telle avec moi que serait une mère avec sa fille bien-aimée.

» De tout le reste de la journée elle ne me fit aucune question, même indirecte, au sujet de la position dans laquelle je me trouvais.

» Une nuit de calme et de repos, après tant de fatigues et de douleurs, me rendit un peu de courage et de force. — Je me dis que, puisque Dieu était venu à mon aide en un moment où je ne devais plus, du moins selon toute apparence, compter sur aucun secours ni du ciel ni des hommes, sans doute il me soutiendrait encore dans l'avenir.

» Au milieu de l'immense découragement qui m'ob-

sédait, un vague espoir se fit jour. — Je compris que je pouvais vivre encore. — Le lendemain matin, madame Hermann vint à moi.

» — Mon enfant, — me dit-elle en me prenant la main, — vous voyez que je m'intéresse à vous... — Prouvez-moi par votre confiance que vous êtes digne de cet intérêt.. dites-moi qui vous êtes et ce que vous êtes, et n'oubliez pas que toute faute, si vous en avez commis quelqu'une — peut se racheter par un aveu sincère et le repentir...

» Certes, le mensonge était bien loin de ma pensée !..— Mais, je vous l'affirme, ces bonnes et tendres paroles auraient touché la dissimulation elle-même. — Je fondis en larmes.

» — Courage, Marie, — reprit ma protectrice, — courage !.. Songez que vous allez verser vos secrets dans un cœur rempli d'indulgence...

» Je repris courage en effet, et, voilant mon visage de mes deux mains afin de cacher ma rougeur, je racontai tout à madame Hermann.

» — Mon enfant, — me dit-elle quand j'eus achevé ce triste récit, — je vous plains de toute mon âme... — votre malheur est grand, il est irréparable, — acceptez-le avec résignation comme punition de la faute que vous avez commise... et surtout ne doutez pas du pardon de Dieu... — Quant à l'avenir, soyez sans inquiétude... — nous ne nous quitterons plus, si toutefois ce n'est pas vous qui désirez vous séparer de moi... — Je n'ai point d'enfant. . — vous serez ma fille, et, en échange de ce titre, je ne vous demanderai qu'un peu de tendresse...

» Je ne pus, dans ma reconnaissance, que me jeter aux genoux de madame Hermann et les embrasser en pleurant. — Mon action parut l'attendrir vivement. — Elle me releva, — elle me pressa contre son cœur et je vis des larmes dans ses yeux.

» — Chère Marie, — reprit-elle, — je verrai votre père, je lui parlerai, et qui sait si, lui aussi, ne pardonnera pas?

» Je secouai tristement la tête.

» Hélas!.. — je connaissais trop bien mon père... — je connaissais trop bien cette inflexible austérité!.. — Je ne pouvais me bercer du plus léger espoir!..

» Cependant madame Hermann me tint parole. — Dès le lendemain, elle alla à Lausanne. — Elle chercha et trouva mon père. — Mais le sombre vieillard ne voulut pas même l'entendre. — Dès les premiers mots qu'elle prononça il l'interrompit en s'écriant :

» — Je n'ai plus de fille. — Ma fille est morte...

» Et il ajouta :

» — Sa tombe est là... — en mettant la main sur sa poitrine, à l'endroit où battait son cœur.

» Ma protectrice revint désolée.

» Trois fois elle renouvela sa charitable tentative, mais sans plus de succès.

» Quelques semaines s'écoulèrent.

» Madame Hermann ne me parlait plus de mon père.

» Enfin, un jour, elle me dit :

» — Marie... pauvre Marie... il faut prendre le deuil...

» — Ah! m'écriai-je, — mon père est mort!..

» Madame Hermann ne me répondit pas... — Son

silence était une réponse lugubre. — En effet, mon père était mort !.. — Comprenez-vous, Maxime ?.. — Mort tué par moi !.. — Mort sans m'avoir pardonné !.. »

. . . .

Un sanglot inarticulé s'échappa des lèvres de Marie. — Elle se laissa retomber en arrière, et elle sembla à Maxime épouvanté avoir complétement perdu connaissance.

Ce fut sans résultat d'abord qu'il essaya de la faire revenir à elle-même. — Ses lèvres pâlissaient. — Son cœur ne battait plus. — Ses yeux ouverts étaient fixes et sans regards.

— Oh ! mon Dieu !.. — pensa Maxime, — est-ce que ce serait fini !

Un faible mouvement de Marie lui fit comprendre qu'un reste de vie animait ce corps expirant.

Il entr'ouvrit, mais non sans peine, les dents serrées de la mourante. — Il versa dans sa bouche la valeur d'à peu près trois cuillerées de la potion, et Marie, comme galvanisée, se redressa soudain sur son lit.

— Marie... Marie... — murmura Maxime, — comment vous trouvez-vous maintenant ?..

— Bien... — répondit-elle d'une voix creuse et pareille à celle des somnambules dans le sommeil magnétique, — mes forces reviennent et je sens que si je revoyais ma fille, je serais guérie...

Ces paroles déchiraient le cœur de Maxime. — Cependant il fallait répondre.

— Bientôt... — dit-il, — bientôt vous la verrez... vous la verrez pour ne plus vous en séparer... jamais... jamais...

Un faible sourire vint errer sur la bouche décolorée de l'agonisante. — Elle rêvait un bonheur prochain. — Puis ce sourire s'effaça et elle reprit son récit :

— Cependant ma grossesse avançait. — Madame Hermann, pour m'éviter des hontes incessantes, et aussi pour que je ne fusse pas dans sa maison un objet de scandale, m'avait donnée pour une jeune femme dont le mari venait de périr victime d'un accident funeste, la laissant sans aucune ressource. — Personne dans ce pays n'a jamais su que notre enfant fût une enfant illégitime. — On m'appelait alors et l'on m'appelle encore aujourd'hui madame Muller. — J'accouchai. — Ma petite Marie vint au monde... — Quand j'entendis son premier cri, mon cœur s'ouvrit tout à coup aux joies immenses, aux saintes ivresses de la maternité. — J'oubliai les tortures du corps et de l'âme que je venais d'avoir à subir... — Si votre nom fût en ce moment venu se présenter à ma pensée, Maxime, je crois que je vous aurais béni de m'avoir donné ce petit ange à aimer... — Je me dis que Dieu m'avait pardonné...— Je me dis que la malédiction de mon père n'avait pas attiré sur moi le malheur...

» J'étais heureuse...

. . . .

Après un instant de silence, madame Muller reprit :

— Ma protectrice ne m'avait pas trompée en me disant qu'elle ferait de moi sa fille... — Elle me mit en effet sur un pied d'égalité complète avec elle... — Je n'étais ni une subordonnée, ni une protégée, — j'étais une amie... — J'étais mieux encore que cela, — j'étais l'enfant de la maison. — Les domestiques m'obéis-

saient comme à leur maîtresse elle-même, et beaucoup de gens avaient la persuasion que madame Hermann m'adopterait et me laisserait sa fortune. — Quant à moi, je puis le dire, jamais une seule fois une pensée semblable ne s'est présentée à mon esprit...

» J'eus des maîtres de toutes sortes, — madame Hermann voulait développer en moi de nombreux talents. — Et, quand je lui demandais quel motif la poussait à me donner une éducation si fort au-dessus de ma position sociale, elle me répondait :

» — Ne faut-il pas, mon enfant, que vous puissiez un jour élever votre fille?..

» J'embrassais madame Hermann et je l'appelais ma mère. — J'embrassais ma petite Marie, — et je travaillais avec ardeur.

XI

Mère.

— Pendant quelques années, — poursuivit Marie, — je fus heureuse... — Je l'aurais été du moins si je n'avais été poursuivie par mes souvenirs...

» Bien souvent, au milieu de cette calme existence qu'aucun orage ne venait troubler, je tressaillais subitement et je me mettais à pleurer... — Madame Hermann, lorsqu'elle s'apercevait de ces soudaines tristesses, m'en demandait la cause. — Je lui répondais d'une façon évasive dont elle semblait se satisfaire. — Qu'aurais-je pu lui dire en effet?.. — Pouvais-je lui répondre que mon front devenait pâle et que mes larmes coulaient parce que je ne pouvais oublier un nom... — Ce nom, c'était le vôtre, Maxime...

. . . .

. . . .

» Un jour, — jour de douleur!.. — ma protectrice dont la santé jusqu'alors n'avait pu donner aucun

inquiétude, fut frappée par une attaque d'apoplexie foudroyante. — Elle ne succomba point, cependant, à cette crise terrible, mais, quand elle revint à elle-même, son corps était entièrement paralysé et son intelligence à peu près éteinte. — Sa pensée, — cette pensée si noble, si pure, si généreuse, — ne brillait plus que par éclairs. — Le reste du temps, madame Hermann semblait en enfance, et sa langue alourdie bégayait des paroles sans suite et qui n'offraient aucun sens distinct.

» Ma protectrice n'avait que des parents éloignés, qu'elle aimait peu sans doute, car elle ne les voyait guère. — Aussitôt que la nouvelle de la catastrophe fut connue, ces parents, sous prétexte de donner des soins à madame Hermann, envahirent la maison. — Au bout de quelques jours, apprenant par les médecins que le mal était sans remède, ils ne se donnaient plus la peine de dissimuler leurs véritables sentiments. — Ils se repaissaient de l'espoir que, frappée à l'improviste, leur parente n'avait pas fait de testament, et que sa fortune qu'ils convoitaient arriverait ainsi entre leurs mains.

» Ils ne cherchaient point à cacher qu'ils me soupçonnaient d'avoir capté par d'hypocrites démonstrations l'affection de ma protectrice, et de m'être assuré ses bonnes grâces à leur détriment. — Ils me témoignaient une défiance continue et humiliante. — Ils affectaient de me traiter comme une intrigante, comme une aventurière, et les domestiques, mis sans doute dans leurs intérêts par quelques cadeaux ou par quelques promesses, m'accablaient d'une sourde persécu-

tion qu'il me fallait souffrir en silence. — Et ce n'était pas à moi seule que les misérables s'attaquaient, hélas!.. c'était encore à ma pauvre petite Marie... — une enfant de cinq ans!..

» Oh! les lâches!.. les lâches!..

» Combien j'aurais souhaité pouvoir fuir ces lieux qui, après avoir été pour moi un riant oasis parmi les misères de ma vie, étaient devenus un enfer! — Mais j'étais clouée dans cette maison par l'affection et la reconnaissance. Je ne pouvais ni ne voulais abandonner madame Hermann, dont j'étais, à mon tour, devenue la seule protectrice.

» Lassés d'attendre, et trouvant que madame Hermann vivait trop longtemps au gré de leur impatience, les parents demandèrent aux tribunaux d'interdire la paralytique et de leur remettre l'administration de sa fortune. — Je ne sais s'ils auraient gagné cette cause infâme. — Leur avidité n'eut pas besoin, pour se satisfaire, d'attendre les résultats du procès. — Une seconde attaque envoya madame Hermann auprès de Dieu.

» Le cadavre de ma protectrice était à peine refroidi, que déjà les gens de loi s'emparaient de la maison, mettant les scellés et remplissaient je ne sais quelles autres formalités judiciaires. — Les parents voulaient me chasser. — Les gens de loi, moins inhumains, s'y opposèrent. — On me laissa en possession de l'appartement que j'occupais avec ma fille.

» Quelques jours après, on leva les scellés et l'on procéda à la recherche d'un testament. — Les parents espéraient qu'il n'y en avait pas. — Leur espoir fut

déçu. — Le testament existait, — régulier, — inattaquable, et remontant déjà à deux années de date.

» Il fut ouvert et lu avec toutes les formalités requises.

» Madame Hermann laissait une partie de sa fortune à des établissements de charité, — une autre partie à ces mêmes parents qui convoitaient si ardemment le tout, — enfin, elle me donnait, à moi, cette chaumière dans laquelle nous sommes en ce moment, et un capital dont les revenus devaient être suffisants pour que nous nous trouvassions, ma fille et moi, non-seulement au-dessus du besoin, mais encore dans l'aisance.

» Je pris immédiatement possession de cette humble demeure que, certes, les héritiers naturels m'auraient disputée s'ils avaient cru pouvoir le faire avec quelque chance de succès.

» A partir de ce moment, je ne vécus plus que pour ma fille, et je me donnai corps et âme à son éducation morale et physique.

» Quatorze années s'écoulèrent.

» Une seule émotion violente marqua dans ma vie pendant ces quatorze années.

» Ce fut l'annonce d'un événement déjà ancien qui causa cette émotion. — J'appris votre mariage avec Marguerite.

Maxime tressaillit.

— Mon mariage avec Marguerite ! — s'écria-t-il, — au nom du ciel ! Marie, que voulez-vous dire ?

La mourante regarda M. de Bracy avec étonnement.

— Marguerite Simon, — demanda-t-elle ensuite, — n'est-elle point devenue votre femme?

— Non-seulement elle n'est point ma femme, — répondit Maxime, — mais j'ignorais même qu'elle vécût encore! — Lorsque, quelque temps après la nuit fatale de notre entrevue, je retournai à la demeure de madame Simon, la maison était déserte et abandonnée. — J'appris que Marguerite et sa mère avaient quitté le pays pour n'y plus revenir, et toutes mes recherches avaient été inutiles jusqu'à ce jour pour me mettre sur votre trace et sur la sienne...

— Ah! — murmura Marie.

— Mais, — reprit Maxime, — ce n'est pas sans raison que vous parliez ainsi tout à l'heure? — Vous aviez un motif pour supposer que j'avais épousé Marguerite?

— Sans doute.

— Lequel?

— Le hasard me fit rencontrer un jour, sur les bords du lac, un paysan des montagnes de Franche-Comté que ses affaires avaient amené en Suisse.

« Je le reconnus aussitôt, quoique lui ne me reconnût pas. — Maintes fois je l'avais vu venir chez madame Simon. — Je le questionnai au sujet de Marguerite. — Il me dit, ainsi que vous venez de me le dire, qu'elle avait quitté le pays avec sa mère. — Mais il ajouta que, depuis, il l'avait revue. — Elle était mariée, — ajouta-t-il à un gentilhomme franc-comtois, — un riche propriétaire dont il avait oublié le nom, et elle avait un petit enfant.

— Ah! — balbutia Maxime, — un enfant!.. le mien... sans doute.

Marie reprit :

— Ce paysan, la voyant grande dame, n'osa point lui parler, quoiqu'il fût bien sûr qu'il ne se trompait point, et qu'elle était la fille de madame Simon.

» D'après ce que je savais, Maxime, je devais conclure, et je conclus en effet que ce mari de Marguerite c'était vous. — Je vois que je m'étais trompée.

— Oui, — balbutia Maxime, préoccupé au plus haut point de cette pensée que Marguerite vivait encore sans doute, qu'elle était mariée et qu'elle avait un enfant.

Une voix intérieure lui criait que cet enfant c'était le sien.

La mourante reprit aussitôt, comme si, jalouse encore du passé, elle voulait éloigner de Marguerite la pensée de Maxime :

— Marie avait grandi, — fit-elle, — elle avait grandi en grâce, en intelligence, en beauté. — L'enfant était devenue jeune fille. — Tout ce que m'avaient fait apprendre en cinq années les tendres soins de madame Hermann, je le lui avais appris moi-même, et je m'étais efforcée de former son cœur en même temps que son esprit.

» Puisqu'un hasard qui ressemble à un décret de la Providence a jeté notre enfant dans vos bras, Maxime, puisque vous la connaissez, vous avez dû voir si j'avais réussi.

M. de Bracy n'eut pas la force de répondre.

Il inclina la tête en signe d'assentiment.

Marie poursuivit :

— Vous savez que notre fille est belle, — bien plus belle que je ne l'ai jamais été. — De plus, grâce au testament de ma bienfaitrice, la somme que je possède, augmentée encore de mes économies depuis quatorze ans, dépasse cent mille francs. — Certes, ce n'est pas une fortune, mais, pour une jeune fille d'une condition modeste, dans ce pays, c'est une dot, et on savait bien que si je mariais mon enfant, je lui donnerais, le jour du mariage, tout ce que je possédais, ne réservant rien pour moi. — Ajoutez à cela qu'on ignore absolument, je vous l'ai déjà dit, l'illégitimité de la naissance de la pauvre Marie.

» Les prétendants ne lui manquèrent point. — Sa beauté tournait la tête aux jeunes gens. — Les cent mille francs de sa dot souriaient aux parents. — Bref, tous les fils des propriétaires aisés des environs se mettaient sur les rangs pour obtenir sa main. — Moi, je la laissais absolument maîtresse de son choix, car il me semblait que son cœur ne pouvait se donner qu'à quelqu'un qui fût digne d'elle.

» Marie n'était ni coquette ni dédaigneuse. — Cependant elle ne pouvait se décider à favoriser l'un de ses adorateurs au détriment des autres.

» — Aucun ne me déplaît, — disait-elle, — mais aucun ne me plaît.

XII

Raoul Latour.

— Ainsi que vous avez pu vous en assurer par vos propres yeux, — continua la mourante, — ce village se trouve dans une situation magnifique.

« Pendant les beaux jours de l'été et de l'automne, beaucoup de touristes anglais et français s'y arrêtent et y passent deux ou trois jours, quelquefois plus.

» Autant que cela dépendait de moi, j'avais soin de soustraire Marie aux regards de ces étrangers.

» J'avais remarqué que sa rare beauté attirait l'attention plus que je ne l'aurais désiré, et j'aurais mieux aimé mourir que d'exposer ma fille aux hasards d'une séduction!.. — Il m'était impossible, cependant, de cacher Marie à tous les yeux, le dimanche surtout où nous devions traverser le village entier pour aller assister aux offices dans notre petite église. — Il fallait subir cette nécessité, et rien, jusqu'alors, n'avait paru justifier mes vagues appréhensions.

» Un jour, — il y a cinq mois de cela, — je vis un commissionnaire apporter quelques bagages au chalet qui se trouve à quelques centaines de pas de celui-ci.

» Un étranger, qui me sembla jeune, le suivait. — Je compris que le chalet venait d'être loué à cet étranger, sans doute pour la saison entière. — Cela arrivait chaque année, car le propriétaire de cette maisonnette l'avait disposée pour la louer meublée.

» Trois ou quatre jours après, je faisais avec Marie notre promenade de chaque soir. — Nous avions gravi lentement l'un de ces sentiers sinueux et étroits qui sillonnent les flancs de la montagne et dominent le lac. — Assises sur un banc de mousse au pied d'une roche énorme, nous avions assisté au coucher du soleil — La soirée était magnifique. — Un parfum vague et pénétrant, échappé du calice des fleurs prêtes à s'endormir, flottait dans l'air et montait jusqu'à nous, en même temps que mille murmures indistincts, clapotement des rames dans les eaux du lac, chants des bergers et clochettes des troupeaux, formant une harmonie confuse et charmante.

» — Oh! — me disait Marie en me prenant les mains avec une effusion de jeunesse et de sève, — oh! maman, qu'il fait bon vivre!.. que Dieu est grand!.. que la nature est belle!..

» Je souriais à cet enthousiasme, et je me disais qu'il fallait que Dieu m'eût bien complétement pardonné, car il me rendait une bien heureuse mère!..

Cependant la soirée s'avançait et nous étions loin de notre demeure. — Nous quittâmes le banc de mousse et nous nous remîmes à marcher dans la direction du

village. — Nous ne tardâmes guère à atteindre un endroit où, pendant un espace de cent pas, à peu près, le sentier, extrêmement rétréci, est bordé d'un côté par des rochers taillés à pic et, de l'autre, par un précipice qui descend jusqu'au lac.

» En cet endroit, deux personnes ne sauraient passer de front

» Au moment où nous arrivions, un jeune homme, venant du côté opposé, s'était engagé déjà dans le sentier. — Aussitôt qu'il nous vit il retourna en arrière, afin de nous laisser le passage libre et il attendit que nous eussions franchi le défilé périlleux. — Je ne sais si mon instinct maternel me prévint que ce jeune homme jouerait un grand rôle dans la vie de ma fille et dans la mienne, mais il attira invinciblement toute mon attention.

» Tandis que nous passions devant lui, il nous salua avec la plus extrême politesse. — Tout en lui rendant son salut je le regardai, et sa vue me frappa tellement que son image resta gravée dans mon esprit...

— Marie... — interrompit Maxime, — voulez-vous me décrire ce jeune homme?..

— Il était de taille moyenne, — répondit la mourante.

— Plutôt petit que grand, n'est-ce pas?..

— Oui, — son visage un peu pâle et d'une blancheur mate, entouré de beaux cheveux blonds, avait presque l'air d'un visage de jeune fille... — Ses yeux, très-grands et d'un bleu sombre, semblaient devoir refléter une âme candide et d'une angélique pureté. — L'expression de cette charmante figure était timide,

— les lèvres souriaient doucement et avec une sorte de mélancolie — Quel âge avait ce gracieux adolescent?.. — Il m'eût été difficile de le dire tout d'abord. — Était-ce encore un enfant?.. — Était-ce déjà un jeune homme?.. — J'eusse penché vers la première de ces deux suppositions si une légère et soyeuse moustache blonde, estompant de son duvet les contours de la lèvre supérieure, n'eût corrigé ce qu'il y avait peut-être de trop efféminé dans les traits de ce visage. — Mais ce n'est rien de tout cela qui me frappa, Maxime.

» J'aurais passé, indifférente et distraite devant ce jeune homme, quelle que fût sa beauté, si mon attention n'avait été attirée impérieusement par une ressemblance inouïe, surnaturelle...

— Une ressemblance!.. — s'écria Maxime.

— Oui.

— Laquelle?..

— En voyant ce jeune homme, il me semblait revoir Marguerite...

— Oh! — murmura Maxime, — c'est cela!.. c'est bien cela!..

— Il était vêtu, — reprit Marie, — d'une façon extrêmement simple que relevait l'élégance innée de sa tournure et de sa démarche. — Quand nous l'eûmes dépassé, je me retournai pour le revoir. — Il était toujours debout, immobile à la même place, et il nous suivait des yeux. — J'éprouvais une émotion étrange.

» — Maman, à quoi pensez-vous donc?.. — me demanda au bout d'un instant Marie que mon silence inaccoutumé étonnait.

» — Je pense à ce jeune homme... — répondis-je.

» — Celui qui était debout, là-bas, à l'entrée du sentier?..

» — Oui. — Comment le trouves-tu?..

» — Je ne sais... je ne pourrais vous dire...

» — Tu l'as vu, cependant?..

» — Oui, je l'ai vu, mais je ne l'ai pas regardé.

» Cette parole dissipa les appréhensions qui s'étaient emparées de moi sans cause apparente. — Je me dis que j'étais folle de me frapper ainsi et que, sans doute, cette ressemblance que j'avais cru remarquer n'existait que dans mon imagination.

» Le lendemain était un dimanche. — Le matin, comme de coutume, nous allâmes entendre la messe. — Comme nous passions devant la porte du chalet nouvellement habité, je vis sur le seuil ce même jeune homme. — Il nous salua aussi profondément que la veille. — C'est ainsi que j'appris que c'était lui que nous avions pour voisin. — Je l'aperçus encore à l'église... — Il s'était agenouillé à quelques pas de nous et semblait prier avec recueillement. — Tant que dura l'office, il ne leva pas les yeux de dessus son livre.

» Je fus touchée de cette ferveur. — Il me sembla que le pâle visage de l'inconnu décelait quelque grande souffrance, et je me sentis attirée vers lui par une sorte de compassion maternelle.

» A la sortie de l'église il était encore sur notre passage et il nous présenta de l'eau bénite.

» Je regardai Marie tandis que ses doigts touchaient le bout de ceux du jeune homme. — Il me parut évident, tant ses traits restaient calmes et empreints de froideur, qu'elle ne le reconnaissait même pas. — Mais,

en même temps, je ne pouvais guère douter que cet inconnu ne désirât vivement entrer en rapport avec nous, et, à quel motif attribuer ce désir, si ce n'est à la beauté de Marie?

» A partir du moment où cette conviction fut entrée dans mon esprit, je cherchai à obtenir quelques renseignements qui ne pouvaient être que bien vagues...

» Notre voisin n'avait pas de domestique. — Une villageoise faisait son service, tenait le chalet en ordre et préparait les repas. — Je fis causer cette femme et j'appris tout ce qu'elle savait, — ce qui était bien peu de chose. — L'étranger était Français. — Il se nommait Raoul Latour. — Il semblait jouir de quelque fortune, car il ne marchandait jamais rien et payait largement les moindres services. — Des cartons remplis de dessins, — un chevalet et une boîte à couleurs, semblaient indiquer clairement qu'il était artiste. — Son caractère, toujours au dire de la paysanne, était très-doux et très-égal. — Enfin, cette bonne femme ne tarissait pas sur son éloge.

» — Ah! madame Muller, — ajouta-t-elle, — il me parle joliment souvent de vous, allez...

» — De moi?.. — m'écriai-je,

» — Oui, de vous et de mademoiselle Marie...

» — Et, que peut-il vous dire?.. il ne nous connaît pas...

» — Par exemple!.. — il vous connaît très-bien au contraire...— et, si j'osais vous dire ce que j'imagine...

» — Dites, dites ..

» — Eh bien! je parierais volontiers qu'il est amoureux comme un fou de mademoiselle Marie...

» — Et, qui vous fait supposer cela ?..

» — D'abord, rien que quand il prononce le nom de mademoiselle Marie, il a l'air si ému que les larmes lui en viennent presqu'aux yeux... — ensuite, quand vous sortez, il est toujours aux aguets pour voir de quel côté vous allez, afin de vous suivre de loin, et, enfin, pas plus loin qu'avant hier, quand vous avez pris le petit bateau de Siméon pour aller vous promener sur le lac, il ne vous a pas perdues de vue un seul instant avec une grande lunette qu'il a dans un étui, et, dans des moments, je le voyais sourire, ce qui prouve que dans ces moments-là mamzelle Marie souriait aussi... — Allez, allez, madame Muller, je m'y connais bien, il est amoureux, et, croyez-moi, ce sera un bon mari, j'en répondrais de tout mon cœur !..

XIII

La première lettre.

En écoutant le récit de la mourante, Maxime demeurait stupéfait et comme pétrifié par l'étonnement.

Raoul Latour et Réné de Savenay, — il n'en pouvait douter, — n'étaient qu'une seule et même personne!..

Réné lui apparaissait sous un jour tout nouveau.

Il le savait vicieux, — égoïste, — libertin. — Il savait qu'il n'avait ni cœur ni âme et que la corde sensuelle vibrait seule en lui. — Mais il ne le croyait capable ni d'une rouerie aussi raffinée, ni d'une hypocrisie aussi détestable!

— Ah! serpent!.. — murmurait-il en lui-même, — serpent que j'ai aimé, que j'ai réchauffé dans mon sein!.. — bourreau de mon enfant!.. — bourreau de mon dernier bonheur, comme je t'écraserai la tête!..

Madame Muller continua :

— Au bout d'un certain temps il ne m'était pas pos-

sible de douter de la violente passion que ressentait monsieur Latour pour ma fille. — J'avais observé, et tous les dires de la paysanne s'étaient trouvés confirmés par le témoignage de mes yeux. — Mais je ne pouvais ni m'irriter, ni m'offenser d'un amour aussi discret, aussi respectueux, que l'était celui du jeune artiste français.

» Cet amour, il semblait prendre à tâche de le cacher à tous les regards et de l'envelopper de voiles épais, impénétrables. — Ni une action, ni une démarche imprudente, ne venaient le trahir. — Il fallait les yeux d'une mère pour deviner un secret si bien caché.

» Marie elle-même, Marie ne se doutait de rien, et aucun nuage, aucune préoccupation, ne venaient jeter leur ombre sur la virginale sérénité de son jeune front.

» Deux mois s'écoulèrent ainsi. — La situation restait la même. — Monsieur Latour ne cherchait point à la faire marcher en avant. — C'est tout au plus s'il se trouvait plus souvent sur notre passage, et jamais, dans ces rencontres, il n'avait même cherché à nous adresser la parole.

» Il se bornait à nous saluer respectueusement.

» Enfin, un jour...

Ici, madame Muller s'interrompit.

— Maxime, — dit-elle, — retournez-vous...

Le comte obéit.

— Vous voyez, — poursuivit la mourante, — vous voyez ce bahut de chêne qui se trouve dans un angle de la chambre?

— Oui.

— Prenez sur mon chevet une clef...

Maxime fit ce que lui disait Marie.

— C'est celle du bahut, — reprit cette dernière, — mettez-la dans la serrure...

— L'y voilà.

— Ouvrez.

— C'est fait.

— Tirez à vous le premier tiroir, à droite.

— Ensuite?

— Qu'y a-t-il dans ce tiroir?..

— Un portefeuille de cuir noir.

— Apportez-moi ce portefeuille...

— Le voici.

Madame Muller le prit d'une main défaillante et l'ouvrit. — Elle en tira un papier plié en quatre. — Puis elle reprit, en tendant ce papier à Maxime :

— Un jour je reçus cette lettre... lisez-la...

Et elle se laissa retomber sur l'oreiller.

Monsieur de Bracy déploya le papier.

— Ah! — murmura-t-il après y avoir jeté un seul regard, — son écriture!.. — s'il m'avait été permis de conserver encore un doute, il faudrait bien, maintenant, me rendre à l'évidence!..

Puis il lut tout haut :

« Madame,

» Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous.

» C'est avec un trouble extrême et avec une appréhension légitime que j'ose vous supplier de m'accorder une faveur bien précieuse...

» Cette faveur, Madame, c'est une entrevue de quelques minutes avec vous.

» Je vous conjure de ne point me refuser cette grâce, de laquelle dépend, à coup sûr, le bonheur de la vie entière,

» Du plus respectueux de vos serviteurs,

» Raoul Latour. »

Maxime replia cette lettre.

Seulement, au lieu de la remettre dans le portefeuille, il la glissa dans sa poche.

Madame Muller ne sembla pas s'en apercevoir.

— Eh bien! — fit-elle, — vous avez lu?..

— Oui.

— Cette lettre m'avait été apportée par la paysanne dont je vous ai déjà parlé. — Je répondis verbalement que j'attendrais monsieur Latour à huit heures du soir, le même jour.

» — Ah! madame Muller, — s'écria la paysanne, — il va vous faire la demande en mariage pour sûr!.. — dépêchez-vous bien vite de lui donnez mamzelle Marie... — Mon Dieu, Seigneur, ça fera-t-il un assez beau jeune joli couple!.. — Si vous le faisiez trop attendre, voyez-vous, le pauvre cher monsieur, il serait capable d'en mourir!.. avec ça que, déjà, il change à vue d'œil!..

» — Vous êtes folle! — répondis-je.

» — Folle! . ah! pas si folle!.. — un peu de patience, madame Muller, et l'on verra bien si j'ai tort ou raison... folle!.. moi!.. Oh! que nenni!..

» Je voulais me trouver seule à la maison pour le moment de l'entrevue que je venais d'accorder à monsieur Latour. — Aussitôt après le dîner, je pris un

prétexte pour envoyer Marie faire sa promenade du soir seule avec une domestique, et j'attendis.

» Le jeune Français fut exact. — Comme huit heures sonnaient, il franchissait le seuil de la porte. — Il était entièrement vêtu de noir. — Ce sombre costume rendait plus frappante la pâleur de son visage, sur lequel se lisaient les symptômes d'une extrême émotion. — En s'inclinant devant moi, il murmura :

» — Comment vous remercier, Madame, de ce que vous avez bien voulu m'accueillir... moi qui, à aucun titre, ne pouvais espérer une si haute faveur?..

» La voix de monsieur Latour, quoique tremblante, me parut extrêmement douce. .

« Chose étrange!.. — Ce jeune homme avait la voix de Marguerite, comme il en avait le visage...

» Je l'amenai dans cette même chambre où nous sommes.

» — Monsieur, — lui dis-je, — vous avez désiré un entretien avec moi... — me voici, et, je vous l'affirme, toute prête à vous entendre avec bienveillance.

» — Madame, — répondit monsieur Latour, — votre air de bonté... cette bienveillance que vous daignez me promettre... m'encouragent à vous dire nettement et sans préambules toute la vérité... j'aime mademoiselle votre fille...

» Je m'attendais à ces paroles. — Mais je ne les attendais pas si brusquement. — La présence d'esprit me manqua d'abord.

» Monsieur Latour vint à mon aide.

» — Oh! — dit-il vivement, — je comprends bien que vous ne puissiez me répondre... — vous ne me connaissez pas, — vous ignorez si je suis digne du bonheur que j'ambitionne... — c'est pour cela que je viens à vous, Madame, franchement, loyalement... — c'est afin que vous appréciiez qui je suis, ce que je suis, et que connaissant le but unique de ma vie, vous soyez à même de me permettre ou de me défendre d'espérer...

» Maxime, sans doute je suis une mère abandonnée de Dieu, comme j'ai été une fille coupable... une fille maudite par son père!.. — Dieu, sans doute, m'a refusé cet instinct maternel qui déjoue tous les piéges et devine tous les dangers. — Je n'eus pas un soupçon! — Les paroles que je venais d'entendre allèrent droit à mon cœur. — Jamais, non jamais, Maxime, la franchise et la loyauté n'avaient parlé d'une façon plus simple et plus digne, avec un plus pur et plus calme regard. — Je tendis la main à monsieur Latour et je lui répondis :

» — Je serai confiante avec vous comme vous l'avez été avec moi... — vous avez aimé ma fille .. — Eh bien! s'il m'est prouvé que vous êtes digne d'elle et que vous ferez son bonheur, pourquoi ne seriez-vous pas mon fils?..

» Le jeune français mit un genou en terre, et c'est dans cette position qu'il porta à ses lèvres la main que je lui tendais. — Tout son visage rayonnait d'enthousiasme. — Puis il se releva, et il dit :

» — Étranger ici, Madame, sans un parent, sans un ami, je suis forcé de me présenter à vous moi-

même... — Je vais faire de mon mieux... — Vous ne connaissez de moi que mon nom, c'est-à-dire rien. — Ma famille était parfaitement honorable... quand j'en avais une. — Car, hélas ! . je n'en ai plus...

» — Quoi ! — m'écriai-je, — plus de famille !..

» — Non, Madame... — Je n'ai jamais connu mon père... et j'ai eu le malheur, il y a deux ans, de perdre ma pauvre mère... ma bonne et sainte mère... — Vous voyez que je porte encore son deuil dans mes vêtements... — Je le porterai toujours dans mon cœur...

. . . .

« Monsieur Latour avait prononcé ces derniers mots, d'une voix que l'émotion rendait à peine distincte.

» Il s'interrompit pendant un instant, comme pour se donner le temps de se remettre de cette émotion. — Puis il reprit :

» — Je n'ai pas de profession .. — J'aime les arts et je les cultive, mais ce n'est point afin d'en faire une ressource... — Ma fortune, trop considérable pour moi seul, est au moins suffisante pour deux. — Je possède trois cent mille francs, en rentes sur l'État, immédiatement réalisables...

XIV

La mère et la fille.

— Mes goûts sont simples, — poursuivit monsieur Latour. — Je n'aime ni les plaisirs coûteux, ni la vie bruyante de Paris...

» Vivre sur les bords de ce beau lac, parmi les merveilles de cette splendide nature, auprès d'une femme adorée, me semblerait le comble d'un bonheur si grand que c'est à peine si j'ose le rêver.

« Qui m'empêcherait, si ma recherche était agréée par vous, de réaliser ma fortune, et d'acheter, ici même ou dans les environs, quelque propriété ravissante ?

« Passer là toute une existence pleine des calmes et chastes joies de la famille... — La passer entre deux anges tels que vous et votre fille, car jamais la pensée ne me viendrait de vous séparer. — Oh! dites-moi, Madame, n'est-ce pas un rêve enchanteur?..

. . . .

» Le jeune homme se tut. — Il semblait attendre une réponse. — Que pouvais-je lui dire? — S'il avait résolu de pousser jusqu'à l'enthousiasme la sympathie vague qu'il m'inspirait dès le principe, certes il réussissait au delà de ses souhaits... — Sa simplicité, son désintéressement, cette tendresse ardente dont il ne parlait point mais qui se devinait au fond de ses discours, tout cela m'exhaltait, m'enivrait, me rendait folle. — Volontiers je me serais jetée aux genoux de cet étranger qui réalisait l'idéal que, dans mes moments d'ambition maternelle, j'osais rêver pour Marie.

» Raoul Latour ne réunissait-il pas, en effet, la beauté, la jeunesse, l'esprit, la fortune et l'amour?.. — Étais-je en droit d'espérer tout cela?..

» Sans doute il lut ce qui se passait dans mon âme... — Sans doute il interpréta favorablement mon silence, car il reprit, sans insister, pour avoir une réponse à ce qu'il m'avait dit d'abord:

» — Je n'ignore point, Madame, que, dans votre sagesse et dans votre prudence, vous ne pouvez ajouter une créance aveugle à des assertions qui, pour vous, ne reposent que sur la parole d'un inconnu.

« J'aurai l'honneur de vous désigner un grand nombre de personnes parfaitement honorables auprès desquelles vous pourriez vous renseigner pour tout ce qui touche à ma famille et à ma moralité. — Quant à ma fortune, cela est plus simple encore. — J'ai, ici même, les inscriptions de rentes au porteur qui la constituent toute entière. — Il suffirait de faire vérifier ces titres par votre notaire, par votre avoué, par

un banquier quelconque... — D'ailleurs, je vous le répète, je puis réaliser en huit jours. — Je ne sais si vous êtes riche, Madame, — je ne sais si mademoiselle votre fille recevra de vous une dot... — Oh! ne me répondez pas à ce sujet avant d'avoir entendu ce que je veux ajouter : — s'il m'arrivait cet insigne bonheur d'avoir le droit de vous nommer ma mère, je n'accepterais rien de vous, car, je vous le répète, je me trouve assez riche pour deux...

» De quelques paroles prononcées par vous au début de cet entretien, je crois pouvoir conclure que mademoiselle votre fille est libre, et qu'elle n'a pas encore disposé d'elle-même d'une façon que vous ayez ratifiée. .

» Rien au monde, Madame, ne blesse les intérêts de mon cœur autant que ces trois mots : — *Mariage de convenance.*

» A deux êtres qui doivent marcher l'un à côté de l'autre jusqu'au terme du voyage, dans le chemin de la vie, il faut de l'amour, beaucoup d'amour, parce que la route alors paraît courte et fleurie...

« Si donc ma recherche était agréée par vous, — je voudrais qu'elle le fût aussi par mademoiselle votre fille... c'est-à-dire, je voudrais qu'en même temps que sa main elle me donnât son cœur...

» Or, à l'heure qu'il est, elle ne m'a remarqué qu'à peine, et, à coup sûr, elle ne m'aime pas... — Peut-être ne m'aimera-t-elle jamais... — Si j'en avais la certitude, j'aurais l'héroïque courage de renoncer, le cœur brisé, à un bonheur qu'elle ne pourrait point partager absolument...

» C'est afin de m'éviter la plus atroce de toutes les déceptions que je vous supplierai, Madame, — dans le cas où les obstacles à la réalisation de mes vœux ne viendraient pas de vous, — de me permettre de devenir un hôte assidu de votre maison, afin de me montrer à mademoiselle votre fille tel que je suis, et de tâcher de m'en faire aimer... — Maintenant, Madame, vous savez tout... — Ma vie et mon avenir sont entre vos mains. — Décidez...

. . . .

. . . .

» Le jeune homme se tut.

» J'étais attendrie à ce point que je sentais mes yeux tout humides de larmes. — Je pris entre mes deux mains la tête blonde de Raoul Latour et j'appuyai mes lèvres sur son front pâle.

» — Eh bien! — mon enfant, — lui répondis-je, — à partir de cette heure, regardez ma maison comme la vôtre, et croyez qu'il ne dépendra pas de moi que je remplace bientôt pour vous la mère que vous avez perdue...

» — Oh! — s'écria-t-il en se jetant à mon cou et en me serrant dans ses bras avec une adorable expansion presque enfantine, — oh! c'est trop, c'est trop de bonheur!..

» Marie allait bientôt revenir.

» Je voulais la préparer à l'entrevue qui devait avoir lieu entre elle et celui que je considérais comme son fiancé.

« Je congédiai donc monsieur Latour, en lui disant de revenir quand il voudrait.

» — Oh ! merci, mon Dieu, — balbutiai-je après son départ, dans un élan de reconnaissance, — merci. mon Dieu !... le bonheur est entré ici ce soir.

» Je me trompais ! — C'était le malheur qui venait de franchir le seuil de ma demeure.

— Oui, — pensa Maxime, — le malheur !.. le malheur et la mort !..

Madame Muller reprit :

— Marie ne tarda guère à rentrer. — Après m'avoir embrassée, elle me dit :

» — Maman, comme la promenade m'a paru triste sans vous... — où je ne vous vois pas, je trouve le désert...— et vous, qu'avez-vous fait ?.. —Vous vous êtes ennuyée, n'est-ce pas ?

» — Mais non, — j'ai eu une distraction inaccoutumée.

» — Une distraction ?

» — Oui.

» — De quel genre ?

» — Une visite.

» Marie tressaillit. — Puis elle demanda :

» — Une visite... — et laquelle ?

» — Notre voisin.

» — Cet étranger ?... — ce jeune homme qui demeure dans l'autre chalet ?

» — Lui-même.

» — Maman, ne trouvez-vous pas cela singulier ?

» — Pourquoi donc ?

» — Parce qu'il me semble que ce jeune homme, ne vous connaissant pas, ne devait rien avoir à vous dire...

» — Quoi de plus naturel, entre voisins, qu'une visite de pure politesse?

» — Sans doute, mais cependant, avant cette année, beaucoup d'étrangers ont habité successivement le chalet... aucun n'est venu ..

» — Eh bien! celui-là n'agit pas comme les autres, voilà tout.

» — Est-ce qu'il reviendra?

» — Mais, sans doute... — du moins je le pense.

» — Quand?

» — Demain, peut-être.

» — Et, faudra-t-il faire des frais de toilette... m'habiller autrement qu'à l'ordinaire?

» — Pas le moins du monde... — tu es fort bien comme te voilà, chère enfant.

» — A la bonne heure... — alors qu'il vienne s'il le veut... ce jeune homme. — Du moment où les coquetteries sont inutiles, ça m'est égal.

» Je souris.

» — Ah! ça, Maman, — reprit Marie, — il a donc fait complètement votre conquête?

» — Complètement

» — Et, d'où lui vient ce rare bonheur?

» — D'abord, il est charmant

» — Oh! ce n'est pas une raison, cela; vous m'avez dit cent fois que la beauté, même chez une femme, était un bien frêle avantage...Ce n'est donc point parce que ce jeune homme est beau qu'il vous plaît.

» — Sans doute, mais la beauté ne gâte rien quand elle est l'indice d'une âme également belle.

» — Et vous croyez que votre nouvelle connaissance se trouve dans ce cas?

» — Oui, je le crois.

» — Comment avez-vous fait, bonne mère, pour le juger en si peu de temps?

» — C'est une de ces natures franches qui n'ont rien à cacher, — l'âme de ce jeune homme est comme une source d'eau vive... d'un seul regard on voit jusqu'au fond, à travers un cristal transparent.

» — Vous avez causé avec lui? — reprit Marie.

» — Sans doute.

» — A-t-il de l'esprit?

» — Oui, certes, il en a... et du cœur et de la raison.

» Marie se mit à rire.

» — Mais alors, — dit-elle ensuite, — ce n'est ni plus ni moins que le phœuix!.. Je crois que je deviens curieuse de voir de près cette merveille.

» — Mon enfant, — murmurai-je d'un ton de doux reproche, — je ne te reconnais plus... on dirait que tu as quelque chose contre monsieur Latour.

» — Oui, vraiment, j'ai quelque chose.

» — Quoi donc?

» — Vous parlez de lui avec un tel enthousiasme que j'en vais devenir jalouse.

» — O ma fille! — répondis-je en l'embrassant, — tu sais bien qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer comme je t'aime!

XV

Amour naissant.

— Le lendemain, monsieur Latour profita de la permission que je lui avais donnée.

» Il vint à la maison un instant avant l'heure où, chaque soir, j'avais coutume de sortir avec ma fille.

» Je compris à merveille qu'il désirait partager notre promenade. — Je le présentai à Marie. — Il ne lui dit que quelques mots bien simples, d'une voix si tremblante qu'il me sembla que cette voix devait, pour les oreilles de Marie, déceler le secret de la tendresse de Raoul.

» Elle baissa les yeux, — elle sembla troublée et ne répondit qu'à peine.

» — Monsieur Latour, — dis-je alors, — vous m'avez demandé, hier, de vous traiter en ami. — Je mettrai donc, avec vous, toute cérémonie de côté. — Nous avons l'habitude de faire, après notre dîner, une promenade dans la campagne ou sur les bords du lac. — Voulez-vous venir avec nous ?

» — Je n'aurais osé vous le demander, Madame,— répliqua le jeune homme, — mais je suis heureux... oh! bien heureux, que vous me le proposiez.

» Nous partîmes. — Ce soir-là, notre promenade fut plus longue que de coutume. — Chemin faisant, j'observais Marie. — Certes, lorsque, quelques jours auparavant, elle répondait à une question adressée par moi, qu'elle avait vu monsieur Latour, mais qu'elle ne l'avait pas regardé,—certes, jamais parole ne fut une plus exacte expression de la vérité. — A coup sûr, le jeune Français se révélait à ses yeux pour la première fois.

» Je voyais clairement ce qui se passait en elle. — Elle était éblouie et comme enivrée. — Son bras était passé sous le mien, et quand Raoul lui parlait, je sentais ce bras frissonner doucement. — L'amour naissait au cœur de la pauvre enfant.

» Et, — mère aveugle que j'étais! — je le voyais naître avec joie.

» A la porte de notre demeure, nous nous séparâmes de monsieur Latour et je lui dis :

» — Revenez demain.

» Nous rentrâmes. — Marie se laissa tomber sur un siége. — Elle était absorbée entièrement par une préoccupation singulière et inusitée. — Ses yeux jetaient vers le plafond des regards vagues et qui ne voyaient point. — L'une de ses mains se reposait sur ses genoux, — l'autre pendait, inerte, le long de son corps.

» — Mon enfant, — murmurai-je.

» Elle tressaillit et tourna ses yeux vers moi.

» Je m'approchai d'elle et je demandai :

» — Eh bien! comment trouves-tu mon protégé, maintenant?

» Elle devint pourpre aussitôt, comme une pivoine en fleurs, et elle répondit, ou plutôt elle balbutia :

» — Mais, Maman, puisqu'il vous plaît, il doit me plaire.

» — Sans doute, mais cependant tu dois avoir un avis qui ne soit point entièrement basé sur le mien.— Il ne s'agit en aucune façon de ma manière de voir... dis-moi ce que, toi, tu penses de monsieur Latour.

» — Je le trouve bien... très-bien.

» — Peut-être un peu timide, n'est-ce pas?

» — Oh! maman, ce qui me plaît le plus en lui c'est cette timidité.

» — Alors, aujourd'hui, tu comprends l'enthousiasme qu'il m'inspire et qui te choquait presque hier au soir.

» La rougeur de Marie se colora d'une nuance nouvelle.

» — Oui, — balbutia-t-elle, — je le comprends.

» — Et tu seras bien aise que nous le voyons souvent?

» — Oui.

» — Oui... tous les jours.

» — Jusqu'au moment où il quittera ce village pour retourner à Paris... dans deux ou trois mois.

» A peine avais-je prononcé ces mots, que Marie devint très-pâle. — Je m'aperçus qu'elle chancelait. — Elle s'efforça cependant de faire bonne contenance et de dominer son émotion; — mais elle ne put y par-

venir. — Son cœur trop gonflé déborda. — Elle fondit en larmes tout à coup et elle vint se jeter dans mes bras et cacher sa tête dans mon sein en s'écriant :

» — Oh ! maman !.. maman !.. maman !

» Cette crise ne m'inquiétait point. — Je savais à merveille que ces larmes, comme une pluie d'orage, allaient soulager les nerfs trop tendus de Marie. — Cependant je lui demandai :

» — Voyons, mon enfant, ma chère enfant, qu'y a-t-il et pourquoi pleurer ?

» — Je ne sais, — répondit Marie d'une voix entrecoupée de sanglots. — Je n'ai rien... je ne souffre pas... il me semble seulement que mon cœur est trop plein... et jamais... jamais... je n'ai rien éprouvé de semblable à cela.

» — Allons, — pensais-je, — elle l'aime ! — cet amour est évident comme le soleil. — Chère Marie, elle sera heureuse, elle ! — plus heureuse que sa mère !

— Hélas !

» Marie aimait le jeune Français. — Au bout de bien peu de jours, cette affection nouvelle avait envahi son âme tout entière, si bien que moi, moi, sa mère, je n'avais plus dans son cœur que la seconde place !

» En voyant les progrès rapides de cette passion qui grandissait comme un incendie et dévorait tout, n'aurais-je point dû faire ce que monsieur Latour lui-même m'avait proposé ? — N'aurais-je point dû ne négliger aucune information, aucune précaution, et me renseigner auprès des gens sonorables dont il m'avait promis la caution ? — Oui, certes, je l'aurais dû !

» Mais, que voulez-vous, Maxime, je n'avais pas un soupçon, je n'avais pas un doute ! — Je vous le répète, j'étais fascinée, et qui ne l'eût été de même à ma place ? — Je laissai donc les choses suivre leur cours naturel.

» Monsieur Latour devint l'hôte habituel, le commensal de notre demeure. — Il était de toutes nos promenades. — Sous sa conduite, nous nous hasardions en des excursions beaucoup plus longues que celles que nous avions osé entreprendre jusqu'alors. — Marie ne pouvait plus se passer de Raoul, et quand il n'était pas là, notre maison semblait être déserte. — On ne parlait dans le village et dans tous les alentours que du mariage de Marie avec le jeune étranger. — Je laissais dire et je ressentais une joie sans mélange en pensant que, par un hasard inouï, par une réunion de circonstances fortuites, Marie allait trouver toutes les chances du plus complet bonheur dans un mariage si éclatant, si magnifique, que je n'aurais jamais été en droit ni de l'attendre ni de l'espérer.

» Soudain, au milieu de cette joie, je ressentis un frisson douloureux. — Une pensée désespérante venait de me mordre en plein cœur.

» — Mon Dieu !... — m'étais-je dit, — monsieur Raoul ne connaît pas le mystère de la naissance de Marie. — Il ignore la flétrissure de sa mère ! — Il ignore que je n'ai pas de nom à donner à ma fille ! — Si cette tache lui semblait une infranchissable barrière ! — S'il allait reculer !..

. . . .

» Je me dis tout cela.

» Certes un évènement de cette nature était peu probable. — Le monde, dans ses préjugés absurdes et souvent infâme, peut bien faire porter à une pauvre enfant innocente la peine de la faute que sa mère a commise. — Mais un jeune homme, un jeune homme à l'âme généreuse, — un jeune homme maître de lui-même, — libre de ses actions, — un jeune homme amoureux, enfin, ne devait ni reculer ni hésiter !

» Le contraire était possible, cependant. — Et alors, quels incalculables malheurs ! — Par ma faute, j'aurais perdu le repos et l'avenir de ma fille. — Oui, par ma faute, car n'étais-je pas coupable, et coupable sans excuse !.. — Ne devais-je pas, avant toute chose, et dès le jour de ma première entrevue avec monsieur Latour, lui dire nettement la vérité ? — Qu'était-ce que ma honte, mise dans la balance à côté du bonheur de ma fille ?

» Ces réflexions étaient trop tardives. — Ce que je n'avais pas fait jadis, il fallait le faire maintenant.

» Le même soir, à l'heure où Raoul allait venir, j'éloignai Marie sous quelque prétexte, et je me trouvai seule pour recevoir le jeune homme. — Il parut étonné de cette solitude et de l'expression d'inquiétude et d'anxiété qui, sans doute, se peignait sur mon visage.

» — Qu'avez-vous donc ? — s'écria-t-il.

» — Mon enfant, — lui répondis-je, — il faut que vous entendiez ma confession.

» — Votre confession ! — répéta-t-il.

» — Oui, — je suis bien coupable et je vous dois l'aveu d'une faute.

» — A quoi bon? — murmura-t-il.

» — J'ai manqué de franchise avec vous — je vous ai trompé... vous, si loyal et si droit. — L'heure de l'explication est venue — Ecoutez-moi, Raoul...

» Et je lui racontai, sans cependant vous nommer, Maxime, toutes les particularités de la naissance de Marie.

» Je parlais, la tête inclinée et le front rouge de confusion

» Quand j'eus achevé, monsieur Latour saisit ma main et la porta à ses lèvres.

» — Eh! — s'écria-t-il, — que m'importe le passé! — Croyez-vous donc, Madame, que je vous estime moins parce que vous avez été malheureuse?.. — Une faute noblement réparée par toute une vie comme la vôtre, équivaut à une vertu. — Si j'ai eu le bonheur de plaire à Marie, je vous supplie à genoux de m'accorder sa main.

XVI

Trahison.

— Elle est à vous, — m'écriai-je, — à vous, à vous, mon fils!.. je vous la donne, et avec quel bonheur!..

» L'expression d'une joie poussée jusqu'à l'ivresse se manifesta sur les traits de M. Latour. — Il saisit mes deux mains qu'il couvrit de baisers, en m'appelant sa mère.

» — Et, — murmura-t-il au bout d'un instant avec une hésitation inquiète, — et... Marie... croyez-vous qu'elle m'aime?..

» — Elle vous aime à en devenir folle!.. elle vous aime à en mourir, si, vous, vous cessiez de l'aimer...

» — Oh! — répondit-il avec transport, — avant que ce jour arrive, mon cœur aura cessé de battre...

» Puis il me conjura de fixer l'époque, ou plutôt le jour du mariage.

» — Mais, — lui répondis-je, — le plutôt possible

sera le mieux... — Êtes-vous en mesure de faire faire immédiatement les publications légales?..

» — J'y serai dans une ou deux semaines au plus tard, — le temps d'écrire à Paris pour avoir les papiers indispensables...

» — Écrivez.

» — Oh! dès demain... — Les quelques jours qui vont s'écouler me sembleront longs comme l'éternité.

» — Maintenant, mon enfant, que nous voici d'accord et que tout est convenu, parlons un peu d'affaires sérieuses...

» — Que voulez-vous dire?..

» — Vous êtes riche...

» — Oui, et j'en suis bien heureux, puisque ma fortune pourra contribuer en quelque chose au bonheur de Marie...

» — Vous êtes riche, — répétai-je, — mais Marie n'est point tout à fait pauvre... — Je lui donne cent mille francs...

» — Chère madame Muller, — interrompit vivement M. Latour, — je vous ai déjà dit ma façon de penser sur ce point... — je ne veux de Marie qu'elle-même et je n'accepterai pas de dot...

» — Cependant...

» — Je vous le demande à genoux, n'insistez plus... — Vous n'obtiendriez rien de moi, et j'aurais le vif chagrin de vous affliger par un refus...

» — Oui, Raoul, vous m'affligez..

» — Ce sera, je vous l'affirme, la seule fois qu'il m'arrivera, dans toute ma vie, de commettre cette

faute, et l'avenir, heureusement, me permettra de la réparer.

» En ce moment Marie rentra. — Je savais que les émotions joyeuses ne font jamais de mal.

» — Mon enfant, — lui dis-je en la prenant par la main et en mettant cette main dans celle de monsieur Latour, — mon enfant, voilà ton fiancé...

» Une éclatante rougeur couvrit aussitôt les joues et le front de Marie et ses yeux étincelèrent — Puis elle devint pâle comme une morte. — Tout son sang affluait vers son cœur... vers son cœur où la joie débordait. — Ses jambes chancelèrent... Elle ploya comme un jeune lys, et elle serait tombée si monsieur Latour ne l'avait soutenue dans ses bras.

» — Ce n'est rien... — balbutia-t-elle, — ce n'est rien... Je ne souffre pas... et je suis heureuse... si heureuse qu'il me semble que je ne suis pas assez forte pour porter tant de bonheur...

» A partir de cette scène, le bandeau qui couvrait mes yeux s'épaissit de plus en plus et mon aveuglement alla grandissant. — J'oubliai les lois les plus simples de la prudence maternelle. — Je considérai en quelque sorte Raoul comme le mari de ma fille. — Ma confiance en lui était absolue et sans limites. — Non-seulement je tolérais, mais encore je favorisais les tête-à-tête entre lui et Marie. — Leur amour si profond et si chaste n'allait-il point être légitimé par la bénédiction d'un ministre de Dieu !

» Malheureuse !.. malheureuse mère que je suis !..

» Ma conscience, aujourd'hui, me crie que par ma faute j'ai perdu Marie.

» Maxime, c'est aussi de votre enfant qu'il s'agit; — au nom du ciel, répondez, devant vous suis-je coupable ?..

— Non, pauvre femme... — non, pauvre mère, — balbutia M. de Bracy. — Devant Dieu et devant moi, je vous le jure, vous êtes innocente...

— Oh ! merci, — s'écria la mourante, — merci, Maxime !.. cette parole me fait du bien...

Puis, après un silence, elle reprit :

— Quatorze jours s'écoulèrent.

« Le soir de ce quatorzième jour, monsieur Latour, au moment de nous quitter, annonça que, d'après son calcul, les papiers nécessaires aux publications de bans devaient arriver le lendemain.

» — Alors, — lui répondis-je, — avant la fin du mois vous n'aurez plus à franchir le soir le seuil de cette porte pour retourner dans votre chalet solitaire.

» Je vis le jeune Français sourire, — mais je ne compris point la signification de ce sourire.

» Je m'aperçus que Marie rougissait, — mais je n'attribuais pas cette rougeur à sa véritable cause.

» Monsieur Latour sortit, et la porte se referma sur lui.

» Cette nuit-là, je dormais d'un sommeil pénible et interrompu. — Des images sinistres, des rêves de mauvais augure venaient passer tour à tour devant mes yeux fermés. — Tout à coup je tressaillis dans mon lit. — Il me semblait que je venais d'entendre un léger bruit dans la pièce voisine, qui était la chambre de Marie. — On eût dit qu'on ouvrait une fenêtre

avec précaution. — J'ouvris les yeux, — je me soulevai sur mes deux coudes et je prêtai l'oreille.

» Je restai ainsi pendant quelques minutes, — immobile, — le cou tendu, — le regard fixe, — retenant mon haleine afin d'écouter mieux. — Je n'entendis plus rien. — Je pensai que je m'étais trompée, je me laissai retomber sur mon oreiller et je m'efforçai de me rendormir. — Je n'y parvins qu'à demi. — Mon douteux sommeil fut plus agité encore, plus peuplé de visions qu'il ne l'avait été dans la première partie de la nuit. — Un nouveau bruit vint me réveiller tout à fait. — Ce bruit était le même que j'avais entendu déjà. — Evidemment on fermait une fenêtre dans la chambre de Marie, et on s'efforçait de la fermer sans donner l'éveil.

» Peut être Marie, se trouvant un peu souffrante, avait-elle ouvert cette fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit. — C'était possible et vraisemblable. — Je sautai en bas de mon lit pour m'assurer que ma supposition était fondée.

» Mais, au moment d'ouvrir la porte de ma chambre, je me ravisai et je courus à cette fenêtre qui donne sur le jardin comme celle de Marie. J'entrevis une forme vague qui s'éloignait de la maison et qui disparut aussitôt derrière un massif de sapins. — Evidemment quelqu'un sortait de chez ma fille. — Ce quelqu'un était un homme. — Cet homme ne pouvait être que monsieur Latour.

» Pendant les quelques secondes qui suivirent cette découverte, mon âme resta flottante entre la colère et la douleur. — Je voulais entrer chez Marie, lui mon-

trer mes larmes, lui faire de justes reproches. — Mais la réflexion m'arrêta. — Certes, la pauvre enfant était coupable, mais je l'étais plus qu'elle. — Moi que l'amour ne fascinait pas, — moi, sa mère, j'aurais dû veiller sur elle et veiller pour elle. — Le mariage allait tout réparer.

» A quoi bon forcer une fille à rougir devant sa mère !

» Et puis, enfin, comment oser parler au nom de la vertu, moi qui ne pouvais remonter dans mon passé sans y trouver une tache semblable et que rien n'avait effacée. — Je pleurai jusqu'au matin. — Quand arriva le jour, j'ouvris doucement la porte de Marie.

» La pauvre enfant se réveilla en sursaut et promena autour d'elle un regard effaré. — Puis je la vis bondir hors de son lit et se précipiter sur un objet que je n'avais pas aperçu d'abord. — C'était une lettre qui gisait sur le plancher. Elle cacha cette lettre dans son sein.

» Demander une explication, c'était nécessiter un aveu ou un mensonge — Je ne voulais ni l'un ni l'autre.

» Je fis donc comme si je n'avais rien remarqué, et je me mis à parler à Marie de choses indifférentes avec une tranquillité affectée.

» La matinée s'écoula. — Vers midi, la paysanne qui servait de domestique à monsieur Latour arriva tout effarée à la maison.

» — Qu'est-ce que vous avez donc ? — lui demandai-je.

» — Mon Dieu ! Madame, — s'écria-t-elle, — puis-

que mon jeune maître épousera mamzelle Marie, vous devez savoir ce qu'il est devenu?

» — Je ne vous comprends pas, — répondis-je, le cœur serré par un pressentiment funeste.

» — Oui, — poursuivit-elle, — vous devez savoir s'il reviendra ou s'il ne reviendra pas... vous le savez certainement.

» — Revenir!.. qui!.. de qui parlez-vous?

» — De monsieur Raoul Latour.

» — Est-il donc parti?

» — Hélas! oui.

» — Quand?

» — Ce matin, — à cinq heures précises, dans une voiture de l'*Hôtel de France*, avec des chevaux de poste, ses paquets étaient faits d'avance, pour sûr... — hier, il m'avait payé mon mois et une quinzaine d'avance... mais il ne m'avait prévenue de rien.

» Il me sembla que je recevais un coup de tonnerre en plein cœur! — Je comprenais que Marie était perdue!

XVII

Une lettre perdue.

— Depuis la chambre voisine, la malheureuse enfant avait écouté toute la conversation que je viens de vous rapporter.

» Je l'entendis pousser un cri étouffé.

» Je congédiai la paysanne et je courus auprès de Marie. — Elle s'était agenouillée devant son lit, — elle cachait sa tête dans les draps et elle éclatait en sanglots silencieux que je ne devinais qu'aux mouvements précipités de ses épaules.

» Quelle consolation apporter aux premiers déchirements d'une telle douleur?.. — Quelles paroles employer pour donner un espoir qu'au fond du cœur je n'avais plus?.. — Je sortis de la chambre sans que Marie eût semblé s'apercevoir que j'y étais entrée.

» Deux heures après, je frappai doucement à la porte. — Rien ne répondit. — J'ouvris. — Maxime!.. la chambre était vide!.. — Marie était partie!.. partie

sans m'avoir dit adieu!.. partie pour ne plus revenir!..

» Elle n'avait rien emporté!..

» Elle n'avait d'autre argent que quelques louis, humble trésor lentement amassé et provenant des petits présents que je lui faisais de temps en temps, à sa fête, par exemple, et au jour de l'an... — Dans un coin, sur le plancher, se trouvait une lettre froissée convulsivement et mouillée de larmes. — L'enveloppe portait cette suscription :

» *Monsieur le baron Réné de Savenay,*

« *A*** (près Lausanne).*

» (*Suisse.*) POSTE RESTANTE.

» Cette lettre était celle que, devant moi, le matin de ce même jour, Marie avait ramassée précipitamment et cachée dans son sein. — La voici...

Et la mourante, fouillant de nouveau dans le portefeuille qui était resté sur son lit, y prit une lettre qu'elle tendit à Maxime et que ce dernier lut tout bas.

Nous la reproduisons :

» *Paris, le* ***

» Ma foi, mon cher Réné, quand je vous voyais lancer Blondine, faire de Camélia un astre éblouissant, devenir le très-heureux amant de la très-belle comtesse Berthe, etc..., etc... et trois pages d'*et cætera*, je ne me doutais guère que vous iriez vous ensevelir *champestrement* et tout vivant dans je ne sais

quel paysannerie suisse, et filer le parfait amour avec une jeune bergère des Alpes.

» Est-ce réellement cette ridicule histoire de duel au bâton qui vous empêche de revenir à Paris?

» Allons donc !..

» C'est oublié!.. archi-oublié!.. on n'y pense pas plus aujourd'hui qu'à la république ou qu'aux lorettes d'il y a dix ans.

» Vous pouvez donc sans nul inconvénient revenir de votre exil volontaire.

» D'ailleurs, si quelque malavisé s'avisait, en vous regardant, de sourire d'une façon qui ne vous semblât point correcte, vous lui donneriez un fort joli coup d'épée tout au travers du corps et personne ne sourirait plus.

» Revenez donc... — à moins, cependant, que le cœur ne soit pris là-bas tout à fait, ce que je ne suppose guère à en juger du moins par le ton avec lequel vous me parlez de cette champêtre intrigue.

» Si le portrait que vous me tracez de la jeune héroïne de ce roman n'est point un peu retouché par les pinceaux de votre imagination, l'intéressante enfant doit être bien jolie et ce serait une bonne action que de l'amener à Paris pour la lancer dans la circulation. — Vos amis vous en sauraient un gré infini.

» Moi, tout le premier, je m'inscrirais pour vous succéder dans ses bonnes grâces.

» Il y a là une mère qui doit être réjouissante!..

» J'ai ri aux larmes de la scène que vous me racontez, et dans laquelle cette vénérable personne

vous avoue que sa fille est le résultat d'une erreur de jeunesse.

» Vous deviez être superbe en répondant avec enthousiasme et attendrissement :

» — J'épouse tout de même!..

» Eh pardieu!.. de cette façon-là nous épouserions la fille du diable, — si la fille du diable était jolie et ne sentait pas trop le roussi! .

» Cela m'amuserait outre mesure de vous voir débuter triomphalement, comme vous le faites, dans le rôle des jeunes premiers amoureux du Gymnase.

» Eussiez-vous donc été un grand comédien, par hasard, si la nature ne vous avait créé fils de famille, et si le hasard ne vous eût affligé de soixante mille livres de rentes?

» Pour ma part, j'ai toujours cru que, nous autres gentilshommes, nous étions capables, sans avoir rien appris, de faire toutes choses mieux que tous les gens dont c'est le métier.

» Bref, j'irais bien vous voir à l'œuvre, mais je ne puis m'absenter en ce moment.

» Je fais courir dimanche prochain à Lamarche deux de mes chevaux, *Fortunio*, fils de *Black-Nick* et de *Desdemone*, et *Rédemption*, fille de *Tippo-Saïb* et de *Cligne-Musette*.

» Je compte énormément sur *Fortunio* et je tiendrai des paris considérables.

» Ne m'avez-vous point parlé, pour cet automne, de chasser à courre à votre terre de Savenay?

» Dites-moi si je l'ai rêvé, parce que, dans le cas où la partie tiendrait toujours, je n'accepterais pas

d'autres engagements et vous pourriez compter sur moi.

» Au moment où vous m'écriviez votre dernière lettre, c'est-à-dire il y a huit jours, vous touchiez à une solution, — votre pastourelle allait laissé sa fenêtre ouverte.

» L'heure du berger doit être sonnée depuis la nuit suivante, j'imagine.

» Racontez-moi, s'il vous plaît, votre triomphe.

» Des détails surtout, mon cher Réné, des détails !

» Ne vous donnez pas la peine de gazer, — je ne vous en saurais aucun gré.

» Vous n'ignorez point que je ne fais en aucune façon profession de pruderie et que je lis assez volontiers de temps à autre un chapitre de *Mademoiselle de Maupin* ou des *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt.*

» Donc, encore une fois, beaucoup de détails et point de gaze.

» Ne manquez pas de me dire comment vous comptez vous y prendre pour couper court à ce vaudeville sentimental, quand vous en aurez assez.

» A votre place, moi, je ne dénouerais pas le nœud gordien, — je le trancherais.

» En d'autres termes, un beau matin, après une nuit bien employée, je m'envolerais sans dire gare, et j'aurais déjà fait vingt-cinq lieues avant qu'on se doute que je suis parti.

» Sur ce, mon cher Réné, au revoir, — à bientôt, j'espère.

» Votre bien dévoué,

« Vicomte LOUIS DE RIANCY. »

» *P. S.*

» Je rouvre ma lettre.

» Comme je passais, il y a deux heures, dans la rue Lafitte, je sens un bras se passer sous le mien.

» Je me retourne et je vois, qui?

» Blondine!

» — Bah! — m'écriai-je, — je vous croyais en Italie, ma belle petite.

» — J'en arrive, — c'est-à-dire depuis un mois.

» — Et d'où venez-vous comme ça?

» — Du numéro 17 de la rue Saint-Lazare.

» — De chez Réné?

» — Juste.

» — Il n'est pas à Paris.

» — C'est ce que m'a dit son *Pipelet* (sic), et ça me contrarie beaucoup.

» — Qu'est-ce que vous lui vouliez donc? — N'êtes-vous pas brouillés?

» — Séparés, oui, — brouillés, non. — D'ailleurs, dans l'affaire en question, il ne me refuserait certainement pas sa protection...

» — Sa protection!..

» — Oui.

» — Et pourquoi faire?.. — Est-ce que vous sollicitez le prix de vertu, et serait-il chargé de faire un rapport sur cet objet?..

» — C'est tout bonnement pour qu'il m'évite d'être condamné en police correctionnelle...

» — Condamnée!.. vous!..

» — Hélas!

» — Et sous quel prétexte?..

» — Voies de fait en un lieu public.

» — Auriez-vous, comme Lola Montès, rossé un garde municipal?..

» — Eh! non. — J'ai simplement donné des coups de cravache à Camélia aux Champs-Élysées, il y a plus d'un an...

» — Aie! aie!.. je me souviens, l'affaire a fait du bruit dans le temps.

» — Un bruit horrible. — Je suis partie tout de suite après. — En revenant, j'ai trouvé chez moi un papier qui m'apprenait que la drôlesse m'avait fait condamner à de la prison, une amende et cent horreurs par défaut. — J'en ai appelé. — On me jugera dans quinze jours, et comme j'ai su que Réné avait eu beaucoup à se plaindre de cette coquine de Camélia, j'ai pensé qu'il tâcherait de m'être utile. — Voici une lettre que j'avais préparée pour lui expliquer tout cela si je ne le trouvais pas chez lui. — Mais, puisqu'il est à deux cents lieues d'ici, à quoi bon l'envoyer, cette lettre?

» — Voulez-vous me la donner?

» — Qu'en ferez-vous?

» — Je lui écris aujourd'hui — Il la recevra dans la mienne.

» — Il ne comprendra pas ce que cela veut dire; je lui parle comme si j'allais le voir ce soir. — Je lui

dis que je l'attendrai chez moi, de minuit à dix heures du matin.

» — Je lui raconterai en *post-scriptum* notre conversation, et il regrettera, j'en suis sûr, la bonne fortune que son absence lui fait perdre.

» — Alors, voici ma lettre, faites-en des choux et des raves (*sic*).

» Voilà, mon cher Réné, pourquoi vous trouvez sous cette enveloppe une épître de mademoiselle Blondine, adressée, 17, rue Saint-Lazare.

» Cette petite m'a paru plus jolie encore qu'avant son départ pour l'Italie.

» Elle a dans l'œil et dans la tournure un je ne sais quoi de provoquant qui vous monte à la tête et vous grise comme du vin de Champagne.

» Bref, j'ai grande envie d'aller prendre ce soir, chez elle, la place qu'elle vous réservait.

» A vous,

» L. de R. »

XVIII

> Ah ! sans regrets, mon âme, partez vite !...
>
> (*Béranger*).

— Vous avez lu ? — demanda la mourante, s'apercevant que les yeux de M. de Bracy s'étaient détachés de la lettre pour s'élever vers le ciel.

— Oui, — répondit Maxime, — j'ai lu.

— Alors, vous savez tout. — Vous avez tout compris, et je n'ai plus rien à ajouter.

Maxime fit de la tête un signe affirmatif.

Hélas ! il avait compris, avant même de savoir les tristes détails de la vérité.

— Maintenant, — reprit Madame Muller, — maintenant c'est à vous de me parler de Marie... de notre enfant.

— Et je vais le faire, — dit Maxime. — Mais, d'abord, comment vous trouvez-vous, pauvre amie ?

— Faible, bien faible, — mais cette faiblesse ne m'inquiète pas. —Voici déjà longtemps que je parle...

j'ai rouvert toutes les blessures qui saignent dans mon cœur, et je me sens épuisée de fatigue.

— Alors, avant de m'entendre, reposez-vous un instant, — tâchez de dormir une heure.

— Non!.. non!.. une seule chose peut me soulager .. me calmer... me guérir... c'est de vous entendre me parler de Marie. — Songez donc, Maxime, que je ne sais rien encore de la façon dont vous l'avez rencontrée, reconnue... ni de ce qui s'est passé entre elle et vous. — Songez à cela et comprenez mon impatience. — D'ailleurs, la perte de mon enfant m'avait couchée sur ce lit d'agonie... l'assurance que je vais bientôt la revoir me ressuscitera, n'en doutez pas. — Seulement ma gorge est haletante et ma poitrine est en feu. — Maxime, donnez-moi à boire.

M. de Bracy se pencha vers le chevet de Marie Muller, et versa sur ses lèvres les dernières gouttes de la potion.

Mais, soit que la dose fût trop faible, soit que les derniers ressorts de la vie fussent usés et détendus, la liqueur bienfaisante ne produisit point cette fois son effet accoutumé.

Au lieu de se sentir ranimée par une surexcitation fébrile, la mourante retomba en arrière. — Une mortelle pâleur envahit son visage.—Tous ses traits semblèrent se décomposer subitement. — Ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites démesurément agrandis. — Le regard devint vague et inexpressif. — Les lèvres s'entr'ouvrirent tremblantes, pour ne plus se rapprocher. — Les gouttelettes de la sueur de l'agonie

perlèrent sur le front de Marie et à la racine de ses cheveux.

Maxime sentit que l'heure suprême était arrivée. — Il devina que lorsque quelques minutes se seraient écoulées, il n'aurait plus en face de lui qu'un cadavre.

Alors il s'agenouilla de nouveau auprès du lit et il se mit à prier avec cette ferveur ardente qui se retrouve presque toujours au fond des âmes les plus sceptiques, quand quelque grande douleur vient les assaillir, et surtout en présence de l'agonie d'un être aimé. — Soudain, il entendit un profond soupir.

— Allons !.. — pensa-t-il — tout est fini... — la pauvre mère a cessé de souffrir.

Et il se leva pour fermer les yeux de Marie.

Mais Marie vivait encore.

Une dernière et faible lueur s'était rallumée dans son regard. — Ses lèvres ébauchaient une sorte de sourire inachevé.

— Maxime... — balbutia-t-elle — Maxime... je crois que.. vous m'avez trompée... — sans doute pour... ne pas me tuer... à force... de joie... — Je crois... que je suis... plus près de la revoir... que vous ne me l'avez dit. .

Les larmes suffoquaient Maxime qui ne répondit pas.

La mourante souleva ses mains et les promena sur la couverture de son lit, comme si elle cherchait quelque chose.

— Marie... chère fille... — reprit-elle, mais si bas que c'est à peine si ses paroles arrivèrent à l'oreille de Maxime — approche un peu plus... je veux poser mes mains sur tes beaux cheveux noirs... — oh !.. qu'il

est bon... le bon Dieu... qui rend... une fille à sa mère... Je savais bien... moi... que je la reverrais avant la nuit... tu es là... là... près de moi... et cependant la nuit est venue bien vite aujourd'hui... — Maxime... je vous en prie... donnez-nous des lumières... je veux... avant de m'endormir... voir le doux visage de ma fille... notre fille... Maxime... et... il... fait... si sombre... que je... ne la vois pas...

Après un silence très-court, la mourante reprit :

— Marie... tu m'appelles .. je viens... me voici...

Ces mots furent les derniers.

Dans un suprême effort de l'amour maternel, la tête de l'agonisante s'était soulevée et ses bras s'étaient étendus. — Sa tête retomba.

Ses bras s'affaissèrent.

Elle était morte.

. . . .

Maxime appuya respectueusement ses lèvres sur le front pâle et déjà presque glacé de celle dont il avait causé tous les malheurs. — Il ferma les paupières de ses yeux sans regards. — Il ramena les draps du lit sur le visage décomposé. — Il prit un petit crucifix suspendu à la muraille et il le plaça sur la poitrine de la morte. — Puis il se remit à prier.

§

M. de Bracy ne quitta la chambre mortuaire que pour céder la place aux ensevelisseuses d'abord, puis au prêtre qui, quelques heures auparavant, avait reçu la confession de Marie

Brisé de fatigue et d'émotion, il dut aller chercher à son hôtel un peu de repos.

Le lendemain matin, il accompagnait à la chapelle et au cimetière le cercueil qui renfermait la dépouille mortelle de l'un des deux amours de sa jeunesse.

Le soir de ce même jour, il faisait recouvrir la terre fraîchement remuée de la tombe d'une pierre modeste, sur laquelle, au-dessous d'une croix, étaient gravés ces mots :

CI GIT
MARIE MULLER.

ELLE SOUFFRIT BEAUCOUP EN CE MONDE
ELLE SERA HEUREUSE DANS
L'AUTRE.

Priez pour elle.

Après s'être assuré par ses propres yeux que ses ordres à cet égard avaient été scrupuleusement exécutés, Maxime envoya chercher des chevaux de poste, monta en voiture et partit.

Il emportait avec lui deux lettres.

L'une, écrite par Réné à madame Muller, sous le nom de Raoul Latour.

L'autre, adressée au baron de Savenay (*poste restante*) à *** (*près Lausanne*), *Suisse.*

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Mais, hélas ! — et c'est une vérité vulgaire — les hommes ont deux poids et deux mesures quand il s'agit de peser dans la même balance leurs actions et celles des autres !

Maxime, en jugeant Réné, le plaçait plus bas que ces assassins qui peuplent les bagnes — et cependant son crime, à lui, avait été jadis aussi grand, aussi digne de flétrissure et d'horreur.

Le hasard seul avait permis que les conséquences n'en fussent point immédiatement les mêmes.

Nous avons entendu Marie Muller raconter elle-même qu'elle s'était, à moitié folle, précipitée dans le torrent pour y chercher cette mort que sa fille, vingt ans plus tard, devait trouver dans les eaux de la Seine.

D'ailleurs, si Maxime n'avait point été le premier coupable, Réné ne serait point devenu criminel — au moins de cette façon.

Mais, on ne doit que trop le comprendre, monsieur de Bracy n'était plus un homme de sang-froid, discutant avec calme et jugeant sans passion — c'était un père qui vient de retrouver sa fille, tuée par la lâcheté d'un misérable, et qui veut la venger.

Maxime cherchait donc son ennemi. — Mais où le trouver ? — Peut-être Réné était-il retourné à Paris, ainsi que l'y engageait avec tant d'instances la lettre de son correspondant Louis de Riancy. — Peut-être, au contraire, était-il à son château de Savenay.

Dans ce doute, et pour ne pas faire fausse route dans ses recherches, Maxime s'en alla droit à Bracy.

De là il écrivit à monsieur de Chazelles, pour le prier

de passer à Paris, rue Saint-Lazare, et de s'informer si Réné n'était point revenu.

La réponse arriva courrier par courrier.

Réné n'avait point paru, et la nouvelle consigne donnée au concierge était de faire adresser au château de Savenay tout ce qui pourrait arriver pour le jeune homme. — Donc Réné était dans ses terres.

Maxime ne perdit pas une minute. — Il fit demander des chevaux. — Il jeta dans sa voiture une boîte à pistolets et des épées, et il partit.

Le château de Savenay, nous l'avons dit au commencement de cette longue histoire, était située dans les environs de la petite ville de Dôle. — De Bracy à Savenay il n'y avait qu'une vingtaine de lieues.

Maxime, qui jetait à chaque relais cent sous de guides au postillon, marchait comme marchent les gens qui payent largement.

Sa chaise de poste bondissait, emportée ainsi que par un ouragan au milieu de la poussière des chemins.

A neuf heures du soir, l'attelage, haletant et blanc d'écume, atteignit le sommet d'une côte assez rapide d'où l'on dominait le village, but du voyage de Maxime.

Encore un demi-quart de lieue et on arrivait.

Le postillon mit pied à terre et se présenta à la portière.

— Qu'y a-t-il ? — demanda Maxime.

— C'est sans doute au château que va Monsieur ? — fit le postillon.

— Non, — répondit monsieur de Bracy.

— Où donc va Monsieur, alors ?

— N'y a-t-il pas des auberges dans le village ?

— Oui, mais c'est des auberges à rouliers, qui ne sont pas faites pour loger des gens comme Monsieur...

— Peu importe — Conduisez-moi dans l'une de ces auberges — faites seulement en sorte d'en choisir une qui ait une cour dans laquelle ma voiture puisse entrer...

Le postillon fit un signe affirmatif et se remit en selle. — Au bout de cinq minutes, la chaise de poste, avec un grand bruit de grelots et de claquements de fouet, faisait son entrée dans la cour de l'auberge du *Lion d'Or*, dont l'enseigne formulait ainsi ses promesses :

JEAN NICOD,

AUBERGISTE,

Donne à boire et à manger,

Loge à pied et à cheval.

L'hôte et l'hôtesse, deux garçons d'écurie et une grosse servante, accoururent tout effarés sur le seuil, stupéfaits d'avoir à loger un voyageur dont l'importance devait être grande, à en juger par le bruit qu'il faisait en arrivant.

Maxime descendit de voiture.

La première question qu'il adressa à l'aubergiste, qui se présentait son bonnet de coton blanc et bleu à la main, fut celle-ci :

— Monsieur le baron de Savenay est bien à son château, n'est-ce pas ?..

— Bon ! — pensa l'aubergiste — voilà mon voya-

geur qui va m'échapper et dire qu'on le mène au château...

Cependant il répondit, ainsi que la vérité lui en faisait une impérieuse loi :

— Oui... oui, Monsieur... Oh! nous avons monsieur le baron...

— Bien! — Alors, faites-moi le plaisir de me donner une chambre...

L'aubergiste sourit.

— Jeanne-Antoine, — cria-t-il à la grosse servante, — vite, vite, des draps blancs à la chambre rouge... — La soirée est fraîche — tu allumeras une bourrée dans la cheminée.

La grosse servante disparut, en faisant sauter son cotillon.

L'aubergiste reprit :

— Si vous voulez entrer un instant à la cuisine, Monsieur, la chambre sera prête tout de suite..

Maxime entra.

La cuisine était une grande pièce qui servait en même temps de salle à manger aux rouliers, hôtes habituels de l'endroit. — Des ustensiles de ménage pendaient tout à l'entour. — D'énormes morceaux de lard fumé étaient suspendus au plafond.

— Je vais faire tuer un petit poulet tendre pour votre souper, Monsieur, avec une bonne omelette et des saucisses grillées, — ce sera-t-il assez? — dit l'hôte.

— Ne vous donnez point cette peine — répondit Maxime — je ne souperai pas...

L'hôte fit une grimace de stupéfaction et surtout de désappointement.

Un voyageur qui arrivait en chaise de poste et qui ne soupait point, faisait une dépense moins importante qu'un roulier de bon appétit ! — chose inouïe !..

Toutes les idées de l'hôte étaient bouleversées.

Maxime, malgré sa préoccupation, comprit ce qui se passait dans l'esprit de ce brave homme.

Aussi se hâta-t-il d'ajouter :

— Je ne souperai pas, c'est vrai... — mais je payerai comme si je soupais.

Le sourire reparut aussitôt sur les grosses lèvres de l'aubergiste.

Eh ! mon Dieu, il ne tenait pas le moins du monde à tuer son poulet, à sauter son omelette, à faire griller ses saucisses.

Qu'on lui payât tout cela sans l'avoir consommé, — il n'en demandait pas davantage.

En ce moment la grosse fille rentra. — Elle venait annoncer que la chambre était prête.

L'hôte prit une chandelle, enfoncée dans un chandelier de fer, et marcha devant Maxime pour lui montrer le chemin. — Tous deux montèrent un escalier de bois dont les marches disjointes craquaient et tremblaient à chaque pas de ceux qui les foulaient. — En haut de cet escalier se trouvait un corridor sur lequel s'ouvraient trois ou quatre portes.

L'aubergiste poussa une de ces portes et introduisit Maxime dans la chambre *rouge*.

Figurez-vous une pièce énorme, meublée d'une table, d'une chaise et d'un lit de bois blanc à rideaux de calicot rouge (de là le nom de la chambre). — A la fenêtre, pas de rideaux. — Dans un coin, un tas d'oi-

gnons.—Dans un autre, un amoncellement de pommes de terre.

Un fagot d'épines brûlait en pétillant dans la cheminée et inondait de sa clarté vive les murailles nues, jadis blanchies à la chaux, mais maintenant maculées par le contact incessant des hôtes habituels de cette chambre.

L'hôte posa le chandelier sur la cheminée.

— J'ai de l'excellente eau-de-vie, — dit-il ensuite, — si vous vouliez en avaler deux ou trois petits verres avant de vous coucher, Monsieur, il n'y a rien de bon comme cela pour la santé, surtout quand on n'a pas soupé... ça tient l'estomac chaud et ça sert de bonnet de nuit...

— Merci, — fit Maxime, — mais je ne bois jamais le soir...

— Alors, si vous n'avez besoin de rien, Monsieur, je vais vous souhaiter le bonsoir et m'en aller...

L'hôte, en parlant ainsi, fit un mouvement vers la porte.

Maxime l'arrêta du geste.

— Combien y a-t-il de temps que monsieur de Savenay est à son château? — lui demanda-t-il.

— Mais quelque chose approchant six semaines ou deux mois... un peu plus ou un peu moins, je ne saurais pas vous dire tout à fait au juste...

— Est-il seul?..

— Ah! bien oui!.. s'écria l'aubergiste, accompagnant cette exclamation d'un geste bizarre et dont nous serions fort embarrassé de faire comprendre toute la signification.

— Qui donc a-t-il avec lui ?.. — reprit Maxime.

— D'abord un Monsieur, — un jeune homme un peu plus âgé que lui, qui a déjà tué deux chevaux depuis qu'il est ici, à force de les faire trop galoper. .

— Et, ensuite?..

— Ah! ensuite, il y a aussi deux petites dames de Paris, deux particulières qui ne m'ont, ma foi, pas l'air trop catholiques, pour dire la vérité!.. — Elles courent à cheval en compagnie de monsieur le baron et de son ami, toute la journée, — elles vont à la chasse et elles sont habillées sur leurs chevaux comme des comédiennes que j'ai vu à Dôle dans un cirque, avec du velours, et des galons d'or, et des plumes sur leurs chapeaux. . — Ecoutez, Monsieur, je n'aime pas à me mêler de ce qui ne me regarde pas, et je ne dis jamais mon mot à propos des autres, à moins qu'on ne me le demande... eh bien! voyez-vous, on ne m'ôtera pas de l'esprit que ces particulières-là, c'est pas grand'chose... — D'abord, le *groume* de monsieur le baron a dit à Joseph, l'un de nos garçons d'écurie, qu'il y en avait une qui s'appelait *Blondine*... vous conviendrez, Monsieur, que ça n'est pas un nom de chrétienne... — et puis, à ce qu'il paraît, ils restent à table, le soir, jusqu'à des minuit, une heure, et ils boivent jusqu'à des dix bouteilles de vin de champagne à eux quatre... du vin à sept francs la bouteille, Monsieur...

Une fois lancé, l'aubergiste ne s'arrêtait plus.

Pour couper court à ce flot d'interminables paroles, Maxime dut l'interrompre.

— Faites-moi le plaisir, — lui dit-il, — de me donner du papier et une plume...

— A l'instant, Monsieur... — répondit le digne homme.

Et il sortit.

Son absence fut longue.

Au bout d'un quart d'heure, il reparut, apportant les objets demandés, ou à peu près.

Ces objets consistaient en un carré de papier, — en une écritoire de liége et une plume.

Le papier avait été enlevé au cahier avec lequel l'aîné des enfants de l'aubergiste allait à l'école.

L'écritoire contenait une substance sans nom, — une sorte de boue noirâtre et humide sur laquelle s'étendait une blanche moisissure.

Quant à la plume, il ne lui restait qu'une des moitiés de son bec, et la tige avait été tordue en forme de soleil d'artifice par quelque caprice enfantin.

Maxime demanda un canif.

Il fut impossible d'en trouver un dans la maison.

Maxime essaya de tracer des mots avec la plume telle quelle, trempée dans la boue dont nous avons parlé.

Mais c'était une entreprise impossible.

Le comte dut y renoncer.

II

Deux billets.

Maxime, en désespoir de cause, tira de sa poche son portefeuille, prit le crayon qui servait à le fermer, et sur une page détachée il écrivit les lignes suivantes :

« *Le comte Maxime de Bracy prie monsieur le baron Réné de Savenay de lui accorder une entrevue immédiate.*

« *Il s'agit de choses excessivement graves et qui ne peuvent point se remettre.*

« *Le comte de Bracy attend la réponse du baron de Savenay à l'auberge du Lion d'Or où il est descendu.*

« *Ce vendredi, — 10 heures et demie du soir.* »

Maxime plia ce billet, — traça l'adresse et demanda un pain à cacheter.

L'aubergiste répondit que peut-être existait-il des pains à cacheter chez l'épicier du village (il ne prenait

pas cependant sur lui de l'affirmer), mais que ledit épicier, selon son invariable habitude, avait dû se mettre au lit à neuf heures et que, attendu qu'il en était dix et demie, il ne consentirait, sous aucun prétexte, à se lever et à ouvrir sa porte.

En conséquence Maxime, refusant de suivre le conseil de son hôte et de cacheter avec de la mie de pain, dut laisser sa lettre tout ouverte.

— Monsieur, — demanda-t-il à Jean Nicod, — pouvez-vous me procurer quelqu'un qui se charge de porter ce billet?

— Est-ce bien loin? — fit l'aubergiste.

— C'est au château.

— Alors, Monsieur, je le porterai moi-même.

— Fort bien, vous ne le remettrez qu'à monsieur de Savenay, — en mains propres.

— Oh! soyez tranquille,—la commission sera bien faite.

— Je n'en doute pas.

— Y a-t-il une réponse?..

— Oui.

Jean Nicod sortit de la chambre, emportant le billet.

Maxime, en attendant son retour, se jeta sur son lit, non pas pour y dormir, mais parce que, nous le répétons, à l'exception d'une mauvaise chaise, il n'y avait pas dans la chambre d'autre meuble sur lequel on pût se reposer.

§

Ainsi que l'avait dit à Maxime l'aubergiste du *Lion*

d'Or, M. de Savenay depuis son retour dans ses terres, s'était arrangé de façon à ne pas avoir à craindre l'ennui de la solitude.

D'abord il avait fait venir Blondine en lui promettant qu'il trouverait moyen de la décharger de toute condamnation correctionnelle prononcée contre elle au sujet de son coup de cravache.

Ensuite il avait écrit au jeune vicomte Louis de Riancy, jeune viveur que nous connaissons déjà par sa correspondance, et il l'avait engagé à venir chasser avec lui et à amener sa maîtresse.

Ce à quoi le vicomte Louis n'avait point manqué.

Or, cette maîtresse se trouvait être précisément cette même Sydonie que nous avons vue, dans le *Club des Hirondelles*, jurer avec Esther et Camélia une alliance offensive et défensive dont les résultats n'avaient profité qu'à la seule Camélia.

En compagnie de ces deux jolies filles, MM. de Savenay et de Riancy menaient joyeuse vie.

C'était chaque matin des chasses à courre dans les forêts de Réné, — chaque après-midi des promenades à cheval, pendant lesquelles les allures cavalières et les costumes un peu excentriques des pécheresses scandalisaient fort les paisibles habitants du pays.

Chaque soir, enfin, c'étaient des soupers qui se prolongeaient jusque bien avant dans la nuit et qui, — nous sommes fort disposés à le croire, — tournaient volontiers à l'orgie légèrement échevelée.

§

Au moment où Jean Nicod arriva au château, Réné

était à table avec ses convives, dans la vieille salle à manger boisée en chêne, et très-étonné de voir tant de lumières, tant de fleurs, et d'entendre tant de cris joyeux et de si bruyants éclats de rire.

Blondine chantait le second couplet de je ne sais quelle chanson un peu plus que leste, quand un domestique entra et vint parler tout bas à Réné.

— Qu'est-ce que c'est que ce paysan? — demanda ce dernier.

— C'est un aubergiste du village.

— Qu'est-ce qu'il veut?

— Remettre un billet à monsieur le baron.

— De quelle part?..

— De la part d'un étranger arrivé chez lui en chaise de poste, il y a une heure.

— Eh bien! qu'il vous le donne, ce billet.

— C'est ce que je lui ai dit, mais il refuse.

— Bah!

— Il prétend qu'il ne doit le remettre qu'à monsieur le baron lui-même.

— Alors, qu'il entre.

Le domestique introduisit Jean Nicod.

Mesdemoiselles Blondine et Sydonie, fort peu champêtres de leur naturel, s'habillaient pour souper comme pour aller au bal.

C'est-à-dire qu'elles portaient des robes de taffetas rose ou blanc, décolletées à outrance, et qu'elles entrelaçaient dans leurs cheveux des fleurs naturelles.

Le pudique Jean Nicod n'avait jamais vu de femmes décolletées.

En fait d'épaules féminines, il ne connaissait que

celles de sa femme, et encore n'oserions-nous affirmer qu'il se fût jamais permis de les regarder. — D'ailleurs madame Nicod était maigre et noire.

Blondine et Sydonie dont les blanches poitrines et les splendides épaules étincelaient sous le feu des bougies, lui semblèrent donc à moitié nues, et tellement séduisantes qu'il se demanda si elles n'étaient point des démons revêtus d'une forme féminine pour tenter les hommes et les induire à pécher contre le sixième commandement.

Jean Nicod devint couleur de coquelicot, et il baissa les yeux, à la grande joie des deux pécheresses, qui devinaient à merveille la cause de son trouble.

— Vous avez un billet pour moi, mon ami, — dit Réné à l'aubergiste, — voulez-vous me le donner.

— Le voici, monsieur le baron... le voici... — il y a une réponse, s'il vous plaît... ce Monsieur l'attend.

Réné déploya le billet. — Tandis qu'il lisait, ses traits exprimaient un étonnement poussé jusqu'à la stupeur.

— Qu'est-ce que cela veut dire?.. — se répétait-il.

— Mauvaise nouvelle? — demanda le vicomte Louis.

— Non pas mauvaise, mais si bizarre que je n'y comprends absolument rien.

— Mais, enfin, qu'est-ce que c'est?

— Ecoutez.

Et Réné lut tout haut ce qu'il venait de lire tout bas.

— Tiens!.. Maxime! — s'écrièrent en chœur les deux femmes, — Maxime ici! Ah! çà mais tout le

boulevard des Italiens s'y donnent rendez-vous, à ce qu'il paraît, — c'est fort drôle, et nous allons joliment rire!..

— Eh bien! — demanda Réné au vicomte, — comprenez-vous?

— Parfaitement.

— Ah!..

— Rien n'est plus simple — M. de Bracy est un original, — il vient vous voir et il trouve plaisant de vous annoncer sa visite de cette façon grave et cérémonieuse.

— Au fait, vous avez peut-être raison.

— Rien n'est plus certain.

— Que me conseillez-vous de faire?

— Répondez-lui sur le même ton, pour l'engager à venir souper avec nous.

— A l'instant même.

Et Réné demanda tout ce qu'il fallait pour écrire.

Au bout de cinq minutes, Jean Nicod, dont le souvenir de ce qu'il avait vu malgré lui faisait bouillir le sang et battre le cœur cent vingt fois à la minute. — Jean Nicod, disons-nous, quittait le château en emportant un billet ainsi conçu :

« *Le baron Réné de Savenay prie monsieur le comte de Bracy de venir le trouver au château sans perdre un instant.*

« *Il s'agit d'un souper cuit à point et qui ne peut pas se remettre.*

« *Le baron de Savenay attend le comte de Bracy*

en la salle à manger de son château, où il se trouve en bonne et joyeuse compagnie.

« *Ce vendredi, — 11 heures du soir.* »

Maxime, en entendant revenir son commissionnaire, quitta le lit sur lequel il s'était jeté et se tint debout à côté de la cheminée.

— Ah ! Monsieur !.. — s'écria l'aubergiste en entrant dans la chambre et en se laissant tomber sur l'unique chaise, — ah ! Monsieur... si vous aviez vu...

— Quoi donc ?

— Ces femmes...

— Eh bien !..

— Ah ! Monsieur !.. elles étaient, sauf votre respect, comme qui dirait toutes nues, jusque plus loin que le milieu du dos, par devant et par derrière !.. — quelle horreur ! ah ! saprelotte ! les belles créatures !.. c'est une abomination, Monsieur ! et si blanches !.. les yeux m'en brûlent... — ah ! si ma femme savait que j'ai vu tout ça, quoique je ne l'aie pas regardé, c'est elle qui m'en dirait long...

Jean Nicod allait continuer, — mais Maxime l'interrompit.

— Avez-vous une réponse ? — lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

— Donnez.

Maxime lut.

Pendant cette lecture, son front se rida et ses sourcils se rapprochèrent jusqu'à se toucher.

— Monsieur, — dit-il à Jean Nicod, — voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire au château, ou, si le

temps vous manque pour cela, voulez-vous m'indiquer le chemin que je dois suivre pour m'y rendre?

— Oh! je vous conduirai... — s'empressa de répondre l'aubergiste.

Peut-être le digne homme espérait-il revoir ces charmantes choses qui lui inspiraient à la fois tant d'admiration et tant d'horreur.

Maxime et son guide quittèrent la chambre et gagnèrent la cour de l'auberge.

III

Le souper.

Pendant le trajet, de l'auberge du *Lion d'Or* au château, Maxime de Bracy garda le silence le plus absolu.

A deux ou trois reprises, Jean Nicod lui adressa la parole, mais le comte ne l'entendit même pas — Il était absorbé dans des réflexions d'une nature trop sombre et trop douloureuse pour s'en laisser distraire.

Enfin on atteignit la grille de l'avenue.

Cette grille était haute et large, flanquée de deux pavillons et du cachet le plus seigneurial.—De l'autre côté, aux douteuses clartés des étoiles, on voyait s'étendre, dans une perspective qui semblait infinie, une double rangée d'ormes séculaires.

Une masse sombre et imposante, percée çà et là de trous lumineux, formait, à une grande distance, le fond du tableau. — C'était le château de Savenay.

Jean Nicod agita une petite chaîne qui pendait le long du mur, à portée la main, et l'on entendit

aussitôt le son clair et retentissant d'une cloche. — Quelques secondes se passèrent. — Puis un homme, en costume de jardinier, vint ouvrir une petite porte qui se trouvait à côté de la grille.

— Tiens, c'est vous, Joseph, dit l'aubergiste.

— Oui, monsieur Nicod, — qu'est-ce qu'il y a encore pour votre service?..

— C'est ce Monsieur qui vient d'arriver chez moi, en chaise de poste, et qui demande à voir monsieur le baron...

— Où est-il, ce Monsieur?..

— Me voici, — répondit Maxime.

— Eh bien! — dit alors le jardinier en ôtant sa casquette, — si Monsieur veut avoir la complaisance de venir avec moi, je vais le conduire au château.

— Dans ce cas, vous n'avez plus besoin de moi, et je m'en retourne, - fit l'aubergiste, qui cependant n'aurait pas mieux demandé que d'aller plus loin.

Mais, sur l'assurance de Maxime qu'en effet il pouvait maintenant se passer de lui, Jean Nicod dut reprendre le chemin du village, tandis que le comte s'engageait dans l'avenue avec le jardinier.

A mesure que les deux hommes s'approchaient du château, Maxime s'apercevait que quelques-unes des fenêtres du rez-de-chaussée étaient ardemment éclairées, comme les fenêtres d'un hôtel de Paris une nuit de bal. — En même temps arrivaient jusqu'à lui le bruit de joyeuses exclamations, dans lesquelles se distinguait facilement le timbre argenté de voix féminines.

Involontairement Maxime pensa qu'il allait appa-

paître au milieu de cette bruyante orgie, comme le spectre de Banquo au souper de Lady Macbeth.

— Ah! — murmura-t-il, — dans un instant, la pâleur de l'effroi remplacera le rire.... — au lieu de vin répandu, il y aura du sang versé!.. — Comment Dieu permet-il que le vice et le crime soient aussi joyeux quand ils se croient sûrs de l'impunité!..

Cependant le comte et le jardinier avaient achevé de franchir l'avenue et se trouvaient dans une vaste cour sablée et ornée d'orangers grands comme des arbres, dans leurs caisses gigantesques.

L'une des croisées de la salle à manger était entr'ouverte, et l'on entendait distinctement le refrain d'une ronde populaire empruntée au dernier drame de mon ami Eugène Grangé.

Maxime reconnut la voix de Blondine.

Un perron de huit marches, couvert de géraniums en fleurs dans des vases du Japon, conduisait aux trois larges portes cintrées qui donnaient accès dans le vestibule.

A travers les vitrages de ces portes, on voyait des domestiques aller et venir.

— Eh! Georges... — cria le jardinier, — viens un peu ici...

L'un des domestiques s'approcha.

— Mon ami, — lui dit Maxime, — je désirerais parler à votre maître...

— C'est que Monsieur, — répondit le valet d'un air un peu embarrassé, — monsieur le baron est à table...

— Peu importe... — répliqua le comte, — votre maître m'attend...

— Oh! alors, Monsieur, c'est fort bien.. — Si Monsieur voulait avoir la bonté de me dire son nom?..

— Le comte Maxime de Bracy...

Le domestique s'inclina, ouvrit une porte latérale et disparut.

Maxime, qui l'avait suivi à une distance de quelques pas, l'entendit prononcer la phrase suivante :

— Monsieur le baron veut-il recevoir monsieur le comte de Bracy?

— Si je veux le recevoir?.. — Oui, certes!.. qu'il entre!.. qu'il entre!..— s'écria Réné.

— Ah! — fit Blondine avec explosion, — ce cher Maxime!.. quel bonheur!.. il paraît, que, décidément, c'est bien lui!..

En même temps la porte s'ouvrit.

Monsieur de Bracy put alors envisager d'un seul coup d'œil l'aspect de la salle à manger, éclairée splendidement par six candélabres supportant chacun douze bougies.

Les convives étaient au nombre de quatre, — deux hommes et deux femmes, — nous le savons déjà. — Réné, et son ami le vicomte Louis de Riancy. — Blondine et la maîtresse du vicomte, — cette même Sydonie dont nous nous sommes occupés antérieurement.

Réné venait de se lever et accourait au-devant de Maxime. — Ce dernier entra.

— Ah! cher ami, — dit vivement monsieur de Savenay en s'avançant les mains étendues pour saisir celles de Maxime, — ah! cher ami, que je suis heureux de vous recevoir enfin chez moi, et quelle charmante surprise vous me ménagiez...

Ici, le baron s'arrêta court.

Il venait de remarquer combien était sombre la physionomie de son hôte, qui, d'ailleurs, n'étendait point la main pour prendre et serrer la sienne.

— Mon Dieu !.. — murmura-t-il, — mon Dieu, qu'y a-t-il donc?..

— Il y a, que je ne viens point ici comme ami, — répondit lentement le comte.

— Vous!.. Maxime!..

— Oui, — moi-même, — monsieur le baron de Savenay.

— Venez-vous donc en ennemi?..

— Je viens en vengeur.

— Que voulez-vous dire?..

— Je m'expliquerai

— Faites-le donc!.. faites-le sur-le-champ!.. — s'écria Réné en qui l'irritation commençait à succéder à l'étonnement.

— La présence de ces dames ne me semble point convenable pour une explication de la nature de celle que nous devons avoir ensemble...

— Elle me paraît, à moi, parfaitement convenable au contraire. — Vous n'avez rien à me dire et je n'ai rien à entendre dont je doive rougir, — vous pouvez donc parler devant toutes les personnes qui se trouvent chez moi...

— Vous le voulez, monsieur de Savenay? — Soit!.. — que la honte en retombe sur vous...

— La honte!.. Monsieur!.. — Songez-vous à ce que vous dites?

— Oui, certes!.. et le mot n'est pas assez fort, car

les actions infâmes entraînent plus que de la honte après elles!..

— Monsieur de Bracy!.. monsieur de Bracy!.. — articula Réné devenu pâle, les dents serrées, et montrant enfin sur son visage tous les symptômes d'une naissante colère, — prenez garde!..

— A quoi donc? — demanda Maxime.

— Prenez garde de me faire oublier que vous êtes mon hôte... Car, alors, je ne me souviendrais que d'une seule chose, c'est que vous ne venez point chez moi comme ami, et que vous m'insultez!..

— Assez de puériles discussions sur les mots, — interrompit Maxime, — nous avons à régler ensemble un terrible compte!.. Attendez qu'il soit réglé, avant de parler si haut...

— Eh! — cria Réné, — parlez donc!..

Monsieur de Riancy et les deux pécheresses assistaient à cette scène avec une stupeur dont il est facile de se rendre compte.

Réné frappait du pied comme un enfant colère.

A toutes les issues de la salle à manger les domestiques écoutaient, poussés par cette curiosité malveillante qui distingua toujours la valetaille de tous les temps et de tous les pays.

Maxime, avec un sang-froid bien autrement imposant que la fureur de Réné, — avec un calme pareil à celui de la mer qui couvre des abîmes sans fonds, — prit dans la poche de côté de son paletot de voyage un portefeuille qu'il ouvrit.

Il en tira ces lettres fatales dont il s'était emparé pendant le long récit de Marie Muller agonisante.

— Tenez, — dit-il à monsieur de Savenay en les lui présentant, — reconnaissez-vous cela?..

— Parfaitement, — répondit Réné après avoir jeté un coup d'œil sur ces lettres.

— Ainsi, ces lignes signées Raoul Latour, c'est bien vous qui les avez écrites? — Ce billet du vicomte Louis de Riancy, c'est bien à vous qu'il était adressé?..

— Oui, certes! — je ne fais aucune difficulté de reconnaître tout cela. — Seulement je ne puis deviner comment ces paperasses se trouvent entre vos mains...

— Patience, monsieur de Savenay, patience!.. vous le saurez dans un instant!... — répliqua Maxime.

— Ah! je devine, — s'écria Réné en ricanant, — vous venez sans doute de voyager en Suisse. — vous m'aurez succédé dans le cœur de ma jolie Ariane des bords du Léman, et c'est sans doute à cause de ma *trahison* à son endroit que vous venez ici pour jouer le mélodrame et vous poser en vengeur, comme vous dites...

Un regard de Maxime, aussi acéré qu'une lame de stylet, fit presque regretter à Réné, malgré son impudence, d'avoir prononcé ces paroles. — Monsieur de Bracy, cependant, ne les releva pas. — Il prit dans son portefeuille un nouveau papier et il le tendit à Réné, ainsi qu'il lui avait tendu les autres.

Ce papier, dont les caractères semblaient à demi-effacés comme s'ils eussent été longtemps mouillés,

était la lettre trouvée par Maxime dans la robe de la jeune morte.

— Lisez, Monsieur, — dit-il, — lisez.

Réné parcourut du regard les lignes désolées et touchantes que nous avons reproduites en leur temps et que nous allons répéter.

Voici ce qu'il lut :

« Une pauvre créature qui va chercher dans la mort un repos qu'elle ne pouvait plus trouver en ce monde, supplie à deux genoux ceux entre les mains de qui tombera son corps défiguré, de respecter sa volonté dernière.

» Cette volonté, ou plutôt cet ardent désir, est qu'on ne fasse aucune démarche pour savoir qui j'ai été et quel nom je portais, alors que j'avais un nom...

» D'ailleurs, toutes les recherches seraient inutiles.

» Je suis étrangère. — C'est le désespoir qui m'a conduite à Paris, où je n'ai ni famille, ni amis, — or personne ne me connaît.

» Personne n'a donc d'intérêt à rechercher les motifs qui m'ont amenée, de douleurs en douleurs, jusqu'au suicide.

» Je meurs sans remords, car j'ai tant souffert que Dieu, je le crois fermement, sera indulgent pour le crime de ma mort à cause du martyre de ma vie...

» Je pardonne du fond de l'âme à celui qui m'a fait tant de mal, à celui qui ne m'a pris mon cœur que pour le fouler sous ses pieds, — à celui qui m'a infligé la honte et la torture d'un amour plus cruel que la haine la plus archarnée.

» Je prie Dieu de lui pardonner aussi.

» Je souhaite qu'il n'apprenne jamais quelle a été ma fin, car, si endurcie que soit son âme, un pâle fantôme qui prendrait ma figure viendrait peut-être visiter ses nuits d'insomnie, — et mieux vaut qu'il m'oublie tout à fait.

. . . .

» Encore une fois, vous qui trouvez mon corps, soyez généreux, — ne fouillez point un passé sombre et lugubre, — rendez à la terre cette dépouille qui fut l'enveloppe d'un cœur brisé, et qu'une humble croix appelle les prières sur la tombe de l'inconnue...

» O ma mère... ma mère... adieu !.. »

. . . .

. . . .

Des larmes coulaient une à une sur les joues pâles de Maxime.

Réné avait lu jusqu'au bout.

— Je ne comprends pas ! — dit-il.

— Vous ne comprenez pas !.. — répéta monsieur de Bracy d'une voix indignée.

— Non, — et quoique le mot de cet énigme n'ait pas grand intérêt pour moi, je vous prie de me le donner...

Maxime éleva ses mains et ses yeux vers le ciel.

— Ah ! misérable !.. — murmura-t-il, comme si sa juste fureur, poussée en dehors de toutes bornes, allait enfin éclater.

Mais il se calma aussitôt.

IV

Dénouement d'un trop long roman.

— Ah! — répéta-t-il pour la seconde fois, — vous ne comprenez pas?..

— Non, — fit René.

— Écoutez donc...

Un sourire d'une expression vraiment diabolique erra sur les lèvres du jeune homme.

— Monsieur le comte, — répliqua-t-il, — je vous écoute avec toute l'attention d'un véritable confident de tragédie!..

Les veines du front de Maxime se gonflèrent, tant fut violent son nouvel effort pour commander à sa fureur.

— Oui... — balbutia-t-il, mais si bas que René ne put l'entendre, — oui, tragédie!.. et qui n'en est pas encore à son dernier acte!..

Et, tout haut, il reprit d'une voix lente et dont le timbre paraissait entièrement changé:

— Monsieur le baron de Savenay, cette victime d'un misérable, — cette jeune morte dont vous venez de lire le suprême adieu... c'était... c'était Marie Muller...

— Ah! ah! — fit Réné, — en êtes-vous bien sûr?

— Marie Muller tuée par vous!.. — répéta Maxime, — et morte en vous pardonnant!..

Pendant quelques secondes la forfanterie de monsieur de Savenay sembla l'abandonner. — Il baissa les yeux et une légère pâleur envahit son visage. — Mais, presque aussitôt, l'odieux cynisme de sa nature reprit le dessus.

— Ah ça, — monsieur le comte, en admettant l'authenticité de ce prétendu suicide, — il est évident que je n'en pourrais pas plus être responsable que de la mort de toutes les grisettes qui jugeraient convenable de s'éprendre d'amour pour moi et de s'asphyxier dans leur mansarde à mon intention...

— Monsieur, — répliqua Maxime, — on ne discute pas avec les assassins, — on les juge et on les punit... et vous êtes un assassin...

— Et, sans doute, monsieur le comte, vous comptez me juger et me punir?.. — demanda Réné en ricanant.

— Oui, Monsieur, j'y compte, — et, avec l'aide de Dieu, j'y parviendrai, et ce ne sera pas à coups de bâton que vous serez châtié, cette fois...

Réné devint écarlate.

Le misérable n'avait pas de cœur, — nous le savons depuis bien longtemps, — les blessures faites à

son amour-propre étaient les seules qui fussent pour lui saignantes et douloureuses.

— Ah ! — cria-t-il avec un geste menaçant et en faisant deux pas vers Maxime, — vous étiez donc aussi l'amant de cette créature, que vous venez ici m'insulter en son nom ?..

— Misérable ! — répondit le comte de Bracy en saisissant avec une force irrésistible les deux poignets de Réné, et en le faisant se courber devant lui jusqu'à se mettre à genoux,—cette *créature* était ma fille !..

— Tiens ! — répliqua Réné avec un rire sardonique et en dégageant ses poignets meurtris, — votre fille !.. — en vérité ?.. — C'était donc un des résultats de cette petite anecdote pastorale et galante que vous m'avez racontée jadis !.. — Mes compliments, monsieur le comte !.. — seulement, je vous conseille, en ami, d'étiqueter vos bâtardes, à l'avenir, si vous désirez que personne n'y touche...

Maxime ne put en entendre davantage.

Le sang-froid qu'il était venu à bout de conserver jusque-là, l'abandonna complétement.

Il s'élança sur Réné comme un jaguar qui bondit sur sa proie, et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, — obéissant seulement à cet instinct naturel à l'homme qui le pousse à détruire par tous les moyens une bête venimeuse, il lui serra la gorge jusqu'à l'étrangler.

On entendit, à l'instant même, un râle sourd.

Les deux femmes poussèrent les hauts cris et cachèrent leurs visages daus leurs mains.

Le vicomte de Riancy se précipita entre les deux adversaires en murmurant des paroles de conciliation.

Dès les premiers mots, Maxime desserra l'étau vivant de ses mains crispées.

— Vous avez raison, Monsieur, — dit-il, — ce n'est point ainsi que je dois venger ma fille...

Pendant ce temps, Réné, libre enfin de la mortelle étreinte qui le suffoquait, balbutiait d'une voix à peine intelligible :

— Des épées... des épées...

§

Quelques minutes après ce moment, cinq personnes descendaient les marches du perron et s'enfonçaient dans une des allées du parc.

Ces cinq personnes étaient Maxime, — Réné, — le vicomte de Riancy et deux domestiques.

Le vicomte et monsieur de Savenay marchaient en avant. — Maxime venait ensuite, à une distance de quelques pas. — Les deux domestiques suivaient.

Le vicomte de Riancy tenait des épées sous son bras. — Les valets portaient des lanternes.

Après un demi-quart d'heure de marche, les personnages qui nous occupent arrivèrent dans une allée large et parfaitement unie qui longeait une muraille de clôture dont elle n'était séparée que par des massifs d'arbres et une rangée de sycomores.

A quelques pas plus loin, on entrevoyait une grille sombre, et, derrière cette grille, la forme vague et

blanche d'une construction de quelque importance dont on ne pouvait, dans l'obscurité, deviner la nature.

Réné se retourna.

— Arrêtons-nous ici, — dit-il, — le lieu me semble bien choisi...

— Soit, — répondit Maxime.

En même temps, monsieur de Bracy entendit, non sans surprise, les domestiques qui se trouvaient derrière lui murmurer à demi-voix ces paroles :

— Se battre le long du mur du cimetière !.. Ah ! par exemple, en voilà une idée !.. — pour sûr, ça portera malheur à monsieur le baron !..

Certes, Maxime n'était point accessible aux idées superstitieuses, — cependant ce pronostic le frappa.

Réné appela les domestiques et fit suspendre les lanternes à des branches d'arbres, à une certaine hauteur, de façon à ce qu'elles répandissent sur le lieu du combat une clarté faible, mais suffisante.

— Quand vous voudrez, Monsieur, — dit-il ensuite à Maxime.

— Me voici, — répliqua le comte.

— Choisissez une de ces épées, — celle qui vous conviendra le mieux.

— Oh ! peu m'importe, — ce n'est pas dans une épée que je mets ma confiance, c'est dans la main qui doit s'en servir...

Maxime prit une arme au hasard et se mit en garde.

— Allez, Messieurs... — dit le vicomte de Riancy, l'unique témoin de ce duel nocturne. — Nous disons *l'unique*, car on sait que dans les affaires de ce genre

la présence des domestiques n'est jamais comptée.

Au moment où Maxime et Réné engageaient le fer, quelques gouttes de pluie, larges et sonores, commençaient à tomber sur le sable blanc des allées.

Les premières passes étaient à peine échangées que cette pluie devint torrentielle.

Les deux adversaires n'avaient conservé que leurs pantalons et leurs chemises, — ils furent bientôt ruisselants d'eau, et la fine batiste, en se collant sur leurs bras et sur leurs poitrines, les dessinait comme ces linges mouillés dans lesquels les statuaires drapent leurs baigneuses.

Le combat fut long.

Maxime et Réné avaient tiré ensemble presque chaque jour pendant plus d'un an. — Ils étaient donc d'une force parfaitement égale, et chacun d'eux connaissait le jeu de son adversaire aussi bien que le sien propre.

Après dix minutes d'engagement sans résultat, l'un et l'autre, d'un commun accord, mirent bas les armes pendant un instant, afin de reprendre haleine.

La pluie redoublait de violence. — On eût dit que toutes les cataractes du ciel venaient de s'ouvrir.

Au bout de deux minutes, Maxime et Réné remirent l'épée à la main, et s'attaquèrent de nouveau avec cette froide impétuosité de gens qui veulent en finir et qui savent que le combat ne peut se terminer que par la mort.

Cette fois, l'engagement fut court. — Réné, se fendant à fond, traversa de part en part le bras gauche de Maxime. — Mais, à la même seconde, l'épée de ce

dernier s'enfonçait jusqu'à la garde dans la poitrine de M. de Savenay et ressortait entre les épaules.

Réné poussa un cri sourd et tomba en vomissant le sang.

Malgré toute l'infamie de celui qu'il venait de punir, il sembla à Maxime, en ce moment, que son cœur se brisait dans sa poitrine.

Il s'agenouilla auprès du corps.

— Ah ! — murmura le vicomte de Riancy, — il est perdu !.. la blessure est mortelle !..

— Peut-être... — répliqua Maxime, — seulement il faut se hâter de le reporter au château et d'avoir un chirurgien... — Un brancard !.. vite, un brancard !..

Les domestiques s'éloignèrent en courant pour obéir à cette injonction, dont ils comprenaient l'urgence.

Maxime et le vicomte restèrent seuls auprès du corps inanimé qui gisait sur le sable détrempé et boueux.

— Mon Dieu !.. — dit M. de Bracy, — il ne peut rester là plus longtemps

— Il me semble qu'il y a là, tout près, un abri...— répliqua le vicomte.

— Où donc ?

— Derrière nous.

Maxime se retourna.

Il entrevit la construction blanche dont nous avons déjà parlé.

— C'est vrai, — fit-il, — portons-le jusque-là, — seulement je vous laisserai la plus forte part du fardeau, car mon bras gauche est hors de service.

Maxime souleva Réné par le haut du corps, tandis que le vicomte le prenait par les jambes.

Ils le portèrent ainsi jusqu'auprès de la grille. — M. de Riancy ouvrit une petite porte, et ils se trouvèrent dans un étroit enclos, rempli de roses blanches.

Devant eux s'élevait un monument de marbre blanc, d'un aspect imposant et sévère.

Il sembla à Maxime que ce monument ressemblait à un tombeau. — Mais il ne s'arrêta pas à cette idée.

D'ailleurs, comment et pourquoi ce tombeau aurait-il communiqué tout à la fois avec le parc et avec le cimetière? — Cela était peu vraisemblable.

Maxime et M. de Riancy couchèrent le corps de Réné sur un dalle qu'abritait une large corniche.

Puis, de nouveau, Maxime s'agenouilla auprès de lui, tandis que le vicomte allait chercher une des lanternes, afin d'examiner la blessure.

Lorque M. de Riancy fut revenu, la lueur pâle de la lanterne qu'il avait apportée se projeta sur une plaque de marbre blanc, placée au-dessus de la tête plus pâle encore de Réné.

Des caractères étaient gravés en creux dans le marbre. — Ils attirèrent invinciblement les yeux de Maxime.

Voici ce qu'il lut :

ICI REPOSE
DANS LE CALME
DE LA TOMBE
ET DANS LA PAIX
DU SEIGNEUR,

MARGUERITE SIMON, — BARONNE DE SAVENAY.

Plus bas, se voyaient trois dates. — Celle de sa naissance — celle de sa maternité — celle de sa mort.

Puis, plus bas encore, ces trois mots :

PRIEZ POUR ELLE!..

Maxime chancela, comme foudroyé.

Une seconde lui suffit pour mettre en regard la date de sa dernière nuit passée sous le toit de madame Simon, et celle de la naissance de l'unique enfant de Marguerite.

— Ah! murmura-t-il d'une voix étouffée. — mon fils!.. — c'était mon fils!..

Et il appuya sa main convulsive sur le cœur de Réné. — Mais ce cœur ne battait plus. — L'épée de Maxime avait accompli sa terrible tâche!..

Réné de Savenay était mort!..

. . . .

. . . .

— Seigneur mon Dieu... — balbutia le malheureux père, courbé sur ce corps sans vie, — les voilà donc expiées, les fautes de ma jeunesse!.. — mon fils a tué sa sœur... et j'ai tué mon fils! — j'avais deux enfants... j'ai retrouvé deux cadavres!.. — Oh! Seigneur mon Dieu!.. Seigneur mon Dieu! . vos jugements sont justes!.. mais qu'ils sont sévères!..

§

Un mois après, jour pour jour, les portes de la grande Chartreuse se refermaient sur l'un des rois de la haute aristocratie des *Viveurs de Paris*, — le comte Maxime de Bracy, — en religion, frère Dominique.

FIN DES VIVEURS DE PARIS.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

UN SECOND WATERLOO.

DEUXIÈME PARTIE.

LA JEUNE MORTE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE LABYRINTHE.

ÉPILOGUE.

LE DOIGT DE DIEU.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Impr. de MUNZEL frères, à Sceaux.

5 72